This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 812,097

SE TAIRE ET FAIRE

51
4
L

B
3051
.I24
V.2.

b 3

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

SE TAIRE ET FAIRE

B
3051
.I24
V.2.

3

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

PAR

J. G. HERDER

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

TOME II

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES & LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, EDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

1862
Tous droits réservés

Vignaux Lib

LIVRE VIII

~~Grat. R. R. 3~~
Vignaud
3-14-29

Maintenant que j'ai étudié la figure et les pouvoirs naturels de l'homme, je cherche à définir, d'après des renseignements souvent faux ou défectueux, ses facultés toujours changeantes, telles qu'elles se montrent généralement dans toutes les parties du globe, et quand j'arrive à l'essence même de sa pensée, je ressemble à un navigateur qui, fatigué de se confier à l'océan paisible, voudrait faire l'essai d'une navigation aérienne. Ici le travail du métaphysicien devient beaucoup plus aisé : il attribue à l'intelligence, sans avoir égard aux circonstances extérieures, une conception dont il développe l'étendue. La philosophie de l'histoire ne vit point d'abstractions, elle se base sur les principes mêmes de l'histoire; et l'on s'expose à amener des déductions trompeuses si, dans une certaine limite, du moins, l'on ne généralise les faits sans nombre qu'elle présente. Cependant je chercherai à montrer la voie et je courrai des bordées sur les

côtes plutôt que de m'élancer en pleine mer; c'est à dire que je me bornerai aux faits considérés comme certains en les distinguant, toutefois, de mes propres conjectures et je laisserai à d'autres, plus heureux, le soin de les classer plus régulièrement et de les employer dans un but plus utile.

CHAPITRE I

LA SENSIBILITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE VARIE SUIVANT LE CLIMAT ET LES FORMES DE CIVILISATION : PARTOUT CEPENDANT LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ SONT SUBORDONNÉS A UN USAGE PLUS EXERCÉ DES SENS.

Tous les peuples, à l'exception des Albinos, jouissent des cinq ou six sens qui ont été donnés à l'homme : l'histoire moderne considère comme des fables dénuées de toute vraisemblance ces peuples qui, selon Diodore de Sicile, ne possédaient que le sens de toucher, ainsi que les nations de sourds et muets. Toutefois celui qui observe les différences que produisent en nous les sensations extérieures et qui songe à l'innombrable quantité d'hommes qui vivent sous tous les climats de la terre, celui-là finit par se trouver égaré comme sur un vaste océan où une vague se perd dans une autre. Les impressions qui affectent chaque homme ont entre elles des points de ressemblance et, pour ainsi dire, une harmonie qui n'appartient qu'à elles, en sorte que, dans certaines circonstances, les phénomènes les plus surprenants révèlent l'état de l'homme individuel. Les médecins et les philosophes ont établi des catégories de sentiments extraordinaires, c'est à dire des idiosyncrasies qui, généralement, sont aussi peu explicables qu'elles sont

rares; le plus souvent on ne les remarque que dans les cas de maladie ou dans des circonstances peu habituelles; rarement ils se présentent dans la vie ordinaire. Les termes manquent au langage pour les exprimer, car chaque homme ne parle et ne comprend que dans la sphère de ses perceptions propres et toutes les organisations, quoique différentes, exigent un type commun auquel elles puissent rapporter les diverses impressions qu'elles reçoivent. Dans la vue, le plus subtil de nos sens, ces différences se retrouvent encore, non seulement en ce qui concerne la proximité et l'éloignement, mais encore dans l'appréciation de la forme et de la couleur des objets; c'est ce qui explique pourquoi la plupart des peintres ont un coloris particulier que d'autres ne parviennent pas à imiter. Il n'appartient pas à la philosophie de l'histoire de l'homme de sonder cet abîme sans fond; son rôle se borne à fixer, par quelques oppositions frappantes, notre attention sur les phénomènes les plus élevés qui touchent à l'essence même de notre nature.

Le sens du toucher est le plus nécessaire et le plus généralement répandu; il est la base de tous les autres et constitue une des prérogatives les plus précieuses de l'homme organique (1). Notre adresse, nos arts, nos découvertes, c'est à lui que nous en sommes redevables et il contribue, plus peut-être que nous le pensons, à la formation de nos idées. Mais combien cet organe ne diffère-t-il pas chez les hommes selon que le genre de vie, le climat, l'application, l'exercice et enfin l'irritabilité originelle du corps viennent le modifier. Chez quelques nations américaines on remarque, même dans les femmes, une telle insensibilité de la peau qu'elle leur fait supporter facilement les opérations les plus douloureuses (2). Si le fait est exact, il

(1) V. Mezger, *De la supériorité physique de l'homme sur les animaux*, t. III.
(2) V. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. I, p. 562.

me paraît facile à expliquer par les circonstances physiques et morales. La plupart des individus des nations de cette partie du monde ont, durant des siècles, exposé leur corps nu aux intempéries de l'air et, pour se mettre à l'abri des piqûres des insectes, ils se frottaient la peau avec des substances corrosives et s'arrachaient les poils qui l'amollissent. De la farine de quelques végétaux âcres, des plantes et des racines alcalines, voilà en quoi consistait leur nourriture; or, on connaît les relations intimes qui existent entre les organes de la digestion et le siége du tact, ainsi que les maladies qui en résultent pour ce sens. Leur intempérance dans les repas et la facilité avec laquelle ils supportent la faim si horrible, sont des preuves de cette insensibilité qui est, du reste, un symptôme de beaucoup de leurs maladies (1) et peut être mis au nombre des avantages et des désavantages de leur climat. Dans leurs coutumes, ils imitent la nature qui les a garanti contre mille maux qu'une plus grande sensibilité n'aurait pu supporter. Les Américains du Nord mettent un véritable point d'honneur à supporter, avec une héroïque insensibilité, les souffrances et les tourments les plus cruels; les femmes aussi bien que les hommes s'y accoutument dès l'enfance. L'apathie stoïque avec laquelle ils supportent les souffrances physiques devient pour eux une habitude toute naturelle, et c'est à la même cause qu'il faut attribuer leur peu de propension à la volupté, en présence de l'activité de leur nature et cette insensibilité léthargique qui semble retenir la plupart de ces nations assujetties dans un demi-sommeil; nations abjectes et sauvages qui, au lieu de chercher à soulager et à adoucir leurs souffrances, abusent de ces imperfections, au point de les faire servir à leur amusement dans les épreuves les plus douloureuses.

(1) Ulloa, t. I, p. 188.

L'expérience a démontré que l'excès de la chaleur ou du froid consume ou émousse l'activité des sens. Chez les peuples qui marchent nu-pieds dans les sables, la plante des pieds acquiert une dureté semblable à celle du fer et on a vu des hommes rester pendant vingt minutes debout sur des charbons ardents. Les poisons corrosifs transforment quelquefois la peau au point de permettre de plonger la main dans du plomb fondu : un froid extrême, aussi bien que la colère et d'autres émotions, contribuent également à l'affaiblissement du tact (1). La sensibilité de ce sens paraît être plus exquise dans les contrées et les genres de vie qui provoquent le plus une contraction modérée de la peau et, pour ainsi dire, une tension harmonieuse des nerfs tactiles. L'habitant des Indes Orientales est peut-être de tous les peuples celui qui possède au plus haut point la perfection de ce sens. Son palais, que les liqueurs fortes et les aliments violents n'ont point émoussé, distingue dans l'eau pure les nuances les plus légères et son doigt imite les ouvrages les plus délicats avec une si rare adresse qu'il est difficile d'établir une différence entre la copie et l'original. Doux écho des impressions qui produit en lui tout ce qui l'entoure, son âme est calme et sereine, comme le cygne qui se joue dans les flots, comme le murmure du vent dans le feuillage naissant pendant les belles journées du printemps.

La propreté, la sobriété et l'exercice, voilà les causes qui, après la chaleur et la douceur du climat, contribuent le plus puissamment à perfectionner ce sens : ces trois vertus de la vie physique sont plus rares chez nous que chez nombre de nations que nous qualifions de barbares et elles paraissent surtout être l'apanage des habitants des contrées les plus belles de la terre. Les soins de la bouche, les bains fréquents, l'exercice

(1) Haller, *Physiologie*, vol. V, p. 16.

en plein air, les substances saines et voluptueuses dont ils se frictionnent le corps, qu'ils étendent et qu'ils massent dans tous les sens, en un mot, tous ces soins, déjà en honneur chez les Romains, et aujourd'hui encore en usage chez les Indiens, les Perses et chez quelques nations tartares, tous ces soins, dis-je, provoquent la circulation des fluides et entretiennent l'élasticité des membres. Les habitants des contrées les plus fertiles vivent très sobrement : ils ont peine à comprendre que le bonheur auquel l'homme a été convié en naissant, consiste dans une irritation factice des nerfs et dans une absorption trop grande d'aliments. Chez les Bramines, l'usage du vin et de la viande est inconnu depuis le commencement du monde. Or, puisqu'il est reconnu que le régime alimentaire exerce une grande influence sur le système des sens des animaux, n'est-on pas fondé à croire que cette influence doit être plus puissante encore chez l'homme, le chef-d'œuvre des organisations? La modération dans les jouissances des sens est sans contredit un moyen plus efficace d'établir les doctrines morales de la philosophie de l'humanité que les abstractions des théories les plus savantes et les plus ingénieuses. On remarque chez les peuples dont l'état sauvage et la dureté du climat ont émoussé la sensibilité, une grande intempérance qui provient de la faim qui, pour eux, succède le plus souvent à l'abondance; aussi la plupart du temps sont-ils réduits à manger tout ce qu'ils trouvent. Les peuples plus délicatement organisés, préfèrent des plaisirs moins grossiers; leur nourriture est plus simple et surtout plus uniforme; ils recherchent les huiles voluptueuses, les parfums les plus substils, la pompe, l'éclat et, par dessus tout, l'amour physique qui, pour eux est la suprême jouissance. Si l'on ne veut parler ici que de la délicatesse des organes, il est certain que le choix ne sera pas douteux, car un Européen, quelque peu civilisé, n'hésitera jamais entre les huiles grasses et malpropres

des Groenlandais et les fines épices des Indiens. Toutefois, malgré notre culture apparente, il nous reste à voir duquel des deux nous tenons le plus, en raison des traits généraux de notre constitution. L'Indien place son bonheur dans un calme et une sérénité inaltérables que ne viennent jamais troubler les éclats des passions; il aspire la volupté par tous les pores et nage dans un océan de songes heureux qu'embaument les senteurs les plus exquises. Que recherchent, au contraire, nos désirs, pour la satisfaction desquels nous remuons le monde entier et ravageons toutes les contrées de la terre? Des épiceries nouvelles et toujours plus âcres pour notre palais blasé; des fruits et des aliments étrangers, dont il nous est à peine possible de reconnaître le goût, tant nous les mélangeons les uns aux autres; des boissons qui font couler dans nos veines un feu qui trouble notre repos et consume notre intelligence, tout ce qu'on peut inventer pour exciter, mal à propos, notre nature, telles sont les préoccupations constantes de notre existence. Voilà ce qui distingue les conditions, voilà ce qui rend les peuples heureux. — Heureux! Pourquoi le pauvre souffre-t-il de la faim, pourquoi est-il condamné, lui doué déjà de sens plus grossiers, à traîner cette vie toute remplie de peines et de privations? Pour que les riches et les grands alimentent à jamais leurs brutales jouissances et abrutissent, sans goût, leurs sens d'une manière plus recherchée. « L'Européen mange de tout, » dit l'Indien, et rien que les exhalaisons de ses aliments répugnent à son odorat délicat. Partant de cette idée, il ne peut les mieux ranger que dans cette classe flétrie des Parias auxquels il est permis, en signe du plus profond mépris, de manger de tout ce qui leur plaît. Aussi, dans plusieurs contrées, les mahométans traitent-ils les Européens d'animaux impurs et cela non pas toujours par suite de leurs haines religieuses.

Peut-on admettre que la nature nous ait donné une langue

pour que le bonheur ou le malheur de notre vie dépendent de la manière plus ou moins vive dont les papilles qui la recouvrent sont affectées? Si elle nous a doués du sens du goût, c'est pour rendre plus douce l'obligation qui nous est imposée d'apaiser notre faim, pour qu'il nous excite au travail par des motifs de sensualité et pour qu'il soit le gardien vigilant de la santé, qu'il compromet au contraire et détruit chez toutes les nations adonnées aux excès des sens. L'animal recherche avec une extrême attention les herbes qui doivent lui servir de nourriture, il connaît celles qui lui conviennent et rejette les plantes vénéneuses ou nuisibles; rarement il se trompe. Les hommes qui vivent parmi les animaux finissent par acquérir aussi cette faculté, mais ils perdent ce criterium en rentrant dans la société ordinaire des hommes, de même que les Indiens perdent la délicatesse de leur odorat, à mesure qu'ils s'écartent de leur ancienne frugalité. Les nations qui vivent encore dans une salutaire indépendance ont conservé quelques traces de cette instruction des sens; il est bien rare qu'elles se trompent sur les productions de leur pays; c'est à l'aide de l'odorat que l'Américain du Nord reconnaît la trace de son ennemi et que l'habitant des Antilles distingue l'empreinte des diverses nations. L'homme peut ainsi développer et augmenter ses forces physiques et morales selon qu'il les exerce et les cultive; mais elles n'atteignent leur plus haute perfection que lorsqu'il s'établit entre elles une exacte proportion, en rapport avec le véritable but de la vie humaine, de façon qu'aucune ne prédomine et qu'aucune ne soit perdue. Cette proportion varie suivant les pays et les climats : l'habitant des pays chauds se nourrit avec avidité d'aliments qui provoqueraient en nous un vif dégoût parce que sa nature les réclame comme autant d'antidotes et de médecines bienfaisantes (1).

(1) Wilson, *Observations sur l'influence des climats*, p. 83.

Enfin, la vue et l'ouïe sont les sens les plus nobles et ceux pour lesquels les dispositions organiques de l'homme ont été particulièrement préparées, car chez lui les organes de ces sens se distinguent par un degré de perfection qu'ils n'atteignent chez aucun animal. Et jusqu'à quel point cette perfection de la vue et de l'ouïe n'est-elle pas arrivée chez certaines nations! Le Kalmouck voit de la fumée là où l'œil d'un Européen n'en soupçonnerait point; le craintif Arabe saisit les bruits les plus vagues et les plus lointains qui s'élèvent du fond de son désert silencieux. Nous pouvons, du reste, remarquer chez beaucoup de peuples, lorsque ces sens délicats sont exercés d'une manière soutenue, la différence que la pratique et l'habitude établissent entre les hommes, même dans les plus petites choses. Les peuples chasseurs connaissent chaque arbre, chaque buisson de leur pays; jamais les Américains du Nord ne s'égarent dans leurs forêts; après avoir cherché leurs ennemis à une distance de quelques centaines de lieues, ils retrouvent sans peine le chemin qui mène à leurs huttes. *Dobritzhofer* rapporte que les Quaranis civilisés reproduisent avec une exactitude surprenante les ouvrages d'art les plus délicats, pourvu toutefois qu'on les leur mette sous les yeux, car les explications verbales ne frappent leur esprit que d'une manière vague et indécise; et c'est la conséquence tout naturelle d'une éducation qui consiste à éveiller l'intelligence, non pas au moyen des mots, mais à l'aide des objets présents et visibles. Les hommes, au contraire, dont tôute la science se compose de mots, en ont quelquefois entendu un si grand nombre, qu'ils ont perdu la faculté de voir ce qui se présente à leurs yeux. L'intelligence du libre enfant de la nature se partage, pour ainsi dire, entre l'œil et l'oreille : il a une parfaite connaissance des objets qu'il a vus et retient avec la plus grande facilité tout ce qu'il a entendu; sa langue ne bégaie pas plus que sa flèche ne dévie de son but, car comment

son intelligence pourrait-elle hésiter ou s'égarer sur ce qu'il a vu et entendu distinctement.

Que tout est bien réglé dans la nature pour un être qui ne reçoit le premier développement de son bien-être et de son intelligence, que des impressions des sens! Notre corps est-il sain, nos sens sont-ils exercés et bien proportionnés, nous jouissons d'un calme et d'un bonheur intérieurs que la raison spéculative ne peut pas remplacer. Le fondement du bonheur physique de l'homme consiste à vivre là où le destin l'a placé, à jouir de ce qui est à sa portée sans s'inquiéter de l'avenir pas plus que du passé. S'il s'en tient là, il est fort et puissant; si au contraire son imagination s'égare dans les chimères de l'avenir alors qu'il ne devrait songer qu'au présent et aux moyens d'en jouir, quelle faiblesse, que de déceptions! Sa vie ne devient-elle pas plus pénible que celle de l'animal qui, pour son bonheur, est condamné à se mouvoir dans un milieu plus restreint? Dans son heureuse naïveté, l'homme primitif porte ses regards sur la nature et, sans savoir pourquoi, il trouve des charmes à contempler la splendide parure dont elle se revêt; puis, retournant à ses occupations ordinaires, il jouit des saisons qui se succèdent, sans que le temps paraisse imprimer sur lui la plus légère empreinte. Son oreille que n'a jamais troublé l'éclat trompeur des connaissances imparfaites et que les symboles écrits n'ont pas égarée, entend avec une rare précision et ne recueille que les mots qui, en exprimant les objets déterminés, satisfait plus l'intelligence que des volumes entiers d'expressions abstraites. C'est ainsi que vit le sauvage, c'est ainsi qu'il meurt, rassasié mais non dégoûté des simples plaisirs que ses sens lui ont donnés.

Mais un des bienfaits les plus inappréciables dont notre espèce est redevable à la nature, est celui dont elle nous a comblés en douant d'un sens exquis, du sens musical, celles de nos parties les moins accessibles aux idées. Avant de savoir parler,

l'enfant peut chanter ou du moins percevoir la mélodie; aussi, parmi les peuples les moins civilisés, la musique est de tous les arts celui qui exerce la plus grande puissance sur leur âme. Les tableaux de la nature sont si grands, si variés, si mobiles, que l'imitation doit longtemps tâtonner et chercher des effets frappants dans des productions monstrueuses, avant d'en arriver à apprécier la valeur de justes proportions; mais quelque simple et grossière que soit la musique, elle parle au cœur de l'homme et se joint à la danse pour animer toutes les fêtes de la nature qui se célèbrent dans le monde entier. Il est à regretter que, par un raffinement exagéré, la plupart des voyageurs dédaignent de nous parler de ces premiers essais des peuples étrangers; s'ils sont inutiles au musicien, ils sont nécessaires à celui qui étudie l'humanité, car la musique d'une nation, dans ses tours les plus imparfaits, dans ses airs favoris, peint le caractère du peuple, c'est à dire les sentiments vrais qu'il ressent, avec plus de profondeur et d'exactitude que ne pourraient le faire les descriptions les plus longues des accidents externes.

Plus j'étudie la sensibilité générale de l'homme, dans ses rapports avec les contrées qu'il habite et les genres de vie qu'il adopte, plus je me plais à reconnaître que la nature a agi en toutes choses comme la meilleure des mères. Là où un organe a moins d'occasions de se satisfaire, elle le doue d'une irritabilité moindre et le laisse pendant des siècles dans une sorte d'engourdissement salutaire; a-t-elle au contraire développé et perfectionné un organe, elle lui donne aussi les moyens de s'exercer et de se satisfaire. Ainsi, par cette organisation, tantôt réprimée et tantôt excitée, la terre entière, semblable à une lyre harmonieuse, fait entendre à l'oreille de l'homme des accents qui se dérouleront sans fin dans la suite des âges.

CHAPITRE II

L'IMAGINATION DE L'HOMME DÉPEND PARTOUT DE L'ORGANISATION ET DU CLIMAT; MAIS PARTOUT AUSSI ELLE S'APPUIE SUR LA TRADITION.

Nous ne nous faisons aucune idée d'une chose qui se trouve en dehors de la sphère de nos perceptions. L'histoire de ce roi de Siam qui traitait de fables la glace et la neige, est, dans maintes circonstances notre propre histoire. C'est ainsi que chez les nations indigènes, la sphère des idées est limitée à la sphère de leur existence; et quand elles prétendent comprendre des mots exprimant des choses qui leur sont complétement inconnues, on a le droit de douter longtemps de leur véracité.

« Les Groenlandais, rapporte le respectable *Cranz* (1), aiment qu'on leur parle de l'Europe, mais ils ne peuvent s'en faire une idée juste, à moins qu'on ne leur facilite la chose par des comparaisons. La ville ou le pays, par exemple, sont peuplés d'un si grand nombre d'habitants que plusieurs baleines suffiraient à peine à leur nourriture d'un jour : ils ne se nourrissent cependant pas de baleines, mais bien de pain qui croît

(1) *Histoire du Groenland*, p. 225.

comme de l'herbe sur la terre et de la chair d'animaux qui ont des cornes. De grandes et fortes bêtes les portent sur leur dos ou les traînent dans des chars en bois. Ils prennent alors le pain pour de l'herbe, les bœufs pour des rennes et les chevaux pour de grands chiens. Ils sont frappés d'admiration et ils manifestent un violent désir d'habiter un pays si beau et si fertile, jusqu'à ce qu'ils apprennent que le tonnerre y fait souvent entendre sa formidable voix et qu'on n'y trouve point de chiens de mer. C'est avec plaisir aussi qu'ils entendent parler de Dieu et des choses divines, tant que l'on ne cherche pas à les détourner de leurs superstitieuses croyances. » Je vais essayer, d'après le même auteur, de composer un petit catéchisme de leur théologie naturelle, pour prouver qu'ils ne peuvent comprendre les questions que leur adressent les Européens, pas plus qu'ils ne peuvent y répondre sans retomber dans le cercle de leurs propres idées.

D. Qui a créé le ciel et la terre, et tout ce que vous voyez?

R. Nous n'en savons rien; nous ne connaissons pas cet être. Ce doit être un homme bien puissant. Ou bien il se peut que ces choses aient toujours existé et qu'elles ne changeront jamais.

D. Avez-vous aussi une âme?

R. Oh! oui. Elle peut diminuer ou augmenter : nos sorciers (angikoks) peuvent la réparer et la remettre en bon état; quand un homme a perdu la sienne, ils la lui rendent et ils ont le pouvoir de lui donner, au lieu d'une âme malade, une âme saine et bien portante qu'ils prennent à un lièvre, à un renne, à un oiseau ou à un petit enfant. Quand nous entreprenons un long voyage, il arrive souvent que nos âmes restent à la maison. La nuit, pendant notre sommeil, elles quittent notre corps, elles vont à la chasse, à la danse, elles vont visiter leurs connaissances et notre corps, bien portant, reste couché.

D. Quelle est sa destinée après la mort?

R. Elle se rend dans un endroit bienheureux, au fond des mers; c'est là qu'habitent Torngarsouk et sa mère; il y règne un été continuel, un soleil éclatant que la nuit n'assombrit jamais. On y trouve aussi une eau délicieuse ainsi qu'une multitude d'oiseaux, de poissons, de chiens marins et de rennes, que l'on peut prendre sans peine ou que l'on trouve même tout préparés dans une immense chaudière.

D. Et tous les hommes vont-ils là?

R. Il n'y a que des hommes de bien qui y arriveront: ceux qui ont été ardents au travail, qui ont fait de grandes actions, qui ont pris beaucoup de baleines ou de chiens marins, qui ont enduré de grandes souffrances, ou ceux qui se sont noyés dans la mer, ceux qui sont morts en naissant, etc.

D. Comment font-ils pour arriver jusque là?

R. Ce n'est pas chose facile; ils doivent gravir pendant cinq jours et même plus un rocher escarpé, qui est déjà tout ensanglanté.

D. Mais n'apercevez-vous pas tous ces corps célestes qui brillent au ciel? Ne serait-ce pas plutôt là le lieu de notre existence future?

R. C'est là aussi que nous allons, au plus haut des cieux, beaucoup au dessus de l'arc-en-ciel, le voyage est si facile et si court que le soir même, l'âme peut se reposer dans la lune, qui était autrefois une Groenlandaise, et jouer au jeu de paume et danser avec les autres âmes. Ces lumières que l'on remarque au nord, ce sont les âmes qui se livrent à la danse et au jeu de paume.

D. Que font-elles encore là haut?

R. Elles habitent sous des tentes, sur les bords d'un grand lac, où se trouvent des multitudes de poissons et d'oiseaux. Quand les eaux de ce lac débordent, il pleut sur la terre; si ses digues

venaient à se rompre, il y aurait un déluge universel. Mais en général il n'y a que les paresseux et ceux qui ne sont bons à rien qui vont au ciel; ceux qui sont actifs vont au fond de la mer. Les premiers souffrent souvent de la faim; ils sont maigres et sans forces et ne peuvent prendre aucun repos à cause du rapide mouvement de rotation du ciel. C'est là que vont les méchantes gens et les sorciers; ils sont tourmentés par des corbeaux qui leur arrachent les cheveux, sans qu'il soit possible de les en détacher, etc.

D. Comment croyez-vous que l'espèce humaine a pris naissance?

R. Le premier homme, *Kallak*, sortit de la terre et bientôt après la femme sortit de son pouce. Elle mit au monde une Groenlandaise qui donna le jour aux *Kablunæt*, c'est à dire aux étrangers et aux chiens; c'est pour cela qu'ils sont aussi lascifs et féconds les uns que les autres.

D. Et le monde durera-t-il toujours?

R. Une fois déjà il a été détruit et tous les hommes se noyèrent; le seul homme qui fut sauvé, frappa la terre avec un bâton; une femme en surgit et ils repeuplèrent le monde. Il repose maintenant sur des piliers, mais le temps les a si bien rongés, qu'ils craquent souvent et depuis longtemps ils seraient renversés si nos sorciers ne les réparaient constamment.

D. Mais que pensez-vous de ces belles étoiles?

R. Elles étaient toutes auparavant des Groenlandais ou des animaux qui, par suite de diverses circonstances, sont arrivés là haut et elles nous paraissent pâles ou rouges suivant la qualité de leur nourriture. Celles que l'on voit se rencontrer, sont deux femmes qui se font visite; cette étoile filante est une âme qui va en voyage. Cette grande étoile (l'Ourse) est un renne; en sept étoiles assemblées sont des chiens qui chassent un ours; celles-ci (la constellation d'Orion) sont des sauvages qui, s'étant

égarés à la chasse des chiens de mer, n'ont pu retrouver leurs demeures, et s'en sont allés au milieu des étoiles. Le soleil et la lune sont frère et sœur. Malina, la sœur, fut attaquée dans l'obscurité par son frère; elle chercha son salut dans la fuite, s'élança dans l'espace et devint le soleil. Aninga la poursuivit et devint la lune. La lune tourne sans cesse autour de la jeune fille dans l'espoir, éternellement déçu, de l'atteindre. Quand elle est maigre et épuisée (dans le dernier quartier) elle se rend pendant quelques jours à la chasse au chien de mer, puis elle revient aussi bien portante que nous la voyons dans la pleine lune; elle se réjouit de la mort des femmes et le soleil, de celle des hommes.

Personne ne me témoignerait de reconnaissance pour la peine que je prendrais de faire connaître ainsi les croyances fantastiques de certains peuples. S'il en est qui veulent entreprendre un voyage à travers ce royaume des chimères, les véritables limbes de la vanité qui enveloppent toute la terre, je leur souhaite ce calme esprit d'observation, qui, sans trop se reposer sur toutes ces hypothèses qui naissent de l'origine et de la ressemblance des nations, se trouve dans chaque lieu comme chez soi et sait rendre instructives jusqu'aux folies de nos semblables. Il ne me reste donc plus qu'à faire quelques observations générales sur ce royaume des fantômes, enfanté par l'imagination fantasque des peuples.

1. Partout il est marqué de l'empreinte des climats et des nations. Faites un parallèle entre la mythologie des Groenlandais et celle des Indiens, celle des Lapons et celle des Japonais, celle des Péruviens et celle des nègres, vous y trouverez une géographie complète de l'imagination humaine. Lisez à un Brahmine la Voluspa de l'Islandais et cherchez à la lui rendre intelligible, c'est à peine s'il pourra s'en faire une idée; l'Islandais trouvera les Vedas tout aussi incompréhensibles. Si

chaque nation est aussi attachée à ses représentations propres, c'est qu'elles lui sont réellement appropriées; c'est qu'elles conviennent à leur ciel et à leur terre; c'est qu'elles proviennent de leur manière de vivre et qu'elles leur ont été léguées par leurs ancêtres. Ce qui excite le plus l'étonnement chez un étranger, leur semble facile à comprendre; ils traitent avec le plus grand sérieux ce qui n'excite que son sourire. Les Indiens disent que la destinée de chaque homme est écrite sur son cerveau, dont les lignes délicates sont les lettres illisibles du livre du destin; souvent les idées et les opinions arbitraires des hommes ressemblent à ces tableaux mouvants; ce sont des traces confuses de l'imagination qui dépendent et du corps et de l'âme;

2. D'où cela provient-il? Chaque tribu, chaque peuple a-t-il inventé sa propre mythologie et s'y est-il attaché comme à une véritable propriété? Il n'en est pas ainsi : il ne l'a point inventée, mais il en a hérité, car si elle avait été le fruit de ses propres observations, il aurait pu arriver à les perfectionner et c'est ce qui n'a pas eu lieu. Lorsque *Dobritzhofer* (*Histoire des Abipons*, t. I) voulut faire comprendre à toute une tribu d'Abipons, braves et intelligents, combien il était absurde de s'effrayer des vaines paroles d'un sorcier qui les menaçait de se changer en tigre et de s'imaginer que déjà ils sentaient ses griffes. « Vous tuez tous les jours de vrais tigres dans les champs, leur disait-il, et cela sans trembler; pourquoi donc trembler ainsi devant un fantôme qui n'existe pas? » « Père, répondit un courageux Abipon, vous n'avez pas encore une idée juste de nos affaires; les tigres ne nous effraient pas en plein champ, parce que nous les voyons; là nous les tuons sans peine; mais les tigres artificiels nous épouvantent parce que, ne les voyant pas, il nous est impossible de les tuer. » Voilà, me semble-t-il, le nœud de la question. Si toutes les

notions que nous avons, étaient aussi claires que celles que nous recevons par les yeux, si nous n'avions pas d'autres idées que celles qui nous viennent des objets visibles, ou de ceux qui peuvent leur être comparés, la source de l'erreur ne nous serait plus inconnue, ou du moins serait facilement découverte; tandis que la plupart des superstitions des peuples, prennent naissance dans la parole et les récits qu'elle propage. L'enfant ignorant écoute avec avidité les contes qui, de même que le lait de sa mère et le vieux vin de son père, coulent dans son âme et nourrissent sa pensée; il lui semble y trouver la clef de tout ce qui jusque là a frappé ses yeux; la jeunesse y cherche la trace des usages de sa tribu et de la gloire de ses ancêtres; à l'homme fait, ils retracent les scènes de la vie nationale, les circonstances du climat et de la contrée, et prennent ainsi une place importante dans son système. Le Groenlandais et le Tongouse, ne voient réellement pendant leur vie entière que les choses dont ils ont entendu parler dès leur enfance et qu'ils prennent alors pour des vérités absolues. De là ces coutumes superstitieuses communes à tant de peuples, quoique séparés par d'immenses distances, à l'approche des éclipses de lune et de soleil; de là cette foi craintive aux esprits de l'air, de l'eau et de tous les éléments. A peine un mouvement s'est-il produit dans la nature, à peine a-t-on reconnu qu'un effet existe et qu'il varie, sans que l'œil ait pu saisir les lois de ses variations, aussitôt l'oreille est frappée d'une foule de mots qui lui expliquent l'énigme de ce qu'on a vu par ce qui est resté invisible; l'imagination est attirée par cette manière de procéder, c'est à dire que les chimères le satisfont. L'ouïe, en général, est de tous les sens, le plus craintif et le plus timide; si les impressions sont rapides, elles sont obscures; il ne peut retenir et comparer les choses pour s'en faire une idée nette, car les objets de ses perceptions s'écoulent comme un torrent mugis-

sant; destiné à éveiller la pensée, il est rare qu'il puisse l'instruire d'une façon claire et complète sans le secours des autres sens et surtout de celui de la vue.

3. On voit par ce qui précède chez quels peuples l'imagination doit être la plus puissante. Il est clair que c'est parmi ceux qui aiment la solitude, qui habitent des contrées sauvages, des déserts, des rochers abrupts, les bords agités de la mer, le pied des volcans ou d'autres pays aussi accidentés. Depuis le commencement des âges, les déserts de l'Arabie ont fait naître de sublimes extases et ceux à qui elles étaient inspirées étaient presque tous des hommes solitaires et mystérieux. C'est dans la solitude que Mahomet a conçu l'idée du Coran et que son imagination exaltée, le transporta au ciel et lui fit admirer le spectacle des anges, des saints et des mondes. Jamais son imagination enflammée ne s'éleva si haut que lorsqu'elle eut à dépeindre les foudres du jugement dernier, le jour de la résurrection et d'autres tableaux aussi imposants; où les superstitions du schamanisme ne se sont-elles pas répandues? Depuis le Groenland et les trois Laponies jusqu'aux sombres rivages de la mer Glaciale, dans l'intérieur de la Tartarie et dans presque toute l'Amérique, partout on retrouve des sorciers et partout les plus effrayantes images de la nature représentent le monde qu'ils habitent. Cette croyance existe donc sur plus des trois quarts de la terre; car, même en Europe, la plupart des nations d'origine finlandaise et esclavonne sont encore adonnées à la magie et au culte de la nature et les superstitions des nègres ne sont qu'une sorte de schamanisme qu'ils ont modifié suivant leur génie et leur climat. Dans les contrées civilisées de l'Asie, ces croyances ont été contrariées dans leur développement par une religion ingénieuse et positive et par des institutions politiques; elles se retrouvent cependant partout où elles peuvent croître dans la solitude et dans les classes inférieures du

peuple; dans quelques îles du Sud, elles règnent encore avec une grande puissance. Ainsi le culte de la nature a envahi le monde entier et les rêveries qu'il engendre ont pour objet la prépondérance et la terreur qu'il exerce et qui, variées selon les climats, touchent de près aux misères humaines. Dans les temps anciens c'était à quoi se bornait le culte divin de presque tous les peuples de la terre.

4. Faut-il s'arrêter à démontrer longuement que la manière de vivre et le génie de chaque peuple ont puissamment contribué à en modifier les formes? Le berger voit la nature sous un autre aspect que le pêcheur et le chasseur, et dans chaque partie de la terre, ces conditions sont aussi différentes que les caractères des nations. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est de trouver dans la mythologie du Kamtschadale, une convoitise aussi effrénée que l'on serait plutôt tenté de chercher chez les nations du sud; l'explication de cette anomalie se rencontre cependant dans les circonstances extérieures du pays et du climat (1). Cette contrée si froide a des volcans et des sources chaudes; les froids les plus rigoureux et les chaleurs les plus ardentes y luttent constamment et les habitudes dissolues de ces peuples ainsi que les forces grossières de leur mythologie sont la conséquence naturelle de ces températures si opposées. Il en est de même de ces fables informes et interminables que le nègre bavard se plaît à raconter (2); de la mythologie concise de l'Américain du Nord (3) et des revêries fleuries des Hindous (4) qui respirent comme lui le repos voluptueux du paradis; ses dieux se baignent dans des mers de lait et de miel; ses déesses habitent les bords enchantés des lacs ou reposent dans les gra-

(1) Steller, Krascheninikow.
(2) Rœmer, Boszmann, Muller, Oldendorp.
(3) Lafiteau, le Beau, Carver, etc.
(4) Baldeus, Dow, Sonnerat, Holwell.

cieux calices des fleurs les plus suaves. En un mot la mythologie de chaque peuple est la conséquence naturelle et logique de l'aspect sous lequel il a entrevu la nature; elle indique surtout, lequel, du bien ou du mal, y domine selon leur climat et leur génie propre et comment ils ont cherché à expliquer l'un par l'autre. Ainsi dans les traits les plus grossiers, comme dans les contours les plus imparfaits, on y voit un essai philosophique de l'imagination humaine qui rêve en attendant qu'elle s'éveille, heureuse de vivre ainsi dans cet état d'enfance.

5. Généralement les devins, les sorciers, les magiciens, les schamanes et les prêtres passent pour être les auteurs de ces fables qui sont destinées à aveugler le peuple et l'on croit avoir tout dit en les traitant d'imposteurs. Dans la plupart des pays ils le sont en effet; pourtant il ne faut point oublier qu'ils font eux-mêmes partie du peuple et qu'ils ont été eux-mêmes trompés par les fables de leurs ancêtres. Nés et élevés dans les croyances de leurs tribus, ils ne sont devenus ce qu'ils sont, qu'après de longs jours passés dans le jeûne et dans la solitude, après avoir excité leur imagination et affaibli les forces du corps et de l'âme. Aussi vous ne voyez personne se proclamer sorcier que lorsque son esprit familier lui est apparu et lorsqu'il a accompli pour lui les prodiges qu'il va répéter pour d'autres pendant toute sa vie, sans cesser un seul instant d'exalter son âme et d'épuiser son corps. Les voyageurs les moins prévenus n'ont pu voir sans un profond étonnement certains prodiges de l'espèce, parce qu'ils y reconnaissent un effet de l'imagination, auxquels ils se seraient refusés d'ajouter foi, s'ils n'en avaient été témoins, alors que, la plupart du temps, ils se trouvent dans l'impossibilité de les expliquer. Généralement l'imagination est, de toutes les facultés morales de l'homme, celle qui a été le moins étudiée et qui, probablement aussi, est de toutes la plus impénétrable; car, liée intimement à la struc-

ture du corps et surtout à celle du cerveau et des nerfs, comme le prouvent tant de maladies étranges, elle paraît être non seulement le lien et la base des facultés morales les plus sublimes, mais encore le nœud qui unit l'âme au corps et, pour ainsi dire, la fleur la plus belle de toute l'organisation sensible qui touche aux plus nobles développements des forces de la pensée. C'est incontestablement aussi de toutes les puissances celle qui se transmet le plus ordinairement des parents aux enfants, comme le prouvent du reste nombre d'exemples où la nature n'a pas suivi sa marche habituelle et la ressemblance frappante qui existe entre l'organisation interne et externe, même dans les circonstances les plus accidentelles. On a longuement discuté la question des idées innées (1) : il est évident que, dans l'acception ordinaire du mot, elles sont inadmissibles : mais si l'on n'entend parler que d'une prédisposition à recevoir, à combiner et à appliquer d'une certaine façon les acquisitions des sens, le système qui les préconise semble au contraire lui être favorable. Si un enfant peut hériter de six doigts ; si la famille de l'homme porc-épic (*porcupine-man*), qui s'est fait voir en Angleterre, a hérité de ces monstrueuses excroissances ; si, comme on le voit souvent, les formes extérieures de la tête et de la figure se transmettent d'une génération à l'autre, ne serait-il pas bien extraordinaire que la forme du cerveau ne puisse, même dans ses divisions organiques les plus délicates, se transmettre d'une manière semblable ? Chez quelques nations règnent des maladies de l'imagination dont nous n'avons pas la moindre idée, mais qui font naître chez tous les hommes qui la composent des mouvements sympathiques de tristesse et de compassion, parce qu'ils sentent en eux les mêmes dispositions

(1) V. *De l'activité du principe pensant*, par Émile Tandel. *Journal historique et littéraire*, 1845 et 1846.

génériques. Ainsi parmi les Abipons, si braves et si sains, règne souvent une démence périodique dont celui qui en souffre ne se ressent pas pendant les intervalles lucides; il est aussi bien portant qu'auparavant, seulement, comme ils disent, son âme a quitté son corps. Plusieurs peuples ont imaginé, pour couper ce mal, d'établir des fêtes des songes, durant lesquelles il est permis aux visionnaires de faire tout ce que l'imagination leur suggère. Généralement chez les peuples à l'imagination vive les songes ont une puissance surprenante et, sans aucun doute, les premières muses furent des visions qui donnèrent naissance à la fiction et à la poésie. Elles firent voir à l'homme des formes et des objets qu'aucun œil n'avait entrevus et que son âme désirait ardemment; car n'est-il pas bien naturel de penser qu'un être ainsi apparaît en songe à l'ami qu'il a laissé sur la terre et que ceux qui ont si longtemps partagé notre existence, souhaitent encore d'y participer au moins en songe? L'histoire montrera quel usage la Providence a fait de l'organe de l'imagination, et par quel moyen il l'a fait agir sur l'homme d'une manière aussi puissante, aussi claire et aussi naturelle; mais ce qui est malheureux c'est de voir l'erreur ou le despotisme en abuser et faire servir à leurs desseins cette puissance indomptable des rêveries et de la fantaisie humaines.

Esprit suprême de la terre, de quels yeux contemples-tu ces visions, ces formes, les fantômes éphémères qui se succèdent sur notre globe, car nous ne sommes que des ombres et nos pensées sont vaines comme les pensées des ombres. Pas plus que nous ne pouvons respirer l'air pur, nous ne pouvons nous élever jusqu'à la raison pure à travers notre grossière enveloppe. Pourtant, malgré toutes les erreurs de l'imagination, le genre humain subit son attraction, car l'homme s'attache aux formes parce qu'elles lui donnent une idée des choses; il cherche et voit luire à travers les ténèbres les plus épaisses

des rayons de vérité. Qu'ils sont rares ces hommes heureux qui, dans la sphère étroite de leur existence, s'élèvent, autant que cela est possible, jusqu'à l'essence même de l'imagination, c'est à dire qui passent de l'enfance à l'âge viril et qui, de ces hauteurs, suivent l'histoire de leurs frères avec un entendement solide. L'âme s'ennoblit quand, cherchant à sortir du cercle étroit que tracent autour de nous le climat et l'éducation, elle parvient à connaître, par l'exemple d'autres nations, combien il est de choses dont l'homme peut se passer. Combien en est-il en effet dont maintenant nous nous passons et que nous trouvons même inutiles, alors qu'autrefois elles nous paraissaient indispensables! Les idées que nous considérons comme des maximes générales de la raison humaine, changent et disparaissent avec le lieu et le climat, comme la terre disparaît dans un nuage confus à mesure que le navigateur s'en éloigne. Souvent il arrive qu'une nation considère comme essentiel à la nature humaine, ce à quoi une autre nation n'avait jamais songé, et ce qu'une troisième jugeait même contraire. Ainsi nous errons sur la terre dans le labyrinthe des fantaisies humaines, mais où est le point central de ce labyrinthe, où nous ramènent tous nos détours comme les rayons réfractés du soleil? C'est là la question.

CHAPITRE III

LA RAISON PRATIQUE DE L'ESPÈCE HUMAINE S'EST PARTOUT DÉVELOPPÉE SUIVANT LES BESOINS DU GENRE DE VIE; PARTOUT AUSSI ELLE A ÉTÉ LE FRUIT DU GÉNIE DES PEUPLES, LE RÉSULTAT DE LA TRADITION ET DES COUTUMES.

On divise habituellement les nations de la terre en peuples de chasseurs, de pêcheurs, de bergers et d'agriculteurs, et, d'après cette division, on détermine non seulement le rang qu'ils occupent dans la civilisation, mais on considère la civilisation comme une conséquence nécessaire de tel ou tel genre de vie. Ce système serait excellent si, tout d'abord, on déterminait les genres de vie; mais ils varient dans chaque pays et se confondent tellement l'un dans l'autre, que l'application de cette méthode de classification devient presqu'impossible. Le Groenlandais qui harponne la baleine, qui poursuit le renne et le chien marin, est à la fois chasseur et pêcheur; seulement sa manière de pêcher diffère autant de celle du nègre que sa manière de chasser diffère de celle de l'Araucanien des déserts des Andes. Le Bédouin et le Mongol, le Lapon et le Péruvien sont tous pasteurs, mais quelle différence entre eux, car l'un

mène paître des chameaux, l'autre des chevaux, le troisième des rennes et le dernier des alpacas et des lamas! L'agriculteur de Bhidah et du Japon se ressemblent autant que le marchand anglais et le marchand chinois.

Il paraît, du reste, que les besoins physiques, même quand une nation possède les forces nécessaires à son développement, ne suffisent pas à faire naître la civilisation; car à peine l'homme dans sa nonchalance a-t-il remédié à ce qui lui manquait et donné ainsi le jour à l'enfant qu'il nomme Aisance, qu'il s'arrête dans cette condition et qu'il n'en sort qu'avec peine. Il existe encore d'autres causes qui contribuent à déterminer le genre de vie d'un peuple. Ici, pourtant, considérons-le comme déterminé et recherchons quelles sont, chez les différents peuples, les facultés actives qu'il développe.

Les hommes qui se nourrissent de racines, d'herbes et de fruits, resteront longtemps inactifs si des circonstances particulières ne provoquent pour eux le mouvement de la civilisation et leurs facultés dormiront stationnaires. Descendants d'une race heureuse et nés sous un beau climat, ils auront une vie douce et facile, car pourquoi des querelles les désuniraient-ils? la nature généreuse ne leur prodigue-t-elle pas ses bienfaits? Leurs arts et leurs inventions ne dépasseront pas leurs besoins de chaque jour. Les habitants des îles que la nature nourrit de végétaux et surtout du fruit de l'arbre à pain et qui, sous un climat délicieux, les habille d'écorces et de branchages, couleront des jours tranquilles et heureux. La tradition rapporte que les oiseaux se reposent sans discontinuer leurs chants, sur les épaules des habitants des îles Mariannes; l'arc et les flèches leur sont inconnus, car aucune bête féroce ne les force d'avoir recours à ces armes; ils ne connaissent pas davantage le feu, car la douceur de leur climat ne leur en fait pas sentir la nécessité. Il en est ainsi encore des habitants

de la Caroline et de ceux des îles de la mer du Sud; seulement dans quelques-unes de ces dernières, la civilisation a pris plus de développement et diverses circonstances y ont provoqué l'établissement des arts et des manufactures. Sous des climats plus rudes, le genre de vie devient plus pénible. L'habitant de la Nouvelle Hollande poursuit son opossum et son kanguroo, il chasse, il pêche et se nourrit de racines de yam; il réunit ainsi tous les genres de vie que réclame la sphère étroite de ses besoins et qu'il a, pour ainsi dire, réunis en un centre, au milieu duquel il vit heureux à sa manière. Il en est de même des Nouveaux Calédoniens et des Nouveaux Zélandais et c'est à peine si l'on peut en excepter les misérables habitants de la Terre de Feu; ils ont des canots d'écorce, des arcs et des flèches, des paniers et des gibecières, du feu et des huttes, des vêtements et des pioches, c'est à dire, les éléments de tous les arts dont d'autres peuples plus éclairés se sont servis pour arriver à un degré très élevé de civilisation. Mais pour eux, toujours engourdis par le froid et habitant un pays de rochers désolés, ils sont restés plongés dans l'état grossier de leur ignorance première. Le Californien, comme du reste, aussi, les indigènes du Labrador et toutes les nations indigentes de la terre, fait preuve de toute la somme d'intelligence qui lui est nécessaire pour le pays qu'il habite et le genre de vie qu'il a adopté. Partout les hommes se sont courbés sous le joug de la nécessité et l'habitude héréditaire les fait vivre heureux au sein de leur activité forcée; ils dédaignent tout ce qui ne leur est pas nécessaire et quoique l'Esquimaux manie la rame avec adresse, il n'a point appris à nager.

Sur les grands continents de notre globe, les hommes et les animaux ont entre eux plus de rapports, aussi ceux-ci ont-ils contribué de diverses manières au développement de la raison humaine. Il faut bien reconnaître que les habitants de certains

marais de l'Amérique en ont été réduits à exercer leur industrie sur des serpents et des lézards, des iguanas, des armadilles et des alligators, mais la plupart des peuplades s'adonnèrent à une chasse d'un genre plus relevé. Que faut-il à l'Américain méridional ou septentrional pour remplir le but de sa vie? Connaître les animaux qu'il poursuit, les lieux qu'ils habitent, leurs ruses; l'exercice l'arme contre eux de force et de finesse. L'enfant brûle de conquérir la gloire du chasseur comme le fils du Groenlandais d'illustrer son nom dans les fastes de la pêche du chien de mer. On le berce au son des chansons qui disent des faits glorieux qu'on cherche à retracer à ses yeux par des pantomimes expressives et des danses inspirées. Dès l'enfance, il apprend à fabriquer les instruments de la chasse et à en faire usage; les armes sont ses jouets et il méprise les femmes, car plus la sphère de la vie est restreinte, plus facilement on atteint la perfection dans une œuvre nettement déterminée. Rien n'arrête dans sa course l'ardent jeune homme; tout, au contraire, l'excite et l'encourage, puisqu'il vit sous les yeux de ses compatriotes, dans la condition et l'état où son père a vécu. Si quelqu'un écrivait un livre sur les arts des différentes nations, on verrait combien ils sont répandus sur toute la terre et combien chacun est florissant dans le lieu qui lui est propre. Ici le nègre s'élance sur des écueils où aucun Européen n'oserait se risquer; là il grimpe sur un arbre où notre œil a peine à le suivre; là, vous voyez le pêcheur poursuivre sa proie avec une si grande adresse qu'on est tenté de croire que ses armes sont enchantées et qu'il a jeté un sort aux poissons; plus loin le Samoyède s'attaque à l'ours blanc et engage avec lui une lutte mortelle; le nègre, qui joint la force à la ruse, combat facilement contre deux lions; le Hottentot attaque le rhinocéros et l'hippopotame; l'habitant des îles Canaries gravit les rochers les plus escarpés avec l'agilité du

chamois; les femmes du Thibet portent, avec une force toute virile, l'étranger jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées de la terre. Ainsi, les descendants de Prométhée, qui réunissent entre eux les parties et les instincts de tous les animaux, les ont tous surpassés, les uns ici, les autres là, par la puissance de l'art et de l'adresse, dont les éléments leur venaient d'eux.

Il est hors de doute que les hommes ont appris des animaux et de la nature la plupart des arts qu'ils possèdent. Pourquoi l'habitant des îles Mariannes se revêt-il d'écorces d'arbres? Pourquoi l'Américain et le Papou se parent-ils de plumes? Parce que les premiers vivent au milieu des forêts qui leur fournissent leur nourriture, et qu'aux yeux des seconds, le riche plumage de leurs oiseaux se présente comme ce qu'il y a de plus beau. Le chasseur s'habille de la peau des animaux sauvages et élève ses constructions sur le modèle de celles des Castors; les uns habitent sur les arbres comme les oiseaux, d'autres construisent sur le sol des huttes semblables à des nids. Le bec de l'oiseau a inspiré à l'homme la forme de ses flèches et de ses piques et la conformation du poisson, la forme de ses canots. C'est du serpent qu'il a appris cet art perfide d'empoisonner ses armes et la vue des animaux et des oiseaux a fait naître chez lui l'idée de cette coutume étrange et si répandue de se peindre le corps. Eh quoi! se dit-il, faut-il qu'ils soient si bien ornés, parés de couleurs si éclatantes, et moi je n'aurais qu'une couleur pâle et uniforme, parce que mon climat et ma mollesse ne supportent pas de vêtements? et alors il se mit à se peindre et à se tatouer symétriquement. Les nations mêmes qui ont l'habitude de se vêtir, ont envié au bœuf ses cornes, à l'oiseau sa crête, à l'ours sa queue et ils ont voulu les imiter. Les Américains du Nord racontent avec reconnaissance que le maïs leur a été apporté par un oiseau et il est

hors de doute que c'est des animaux que l'homme a appris à faire usage de la plupart des plantes médicinales. Mais pour cela, il fallait l'esprit naïf des libres enfants de la nature qui, vivant constamment au milieu des animaux, ne se croyaient pas supérieurs à eux. Il est difficile aux Européens de découvrir, dans d'autres contrées, l'utilité de certaines choses que les indigènes emploient journellement; après de longues recherches, ils sont obligés de leur arracher leur secret par la violence ou à force de supplications.

Mais le progrès de l'homme fut immense quand, après avoir attiré les animaux autour de lui, il parvint à les placer sous son joug; la différence énorme qui existe entre les nations les plus voisines, selon qu'elles vivent entourées de ces auxiliaires de leurs forces ou qu'elles en sont privées, frappe tous les yeux. D'où vient que l'Amérique, lors de sa découverte, était si inférieure à la plus grande partie du vieux monde et que les Européens ne trouvèrent dans les habitants qu'un troupeau d'inoffensives brebis? Cela ne dépendit pas seulement des forces physiques, comme le prouve l'exemple de ces nombreuses tribus des forêts qui surpassaient par la rapidité de leur course, par leur vigueur et leur agilité la plupart des nations qui se faisaient un jeu de conquérir leur pays. Cela ne dépendait pas davantage de l'intelligence de chaque homme pris individuellement, car l'Américain a su pourvoir à ses besoins et vivre heureux avec sa femme et ses enfants. C'est donc à la différence qu'établissaient entre eux l'art, les armes, une union étroite et par dessus tout le secours des animaux domestiques. Si l'Américain avait eu seulement le concours du cheval dont il reconnaissait en tremblant la majesté guerrière; l'aide de ces chiens féroces que les Espagnols lâchaient sur ses traces, comme autant d'alliés à la solde de Sa Majesté Catholique, la conquête eût coûté plus cher, car des nations de cava-

liers auraient pu s'ouvrir une retraite à travers les montagnes, les déserts et les plaines. Aujourd'hui encore tous les voyageurs sont unanimes pour reconnaître que la possession du cheval établit la plus grande différence entre les nations américaines. Les cavaliers du nord de l'Amérique, et surtout ceux de la partie méridionale, sont tellement supérieurs aux pauvres esclaves du Mexique et du Pérou, que l'on ne peut se faire à cette idée qu'ils sont frères et qu'ils habitent sous le même climat. Non seulement les premiers ont conservé leur liberté, mais leurs facultés morales et physiques semblent s'être considérablement augmentées depuis la découverte de leur pays. Le cheval, que les oppresseurs de leurs pères leur avaient légué comme un instrument aveugle du destin, deviendra peut-être un jour le libérateur de leur patrie entière, puisque déjà les animaux domestiques qui y ont été introduits, y ont beaucoup amélioré le genre de vie et servent, selon toute probabilité, au développement d'une civilisation particulière à l'Occident. Mais comme tout ceci repose entre les mains de la Providence, ce n'est qu'à elle qu'on peut s'en prendre si cette partie du monde est restée si longtemps sans connaître ni le cheval, ni l'âne, ni le chien, ni le bœuf, ni le mouton, ni la chèvre, ni le porc, ni le chat, ni le chameau. Si elle a moins d'espèces d'animaux, c'est que son sol est moins étendu que celui de l'ancien monde avec lequel elle n'a aucun point de communication, qu'il est très probable que, pour une grande partie au moins, elle a surgi tardivement du sein de l'océan et que, des espèces qu'elle renferme, il n'en est qu'un petit nombre qui soient susceptibles d'être apprivoisées. Le paco (alpaca) et le lama, la vigogne du Mexique, du Pérou et du Chili étaient leurs seuls animaux domestiques et les seuls capables de le devenir; car les Européens, avec toute leur intelligence, n'ont jamais pu en apprivoiser d'autres et ne sont jamais parvenus, malgré tous leurs

efforts, à faire du quiqui, du puma, du tapir ou de l'aï (Paresseux) des animaux domestiques.

Dans l'ancien monde, au contraire, quelle foule d'animaux domestiques! et quel secours n'ont-ils pas prêté à l'active intelligence de l'espèce humaine! Sans le chameau et le cheval, les déserts de l'Arabie et de l'Afrique seraient inaccessibles; la brebis et la chèvre servent à l'économie domestique de l'homme; le bœuf et l'âne au commerce et à l'agriculture. Dans leur simplicité primitive, les hommes vivent avec les animaux comme avec des amis et des compagnons; ils les traitent avec ménagement et leur sont reconnaissants des services qu'ils leur rendent. C'est ainsi que l'Arabe, le Mongol vit avec son cheval, le berger avec ses brebis, le chasseur avec ses chiens, le Péruvien avec ses lamas (1). Il est reconnu que plus l'homme traite les animaux avec douceur, mieux il en est servi; ils apprennent à le connaître et à l'aimer; il se développe en eux des facultés et des penchants, étrangers non seulement aux animaux sauvages, mais encore à ceux qui, abrutis par les abus de la domination, perdent jusqu'aux forces et aux instincts de leur espèce. Les hommes et les animaux se sont ainsi, dans une certaine sphère, développés l'un par l'autre; l'intelligence pratique de l'homme a été étendue et fortifiée par l'animal et les facultés de ce dernier ont été perfectionnées par les soins de l'homme. Quand on lit l'histoire des chiens du Kamtschatka, n'est-il pas bien difficile de déterminer quelle est la créature la plus raisonnable, du chien ou du kamtschadale?

C'est dans cette sphère qu'est renfermé le premier développement actif de l'intelligence humaine et toutes les nations qui

(1) On peut lire dans Ulloa, *Souvenirs d'Amérique*, t. I, p. 131, la joie enfantine avec laquelle le Péruvien consacre un lama à son service. Les relations des voyageurs ont suffisamment appris comment d'autres peuples se conduisent avec les animaux.

y ont été habituées pendant un certain temps, la quittent difficilement et redoutent surtout de se soumettre au joug de l'agriculture. L'Amérique du Nord possède de magnifiques terrains de culture; chaque nation est attachée à son territoire comme à un bien qu'elle défend de son sang; toutes, elles ont appris des Européens à apprécier l'argent, l'eau-de-vie et quelques-unes des commodités de la vie; cependant elles abandonnent aux femmes le soin de labourer les champs, la culture du maïs, ainsi que tous les soins de l'intérieur de la hutte. Le chasseur belliqueux ne peut se résoudre à devenir jardinier, berger ou agriculteur. Le sauvage préfère à tout la vie libre et active; entourée de périls, elle réveille ses forces, son courage et sa résolution et lui assure pour récompense la santé, un repos indépendant dans sa hutte et une réputation glorieuse dans sa tribu. C'est là tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'il désire, et quel bonheur pourrait-il trouver dans un autre ordre de choses dont les avantages lui sont inconnus et dont il ne pourrait supporter les inconvénients? Écoutez les discours de ces hommes que nous appelons sauvages et dites si leur ignorance exclut le bon sens et l'équité naturelle. La forme intérieure de l'homme se développe également dans cet état, quoique d'une manière plus imparfaite et dans un but moins élevé. L'insouciance de la mort, le calme de l'esprit, une santé robuste, que faut-il de plus pour leur rendre la vie agréable? Le Bédouin et l'Abipon se trouvent parfaitement heureux dans leur condition, mais le premier tremble à l'idée seule d'aller habiter une ville, comme le second à la pensée d'être enterré dans une église; selon eux, cela équivaudrait, dans l'un comme dans l'autre cas, à être enterré vivant.

Partout où l'agriculture a été introduite, on a eu de la peine à décider les hommes à enclore leur terrain et à établir la distinction du tien et du mien; beaucoup de petits peuples

nègres cultivent encore aujourd'hui la terre sans avoir la moindre idée de cette différence, car, disent-ils, la terre est un bien commun. Ils se partagent chaque année les champs et les cultivent sans trop de soins et une fois la moisson recueillie, la terre reste sans propriétaires. En général, la constitution morale n'a jamais été si profondément modifiée que lorsque l'agriculture a fait naître l'idée d'enclore le terrain. Tandis que, d'un côté, elle faisait surgir les arts et les métiers et, par suite, les lois et les gouvernements, d'un autre côté, elle ouvrait fatalement la voie à cet horrible despotisme qui, après avoir enfermé chaque homme dans son champ, en arrive à prescrire à tout homme ce qu'il devait faire et ce qu'il devait être dans ce champ. Ce ne fut plus alors le sol qui appartint à l'homme, mais bien l'homme qui appartint au sol. Faute d'exercice, la conscience de ses facultés morales se perdit bientôt : réduits à un lâche esclavage, ces malheureux tombèrent bientôt de la misère et du besoin dans une honteuse débauche. De là vient que, sur toute la surface de la terre, le nomade qui plante sa tente là où il lui plaît sous le ciel libre, considère ceux qui habitent une hutte, comme de viles bêtes de somme, comme une race abâtardie et séparée de l'espèce humaine; il accepte avec joie les privations les plus dures aussi longtemps qu'il a la liberté de vouloir et de faire; au contraire, toutes les jouissances se changent pour lui en poison, quand elles engourdissent l'âme et enlèvent à la faible créature les plaisirs les plus purs de sa misérable vie, la dignité et la liberté.

Cependant mon intention n'est pas de chercher à diminuer la valeur d'un genre de vie dont la Providence s'est servie comme d'un moyen puissant pour amener les hommes à la société civile, car moi aussi je me nourris du pain qu'il me donne; mais rendons justice à d'autres conditions qui, tout comme celle de l'agriculteur, ont été destinées, d'après la constitution de notre

globe, à servir à l'éducation du genre humain. Ce n'est, en général, que la plus faible portion des habitants de la terre qui s'adonnent à l'agriculture et la nature elle-même nous a enseigné différentes manières de vivre. Ces peuples nombreux qui se nourrissent de racines, de riz, de fruits, du produit de leur pêche ou de leur chasse ; ces innombrables tribus nomades qui vivent du pain qu'elles achètent à leurs voisins ou qui cultivent parfois elles-mêmes un peu de blé; toutes ces nations, enfin, qui cultivent sans avoir de bien propre ou qui chargent de ce travail leurs femmes ou leurs serviteurs, ne sont pas, à proprement parler, des agriculteurs. Quelle faible partie de la terre reste donc livrée à ce genre de vie et à cet art! Ou la nature a atteint partout son but, ou elle ne l'atteindra jamais. L'intelligence pratique de l'homme devait fleurir et porter les fruits les plus divers; c'est pour cela qu'une espèce aussi mobile possède une terre aussi variée.

CHAPITRE IV

LES SENTIMENTS ET LES PENCHANTS DE L'HOMME SONT PARTOUT EN RAPPORT AVEC SON ORGANISATION ET SON GENRE DE VIE; MAIS PARTOUT AUSSI ILS SUBISSENT L'INFLUENCE DE LA COUTUME ET DE L'OPINION.

La conservation de soi-même est la première loi de tout être vivant; depuis l'infime grain de sable jusqu'au globe lumineux du soleil, tout être tend à rester ce qu'il est; c'est pour cela que l'animal a reçu l'instinct et l'homme la raison. C'est en obéissant à cette loi que, poussé par une faim inexorable, il cherche partout sa nourriture; sans s'en rendre compte, il essaie, dès l'enfance, d'augmenter ses forces par l'exercice et le mouvement. Accablé de fatigue, il n'a pas besoin d'appeler le sommeil, car celui-ci vient de lui-même rafraîchir et renouveler son être. Lorsque la maladie l'épuise, ses forces vitales viennent la combattre et la dompter ou, du moins, elles prolongent une vie qu'elles ne peuvent rendre meilleure. Avec leur aide, l'homme défend sa vie contre toutes les attaques, car la nature a prodigué à son insu en lui et autour de lui les moyens de la défendre et de l'entretenir.

Quelques philosophes, se fondant sur cet instinct de la conservation, ont classé l'homme parmi les animaux de proie et ont voulu établir que l'état de guerre est son état naturel : paradoxe évidemment faux. Il est vrai que l'homme est un voleur quand il enlève les fruits d'un arbre, un meurtrier quand il égorge un animal et qu'il est le plus cruel tyran de toute la terre, puisque de son pied ou de son souffle il enlève la vie à des multitudes de créatures invisibles. Chacun sait comment l'extravagante philosophie égyptienne et les innocentes précautions de la philosophie indienne, ont cherché à faire de l'homme une créature tout à fait inoffensive, mais la spéculation démontre l'inutilité de ces efforts. Le chaos des éléments est fermé à nos regards et si nous nous abstenons de détruire des animaux visibles, nous n'en avalons pas moins une incroyable quantité de petits êtres invisibles qui se trouvent dans l'eau, dans l'air, dans le lait et dans les plantes.

Mais ne nous arrêtons pas à ces subtilités sans valeur et considérant l'homme au milieu de ses frères, demandons-nous si réellement la nature l'a fait un être insociable, une bête de proie armée contre ses semblables. Sa naissance réfute la première accusation et ses formes la seconde. Conçu dans le sein de l'amour et nourri de son lait, il est élevé par des hommes dont il reçoit une foule de bienfaits qu'il n'a pas mérités. Il est donc si bien formé dans la société et pour elle que, hors de là, il n'aurait pu ni recevoir la vie, ni devenir un homme. L'insociabilité commence pour lui quand sa nature est comprimée par le contact des autres hommes, mais encore n'est-ce point là une exception car il ne fait qu'agir conformément à la loi universelle de la conservation de soi-même à laquelle obéissent toutes les créatures. Voyons par quels moyens la nature en est arrivée à le retenir, tout en lui donnant le plus de satisfaction possible, et à prévenir un état de guerre générale.

1. L'homme étant de toutes les créatures la plus compliquée, aucune ne présente une aussi grande variété de caractères originaux. L'instinct aveugle n'a pas de puissance sur son être délicat; les pensées et les désirs se succèdent et se combinent en lui d'une façon toute particulière. Par sa nature même, l'homme ne doit donc point être froissé dans ses rapports avec l'homme, puisque ses penchants, ses sensations, ses dispositions sont variés à l'infini et presqu'en aussi grand nombre que les individus eux-mêmes. L'un désire ardemment ce que l'autre verra avec indifférence, et ainsi chacun a en soi un monde de puissances, une création qui lui sont propres.

2. La nature a placé cette espèce inconstante dans un vaste domaine; elle lui a donné toute la terre pour que les hommes pussent se disperser sous différents climats et adopter divers genres de vie. Afin de les séparer les uns des autres, elle a jeté ici des montagnes, là des fleuves ou des déserts; au chasseur elle a donné des immenses forêts, au pêcheur la mer sans fond, au berger les vastes plaines. Ce n'est pas sa faute si, trompés par les ruses de l'oiseleur, les oiseaux se précipitent dans les piéges qui éblouissent leurs yeux, se disputent entre eux une proie trompeuse et empoisonnent l'air qu'ils respirent; car elle a créé l'oiseau pour l'air et non pour le filet de l'oiseleur. Voyez dans quelle paix douce et tranquille vivent toutes ces tribus sauvages! Là point de jalousie, point de haine; chacun jouit en paix de ce qui lui appartient. Il est contraire à la vérité de l'histoire de considérer comme le caractère général et essentiel de l'espèce humaine, les passions mauvaises et haineuses des hommes resserrés en foule, les rivalités des artistes, les disputes des politiques, les jalousies des savants; dans la plus grande partie du monde les hommes ne connaissent pas encore ces aiguillons empoisonnés, ni les blessures qu'ils font, car ils respirent l'air pur de leurs solitudes et non l'atmosphère empoi-

sonnée des villes. Celui qui prétendrait que les lois sont nécessaires, parce que, sans elles, aucun frein ne retiendrait plus l'homme, avancerait une chose qu'il serait d'abord tenu de démontrer. Faites en sorte que les hommes ne soient plus entassés dans de sombres cachots, et vous n'aurez plus à vous occuper à purifier l'air. Empêchez ces passions, que le caprice fait naître, de porter sans cesse le trouble dans leurs âmes, et vous pourrez briser la puissance répressive de l'art.

3. La nature a abrégé autant que possible le temps que les hommes doivent passer ensemble. Une longue éducation, pendant laquelle rien n'égale sa faiblesse, est nécessaire à l'homme; il est semblable à un enfant qui s'emporte pour s'apaiser l'instant d'après, qui s'irrite et s'impatiente mais qui est incapable de conserver rancune. A peine a-t-il atteint l'âge viril, qu'un instinct nouveau s'éveille en lui et le pousse à abandonner la maison paternelle; c'est la nature qui opère en lui ce changement; elle le convoque à préparer aussi son nid.

Et avec qui le prépare-t-il? avec une créature qui a avec lui toutes les convenances et tous les contrastes nécessaires pour que le choc de passions et de volontés contraires ne vienne jamais troubler leur union. La femme a une nature différente de celle de l'homme; elle ressent et agit autrement. Qu'il est à plaindre celui qui se laisse surpasser ou même égaler par sa femme dans l'exercice des vertus viriles! elle ne doit régner sur lui que par l'amour; ce n'est qu'ainsi que la pomme de discorde peut devenir la pomme de l'amour.

Je ne suivrai pas davantage l'histoire de la dispersion du genre humain ; ce principe étant posé par la division des tribus et des familles, a donné naissance aux sociétés, aux lois, aux mœurs et même aux langues. Quel enseignement ressort pour nous du spectacle de cette foule innombrable des dialectes, répandus dans tous les sens sur la terre, si différents les uns

des autres que souvent, malgré le voisinage des peuples qui les parlent, ils n'ont entre eux aucun rapport? C'est que l'intention de notre commune mère ne fut pas de resserrer tous ses enfants sur un même point, mais bien de leur laisser toute liberté de s'établir dans tous les endroits de la terre : autant que possible, aucun arbre ne doit en étouffer un autre, ni nuire à son accroissement, ni le forcer à se courber vers le sol, pour respirer plus à l'aise; chacun a sa place déterminée afin que, par ses propres forces, il puisse s'élever de sa racine et porter dans les airs sa tête chargée de fruits.

L'état naturel du genre humain resté libre, est donc la paix et non la guerre, car la guerre, fille de la nécessité et non d'un plaisir instinctif, n'est pas entre les mains de la nature, même sans en excepter les tribus d'anthropophages, un but, mais bien un moyen triste et terrible dont la mère de toutes choses ne pouvait entièrement se passer, mais que, par compensation, elle a fait servir à diverses fins, plus nobles et plus élevées.

Mais avant de parler de la triste haine, arrêtons-nous quelques instants encore sur ce doux chapitre de l'amour, dont le règne consolateur s'étend sur toute la terre, quoique partout il se présente sous un aspect différent.

Aussitôt que la plante a atteint son accroissement, elle fleurit; ainsi le temps de la floraison est réglé par la période de l'accroissement, et celle-ci par la chaleur bienfaisante du soleil. De même la maturité plus ou moins précoce de l'homme, dépend du climat et de toutes les circonstances qui s'y rapportent. Il est étonnant combien, sur notre globe si petit, l'âge nubile varie suivant les pays et les genres de vie. En Perse, les femmes se marient à huit ans et deviennent mères à neuf, tandis que les femmes de notre antique Germanie atteignent l'âge de trente ans, sans avoir jamais songé à l'amour.

Il est facile de voir quels changements cette différence doit apporter dans les relations des sexes. La femme de l'Orient est encore une enfant, lorsqu'elle se marie ; fleurie avant le temps, elle se fane de même, aussi l'homme ne la traite-t-il que comme un enfant ou une fleur. Puisque dans ces contrées brûlantes, l'ardeur des désirs physiques se développe chez les deux sexes, non seulement plus tôt mais encore d'une manière plus énergique, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'homme ait abusé de sa force et de sa supériorité pour se composer un jardin de ces fleurs périssables? Cette première usurpation eut de graves conséquences pour l'espèce humaine. Poussé par la jalousie, le maître enferma ses femmes dans un harem et les séquestra de la société humaine. Comme, du reste, l'éducation des femmes se faisait, dès leur enfance, en vue du harem et que, souvent, à l'âge de deux ans, elles étaient vendues ou mariées, il était impossible que tant d'abus n'influassent pas sur les habitudes générales de l'homme, sur l'économie domestique, sur l'éducation des enfants et, à la longue, sur la fécondité que cette grande disproportion devait diminuer. Il est également reconnu qu'un mariage entre une femme trop jeune et un homme fort et ardent, produit peu d'enfants et nuit à la beauté des formes. Les récits des voyageurs nous apprennent que dans la plupart de ces contrées, il naît plus de femmes que d'hommes; si le fait est vrai, il constitue aussi bien une suite de la polygamie qu'un moyen de la perpétuer. Ceci n'est certainement pas le seul cas où l'art et la volupté effrénée des hommes aient fait dévier la nature de son cours ordinaire; car, généralement, elle a maintenu un juste équilibre entre les naissances des deux sexes. Mais comme l'amour est le plus puissant mobile de la création et la femme, sa production la plus délicate, la place et l'état qu'elle est destinée à occuper sur notre terre, doivent se présenter tout d'abord à l'examen dans l'histoire du genre humain.

Source première de désir et de discorde, la femme a été, par sa nature même, la première pierre de fondement de l'édifice humain.

Accompagnons, par exemple, Cook dans son dernier voyage. Si, dans les îles de la Société et dans quelques autres, la femme semble entièrement vouée au culte de Cythère et se livre, pour un clou, un objet de parure, une plume, l'homme, de son côté, n'hésite pas davantage à vendre sa femme pour quelque bagatelle qui lui fait envie ; mais la scène change complétement dans d'autres îles, selon le climat et le caractère des insulaires. Chez les peuples où l'homme porte habituellement la hache d'armes, la femme se renferme plus étroitement chez elle ; les mœurs grossières des premiers, les obligent à plus de réserve et leur défendent d'exposer aux yeux leur laideur ou leur beauté. A mon avis, rien ne fait connaître aussi clairement le caractère propre d'un homme ou d'une nation que leur manière d'être avec les femmes. La plupart des peuples qu'un genre de vie pénible a endurcis, ont rabaissé les femmes au niveau des animaux domestiques et se déchargent sur elles de tous les soins de l'intérieur de la hutte ; car l'homme s'imagine que les entreprises hardies qu'il exécute, lui donnent le droit de se soustraire au joug des affaires domestiques dont il abandonne complétement le soin aux femmes. De là cet état d'asservissement dans lequel les retiennent la plupart des tribus sauvages, de là aussi le peu de respect du fils pour sa mère, dès qu'il a atteint l'âge viril. Dès leur enfance, on les fait assister à de dangereux exercices qui les mettent souvent à même de constater et d'admirer la supériorité de l'homme ; puis l'habitude des rudes travaux ou des combats qui développent le courage, remplace bientôt chez eux des sentiments plus tendres. Depuis le Groenland jusqu'au pays des Hottentots, règne, parmi toutes ces nations sans culture, le même mépris des femmes, seulement il varie suivant

les peuples et les pays. Jusqu'au sein même de l'esclavage, le nègre considère sa femme comme lui étant très inférieure et il n'est pas jusqu'au misérable Caraïbe qui ne se croie un roi dans sa hutte.

Ce n'est pas seulement sa faiblesse qui a soumis la femme à la domination de l'homme, mais principalement son ardente sensibilité, sa délicatesse et, par dessus tout, l'excessive mobilité de son esprit. Les Orientaux, par exemple, ne peuvent comprendre qu'en Europe les femmes jouissent d'une liberté illimitée et exercent un si grand empire, sans qu'il en résulte pour l'homme des dangers imminents; ils sont persuadés que chez eux règnerait le désordre, s'ils ne retenaient ces êtres mobiles et entreprenants dans des chaînes étroites. Pour toute explication de la plupart de ces usages tyranniques, on dit que les femmes les ont mérités par leur conduite et que les hommes ont été forcés d'y recourir pour leur sûreté et leur repos. C'est ainsi, par exemple, que l'on explique cette coutume horrible et barbare de brûler les femmes de l'Indoustan sur le corps de leurs époux : sans cet usage, la vie de l'homme serait toujours exposée; et, en effet, ce qu'on lit des ardentes passions des Indiennes, des charmes enchanteurs des danseuses de ce pays, des intrigues des harems chez les Turcs et les Perses, ferait presque croire à la vérité de cette assertion. Impuissants à éteindre le feu que leur volupté avait allumé, trop indolents pour chercher à démêler le fil embrouillé des intrigues féminines et à leur faire entrevoir un but plus élevé; aussi faibles et sensuels que barbares, ils ont cherché leur repos dans une horrible coutume, assujettissant par la force celles que leur raison n'avait pas été assez puissante pour dompter. Qu'on lise tout ce que les Grecs et les Orientaux ont écrit sur la femme et l'on aura l'explication de sa destinée si étrange et si triste dans la plupart des climats chauds. L'histoire de la civilisation qui,

par l'effet d'une éducation raisonnable, a fait la femme l'égale de l'homme, ainsi que l'exemple de quelques peuples intelligents auxquels une culture plus raffinée a seule fait défaut, prouvent que c'est à l'homme seul que l'on doit attribuer ce résultat, à l'homme dont l'odieuse et stupide brutalité n'a pas su détruire le mal qu'il a essayé de prévenir par des moyens si honteux. A l'ombre de ses forêts antiques, le vieux Germain conservait pour les femmes un religieux respect et il reconnaissait en elles, tout en les admirant, les qualités les plus nobles de l'homme, la fidélité, la prudence, la valeur et la chasteté; tout aussi l'y portait, et son climat, et son genre de vie et son caractère original. Attaché à la compagne de sa vie, ils croissaient comme les chênes de leurs solitudes, avec une douce vigueur et dans une longue jeunesse que venait couronner une maturité féconde. Son climat ne faisait pas naître en eux de brûlants désirs et les mœurs, non moins que la nécessité, donnaient aux deux sexes le même instinct de vertu. Filles de la Germanie, voyez la gloire de vos mères et efforcez-vous de les imiter. Combien il est peu de nations dont l'histoire ait reçu des femmes une aussi grande illustration; il en est peu aussi où les hommes aient tant et si respectueusement honoré leurs vertus : chez presque tous les peuples dont la vie commence, elles sont esclaves. Vos mères étaient les amies et les conseillères de leurs époux et il en est encore de même aujourd'hui parmi vous.

Continuons notre examen des vertus des femmes dans leur développement à travers l'histoire de l'humanité. Chez tous les peuples, même les plus sauvages, la femme se distingue de l'homme par des manières plus douces et par un goût prononcé pour le luxe et la parure; ce goût se retrouve jusque chez les nations qui ont à soutenir une lutte incessante avec un climat vigoureux et avec d'impérieux besoins. Partout la femme aime à se parer, quelque minime que soit la valeur des ornements

qu'elle peut se donner. C'est ainsi qu'au commencement du printemps, la terre, riche d'une vie nouvelle, se couvre de quelques fleurs, qui ne répandent aucun parfum, mais qui montrent ce qu'elle peut produire dans d'autres saisons.

Une autre qualité des femmes est la propreté, qualité dont la nature et leur désir de plaire leur font une loi. Chez les peuples vigoureux et que la corruption n'a pas encore entamés, des règlements et des coutumes particulières retiennent les femmes, lorsqu'elles sont malades, sous une dépendance spéciale, et ces mesures font honte à la plupart des nations civilisées; aussi sont-ils exempts du plus grand nombre de ces infirmités qui, chez nous, sont à la fois l'effet et la cause de cette profonde dégénérescence qui va en s'accroissant, de génération en génération. Oublierons-nous la patience, la douce résignation, l'activité infatigable des femmes que les abus de la civilisation n'ont pas encore énervées : elles acceptent avec complaisance le joug que la supériorité physique de l'homme, leur goût pour la paresse et l'inaction, et enfin les fautes de leurs ancêtres, leur ont imposé comme une coutume héréditaire : et c'est souvent chez les nations les plus misérables qu'on en voit les plus beaux exemples. Dans plusieurs contrées on est obligé d'employer la force pour assujettir les jeunes filles à l'esclavage qui est la conséquence du mariage et ce n'est point là une répugnance feinte; elles abandonnent leurs huttes, elles fuient dans le désert et ce n'est qu'en pleurant qu'elles se laissent couronner de la guirlande de l'hyménée, car elle est tressée des dernières fleurs de leur jeunesse si libre et si promptement fanée. La plupart des épithalames chez ces nations s'efforcent de les consoler et de les encourager (1); le rhythme en est mélancolique. Peut-être en souririons-nous, parce que l'innocence naïve et la vérité tou-

(1) On peut voir quelque chose d'analogue dans *Les chants populaires*.

chante dont ils sont empreints, ne font plus d'impression sur nous. La jeune fille dit un tendre adieu à tout ce qui fut cher à sa jeunesse; elle abandonne la maison de ses parents, comme si elle était morte à jamais pour eux, comme si elle ne devait plus les revoir; elle perd son ancien nom et devient la propriété d'un étranger qui sera peut-être son tyran. Elle doit sacrifier sur l'autel du mariage tout ce qu'un être humain a de plus précieux, sa personne, sa liberté, sa volonté, peut-être même sa santé et sa vie et cela pour assouvir une passion brutale que la chaste vierge ignore encore et que bientôt la foule des ennuis viendra étouffer. Heureusement que la nature a orné le cœur de la femme d'un sentiment tendre et profond de la dignité et de la valeur personnelle de l'homme : fortifiée par ce sentiment, elle supporte avec résignation ses rigueurs : elle se concentre dans son amour, pour ne voir en l'homme que ce qui lui paraît noble, grand, courageux, héroïque. La vivacité toujours renaissante de ses impressions, la fait participer en esprit aux mâles actions dont le récit vient chaque soir la délasser de la fatigue du jour et, destinée à obéir, elle est fière d'être soumise à l'homme qu'elle admire. L'amour avec ses chimères et ses charmes enchanteurs, est donc pour la femme le don le plus précieux de la nature, c'est un baume pour toutes ses douleurs, une glorieuse récompense pour l'homme; car la plus belle et la plus douce couronne du jeune homme sera toujours l'amour d'une jeune fille.

Venons en maintenant à cette tendresse maternelle que la nature a mise au cœur de la femme et qui, indépendante des froides combinaisons du raisonnement, exclut par dessus tout la moindre arrière-pensée d'un retour personnel. Ce n'est pas parce qu'il est aimable, que la mère aime son enfant, mais parce qu'il est une partie vivante d'elle-même, l'enfant de son cœur, l'expression exacte de sa propre nature : c'est pourquoi ses

entrailles saignent à l'idée de ses souffrances, c'est pourquoi son cœur bat plus joyeusement à la vue de son bonheur; son sang s'apaise, quand, appuyé sur la poitrine maternelle, il s'abreuve à longs traits du lait de son sein. Toutes les nations de la terre, à part peut-être celles qui sont tombées au plus bas degré de l'échelle, sont soumises à la puissance de la tendresse maternelle : rien ne peut altérer ce sentiment, pas même le climat qui change toutes choses; et les coutumes les plus dépravées d'une société corrompue ont seules été capables de rendre ses vices plus doux que les tendres inquiétudes de l'amour maternel. La Groenlandaise nourrit son enfant pendant trois ou quatre ans, parce que le pays ne produit aucun des aliments nécessaires à ses premières années. Elle sait d'avance que la rudesse et l'ingratitude de l'homme seront la récompense de ses soins envers l'enfant et elle s'y soumet avec un indulgent oubli. N'est-ce pas avec une force surhumaine que la négresse défend son enfant attaqué par un monstre? Combien ne voit-on pas d'exemples d'un héroïsme maternel qui brave tout, jusqu'à la mort. Et quand la Parque est venue arracher à cette tendre mère, que nous appelons sauvage, la seule consolation de sa misère, l'objet de son culte, le but de sa vie, la plume se brise et refuse de retracer une aussi grande douleur. Lisez dans le voyage de *Carver* (1) les plaintes d'une *Nadauwaise* sur la perte de son époux et de son enfant de quatre ans; ces plaintes sont déchirantes au delà de toute expression. Comment donc expliquer que chez ces mêmes peuples les sentiments d'humanité pour la femme sont éteints, à moins d'admettre qu'ils ont fini par s'effacer sous les étreintes de la misère, de la nécessité, d'un faux point d'honneur et de quelques préjugés barbares légués par la tradition. Les germes de tous les sentiments grands et

(1) Carver, *Voyages*, p. 338.

nobles existent donc partout sur la terre et ils sont même partout développés autant que le permettent le climat, le genre de vie, la tradition et les propriétés particulières de chaque nation.

Quoi qu'il en soit, l'homme ne reste pas inférieur à la femme et les plus mâles vertus ont illustré sa carrière. Le courage, par lequel il règne sur la terre, par lequel il peut jouir d'une vie libre et active, est la première de ses vertus. Répandue sur tous les points du globe, sous toutes les formes diverses que lui dicte la nécessité, cette vertu a pris un caractère différent selon les pays, les mœurs et les coutumes. Ainsi l'homme chercha bientôt la gloire dans les périls et la victoire qu'il remportait sur eux fit le triomphe de sa vie entière. Cette passion se légua du père au fils; l'éducation en activa le développement et quelques générations suffirent pour la rendre héréditaire. Si le son du cor et les cris des chiens exercent sur le chasseur une plus grande influence que sur tout autre, c'est le résultat des impressions de l'enfance et il arrive souvent que son attitude, la structure de son cerveau, passent à sa postérité (1). Il en est encore ainsi de tous les autres genres de vie des nations libres et actives : les chants des peuples sont les meilleurs documents que l'on puisse consulter sur leurs sentiments privés, leurs penchants et leur manière d'envisager les choses. Commentaires fidèles et naïfs de leurs pensées et de leurs impressions, ils dépeignent souvent mieux leur vie que le tableau complet de leurs usages, de leurs proverbes et de leurs maximes. Et ils seraient bien plus précieux encore, si les voyageurs se donnaient la peine de les recueillir et de noter les songes les plus caractéristiques des nations qu'ils visitent. Dans le jeu et surtout dans les rêves, l'homme se montre réellement tel qu'il est.

(1) Voyez les *Chants populaires* de toutes les nations, mais surtout chez les peuples du nord.

Après cette vertu, vient l'amour du père pour son enfant, celle de toute les vertus qui se développe avec le plus de force dans l'éducation de l'homme. Le père commence de bonne heure à enseigner à son fils son propre genre de vie, l'art qu'il pratique, et éveille en lui le désir de la gloire et il s'aime encore en lui, lorsqu'il est vieux et que sa fin est proche. Ce sentiment est la source et le fondement de toute espèce d'honneur et de vertus héréditaires ; il fait de l'éducation une œuvre publique, éternelle et c'est par lui que se transmettent aux races futures toutes les qualités et tous les préjugés de l'espèce humaine. De là, dans la plupart des nations et des tribus, ces manifestations de la joie commune, lorsque le fils prend les vêtements ou les armes de son père ; de là le désespoir inconsolable du père quand il voit s'éteindre en lui sa plus fière espérance. Écoutez les plaintes du Groenlandais qui a perdu son fils (1), les soupirs d'Ossian à qui la mort a enlevé son Oscar et vous saurez quelles sont les blessures du cœur d'un père, les plus cuisantes, les plus douloureuses qui puissent frapper un cœur d'homme.

L'amour filial n'est certainement qu'un faible retour de l'affection que le père porte à son enfant, mais ainsi l'a voulu la nature. Dès que le fils devient père, ses affections descendent de son cœur sur la tête de ses enfants. Le cours des affections doit descendre plutôt que remonter, car c'est seulement ainsi que se perpétue le lien qui unit les générations aux générations. Il ne faut pas accuser trop sévèrement ces nations qui, courbées sous le joug de la misère, préfèrent l'enfant au père que les années surchargent, ou qui, ainsi que le prétendent quelques-uns, accélèrent la mort des parents qu'une trop longue vieillesse a rendus inutiles et à charge. Il ne faut donc point mettre au compte de la haine, ce qui n'est que le résultat d'une

(1) *Chants populaires*.

nécessité douloureuse ou plutôt d'une bienveillance calculée froidement : comme il leur est impossible de nourrir les vieillards ou de les emmener avec eux, ils préfèrent les délivrer promptement d'une vie pénible plutôt que de les abandonner à la rage des bêtes féroces. L'ami qui, sous la pression de la nécessité et la douleur dans l'âme, ôte à son ami une vie devenue insupportable, est-il si condamnable d'accorder à celui que rien ne peut sauver, le seul bienfait qu'il soit en son pouvoir de lui accorder? Que du reste la gloire du père vive et agisse éternellement dans l'âme de ses descendants, c'est ce qu'établissent à l'évidence les chants de la plupart des nations, leurs guerres, leur histoire, leurs traditions et surtout le respect profond et inébranlable qu'elles professent pour le genre de vie que leur ont légué leurs ancêtres.

Enfin la communauté des dangers excite les courages à s'unir et ainsi se forma le troisième et le plus noble lien de l'homme, l'amitié. Dans les pays et les genres de vie où l'union dans les entreprises est imposée par la nécessité, on trouve des âmes magnanimes pour lesquelles le lien de l'amitié est contracté à la vie et à la mort; tels furent ces amis des temps héroïques de la Grèce, dont le souvenir est à jamais impérissable; tels furent ces Scythes tant renommés et tant d'autres dont l'histoire n'a pas consacré la mémoire, parmi les nations adonnées à la chasse, à la guerre, parmi ces tribus dont l'existence aventureuse se passe dans les forêts et les déserts. Le laboureur a un voisin, l'ouvrier un compagnon de travail qui l'aide ou qui lui porte envie; le marchand, le savant, le courtisan..... ah! qu'ils sont loin de jouir de cette amitié, vive, active, fidèle, qui conservent dans leurs cœurs, sans jamais la laisser s'éteindre, le sauvage, le prisonnier, l'esclave qui traîne avec un autre esclave le poids d'une commune chaîne! Dans les temps que marque le malheur, dans ces contrées où le besoin en fait une loi, les

âmes s'unissent sous la main de fer de la nécessité : l'homme mourant appelle son ami pour venger son sang et il se réjouit à l'idée de se retrouver avec lui au delà du tombeau. Une flamme que rien ne peut éteindre consume l'ami ; il brûle de venger la mort de son ami, de le délivrer de la prison, de lui prêter un bras secourable dans les combats et de partager sa gloire. Une tribu solidement unie et peu nombreuse n'est qu'une société d'amis dévoués que la haine comme l'amour séparent de toutes les autres : telles sont les tribus arabes, la plupart des hordes tartares et une grande partie des nations américaines. Leurs guerres les plus sanglantes et qui semblent le plus à la honte de l'humanité naissent le plus souvent d'un noble sentiment, du ressentiment d'une amitié méconnue ou d'une injure faite à l'honneur de la tribu.

Je n'examinerai pas plus avant ce sujet, dans ses rapports avec les diverses formes de gouvernement des rois ou des reines de la terre ; car, dans tous les principes qui ont été établis jusqu'à présent, il nous est impossible d'expliquer pourquoi un homme régnerait sur des milliers de ses frères par droit de naissance, exigeant d'eux une obéissance absolue à sa volonté, sans condition et sans examen ; pourquoi il aurait le droit d'envoyer sans opposition à une mort certaine des milliers de ses sujets, maître de dépenser sans contrôle les richesses de l'État et de faire peser sur le plus pauvre les impôts les plus lourds et les plus onéreux. Il nous est tout aussi impossible de comprendre, d'après les principes naturels, pourquoi un peuple brave et belliqueux, c'est à dire des milliers d'hommes et de femmes, au cœur noble, baisent humblement les pieds d'une faible créature ou adorent le sceptre avec lequel un insensé les frappe et fait jaillir leur sang. Quel est donc le Dieu, le démon qui les pousse à plier, à soumettre leur intelligence, leur industrie, tous leurs droits, leur vie même à la volonté d'un seul ; à

faire éclater les transports de la joie la plus vive lorsqu'au tyran il naît un héritier qui sera un jour en tout semblable à lui? Si donc, à première vue, toutes ces choses nous paraissent l'énigme la plus inexplicable de la nature humaine et que, soit heur ou malheur, cette forme de gouvernement soit encore inconnue à la plus grande partie du monde, nous ne pouvons la mettre au nombre des lois primitives, nécessaires, universelles que la nature a imposées à l'humanité. Homme et femme, père et fils, ami et ennemi sont des relations et des noms déterminés; mais les idées de chef et de roi, de juge, de législateur héréditaires, le despotisme d'un seul qui doit se transmettre à ses descendants encore à naître, demandent une explication que nous ne pouvons donner ici. Qu'il suffise d'avoir examiné jusqu'à présent la terre comme une serre où se développent, dans une très grande variété, une foule de qualités, d'arts, de capacités, de facultés, de dispositions naturelles et de vertus morales : maintenant nous devons chercher quels droits et quels moyens ont été départis à l'homme pour lui faire atteindre le bonheur, tout en nous efforçant d'en trouver le type le plus exact.

CHAPITRE V

LE BONHEUR DE L'HOMME EST TOUJOURS ET PARTOUT UN BIEN INDIVIDUEL ; PAR CONSÉQUENT, NÉ DE L'EXPÉRIENCE, DE LA TRADITION ET DE LA COUTUME, IL DÉPEND PARTOUT DU CLIMAT ET DE L'ORGANISATION.

Déjà le nom même de bonheur donne à entendre que l'homme n'est point fait pour la félicité suprême et qu'il n'est pas capable de se créer à lui-même cette félicité propre. Il n'est que le fils du hasard qui l'a placé sur tel ou tel point du monde, qui a déterminé l'étendue de ses jouissances, le genre et la mesure de ses joies et de ses peines, suivant le pays, le temps, l'organisation et les circonstances au milieu desquels il est jeté. Ce serait une ridicule prétention de notre vanité que de croire que tous les habitants du monde doivent être Européens pour être heureux; et nous-mêmes, serions-nous devenus, hors d'Europe, ce que nous sommes maintenant? Celui qui nous a placés où nous sommes, a sans doute donné à ceux qu'il a placés sur d'autres points du globe, un droit égal aux jouissances de la vie de cette terre. Comme le bonheur est un état intérieur, de même son type et sa mesure ne sont point hors de nous, mais dans

le cœur de chaque individu. Un autre n'a pas plus le droit de me forcer à adopter ses sentiments que le pouvoir de me transmettre son propre mode de perception et de transformer mon être en le sien propre. Ainsi donc ne nous laissons point aller, par l'effet d'un orgueil mal placé ou d'une ingrate légèreté, à exagérer ou à diminuer la mesure du bonheur de l'homme, telle qu'elle a été fixée par le Créateur; car lui seul sait jusqu'à quel point un mortel peut atteindre sur la terre.

1. Nous avons reçu l'organisation composée de nos corps avec tous leurs sens et tous leurs membres afin de la développer par l'usage et l'exercice. Sans cela les sucs vitaux, les parties fluides deviennent stagnantes, se coagulent. Nos organes languissent et le corps, consumé peu à peu, n'est plus qu'un cadavre vivant qu'une mort seule achève de décomposer. Si donc la nature veut nous assurer le bien le plus précieux, la base indispensable de toute félicité, elle doit nous procurer l'exercice, la fatigue et le travail et nous imposer par force le bien-être plutôt que de nous en laisser manquer. S'il est vrai, ainsi que le disent les Grecs, que les dieux ne nous donnent toutes choses qu'au prix du travail, c'est bien moins par envie que par bonté, car c'est dans notre lutte constante, dans les efforts que nous faisons pour atteindre au repos, au bonheur, que semblent reposer la conscience même des forces vitales les plus actives. Ce n'est que dans les climats et les conditions où une énervante oisiveté, une voluptueuse indolence semblent suspendre dans les corps le cours de la vie et les faire tomber à l'état de pâles fantômes incapables de supporter leur propre poids, que la nature humaine est faible et languissante. Partout ailleurs et dans la plupart des genres de vie, même les plus rudes et les plus pénibles, on voit briller dans l'homme l'énergie des forces vitales, la beauté des proportions et la santé de chaque partie du corps. Parcourez l'histoire des nations et lisez

ce que *Pagès* (1) dit, par exemple, des Chactas, des Tégas, du caractère des Bissayoans, des Hindous et des Arabes : c'est à peine si la durée est moins longue même dans les climats les plus rudes et la misère elle-même se charge de donner au pauvre et au malheureux la force et le contentement nécessaires pour supporter les fatigues qui entretiennent sa santé : l'influence même de ces difformités qui semblent être des caractères originels de race ou des altérations héréditaires, est moins funeste à la santé que nos ornements artificiels et que nos usages si absurdes et si contraires à la nature. Peut-on, en effet, comparer l'Araucanien qui allonge outre mesure ses oreilles, l'Indien d'orient et d'occident qui s'épile la barbe et se perce le nez aux hommes et aux femmes de l'Europe dont la poitrine est douloureusement comprimée, le genou ankylosé, le pied déformé, la taille serrée et contrefaite, l'aspect misérable et rachitique, tristes victimes d'un art factice! Si la santé est l'indispensable fondement de toute espèce de bonheur physique, nous ne pouvons que remercier la Providence de sa générosité qui l'a si largement répandue sur notre terre.

Ces peuples pour lesquels la nature semble avoir été une dure marâtre, sont peut-être ceux qu'elle a traités avec le plus de bonté comme des enfants chéris; car si elle leur a interdit une nonchalante oisiveté, si elle leur a refusé ces plaisirs qui cachent un poison mortel, elle leur a versé dans une même coupe la loi du travail et une robuste santé et elle leur a départi une chaleur vitale plus intense. Heureux enfants de l'aurore, ils fleurissent jusqu'au soir : un calme exempt de soucis et de sombres pensées, un sentiment permanent de bien-être, voilà pour eux le bonheur, la fin et la destinée de l'homme. Pourrait-on leur offrir une félicité plus douce et plus durable?

(1) *Voyages de Pagès*, p. 17, 18, 26, 52, 54, 140, 141, 156, 167, 188.

2. Nous tirons notre gloire de nos facultés morales, de leur délicatesse; mais une triste expérience ne nous apprend-elle pas que cette extrême délicatesse n'aspire pas toujours le bonheur et que souvent même elle rend un instrument impropre à l'usage auquel il était destiné. La contemplation, par exemple, n'est goûtée que par un petit nombre d'oisifs et encore n'est-elle souvent pour eux que ce qu'est l'opium pour les Orientaux, un plaisir empoisonné qui énerve et tue l'intelligence sous l'étreinte de vagues et d'impuissantes visions. Un exercice sain et raisonné des sens, celui des facultés morales appliquées aux choses réelles de la vie, une attention soutenue aidée par la vivacité des souvenirs, une prompte détermination, immédiatement suivie de l'effet attendu, voilà ce que nous entendons par la présence de l'âme, la puissance réelle et efficace de la pensée, qui trouve sa récompense dans la conscience d'une force active accompagnée d'un sentiment constant de bonheur et de jouissance. Loin de vous, ô hommes, cette pensée qu'une culture, qu'un raffinement prématuré et sans mesure, soit un bonheur; qu'une froide nomenclature, qu'un vain étalage de toutes les connaissances, que les fêtes les plus somptueuses de l'imagination et des arts, soient en état d'assurer à un être vivant la science de la vie : ce ne sont pas des mots vides que la mémoire répète, ni la pratique des arts qui vous donneront le sentiment du bonheur. Une tête surchargée des connaissances les plus riches et les plus nobles, fatigue le corps, oppresse la poitrine, obscurcit le regard et devient pour celui qui la porte un fardeau mortel. A mesure que, par l'effet de nos continuels raffinements, nous divisons les puissances de notre pensée, ses facultés inactives s'altèrent rapidement; écrasés sous ce poids brillant, nos membres et notre intelligence s'engourdissent alors que l'art leur donne une expansion factice. Le bien-être que procure la santé repose sur l'usage que l'on fait de la pensés en

général et de ses pouvoir actifs en particulier. Nous devons donc remercier la Providence de ce qu'elle n'a pas fait l'espèce humaine trop délicate et converti l'univers en une immense école de sciences et de connaissances abstraites. Dans nombre de peuples et de conditions de l'humanité, les pouvoirs intellectuels sont intimement unis l'un à l'autre, se fortifient mutuellement et ne se développent que là où le besoin s'en fait sentir. La plupart des peuples de la terre, dans leurs actions, leurs pensées, leurs rêves, dans leur amour et dans leur haine, dans leurs craintes et dans leurs espérances, dans leurs sourires et dans leurs larmes, ne sont que de véritables enfants, mais il leur est au moins donné de se plonger dans la douce jouissance des rêves dorés de l'enfance. Malheur à celui qui le premier s'y arracha pour chercher dans l'étude, le mot de la vie, le secret de la destinée.

3. Comme, en résumé, notre bien-être est plutôt un sentiment paisible qu'une brillante conception de la pensée, de même l'amour et les sentiments du cœur savent rendre notre vie plus belle et plus riante que le génie dans ses manifestations les plus éclatantes. Combien grand a donc été le bienfait de la nature lorsqu'elle a fait de la bienveillance pour soi et pour autrui le caractère propre et distinctif de notre espèce, qu'elle a créée presqu'entièrement indépendante de déterminations et de de mobiles artificiels. Tout être vivant jouit de son existence et ne s'enquiert pas des motifs ensuite desquels il existe; son existence pour lui est une fin et sa fin est l'existence. Le sauvage, pas plus que l'animal, ne se donne la mort; le premier propage son espèce, sans se demander dans quel but il la propage et, dans les climats les plus rigoureux, il se soumet aux travaux les plus rudes, dans la seule intention de prolonger sa vie. Ainsi le sentiment de l'existence le plus simple, le plus profond de tous, celui que rien ne peut compenser, est déjà le

bonheur, une goutte de cet océan insondable qui remplit l'être, qui est tout bonheur et qui se sent et jouit dans toutes choses. De là cette joie, ce calme imperturbable que les Européens remarquent dans la vie et sur la physionomie des nations étrangères et cela avec un étonnement d'autant plus grand que leurs inquiétudes et leur continuelle agitation les éloignent davantage de cette placidité; de là aussi cette franche bienveillance, ces manières ouvertes et faciles qu'on rencontre chez tous les peuples assez heureux pour être exempts de tout souci de défense ou de vengeance. A en juger par des relations impartiales ces vertus sont si générales sur la terre qu'elles semblent constituer le caractère principal de l'homme si ce n'était aussi une des marques distinctives de sa nature mobile et variable de refouler, sous la pression de la passion ou de la raison, cette bienveillance cordiale, cette sympathique obligeance, cette joie calme, pour s'armer contre une nécessité pressante. Pourquoi une créature heureuse en elle-même, ne verrait-elle pas à ses côtés d'autres créatures heureuses comme elle et ne s'efforcerait-elle pas, autant qu'il est en son pouvoir, de contribuer à son bonheur; mais, accablés de besoins impérieux qui se sont considérablement augmentés par notre art et nos propres efforts, tout notre être s'est resserré et les nuages de l'inquiétude, de la méfiance, de la fatigue et des soucis sont venus jeter un sombre voile sur des traits qui ne devaient exprimer qu'une joie ouverte et communicative. Cependant ici encore, la nature a pris dans sa main le cœur de l'homme et elle a pétri de tant de manières cette argile vivante que, ne pouvant toujours plaire par ces bienfaits, elle a toujours cherché à plaire même dans ses refus. L'Européen n'a aucune idée des passions dévorantes qui fermentent dans le cœur du nègre et l'Hindou ne peut comprendre cette activité inquiète et cupide qui pousse l'Européen d'un bout du monde à l'autre. Le sauvage dont tous les plaisirs

ont un certain cachet de grossièreté est porté à l'oisiveté et introduit une grande régularité dans ses paisibles habitudes. Bref, toutes les formes qu'ils étaient susceptibles de recevoir, ont été données aux sentiments de l'homme suivant les climats, les états et les organisations du globe : mais il est à remarquer toutefois que le bonheur ne consiste pas dans l'action tumultueuse d'une foule de pensées dévorantes, mais bien dans le rapport des idées avec le sentiment intime de notre existence et de tout ce que nous considérons comme appartenant à notre être. Sur aucun point de la terre on ne voit fleurir sans épines la rose du bonheur, mais après elle vient la rose de la vie humaine, périssable quoique toujours belle et qui fleurit sous toutes les formes.

Si je ne me trompe, ces simples considérations dont la vérité doit se faire sentir dans chaque cœur, suffiront pour déterminer en quelques lignes plusieurs des erreurs et des doutes dans lesquels on a versé au sujet de la destination de l'espèce humaine. Comment admettre, par exemple, que l'homme, tel que nous le connaissons, serait crée pour développer à l'infini ses facultés intellectuelles, pour faire entrer la sphère de ses perceptions et de ses actions dans une progression continue et constante, même pour arriver à un état qui serait le but suprême de l'espèce? Comment admettre, en somme, que toutes les générations seraient faites pour une dernière qui s'élèverait triomphante sur un piédestal formé des débris épars du bonheur de celles qui l'ont précédée? Jetez, avec l'expérience de la vie individuelle, un seul regard sur nos semblables et ce plan qu'on prête fort à tort à la Providence créatrice ne résistera pas à l'examen. Notre tête n'est pas plus destinée à recevoir une masse infinie d'idées que notre cœur à recevoir une masse infinie de sentiments, rien en nous n'est calculé pour l'infini; ne se fanent-elles pas après avoir fleuri, nos facultés intellectuelles les plus

belles ? Sans cesse ballottées sur l'océan des âges et des circonstances, ne se meuvent-elles pas à l'envi dans une noble harmonie ! Et qui n'a pas senti par lui-même qu'étendre ses sentiments à l'infini c'est les affaiblir et les detruire, c'est répandre dans le vague de l'air ce qui aurait dû former le lien de l'amour? Comme il nous est impossible d'aimer les autres plus que nous-mêmes ou d'une manière différente, puisque nous ne les aimons que comme partie de nous-mêmes ou plutôt que c'est nous que nous aimons en eux, la pensée, heureuse quand, semblable à un esprit supérieur, elle embrasse un grand nombre d'objets dans la sphère de son activité et, qu'avec son infatigable bienveillance, elle les considère comme faisant réellement partie d'elle-même, souffre et s'affaiblit quand les sentiments, se bornant aux mots, deviennent impuissants pour elle et pour autrui. A mon avis le sauvage qui s'estime soi-même et s'aime dans sa femme et ses enfants et traite les intérêts de sa tribu comme les siens propres, est un être plus vrai et plus réel que ces ombres de l'art qui brûlent d'amour pour des ombres qui leur ressemblent, c'est à dire pour des mots. L'étranger trouvera toujours une place dans la misérable hutte du sauvage ; on le recevra toujours avec une touchante bienveillance et on ne lui demandera jamais d'où il vient ; mais le cœur blasé et mort du cosmopolite n'accueillera jamais personne.

Ne voyons-nous donc pas, mes frères, que la nature a fait tout ce qu'elle a pu, non pas pour étendre notre être mais pour le circonscrire dans des limites déterminées et nous accoutumer au cercle dans lequel doit se développer notre existence? Nos sens et nos facultés ont leurs mesures. Les heures de nos jours et de nos âges se donnent mutuellement la main et l'une succède à l'autre. Ce n'est donc qu'un songe décevant qui trompe l'homme mûr ou le vieillard lorsqu'il se croit encore brillant de jeunesse. L'enivrement de la pensée qui, plus rapide que le

désir, se transforme aussitôt en dégoût, est-ce là la joie suprême du ciel, n'est-ce pas plutôt l'enfer de Tantale, cet éternel tonneau des Danaïdes que d'éternels efforts laisseront éternellement vide? Retiens-le bien, ô homme, la modération, la mesure, voilà le seul art que tu dois posséder ici-bas. Le bonheur, cet enfant du ciel après lequel tu soupires, le bonheur est autour de toi et en toi : fille de la tempérance et des calmes jouissances, sœur du contentement et de la satisfaction intérieure, elle peut remplir son être dans la vie et dans la mort.

Ce qui est encore plus difficile à admettre c'est que l'homme soit fait pour l'État de telle sorte que son vrai bonheur dépende nécessairement des institutions ; car combien ne voit-on pas de peuples sur la terre pour lesquels le mot et la signification d'État sont une énigme et qui ne laissent pas que de vivre beaucoup plus heureux que ceux qui se sont sacrifiés à l'intérêt de l'État! Je ne veux en aucune façon m'arrêter à examiner les avantages et les inconvénients que ces modes artificiels de société entraînent avec eux; mais puisque l'art n'est qu'un instrument et que, comme tel, il doit être manié avec d'autant plus d'adresse et de prudence qu'il est plus compliqué, il est évident que plus l'État s'agrandit et que ses rouages se multiplient et se compliquent davantage, plus le danger de rendre malheureux un plus grand nombre d'individus augmente indéfiniment. Dans les grands États il faut que des centaines d'hommes souffrent le froid et la faim, pour qu'un seul puisse satisfaire ses goûts de luxe et de pompe; il faut que la misère et la mort écrasent des milliers d'innocents pour qu'un fou couronné ou un philosophe réalise les rêves de sa fantaisie. Du reste comme les politiques sont d'accord pour prétendre qu'un État bien organisé doit être une machine que règle la volonté d'un seul, quelle si grande félicité peut-on trouver à se savoir

faire partie de cette machine à titre de rouage aveugle? quel bonheur d'être étendu pendant toute sa vie sur une roue d'Ixion, alors que l'espoir même d'un soulagement n'est pas laissé à la victime, à moins que, cherchant le bien dans l'abrutissement de la machine, dans l'insensibilité de la mort, elle n'étouffe en elle la pensée, comme un père au désespoir qui sacrifierait son enfant chéri pour le préserver d'un mal inévitable? Ah! si nous sommes des hommes, remercions la Providence de n'avoir pas fait de cette condition la destinée générale de l'humanité. Des millions d'êtres, nos semblables, vivent sur cette terre, sans aucune forme du gouvernement. Chacun de nous ne doit-il donc pas, alors même qu'il s'abrite sous la meillleure des constitutions, s'il veut vivre heureux, commencer là où commence le sauvage, par chercher à acquérir et à conserver la santé de l'âme et du corps, le bonheur de sa maison et de son cœur, non par l'intervention de l'État mais par lui-même? Père et mère, mari et femme, fils et frère, ami et homme, ces mots expriment des relations de la nature au moyen desquelles nous pouvons être heureux. Des instruments artificiels, voilà tout ce que l'État peut nous donner et encore — ce n'est que trop malheureusement vrai — il peut nous enlever quelque chose de bien autrement essentiel, il peut nous enlever à nous-mêmes.

Bien inspirée fut donc la Providence lorsqu'elle fit voir qu'elle préférait le bonheur plus facile des individus aux fins compliquées des grandes sociétés et d'avoir, autant que possible, épargné aux générations ces coûteuses machines d'État. Il est admirable de voir comme elle a séparé les nations, non seulement par des forêts et des montagnes, des mers et des déserts, des torrents et des climats, mais surtout par les langues, les goûts et les caractères, pour rendre plus difficile, plus impossible l'œuvre du despotisme et que la terre entière ne dût pas se courber sous le joug d'un monstre. Aucun Nimrod n'a pu jusqu'à

présent, assujettir sous un sceptre héréditaire tous les habitants du globe et quoique, pendant des siècles, le rêve persistant de l'Europe entière, ait été de concentrer en sa main tous les despotismes et de contraindre toutes les nations de la terre à être heureuses à sa manière, cette déesse du bonheur d'autrui est aujourd'hui encore bien éloignée du but qu'elle avait cru atteindre. Le Créateur eut été bien faible et bien incomplet dans ses conceptions s'il avait voulu faire reposer sur des moyens artificiels, la destinée même de ses enfants, celle d'être heureux et qu'il en eut fait dépendre tous les accidents de la création. O vous, hommes de toutes les parties du monde, que les siècles ont vus passer, vous n'avez point vécu, vous n'avez pas enrichi la terre de vos cendres, pour qu'à la fin des âges vos descendants soient redevables de leur bonheur à la civilisation européenne! Une pensée si orgueilleuse n'est-elle pas un crime de lèse-majesté envers la nature?

Si l'on peut rencontrer le bonheur sur la terre, ce ne peut-être que dans chaque être animé; il doit y être placé par la nature même et l'art doit devenir une seconde nature, pour servir au bien-être. Chaque homme porte en lui la mesure de son bonheur, la forme pour laquelle il a été créé, seule sphère dans laquelle il puisse être heureux. C'est dans ce but que la nature a créé sur la terre toutes les formes humaines possibles, afin de donner à chacun, suivant le temps et le lieu, une jouissance qui embellisse la courte durée de sa vie.

LIVRE IX

CHAPITRE I

AUTANT L'HOMME EST DISPOSÉ A IMAGINER QU'IL PRODUIT TOUT DE LUI-MÊME, AUTANT IL EST SOUMIS A DES INFLUENCES EXTÉRIEURES DANS LE DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS.

Non seulement le philosophe a déclaré la raison indépendante des sens et des organes et l'a mise en possession d'un pouvoir simple et primordial, mais encore le vulgaire des hommes se figurent être devenus tout ce qu'ils sont par eux-mêmes. Il est bien facile de donner le mot de ce préjugé surtout dans le second cas. Le sens de la spontanéité que le Créateur a donné à l'homme, l'excite à agir : il agit et trouve sa récompense dans le fait même qui résulte des ordres de la volonté. Il a bientôt oublié les années de son enfance : les germes qu'il a reçus alors et qu'il reçoit encore journellement, sommeillent dans son âme. Il ne voit la plante que lorsqu'elle a fleuri et c'est alors qu'il jouit de sa vivante croissance et des fruits qu'il porte. Le philosophe, au contraire, qui étudie dans les leçons de l'expérience, la génèse de l'homme et les progrès de sa vie et à qui il est donné de suivre dans l'histoire la chaîne entière de l'éducation de notre espèce doit bientôt, me semble-t-il, puisque sa pensée se trouve dans la dépendance de tout ce qui

l'entoure, abandonner ce monde idéal qu'il se sent seul à remplir, pour revenir dans notre monde réel.

L'homme se crée tout aussi peu lui-même, quant à ses facultés intellectuelles, qu'il ne s'enfante lui-même, quant à sa naissance corporelle. Non seulement le germe de nos dispositions intérieures est génésiaque, c'est à dire dépend de notre origine, tout comme notre conformation matérielle, mais chacun des développements de ce germe est ce que l'ont fait être le sort qui l'a déposé çà ou là, le temps, le lieu, l'occasion, l'éducation et toutes les circonstances de la vie. Déjà l'œil doit apprendre à voir, l'oreille à entendre et chacun sait ce qu'il faut d'art pour acquérir une langue, ce premier instrument de la pensée. Ce qui est évident c'est que le mécanisme entier de notre organisation, ainsi que les conditions et la durée de chaque période de la vie humaine ont été préparés par les soins de la nature pour cette éducation extérieure. Le cerveau de l'enfant est mou et adhérent au crâne; ses plis se forment lentement; les années le rendent de plus en plus ferme et il finit par se durcir au point de ne plus recevoir d'impressions. Il en est de même pour les organes et les facultés de l'enfant : mous et formés pour l'imitation, ils subissent de profondes et rapides modifications ensuite de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend et cela avec une prodigieuse attention et une non moins grande force vitale interne. L'homme n'est donc qu'une machine artificielle, aidée, à la vérité, de nombreuses dispositions originelles et d'une grande abondance de vie, mais la machine ne travaille pas par elle-même et l'homme le plus capable comme celui qui l'est le moins, est obligé d'apprendre à la mettre en œuvre. La raison est une agrégation des expériences et des observations de la pensée; la somme et le résultat de l'éducation de notre espèce, éducation que l'élève achève en lui-même, comme un artiste qui s'inspire de certains modèles extérieurs.

C'est sur ce principe que repose l'histoire de l'humanité, principe sans lequel une semblable histoire serait impossible. Si l'homme trouvait en lui-même tous les éléments de sa culture et les développait indépendamment des circonstances extérieures, nous pourrions bien avoir l'histoire de l'homme mais non pas celle des hommes, l'histoire de l'individu, mais non pas celle de l'espèce. Or, comme notre caractère spécifique consiste en ce que nous sommes presque entièrement dépourvus d'instinct et qu'il nous faut la pratique de la vie entière pour nous former à l'humanité; comme c'est sur cette loi que reposent la perfectibilité et la conceptibilité de notre espèce, l'histoire du genre humain forme nécessairement un tout, c'est à dire une chaîne de sociabilité et de tradition depuis le premier anneau jusqu'au dernier.

Il y a donc une éducation de l'espèce humaine, puisque l'homme ne devient homme que par l'éducation et que l'espèce entière n'est composée que d'une chaîne d'individus. J'avoue que si quelqu'un venait me dire que l'éducation forme l'espèce et non pas les individus, il serait pour moi tout à fait inintelligible ; car l'espèce et le genre ne sont que des abstractions qui n'ont d'expression et de vie que dans les individus. Si maintenant j'en venais à les douer de toutes les perfections de l'humanité, de la culture la plus achevée et de l'intelligence la plus élevée que puisse comporter un être idéal, j'aurais, pour l'histoire véritable de notre espèce, fait tout autant que si, en traitant d'une manière générale des trois règnes de la nature, je leur prêtais différentes qualités qu'aucun individu ne peut réunir à lui seul. Notre philosophie de l'histoire ne doit point se perdre dans ces sentiers sinueux du système d'Averroès, d'après lequel l'espèce humaine tout entière ne possède qu'une seule âme et encore d'un degré très inférieur, qui ne se communique aux individus que par parties. D'un

autre côté si je voulais tout circonscrire dans les limites de l'individu et me refuser à reconnaître l'existence de la chaîne qui unit chaque partie entre elles et chaque partie au tout, je me trouverais encore en contradiction avec la nature de l'homme et les enseignements si éclatants de son histoire; car aucun de nous n'est arrivé par lui-même à l'état d'homme. La formation entière de son humanité se rattache par un lien spirituel, par l'éducation, à ses parents, à ses maîtres, à ses amis, à toutes les circonstances qui se présentent dans le cours de sa vie, par conséquent à ses compatriotes et à leurs ancêtres; et, en un mot, à la chaîne entière de l'espèce humaine, dont l'action sur ses facultés intellectuelles est incessante et se fait toujours sentir sur tel ou tel point. Ainsi les nations peuvent se ramener aux familles, les familles à leurs fondateurs : le fleuve de l'histoire se resserre à mesure qu'on remonte vers sa source et toute la terre habitable se réduit peu à peu à l'école de la famille qui se divise à la vérité, en classes et en compartiments nombreux, mais qui conserve toujours le même type, un seul et même plan que nos ancêtres ont transmis à toute leur race à travers des altérations nombreuses et de grands changements. Si maintenant nous admettons que le législateur le plus médiocre n'abandonne pas ses disciples sans raison et si nous reconnaissons que l'espèce humaine trouve partout une sorte d'éducation artificielle, conforme aux besoins du temps et du lieu, quel homme intelligent pourra examiner la structure de la terre et les rapports qui existent entre elle et l'homme, sans pencher à croire que le père de notre race qui a fixé les limites de chaque nation n'ait pas réglé aussi leurs destinées? Celui qui voit un vaisseau, peut-il nier le dessein de celui qui l'a construit? Et si l'on compare la constitution artificielle de notre nature avec chacun des climats du monde habitable, quel est celui qui pourra échapper à cette conviction que la diversité

des climats est une des fins de la création et fait partie de l'éducation morale de l'homme? Mais comme il n'y a pas que le séjour et les objets externes qui concourent à en modifier les formes et que des êtres vivants, semblables à nous, servent aussi à nous instruire et à changer nos habitudes, il me semble qu'il existe une éducation de l'espèce et une philosophie de l'histoire de l'humanité, tout aussi certainement, tout aussi positivement qu'il existe une nature humaine, c'est à dire une coopération d'individus qui seule nous élève à l'état d'hommes.

C'est par là que les principes de cette philosophie deviennent pour nous aussi évidents, aussi simples, aussi incontestables que ceux qui forment la base même de l'histoire naturelle de l'homme; ce sont la tradition et les pouvoirs organiques. Toute éducation doit se faire par l'imitation et l'exercice, par la transition du modèle à la copie : et quel mot plus expressif employer pour désigner ceci, que celui de tradition? Mais l'imitateur doit avoir des facultés qui lui permettent de recevoir ce qui lui est communiqué ou ce qui est communicable et de se l'assimiler comme la nourriture qui le fait vivre. Que reçoit-il? En quelle quantité? D'où cela lui vient-il? Comment? Quel usage en fait-il? Comment peut-il se l'assimiler? Toutes questions dont la solution dépend de son être, de ses pouvoirs de réceptivité. Ainsi l'éducation de notre espèce a un double aspect : originelle en tant que communiquée, organique en tant que ce qui est communiqué est reçu et appliqué. Que nous nommions cette seconde création qui s'étend sur toute la vie de l'homme, que nous la nommions culture, de l'action de cultiver la terre, ou que nous disions que l'homme est éclairé, métaphore que nous empruntons au phénomène de la lumière, peu importe; la chaîne de la lumière et de la culture s'étend jusqu'à l'extrémité du globe. Il n'est pas jusqu'au Californien ou jusqu'à l'habitant de la Terre de Feu qui n'apprenne à se confectionner un arc

et des flèches et à s'en servir. Sa langue, ses idées, ses habitudes, ses arts, il les a appris tout comme nous apprenons les nôtres; il a donc aussi sa culture et ses lumières, quoique dans le degré le plus inférieur. Ainsi la différence qui se remarque entre les nations éclairées et non éclairées, cultivées ou non cultivées, n'est pas une différence spécifique, absolue, mais simplement une différence du plus au moins. Ce tableau des nations a ses ombres qui varient avec le lieu et le temps; et il en est de ce tableau comme de tout autre, l'effet dépend en grande partie du point de vue sous lequel on l'examine. Si nous prenons l'idée de la civilisation européenne pour type, nous ne la trouverons qu'en Europe; et si, entre la culture et les lumières de la pensée qui ne peuvent, là où elles sont, exister séparément, nous allons faire des distinctions arbitraires, nous nous perdrons beaucoup plus avant encore dans les nuages; mais si nous nous en tenons à la terre, en nous bornant à examiner en général l'ensemble que la nature, qui doit certes bien connaître le but et le caractère de ses créatures, nous offre dans le spectacle de l'éducation de l'humanité, nous ne rencontrons partout que la tradition d'une éducation qui se propose le bonheur et le perfectionnement de l'homme sous des formes variées. Ce principe existe partout où se rencontre l'espèce humaine et, bien qu'elle se produise dans un cercle plus restreint, son application est souvent plus active chez les peuples sauvages que partout ailleurs. Du moment qu'un homme vit au milieu des autres hommes, il ne peut se soustraire à l'influence bonne ou mauvaise de la civilisation; la tradition s'empare de lui, elle moule sa tête et forme ses membres. Telles ses formes ont été modifiées, tel devient l'homme. De nombreux exemples prouvent que les enfants mêmes que les hasards de la destinée ont jeté parmi les animaux, ont acquis une certaine culture quand ils ont vécu quelque temps parmi les hommes et il faut

qu'un enfant ait été, dès le premier moment de sa naissance, élevé par un animal, pour qu'il y ait sur la terre un seul homme entièrement sans culture.

Que résulte-t-il de ces considérations formelles et positives que l'histoire entière de notre espèce vient encore confirmer? D'abord un principe consolant et encourageant pour nous, principe que la réflexion transforme en la vérité suivante : que, comme l'espèce humaine ne s'est pas élevée d'elle-même et que sa nature renferme telles dispositions premières que nulle admiration ne peut suffisamment apprécier, il faut que ce soit le créateur dont la paternelle sagesse ait tracé les voies que ces dispositions suivront dans leur développement. Est-ce en vain que l'œil du corps a été si bien formé? les rayons dorés du soleil, qui ont été créés pour lui, comme lui a été créé pour eux, ne viennent-ils pas le frapper? Il en est de même de tous les sens, de tous les organes qui, tous, trouvent leurs moyens de développement, le milieu pour lequel ils ont été créés. Et il pourrait en être autrement des sens et des organes spirituels, auxquels sont attachés, en raison de l'usage qu'il en fait, le caractère, le genre et la mesure du bonheur de l'homme? Ici le Créateur devrait manquer sa destination, la destination de toute la nature, autant qu'elle dépend des facultés humaines? Impossible? Semblable conjecture ne peut venir que de nous, soit que nous prêtions au Créateur des fins erronées, soit que nous appliquions toutes nos forces à les fausser; mais comme les forces que nous mettons en jeu dans ce but doivent avoir leurs limites et qu'aucun projet de la sagesse suprême ne peut être renversé par une créature de sa propre pensée, nous pouvons nous reposer avec confiance sur cette conviction qu'aucun des desseins de Dieu sur l'espèce humaine ne reste inaccompli, même dans les époques les plus confuses de l'histoire. Toutes les œuvres de Dieu jouissent de cette propriété de com-

poser dans leur ensemble un tout qu'aucun regard ne peut embrasser et de former encore, dans chacune de leurs parties, un tout complet, marqué du sceau divin de sa destination. Il en est ainsi de l'animal et de la plante, en serait-il donc autrement de l'homme? Peut-on admettre que des milliers d'individus naissent au profit d'un seul? que toutes les générations qui se sont écoulées ont été faites pour celle qui viendra la dernière, enfin que chaque individu soit fait pour l'espèce seulement, c'est à dire pour l'image d'une abstraction? Ce n'est point à de semblables jeux que se livre la sagesse éternelle; elle ne crée point de ces fantômes décevants: elle vit, elle sent dans chacun de ses enfants, comme un tendre père, comme s'il était la seule créature en ce monde. Tous ses moyens sont des fins, toutes ses fins sont des moyens à l'aide desquels elle arrivera à des fins plus élevées, dans lesquelles l'infini, qui remplit tout, viendra se révéler. Ainsi, la fin de l'espèce humaine consiste dans ce que chacun est ou peut être : or, quelle est cette fin? l'humanité et le bonheur sur cette terre, à tel degré, dans tel anneau et non pas tel autre de la chaîne de perfectionnement qui embrasse l'espèce entière. Quel que tu aies été à ta naissance et quelque soit le lieu qui t'a vu naître, sache le bien, ô hommes, tu es ce que tu devais être, tu es né là où tu devais naître. N'abandonne pas cette chaîne, ne t'élève pas au dessus d'elle, mais attache toi à elle de toutes tes forces. Ce n'est que dans cette connexion, dans ce rapport mutuel, en mettant en œuvre ce qui vient de toi et ce que tu as reçu, ce n'est que là que tu trouveras le calme de la vie et le bonheur.

En second lieu, quelque fier que puisse être l'homme de ce que la divinité l'a appelé à partager son œuvre et l'a laissé, lui et ses semblables, libres de déterminer ses formes ici-bas, cependant cette résolution même fournit la preuve de l'imperfection de notre existence terrestre, par cela même, qu'à pro-

prement parler, nous ne sommes point encore hommes, mais que nous ne le devenons que progressivement. N'est-ce pas une bien pauvre créature que celle qui ne tire rien d'elle-même, qui doit tout prendre à l'imitation et à l'expérience, comme une cire aveuglément façonnée? Vous tous qui vous enorgueillissez de votre histoire, promenez vos regards sur la scène immense du monde où s'agitent vos frères, prêtez l'oreille aux sons si discordants de leur histoire. Est-il une sorte de barbarie qui n'ait pas été accoutumée à sa loi, un homme, une nation, que dis-je, une société de nations! Combien de nations trouverez-vous qui ne sont pas allées jusqu'à se nourrir de la chair de l'homme? Est-il une conception absurde de la pensée qui n'ait trouvé créance et que la tradition héréditaire ne soit venue consacrer dans tel ou tel lieu? Aucune créature raisonnable ne peut donc être inférieure à l'homme, car, pendant toute sa vie, il n'est qu'un enfant quant à la raison et simplement l'élève de la raison d'autrui. Il se forme d'après les mains entre lesquelles il tombe, et j'ai la conviction qu'il n'est pas de peuple ou d'individu qui n'existe ou n'ait existé suivant toutes les formes possibles d'institutions humaines. Est-il un vice, est-il un genre de crime dont l'histoire ne fournisse l'exemple, alors qu'apparaît, seulement de loin en loin, quelque noble forme de sentiments et de vertus. Il devait en être ainsi, en conséquence des moyens choisis par le Créateur, pour que notre espèce reçût ses formes par notre espèce même; les folies doivent se léguer et se transmettre tout comme les rares trésors de la sagesse. La voie de l'homme est semblable à un labyrinthe où les passages se multiplient et s'entrecroisent dans tous les sens, tandis qu'il n'est que fort peu de sentiers qui aboutissent au centre. Heureux le mortel qui peut y arriver ou y conduire d'autres mortels, quand ses pensées, ses inclinations, ses désirs ou même le rayonnement de son silencieux exemple ont provoqué l'humanité de ses

frères. Ce n'est que par le moyen d'hommes supérieurs, que sa main a marqués, que Dieu agit sur cette terre. La religion et le langage, l'art, la science, les gouvernements eux-mêmes ne peuvent se couronner d'un plus beau diadème que de celui tressé des lauriers cueillis dans le développement moral de la pensée humaine. Notre corps s'évanouit dans la tombe et la trace de notre nom s'efface bientôt comme une ombre sur la terre : incorporés à la voix de Dieu, c'est à dire à la tradition, nous pouvons vivre encore activement dans la pensée de la postérité, alors même que notre nom aura cessé d'être.

Troisièmement. Ainsi la philosophie de l'histoire qui suit la chaîne de la tradition est, à vrai dire, la véritable histoire de l'humanité, en dehors de laquelle tous les accidents externes de ce monde ne sont qu'illusions ou épouvantables monstruosités. Il est bien désolant ce point de vue d'où l'on ne découvre, dans les révolutions de notre terre, que débris et que ruines, entassés sur d'autres débris, sur d'autres ruines, d'éternels commencements sans fin, des changements constants sans but fixe ni déterminé! Seule la chaîne du perfectionnement saura faire de ces ruines un tout, dans lequel vont, à la vérité, s'évanouir les formes humaines, mais où l'on verra l'esprit de l'humanité vivre et agir éternellement. Noms glorieux qui, semblables à des génies de l'espèce humaine, brillez dans le ciel de l'histoire de la civilisation et étincelez comme de pures étoiles dans la nuit du temps, plusieurs des édifices que vous aviez élevés se sont écroulés dans le cours des siècles, une grande partie de l'or que vous aviez répandu sur la terre est tombé dans le gouffre de l'oubli, mais vos travaux n'ont point été perdus, car la Providence a sauvé et transmis sous d'autres formes aux âges suivants celles des œuvres de votre pensée qu'elle avait voulu sauver. Il faut qu'il en soit ainsi pour qu'un monument humain dure à jamais et dans son entier sur la terre; formé dans la

suite des générations par la main du temps, pour un usage déterminé et temporel, il devient nuisible à la postérité dès qu'il est inutile ou qu'il est un obstacle à son développement. La forme changeante et l'imperfection de toutes les œuvres humaines entraient donc ainsi dans le plan du créateur. La folie doit se montrer pour que la sagesse puisse en triompher : l'incroyable fragilité des plus beaux travaux était même une propriété essentielle des matériaux employés, et cela afin de pousser l'homme à rebâtir sur ces ruines en perfectionnant ses idées premières; car nous sommes tous ici dans un champ d'exercice. Chaque individu doit un jour quitter cette terre, et, comme alors il s'inquiétera fort peu de l'usage que la postérité fera de ses œuvres, ce serait le fait d'une âme bien peu élevée que de vouloir condamner les générations à venir, à les révérer dans une morne stupidité, sans rien oser entreprendre au delà. Elle se réjouit, au contraire, des nouveaux efforts qu'elle voit faire, car ce qu'elle emporte avec elle hors du monde, c'est son pouvoir fortifiant, le fruit savoureux de son activité humaine.

Chaîne dorée du perfectionnement, toi qui entoures la terre, toi qui montes jusqu'au trône de la Providence en passant par tous les individus, depuis que j'ai reconnu ta trace et que je l'ai suivie dans tes anneaux les plus délicats, dans les sentiments de parent, d'ami et de maître, l'histoire a cessé de m'apparaître comme l'abomination de la désolation sur une terre sacrée. Nous voyons des milliers de faits honteux que recouvre le voile d'une odieuse louange, d'autres qui se dressent devant nous dépouillés de tout artifice et étalant leur laideur native : mais ce n'est que pour faire briller de tout son éclat l'activité humaine qui n'a jamais interrompu sa longue et laborieuse carrière, sans avoir presque jamais prévu les conséquences que la Providence voulait tirer de son sein, comme l'esprit des formes matérielles. Il faut à cette noble plante les caresses de l'orage pour fleurir;

ce n'est que par une opposition sans trêve à de fausses prétentions que peuvent triompher les vaillants efforts de l'homme; souvent il semble que le poids de ses nobles projets va l'écraser, mais il résiste et se relève. La semence qui a germé sous les cendres du bien n'en sera que plus belle dans l'avenir, et lorsqu'elle a été arrosée de sang elle manque rarement d'éclore en une fleur que rien ne peut flétrir. Ainsi donc je suis fixé sur la valeur du mécanisme des révolutions; elles sont aussi nécessaires à notre espèce que les vagues au fleuve pour l'empêcher de devenir un marais stagnant. Le génie de l'humanité fleurit dans la forme d'une jeunesse toujours renouvelée, et sa palingénésie s'opère dans sa marche par les nations, les générations et les familles.

CHAPITRE II

LE LANGAGE EST LE MOYEN LE PLUS EFFICACE DE L'ÉDUCATION DE L'HOMME.

Chez l'homme, comme dans le singe, on remarque une disposition particulière à l'imitation, disposition qui ne semble pas être la conséquence d'une conviction rationnelle, mais l'effet immédiat d'une sympathie organique. De même qu'une corde en fait résonner une autre et que la puissance de vibration dans tous les corps augmente en raison de la densité et de l'homogénéité, de même l'organisation humaine, en tant qu'elle est la plus parfaite de toutes, est nécessairement la plus apte à se mettre à l'unisson avec les autres êtres et à se sentir en eux. L'histoire des maladies démontre que non seulement les affections et les blessures corporelles, mais aussi les dérangements moraux peuvent se propager par la sympathie.

C'est dans les enfants que l'action de ces rapports harmoniques avec les êtres environnants se fait voir au plus haut degré; car, pendant de longues années, leurs corps ne seront que des instruments qui vibreront au moindre accord. Les actions et les gestes, même les passions et les pensées s'emparent d'eux

sans qu'ils s'en doutent ou qu'ils s'en rendent compte, de façon qu'ils soient au moins au ton harmonique de ce qu'il ne leur est pas donné d'exécuter encore; ils obéissent sans le savoir à un penchant qui est une sorte d'assimilation morale. Chez tous les enfants de la nature, chez les peuples sauvages, il n'en est pas autrement. Pantomimes nés, ils imitent tout ce qu'on leur a raconté ou tout ce qu'ils veulent rendre, et expriment leurs idées par les danses, les jeux et les sentences. C'est l'imitation qui donne ces formes à leur imagination : tout le trésor de leurs souvenirs et de leurs langues consiste dans des types de l'espèce; de là vient que la transformation de leurs pensées en action et en tradition vivante est si prompte.

Mais ce n'est pas par cette mimique que l'homme en est arrivé à acquérir l'élément caractéristique de son espèce, la raison : c'est la parole seule qui l'y a amené. Arrêtons-nous donc à examiner ce miracle d'institution divine, le plus grand peut-être de la création terrestre, à l'exception toutefois de la génération des êtres vivants.

Si quelqu'un venait nous demander comment des sons peuvent représenter les images peintes dans l'œil et toutes les perceptions de nos sens les plus contraires, et comment ces sons peuvent être doués du pouvoir inhérent d'exprimer des idées et même de les éveiller, il est certain que l'on traiterait d'insensé l'auteur de ce problème qui, substituant l'une à l'autre des choses éminemment dissemblables, se serait mis en tête de remplacer la couleur par le son, le son par la pensée et la pensée par un mot pittoresque. Et cependant ce problème, la divinité l'a résolu. Notre voix devient l'interprète universel, le type de nos idées et de nos sentiments qui se manifeste à la pensée d'un autre. C'est du simple mouvement d'un petit filet d'air que dépend tout ce que l'homme a jamais pensé, voulu, fait, ou tout ce qu'il fera d'humain sur la terre; car sans ce souffle divin,

sans ce charme qui court sur nos lèvres, nous serions tous encore errants dans les forêts. Ainsi l'histoire entière de l'humanité, avec tous les trésors de la tradition et de la civilisation, n'est qu'une conséquence de la solution de ce divin problème. Ce qui nous le rend encore bien plus surprenant, c'est que, même après sa solution et avec un usage quotidien de la parole, nous ne parvenons pas encore à nous rendre compte du rapport des instruments qui concourent à ce mystère. Il existe une relation entre parler et entendre, car, lorsque les créatures commencent à dégénérer, il s'opère un changement réciproque dans les organes de l'ouïe et de la parole. Nous voyons bien aussi que tout le corps est organisé de façon à être en harmonie avec eux, mais ce que nous ne pouvons comprendre, c'est leur mode intérieur de coopération. Si toutes les passions, surtout la douleur et la joie, deviennent des sons; si ce que l'oreille entend peut ébranler la langue; si les images et les sensations deviennent des caractères spirituels et si ces caractères peuvent se manifester en sons significatifs, expressifs, c'est ce qui résulte comme d'un concours d'une foule de dispositions, unies par un lien volontaire et que le Créateur a établies entre les sens et les instincts, les facultés et les membres les plus opposés de la créature, avec un soin aussi merveilleux que celui qui a présidé à l'union de l'âme et du corps.

Quel sujet d'étonnement de voir un simple filet d'air mobile être le seul, ou au moins le meilleur milieu de nos idées et de nos perceptions. Sans cette incompréhensible liaison qui l'unit à toutes les opérations de notre intelligence, opérations qui semblent avoir avec lui si peu de rapport, ces opérations elles-mêmes cessent d'exister et la structure si délicate de notre cerveau devient inutile et la destination tout entière de notre être reste inachevée, ainsi que le prouvent les exemples des hommes dont la vie s'est passée au milieu des animaux. Les sourds et

muets de naissance, bien que, pendant de longues années, ils vivent dans un monde de gestes et de signes, se conduisent néanmoins comme des enfants ou des animaux humains. Ils agissent d'après ce qu'ils voient faire, sans y rien comprendre, car la vue seule n'est pas en état de donner à leur raison un véritable développement. Un peuple n'a pas les idées pour la représentation desquelles sa langue n'a pas de mots. L'image la plus vive reste à l'état d'un sentiment obscur aussi longtemps que la pensée n'a point découvert le caractère qui lui convient et, qu'à l'aide du mot, elle ne l'a pas imprimé dans la mémoire, le souvenir, l'intelligence et enfin dans l'intelligence humaine, la tradition; une intelligence pure, sans l'expression du langage, n'est sur la terre, qu'une utopie. Il n'en est pas autrement des passions du cœur et de tous les instincts sociaux. C'est la parole seule qui a rendu l'homme humain en renfermant ses passions dans des limites déterminées et en leur donnant dans les mots un mémorial rationnel. Ce n'est pas la lyre d'Amphion qui a su fonder des villes, ce n'est pas une baguette magique qui a pu métamorphoser les déserts en jardins, mais bien le langage si puissant, le langage qui poussa les hommes à se former en société et à contracter le lien de l'amour. C'est le langage qui a établi les lois et réuni les familles, et ce n'est que par lui qu'une histoire de l'humanité, avec les modifications traditionnelles du cœur et de la pensée, est possible. Au siècle où je vis, je vois les héros d'Homère, j'entends les plaintes d'Ossian, bien que l'ombre des poètes et de leurs héros se soit depuis des siècles effacés de la terre. Un souffle sonore les a faits immortels et a porté leurs images jusqu'à moi. La voix de l'homme mort se fait entendre à mon oreille; j'écoute ses pensées silencieuses. La parole me transmet, si la Providence le permet, tout ce que le génie de l'homme a conçu, tout ce que les sages des anciens temps ont pensé.

Ainsi, par l'intermédiaire du langage, s'établit un lien entre mon âme intelligente et l'intelligence du premier et probablement du dernier homme. Bref, le langage est le caractère de notre raison, et c'est par sa puissance seule, qu'elle acquiert les formes qu'elle doit propager.

Toutefois, en le prenant non seulement comme l'instrument de la raison, mais comme le lien qui unit l'homme à l'homme, il suffit du premier examen pour voir combien ce moyen de développement est encore imparfait, car c'est à peine si l'on peut s'imaginer un lien plus délié, plus indécis, plus fugitif que celui à l'aide duquel le Créateur a uni l'espèce humaine. Père de toute bonté ! n'y avait-il pas de moyen d'expression possible d'une exactitude plus grande, un enchaînement plus intime entre les cœurs et les pensées des hommes ?

1. Toute langue exprime non des choses, mais des noms. Ainsi la raison humaine ne perçoit pas les choses, mais seulement les images que les mots peignent. Observation humiliante qui renferme l'histoire entière de notre entendement dans d'étroites limites et lui donne un caractère de contingence. Toute notre métaphysique est métaphysique, c'est à dire, une nomenclature raisonnée et abstraite de noms composés d'après les observations de l'expérience. A la considérer comme une méthode, une table indicative, cette science peut être d'une grande utilité, et doit, dans une certaine mesure, servir de guide à notre intelligence artificielle dans l'étude de toutes les autres sciences, mais si on la considère en elle-même et suivant la nature des choses, elle ne donne pas une seule idée substantielle et complète, pas une seule vérité intrinsèque. Les caractères sur lesquels repose notre science sont abstraits, individuels, variables ; elle ne peut ni comprendre, ni voir l'intérieur des choses parce que nos organes ne sont point disposés à cet effet. Il n'est pas de force que nous puissions connaître ou seu-

lement apprendre à connaître dans son essence ; car le principe même qui pense en nous, nous le sentons, il est vrai, et nous en jouissons, mais nous ne le connaissons pas. Nous ne pouvons même nous rendre compte de la connexion qui existe entre la cause et l'effet, parce qu'il ne nous est pas donné de voir dans l'intérieur ni de l'actif, ni du passif et nous n'avons absolument aucune idée de l'entité d'une chose. Notre pauvre raison n'est donc, pour ainsi dire, qu'une sorte de calculateur aveugle, comme du reste son nom semble l'indiquer dans plusieurs langues.

2. Et quelles sont les bases de ses calculs? Sont-ce les caractères eux-mêmes qu'elle a abstraits, quelqu'imparfaits et contingents qu'ils puissent être? Non certes! Ces caractères se transforment bientôt en une foule de sons, et c'est sur eux et par eux que la pensée opère : en cela le signe ne conserve aucun rapport nécessaire avec l'élément qu'il remplace. Elle calcule ainsi avec des jetons, des sons et des chiffres ; car il ne viendra jamais à l'esprit de celui qui connaît simplement deux langues d'imaginer qu'il y ait une connexion absolue entre les sons et les idées ou plutôt entre les sons et les choses. Or, combien n'y a-t-il pas de langues sur la terre? dans chacune d'elles la raison calcule et se satisfait par le mirage d'une liaison arbibraire. Pourquoi cela? Parce qu'elle ne possède elle-même que des caractères contingents, et parce que, en fin de compte, il lui est tout à fait indifférent de calculer avec tel ou tel chiffre : triste point de vue dans l'histoire de l'humanité! Les opinions inconstantes et les erreurs qui en résultent sont donc inévitables par notre nature même ; elles ne dérivent point des inexactitudes de l'observation, mais elles se perpétuent par la manière même dont nos idées s'engendrent et dont elles se propagent par la raison et le langage : si, au lieu d'opérer sur des abstractions, nos facultés s'exerçaient sur des réalités ; si nous péné-

trions la nature même des choses, au lieu de nous arrêter à des signes arbitraires, alors adieu erreurs et inconstance de l'opinion ! Nous vivrions sur la terre de la vérité. Mais maintenant même que nous croyons toucher à ses limites, nous en sommes bien loin, puisque tout ce que nous connaissons d'une chose n'en est que le symbole externe qui s'en détache et s'enveloppe d'un nouveau symbole tout aussi arbitraire ! Mon interlocuteur m'a-t-il compris ? assigne-t-il au mot que j'emploie la même idée que moi ou ne lui en assigne-t-il aucune ? Ne lui donne-t-il pas plus d'extension ou ne le transmet-il pas à d'autres comme une coquille vide ? C'est ainsi qu'il en est advenu de toutes les sectes philosophiques et religieuses : quelque fausse que pussent être ses idées, il est au moins à supposer que le fondateur avait la conscience précise de ce qu'il disait : les disciples et les sectaires le comprirent chacun à sa manière, c'est à dire, qu'ils animèrent ses paroles avec leurs idées à eux et que bientôt ils ne firent plus vibrer à l'oreille des hommes que des mots vides de sens. On reconnaît dès l'abord les imperfections du seul moyen de propagation de la pensée humaine, et c'est de lui cependant que dépend notre perfectionnement et nous ne pouvons nous soustraire à sa loi.

De là dérivent d'importantes conséquences pour l'histoire de l'humanité. Premièrement, puisque Dieu a choisi ce moyen de développement, il est impossible d'admettre que notre espèce ait été simplement destinée à de pures spéculations ou à la vie contemplative car, dans notre sphère, ces deux buts ne peuvent être atteints que très imparfaitement. La contemplation pure ne peut donc être qu'une déception, puisque personne ne peut pénétrer l'intérieur des choses, ou bien un mode d'existence qui, en raison de ce qu'il rejette les mots, les signes et les caractères, ne peut ni se répandre, ni se communiquer. A peine

le contemplatif pourra-t-il mettre un autre sur la voie qui conduit à des trésors innommés et la part que celui-ci sera susceptible de prendre à cette contemplation, dépendra entièrement de son génie et de l'instabilité des circonstances. Vous voyez d'ici s'ouvrir une large porte à mille perplexités, à d'habiles déceptions, ainsi que le montre l'histoire de tous les peuples. L'homme ne peut pas davantage avoir été créé pour la spéculation alors que, par la manière même dont elle se produit et se communique, elle est bien loin de la perfection et qu'elle n'arrive qu'à remplir de mots vides de sens la tête de ses admirateurs; et quand ces deux extrêmes, la spéculation et la contemplation, tendent à s'associer et que l'enthousiasme métaphysique vient agir sur une intelligence nourrie de chimères et qui se prive du concours des mots, pauvre nature humaine, tu vas te perdre dans des régions sombres et stériles que glace le froid le plus intense ou que consume une chaleur dévorante? La divinité s'est servie du langage pour nous conduire, par une voie plus facile, à un milieu plus sage et plus sûr. Il ne nous fait pas atteindre à la substance même des choses, mais, par son intermédiaire, nous acquérons des idées phénoménales qui nous suffisent pour jouir de la nature, exercer nos facultés, user sainement de notre vie et développer notre humanité. Notre machine n'est pas organisée pour respirer l'éther mais bien pour respirer l'air salubre de notre terre.

Du reste est-il exact de dire, ainsi que le prétend une orgueilleuse spéculation, que, dans la sphère des idées vraies et utiles, une aussi grande distance sépare les hommes entre eux? L'histoire des nations et la nature de la raison et du langage ne me permettent pas de le croire. Le pauvre sauvage qui n'a vu que bien peu de choses et combiné fort peu d'idées, ne procède pas autrement, quand il les combine, que le premier des philo-

sophes. Il a, comme eux, un langage à l'aide duquel il applique de mille manières son intelligence, sa mémoire, son imagination et ses sentiments. Que son cercle soit plus ou moins restreint, cela ne fait rien à la chose, tout ce qui importe, c'est qu'il développe sa pensée suivant les lois de la nature humaine. Le sage de l'Europe, peut-il citer une seule faculté morale qui lui appartienne en propre? D'ailleurs la nature répand de larges compensations dans le rapport et l'exercice des dons intellectuels. Chez la plupart des sauvages, par exemple, la mémoire, l'imagination, la sagesse pratique, la promptitude de la décision, la droitesse du jugement, la grâce de l'expression, se développent à un point qu'atteint rarement la raison artificielle du savant européen. Il est bien certain que le savant calcule, avec ses chiffres et des mots, des myriades de combinaisons dont l'homme de la nature n'a aucune idée; mais depuis quand une machine à calculer est-elle le type de la perfection, de la force et du bonheur de l'humanité? Que le sauvage pense simplement par images et qu'il ne puisse rien concevoir d'abstrait, soit? S'il n'a de Dieu aucune idée bien arrêtée, c'est à dire aucun mot pour désigner celui dont il jouit comme du grand esprit de la création, agissant dans sa propre activité, il sait cependant éprouver de la reconnaissance pour le calme et le bonheur dont sa vie est comblée; et s'il a foi dans l'immortalité de l'âme, tout en se trouvant dans l'impossibilité de la démontrer par des signes vocaux, il part pour la terre de ses ancêtres avec plus de tranquillité et de courage que la plupart des sceptiques si riches en mots.

Témoignons donc toute notre reconnaissance à la Providence qui a rendu, par le moyen imparfait mais général du langage, les hommes plus semblables l'un à l'autre que leur extérieur ne l'annonce. Tous tant que nous sommes nous n'arrivons à la raison que par le langage et au langage, par la tradition et la

croyance aux paroles de nos pères. Comme l'élève qui, pour apprendre une langue, voudrait d'abord remonter à la cause première des mots, se servirait d'une méthode des plus vicieuses, de même, dans des choses aussi difficiles que l'expérience et l'observation de la nature, il n'y a que la croyance et la foi qui puissent, prudemment employées, nous guider à travers notre vie entière. Celui qui ne croit point aux rapports de ses sens est un fou dont les spéculations seront toujours vaines et oisives; tandis que celui qui les exerce avec confiance, en examinant leur action et en se corrigeant, obtient seul un trésor d'expérience pour toute sa vie humaine. Le langage, quelque limité qu'il soit, lui suffit, car son seul but est de fixer l'attention de l'observateur et d'éveiller l'activité de ses facultés intellectuelles. Un idiome plus recherché, plus parfait, pénétrant comme les rayons du soleil, pourrait, d'un côté, ne pas être universel, et, de l'autre, être fort peu en harmonie avec la grossièreté de notre constitution dans la sphère actuelle. Il en est de même avec la langue du cœur : il ne lui est pas possible de dire beaucoup et cependant elle dit assez. Du reste, dans une certaine mesure, le langage humain est plutôt fait pour le cœur que pour la tête; le geste, le mouvement, la chose elle-même, viennent en aide à l'intelligence; mais les sentiments de notre cœur resteraient enfouis dans notre sein si la parole ne les faisait affluer en vagues harmonieuses vers le cœur d'un autre. C'est pour cela que le Créateur a fait choix, pour l'organe de notre perfectionnement, de la mélodie, des sons, de la langue des sentiments, de la langue du père, du fils, de l'ami. Des créatures que de lourdes grilles semblent séparer et qui ne peuvent se toucher intimement, murmurent entre elles de douces paroles d'amour : chez les êtres qui parlent le langage de la lumière ou de quelque autre organe, il est facile de constater qu'il existe une différence

essentielle entre la forme entière et l'enchaînement de leur éducation et les nôtres.

Secondement. On ne peut faire de meilleure étude sur l'histoire et les différents caractères de l'intelligence et du cœur humain qu'en se livrant à la comparaison philosophique des langues, car tout peuple imprime sa pensée et son caractère à la langue qu'il parle. Il n'y a pas que l'organe de la parole qui varie avec les contrées, mais, outre que chaque nation a certains sons, certaines lettres qui lui sont propres, les noms dans la désignation des choses qui frappent l'ouïe, les interjections même, expressions directes et immédiates des passions, changent partout sur la terre. La différence est plus sensible encore lorsqu'il est question des choses qui ne tombent pas sous les sens ou des sujets abstraits, mais elle devient pour ainsi dire infinie lorsqu'il s'agit des expressions allégoriques, des formes du discours, en un mot de la structure même du langage, des rapports, de l'arrangement et de la connexion de ses parties; et cependant le génie d'un peuple ne se révèle nulle part aussi manifestement que dans la physionomie de sa langue. Par exemple, une nation a-t-elle beaucoup de mots ou le nombre de ses actions est-il élevé? Comment exprime-t-elle le temps et la personne? Quel ordre d'idées affectionne-t-elle davantage? Toutes choses qui la plupart du temps sont déterminées par les nuances délicates de la parole. Plusieurs nations possèdent une langue particulière pour chaque sexe; chez d'autres la condition des personnes est simplement déterminée par le mot *moi*. Chez les nations actives les verbes ont une quantité de modes différents; chez les nations plus avancées en civilisation, on voit s'augmenter le nombre des modifications objectives que l'on élève au rang des notions abstraites. Enfin la partie la plus singulière des langues humaines est celle qui renferme la description des sentiments de l'homme, les expressions d'amour

et d'estime, de flatterie et de reproche et c'est en cela souvent que se fait voir le plus clairement la faiblesse des peuples (1). Que ne puis-je citer ici quelqu'ouvrage où la physionomie générale des nations ait été étudiée dans leur langue même, ainsi que *Bacon*, *Leibnitz*, *Sulzer* et d'autres en ont si souvent émis le vœu? C'est dans les grammaires et les relations de voyage qu'on trouve de nombreux matériaux pour un ouvrage de l'espèce et il serait d'une exécution facile et d'une longueur raisonnable si, en en excluant tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, on se bornait à n'y faire paraître que ce qui pourrait projeter une vive lumière. Cet ouvrage présenterait un vif intérêt, un charme instructif, puisque toutes les qualités d'un peuple se révèlent elles-mêmes dans sa langue, comme dans un splendide tableau où l'intelligence pratique, l'imagination, les coutumes et la manière de vivre sont toutes rassemblées et formeraient enfin l'édifice le plus grandiose d'idées humaines, la meilleure logique et la meilleure métaphysique d'une saine intelligence. Mais cette couronne n'est pas encore tressée et il faut qu'un autre *Leibnitz* vienne se présenter quand son temps sera venu.

Un travail qui aurait beaucoup d'analogie avec celui dont nous venons de parler, serait d'écrire l'histoire des révolutions de quelque langue. Je prendrai, par exemple, pour nous autres Allemands, l'histoire de notre langue car, bien qu'elle soit, plus que d'autres, restée pure de tout mélange, elle a néanmoins subi, depuis le temps d'Ottfried, même dans les lois de sa grammaire, des altérations essentielles. La comparaison de diverses langues cultivées avec les révolutions correspondantes des peuples à qui elles appartiennent, ferait voir, dans les

(1) Nous ne pouvons sans nous étendre trop longuement, en donner des exemples ici ; ils trouveront d'ailleurs leur place dans un autre livre.

teintes diverses de la lumière et de l'ombre, une espèce de tableau mouvant du développement progressif de la pensée humaine qui, d'après ma manière de voir, a fleuri avec chaque idiome à travers tous les siècles. Telle nation est dans l'enfance, dans la jeunesse, telle autre dans l'âge viril, dans la vieillesse et combien de nations, combien de langues qui ont été greffées sur d'autres ou qui se sont élevées de leurs cendres!

Finissons par la tradition des traditions, l'écriture. Si le langage est le moyen de développement humain de notre espèce l'écriture est, pour elle, le moyen d'arriver à une éducation scientifique. Tous les peuples qui sont restés en dehors des voies de cette tradition artificielle, sont restés, à notre point de vue, sans culture; alors que ceux qui n'y étaient entrés, même que d'une manière très imparfaite, ont, par leurs lettres, éternisé leur intelligence et leurs lois. Le mortel qui a su trouver l'art d'enchaîner la pensée fugitive, non seulement par des mots, mais par des lettres, a paru comme un dieu au milieu des hommes (1).

Quoi qu'il en soit, ce qui était évident pour le langage, l'est encore davantage ici, bien que ce moyen de reproduire et de perpétuer nos idées, fixe à la fois l'esprit et la lettre, il les restreint pourtant et les enchaîne de mille manières. Non seulement disparaissent les accents, les gestes animés qui donnaient au langage l'entrée des cœurs; non seulement on a vu diminuer et disparaître peu à peu le nombre des dialectes et celui des idiomes caractéristiques de certaines tribus, de certains peuples, mais ce concours artificiel de formes déterminées a affaibli la mémoire des hommes et l'activité de leur facultés intellectuelles. L'âme humaine aurait depuis longtemps été étouffé

(1) L'histoire de cette découverte, et d'autres qui se rattachent à l'anthropologie sera donnée ultérieurement.

sous le poids de la science et des livres si le vent des révolutions suscitées par la Providence n'était venu lui rendre de l'air. Perdue au milieu des lettres, l'intelligence ne se traîne qu'avec peine. Nos idées les plus nobles perdent en se reproduisant par les caractères de l'écriture morte. Malgré cela la tradition de l'écriture est la plus durable, la plus paisible, la plus efficace des institutions de Dieu. C'est par elle que les nations agissent sur les nations, les siècles sur les siècles, et que, peut-être, une chaîne de tradition fraternelle finira par enlacer l'espèce humaine.

CHAPITRE III

C'EST PAR L'IMITATION, LA RAISON ET LES LANGUES QU'ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS TOUS LES ARTS ET TOUTES LES SCIENCES DE L'HUMANITÉ.

Aussitôt que l'homme, soit qu'il ait été inspiré par un génie ou par un dieu, fut amené à s'approprier une chose qui devait lui servir de signe et à substituer au signe qu'il avait découvert un caractère arbitraire; c'est à dire aussitôt que la raison se montra dans les premiers éléments du langage, il se trouva sur la voie de toutes les sciences et de tous les arts. Car, en les inventant, la raison humaine fait-elle autre chose que de remarquer et de spécifier? Ainsi, avec le langage, le plus difficile de tous les arts, fut donné pour ainsi dire le prototype de tout ce qui restait à faire.

Par exemple, l'homme qui, se basant sur les traits d'un animal, imagina un signe pour le désigner, apprit par là même à apprivoiser ceux des animaux qui étaient susceptibles de l'être, fit sien tout ce qui lui parut utile ou nécessaire à ses besoins et s'appropria tout ce qui existe dans la nature : et en cela il ne fit qu'établir les caractères d'un être utile et capable

d'obéir, soit qu'il le désignât par la parole, soit qu'il le représentât à l'aide d'un signe. Ainsi dans la tendre brebis il remarqua le lait que suce l'agneau, la laine qui échauffait sa main et il s'empressa de les approprier l'un après l'autre à son usage. Dans l'arbre, dont la faim lui apprit à se nourrir des fruits, il remarqua des feuilles qui pouvaient lui servir à se couvrir et du bois dont le feu devait le réchauffer. Il dompta le cheval qui devait le porter et il le retint pour s'en servir encore dans la suite. Il observa les animaux, il observa comment la nature les protégeait et les nourrissait, comment ceux-ci élevaient leurs petits. C'est ainsi qu'il fut mis sur la voie de tous les arts en créant un signe distinct qu'il s'imprima dans la mémoire par un fait ou quelqu'autre indice. Bref ce fut par le langage, et par le langage seul que devinrent possibles l'observation, la reconnaissance, le souvenir, la possession, l'enchaînement des idées. Ainsi naquirent avec le temps les sciences et les arts, enfants de la raison aidée des signes et de l'imitation qui a un but en vue.

Il y a longtemps déjà que *Bacon* aurait désiré voir s'asseoir une méthode de découvertes; mais, comme sa théorie serait très difficile et peut-être sans grande utilité, il serait, sans aucun doute, bien plus intéressant d'avoir une histoire des découvertes, l'ouvrage le plus instructif que les génies et les dieux de l'humanité puissent léguer à leurs descendants. On verrait dans tous les temps comment l'occasion et le hasard ont fait tomber sous les regards d'hommes privilégiés tantôt des points de vue jusqu'alors inaperçus, tantôt de nouveaux signes, c'est à dire de nouveaux instruments; on verrait, d'autres fois, comment du rapprochement fortuit et incomplet de deux idées ayant cours depuis longtemps, a pu jaillir un art qui a puissamment agi sur les siècles futurs. Beaucoup ont été inventés plusieurs fois pour être aussi souvent oubliés. La théorie était là,

elle existait, mais pour la mettre en pratique il fallait qu'un homme plus heureux réussît à jeter dans la circulation l'or caché ou ébranlât le monde avec un faible levier. Il n'est peut-être pas d'histoire qui fasse voir aussi évidemment l'intervention d'une puissance supérieure dans les affaires humaines que celle des découvertes et du développement des arts dont notre esprit est le plus fier. Le caractère et l'objet qui servent à les distinguer existaient depuis longtemps déjà; mais alors on le remarqua et on le désigna. La procréation, la génèse d'un art fit naître, comme celle de l'homme, un rapide mouvement de plaisir, à l'instant de l'union de l'idée et du caractère, du corps et de la pensée.

Je me sens pénétré d'un religieux respect en suivant la trace des découvertes de la pensée humaine pour en ramener le principe unique aux distinctions et aux signes rationnels qu'elle a établis, car c'est là ce qu'il y a de véritablement divin dans l'homme et le caractère même de sa supériorité. Tous ceux qui se servent d'un langage savant voient leur raison s'égarer comme dans un songe : reflets de la pensée d'autrui, ils n'ont qu'une sagesse d'emprunt; car est-il lui-même artiste celui qui emploie l'art d'un autre? Mais celui dans l'âme duquel s'agitent des pensées originales, qui se forment en un tout harmonieux, celui qui voit non seulement avec les yeux mais avec l'esprit, celui qui parle non seulement avec la langue mais avec l'âme, celui qui observe la nature dans son creuset créateur et sait reconnaître çà et là de nouvelles marques de ses opérations qu'avec l'aide de l'art il ramène à un but humain, celui-là est véritablement homme, et, comme de tels hommes sont rares, ils apparaissent comme des dieux parmi les hommes. Il parle et des milliers d'autres répètent en bégayant ses paroles : il crée et d'autres jouissent du fruit de ses œuvres. C'était un homme et peut-être qu'après lui ne se montreront que des enfants pendant

de longs siècles. Le spectacle du monde et l'histoire des nations nous montrent combien sont rares les génies créateurs, combien les hommes s'attachent à ce qu'ils possèdent, sans voir ce qui leur manque : l'histoire entière de la civilisation le prouve surabondamment.

Avec les sciences et les arts s'étend ainsi sur toute l'espèce humaine une nouvelle tradition, et tandis qu'il n'est donné qu'à un bien petit nombre d'elles d'ajouter de nouveaux anneaux à la chaîne, les autres se cramponnent à elle comme des esclaves laborieux qui suivent la trace qu'on leur indique. De même que cette liqueur parfumée s'est transmise de mains en mains jusqu'à moi dans une coupe dorée, et que je n'ai eu qu'à la porter à mes lèvres, ainsi notre raison et notre manière de vivre, nos connaissances et nos arts, notre science politique et militaire ne sont que des combinaisons des idées et des découvertes d'autrui : elles sont arrivées jusqu'à nous de toutes les parties du monde; nous n'en avons aucun mérite; elles sont arrivées comme un torrent dans lequel nous nous sommes baignés dès notre première jeunesse et qui nous a parfois engloutis.

Quoi donc de plus dénué de fondement que ces prétentions d'une foule d'Européens qui s'imaginent être supérieurs à tous les peuples du monde dans tout ce qui est art, science et civilisation, semblables en cela à ce fou qui croyait que toutes les découvertes de l'Europe lui appartenaient en propre, uniquement parce qu'il était né au confluent même des découvertes et des traditions. Pauvre misérable, as-tu inventé un seul de ces arts? Où sont tes pensées à toi au milieu de ces traditions qui t'entourent? C'est le travail d'une machine que d'apprendre à faire usage des secours qu'elles offrent, et, quand tu t'abreuves à longs traits des eaux de la science, ton œuvre a-t-elle plus de mérite que celle de l'éponge qui a reposé sur un sol humide?

Lorsque tu amènes tes vaisseaux de guerre dans les eaux d'Otahiti, lorsque tu fais tonner tes canons sur le rivage des Nouvelles Hébrides, ton adresse et ton habileté ne l'emportent certes pas sur celles de l'insulaire de la mer du Sud qui dirige avec art le canot qu'il a construit. C'est là une vérité que les sauvages ont entrevu à travers un nuage, dès qu'ils eurent appris à connaître de plus près les Européens. En voyant leurs instruments étranges, ils les prirent d'abord pour des êtres mystérieux et supérieurs devant lesquels ils s'inclinaient avec un respect craintif; mais, dès que le sauvage eut reconnu qu'ils étaient vulnérables, mortels, débiles, inférieurs dans les exercices du corps, il redouta l'art et tua l'homme qui était loin de ne faire qu'un avec l'art. Il en est ainsi de toute la civilisation européenne. Si la langue d'un peuple et même ses écrits sont empreints d'un caractère de finesse et de distinction, ce serait bien à tort qu'on en conclurait qu'il en est de même de tous ceux qui lisent ces livres ou parlent cette langue. Comment lisent-ils, comment parlent-ils? Là est la question; encore est-il qu'ils ne pensent et qu'ils ne parlent que d'après d'autres hommes dont ils empruntent les idées et les expressions. Le sauvage qui, dans le cercle étroit où il se meut, pense par lui-même et s'exprime d'une façon claire, précise et énergique, celui qui, dans la sphère de son activité, sait exercer avec à propos ses facultés morales et physiques, son intelligence et quelques autres instruments inférieurs, celui-là, homme pour homme, est plus réellement cultivé que le politique ou le savant qui, semblable à un enfant, se dresse avec orgueil sur un piédestal qu'ont élevé des mains étrangères et que peut-être les âges précédents ont mis tous leurs efforts à édifier. L'homme de la nature, au contraire, bien que resserré dans de plus étroites limites, est plus fort, plus sain, plus puissant sur la terre. Chacun reconnaîtra sans peine que l'Europe est le centre des

arts et des découvertes de l'intelligence humaine : c'est là que le destin des âges a déposé ses trésors qui y ont eu leur développement et trouvé leur emploi. Mais il n'en résulte pas que ceux qui en font usage ont l'intelligence des inventeurs; il y a plus, l'usage nuit à l'activité de l'intelligence, car si j'ai à ma disposition l'instrument d'autrui, il est peu probable que je me donnerai la peine d'en inventer un moi-même.

Il se présente maintenant une question bien plus difficile à résoudre, celle de savoir ce que les sciences et les arts ont fait pour le bonheur du genre humain et jusqu'à quel point ils ont pu l'augmenter. D'abord, je ne crois pas qu'on puisse résoudre cette question d'une façon absolue par l'affirmative ou la négative simple, car sur ce point, comme sur tout autre, du reste, tout dépend de l'usage qu'on a fait des découvertes. Que la société possède des instruments plus ingénieux et plus parfaits qui, tout en nécessitant une moins grande dépense de forces, produisent plus d'effets et que par là le travail et les peines de l'homme soient de beaucoup diminués, c'est ce qui ne peut être mis en doute. Ce qui est tout aussi vrai, c'est que chaque art, chaque science a formé un nouveau lien social de ce besoin mutuel, indispensable à l'existence d'hommes que l'art a façonnés; mais, à côté de cela, peut-on dire que le cercle étroit du bonheur de l'homme s'est agrandi en raison de la multiplication des besoins? L'art peut-il ajouter quelque chose à la nature? Ne l'affaiblit-il pas et parfois ne l'étouffe-t-il pas? Les dons des arts et des sciences n'ont-ils pas fait naître en lui une agitation intérieure, n'ont-ils pas éveillé dans son cœur des désirs qui ont empoisonné son bonheur en le rendant plus rare et moins durable? Enfin, par suite des grandes agglomérations de la population toujours croissante et du développement excessif de la sociabilité, la plupart des villes et des royaumes ne sont-ils pas devenus des espèces d'hôpitaux et de lazarets où la pâle

humanité se flétrit et se consume au sein d'une atmosphère corrompue? Et puis, si les hommes vivent des aumônes de la science, de l'art et de la politique, ne finissent-ils pas par s'habituer à ces aumônes imméritées et par tomber rapidement au rang des mendiants et des parasites? Questions ardues que l'histoire des siècles viendra seule élucider.

Messagers du destin, génies créateurs, sur quels sommets bienfaisants et dangereux à la fois n'avez-vous pas exercé votre divine mission! Vous avez inventé, mais non pas pour vous. Il n'était pas en votre pouvoir de déterminer l'usage que la postérité ferait de vos découvertes, de prévoir ce que, conduite par l'analogie, elle pourrait leur ajouter ou en retrancher. Bien souvent la perle est restée enfouie pendant des siècles et le coq a gratté la terre tout autour jusqu'à ce qu'un mortel indigne l'ait trouvée et enchâssé dans la couronne d'un monarque où elle ne brilla pas toujours d'un éclat salutaire. Vous cependant vous avez accompli votre tâche en léguant à la postérité le trésor que votre infatigable pensée a mis au jour ou que le destin a jeté sous vos pas : de même aussi vous avez abandonné vos découvertes à la volonté du destin qui dirige et celui-ci en a fait l'usage qu'il jugeait le meilleur. Au milieu des révolutions périodiques des âges, tantôt il a développé les idées léguées par le passé, tantôt il les a laissées s'éteindre, corrigeant toujours le poison par l'antidote, le nuisible par l'utile. L'inventeur de la poudre à canon ne pouvait guère prévoir la mortelle influence qu'allait exercer l'explosion de sa poussière noire sur les forces de l'homme dans le domaine politique et physique; encore moins pouvait-il prévoir — car c'est à peine si aujourd'hui nous pouvons nous en rendre compte — comment de cette tonne de poudre sur laquelle se sont assis tant de despotes, allait sortir le germe d'une constitution nouvelle. Le tonnerre ne purifie-t-il pas l'atmosphère? et lorsque les géants de la terre ont été

détruits, Hercule lui-même ne dut-il pas habituer ses mains à des travaux plus bienfaisants? Celui qui le premier remarqua la polarité de l'aiguille magnétique, ne vit point quelle foule de biens et de maux allait accompagner cette magique découverte qui vient prêter son appui à tant d'arts divers? Il en est de même des découvertes du verre, de l'or, du fer, des vêtements, de l'écriture, de l'imprimerie, de l'astronomie et en général de toutes les sciences qui touchent au domaine de l'art. L'enchaînement merveilleux qui semble régner dans le développement et le perfectionnement périodique de ces découvertes, la manière étonnante dont elles limitent et adoucissent mutuellement leurs effets, appartiennent à la suite des desseins de Dieu sur notre espèce, à la vraie philosophie de notre espèce.

CHAPITRE IV

S'APPUYANT PRINCIPALEMENT SUR LA TRADITION HÉRÉDITAIRE, LES GOUVERNEMENTS SONT ÉTABLIS POUR MAINTENIR L'ORDRE ENTRE LES HOMMES.

La société est l'état naturel de l'homme : c'est dans son sein qu'il est né et qu'il a été élevé, c'est toujours à elle que le ramènent les penchants naissants de sa belle jeunesse et les noms si doux de père, de fils, de frère, de sœur, d'amant, d'ami sont des liens de la loi naturelle qui se retrouvent dans toutes les sociétés primitives. C'est sur eux aussi que se sont fondés les premiers gouvernements, les institutions de la famille, indispensables à la conservation de l'espèce : lois que la nature elle-même a établies et limitées avec poids et sagesse. C'est ce que nous appellerons le premier degré du gouvernement naturel ; ce sera toujours le dernier et le plus élevé.

C'est ainsi que la nature a arrêté les premières bases de la société, abandonnant à la raison ou aux besoins de l'homme le soin d'élever sur ce plan de plus hauts édifices. Dans tous les lieux où les tribus et les races ne sentent pas le besoin d'une assistance mutuelle, elles s'intéressent peu l'une à l'autre et

jamais elles n'ont songé à s'unir en une vaste association politique; tels sont les pêcheurs des côtes, les bergers des pâturages, les chasseurs des forêts. Là où s'arrête le régime paternel et domestique, l'union entre les hommes repose sur un contrat ou sur une fonction qu'exercent un ou plusieurs d'entre eux. Une nation de chasseurs, par exemple, va partir pour la chasse : a-t-elle besoin d'un guide, d'un chef, c'est pour diriger la chasse; aussi font-ils tomber leur choix sur celui qui leur semble le plus adroit et ils lui obéissent volontairement en vue d'arriver au but qu'ils se sont proposé en commun. Tous les animaux qui vivent par troupe ont un chef de l'espèce, chef indispensable dans les voyages, dans les défenses, dans les attaques et en général dans toutes les opérations qui se font en commun. Nous nommerons cet état de choses le deuxième degré du gouvernement naturel; on le retrouve chez tous les peuples qui n'obéissent qu'à la nécessité et vivent, comme on dit, dans l'état de nature. Les juges choisis par une nation appartiennent également à ce degré de gouvernement; car ce sont les plus sages et les meilleurs que l'on choisit pour cet emploi, comme s'il s'agissait d'une affaire à traiter, car dès que celle-ci est terminée leur souveraineté cesse.

Mais qu'il en est autrement du troisième degré, de celui où le gouvernement est héréditaire parmi les hommes! Où commencent ici les lois de la nature? où finissent-elles? Que dans un différend on prenne pour arbitre l'homme le plus juste et le plus sage, c'est là chose toute naturelle et quand il a donné des preuves de sagesse, rien ne s'oppose à ce qu'il conserve cette dignité jusqu'à l'âge le plus avancé. Mais quand le vieillard meurt, de quel droit le fils le remplace-t-il? Ce n'est point un motif parce qu'il est né d'un père sage et juste, car la sagesse et la justice ne s'acquièrent pas par l'hérédité. Encore moins, par la nature même des choses, la nation est-elle obligée de le recon-

naître pour juge parce que, pour des raisons personnelles, elle avait élevé autrefois son père à cette dignité; car le fils n'est pas le père. Et si l'on voulait établir en loi que toutes les générations à venir reconnaissent dans tous les temps au nom de la raison chaque descendant de cette race pour juge, chef et pasteur de la nation, c'est à dire pour le plus vaillant, le plus juste et le plus sage du peuple entier, il serait bien difficile de concilier un traité d'hérédité de ce genre, je ne dis pas avec la justice mais avec la raison. La nature ne départit pas ses dons les plus nobles à certaines familles et la loi du sang suivant laquelle un homme qui n'est pas encore né a, par le fait même de sa naissance, le droit de régner sur d'autres hommes, voilà selon moi une des phrases les plus incompréhensibles de la langue humaine.

Il doit donc exister d'autres motifs qui ont contribué à l'établissement du gouvernement héréditaire parmi les hommes et l'histoire ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Qui a imposé leurs gouvernements à l'Allemagne et à l'Europe civilisée? la guerre. Des hordes de barbares se répandent en tous sens dans cette partie du globe; leurs chefs et les nobles se partagent le sol et les habitants. De là l'origine des principautés et des fiefs; de là le vasselage des peuples subjugués; car les conquérants étaient en possession du pays et si le temps a pu changer quelque chose à leur mode de possession, les révolutions, les guerres, les transactions entre les plus puissants, ont toujours rétabli le droit du plus fort. L'histoire dévoile l'origine de cette royauté et ici les faits historiques ne peuvent être contestés. Qui fit plier le monde entier sous le joug de Rome? qui a assujetti la Grèce et l'Orient à Alexandre? Qui a fondé toutes les grandes monarchies depuis Sésostris et la fabuleuse Sémiramis et qui les a renversées? la guerre. Les conquêtes de la violence ont ainsi pris la place du droit et furent, par la prescription des

siècles, établies en lois, ou, comme disent nos politiques, par un contrat tacite; mais dans ce cas, ce contrat tacite signifie exactement ceci : que le plus fort prend ce qu'il veut et que le plus faible donne ce qu'il ne peut refuser ou supporte ce qu'il ne peut éviter. Ainsi le droit d'hérédité dans le gouvernement dépend, comme presque toutes les possessions héréditaires, d'une chaîne de traditions dont le premier anneau a été forgé par le hasard ou par la force et qui, parfois, a été continuée par la bonté et la sagesse, mais que, la plupart du temps, une chance heureuse et une supériorité de forces ont seules rivée. Les héritiers et les successeurs profitent des usurpations de leurs ancêtres et il n'est pas besoin de longues explications pour prouver que celui qui a le plus, est aussi celui qui reçoit davantage, pour le mettre à même de vivre dans l'abondance : c'est la conséquence naturelle de ce qu'on a nommé première prise de possession de la terre et des hommes.

Ceci, du reste, est tout aussi vrai pour les gouvernements primitifs que pour les monarchies, ces monstres de la conquête; car de quelle autre manière auraient-ils pris naissance? Aussi longtemps qu'un père régna sur sa famille, ce fut un père, et il laissa ses fils suivre son exemple, sans leur faire sentir son pouvoir autrement que par des conseils. Tant que plusieurs tribus élirent de leur propre choix des juges et des chefs pour une affaire déterminée, ceux qui furent investis de ces fonctions n'étaient que les esclaves de l'intérêt général, des présidents élus par l'assemblée; chez un peuple ainsi constitué, les noms de seigneur, de roi, de despote absolu, arbitraire, héréditaire, étaient complétement inconnus. Mais si la nation, dans un moment d'engourdissement moral, laissa le père, le chef ou le juge gouverneur par lui-même et si, mue par un sentiment d'aveugle reconnaissance pour son mérite, son pouvoir, ses richesses ou quelqu'autre motif, elle confia à ses mains le

sceptre héréditaire qu'elle s'engageait, pour elle et pour ses enfants, à respecter, comme le troupeau de brebis craint le berger et lui obéit, quel rapport existe entre les deux parties, sinon d'un côté la faiblesse et de l'autre la puissance, c'est à dire le droit du plus fort. Nemrod commença par tuer des animaux, puis après il subjugua des hommes : dans les deux cas il ne fut qu'un chasseur. Le chef d'une colonie ou d'une horde auquel les hommes obéissent comme de vils animaux, usurpa bientôt sur eux le droit de l'homme sur les animaux. Il en fut de même de ceux qui s'appliquèrent à civiliser les nations : tant qu'ils n'eurent que la civilisation en vue, ils furent les pères, les précepteurs des peuples et ils maintinrent les lois pour le bien général : aussitôt qu'ils furent devenus des chefs absolus ou héréditaires, il n'y eut plus que la force en présence de la faiblesse qu'elle écrasait. Il arriva souvent que le renard se glissa à la place du lion et ce fut alors le renard qui fut le plus fort, car la force ne consiste pas seulement dans la supériorité matérielle mais encore dans la finesse, la ruse, l'artifice qu'on voit l'emporter dans une foule de circonstances. En un mot c'est la différence qu'établissent entre les hommes les dons de l'intelligence, de la fortune et du corps qui a implanté sur notre globe la servitude et le despotisme, sous diverses formes suivant le pays, les genres de vie et les temps; et le plus souvent ces différentes combinaisons n'ont fait que se succéder l'une à l'autre. Les peuples guerriers des montagnes, par exemple, se sont répandus dans les plaines tranquilles. Devenus forts et vaillants sous l'action du climat, de la nécessité, du besoin, ils se sont emparés de toute la terre comme ses maîtres légitimes; puis subjugués par la mollesse et la volupté dans de plus doux climats, ils devinrent à leur tour victimes d'une domination étrangère. C'est ainsi que notre vieux monde est tombé sous le joug et que son histoire présente l'affligeant

spectacle de conquêtes sanglantes et d'odieuses chasses aux hommes. Le moindre changement dans les limites d'un pays, chaque nouvelle époque sont presque toujours marqués dans le livre des temps du sang des victimes et des larmes des opprimés. Les noms les plus illustres sur la terre sont ceux des meurtriers du genre humain, bourreaux couronnés ou qui luttent pour s'emparer d'une couronne; et ce qu'il y a de plus douloureux c'est que souvent les hommes les plus dignes et les plus nobles ont été forcés de paraître sur le sombre échafaud où se forgeaient les chaînes de leurs frères. D'où vient que l'histoire du monde a produit si peu de résultats sérieux et raisonnables? De ce que la plupart des grands événements ne dérivent point d'une pensée réfléchie, car ce sont les passions, et non l'humanité, qui se sont emparées de la terre et ont armé les peuples les uns contre les autres comme des animaux sauvages. S'il avait plu à la Providence que nous fussions gouvernés par des êtres supérieurs, combien serait différente l'histoire des hommes! Au contraire, ce sont des héros, c'est à dire, des hommes en possession du pouvoir, ambitieux, entreprenants et pleins de ruse qui tiennent entre leurs mains le fil des événements, libres de le briser et de l'embrouiller au gré de leurs passions et de la destinée. Si dans l'histoire du monde rien ne nous démontrait la bassesse, l'infériorité de l'espèce humaine, l'histoire des gouvernements suffirait à la démontrer; aussi notre planète, dans sa plus grande partie au moins, au lieu de l'appeler terre, devrait-elle porter le nom de Mars ou de Saturne qui dévore ses enfants.

Eh quoi! est-ce à nous qu'il appartient d'accuser la Providence d'avoir établi sur notre globe une trop grande diversité dans les climats et d'avoir inégalement partagé ses bienfaits entre les hommes? Une telle accusation serait aussi injuste que dénuée de fondement, car elle est en désaccord avec le but

évident de notre espèce. Si la terre devait être habitée, il devait se trouver des montagnes à sa surface et sur leurs sommets de vaillants montagnards. Si ces derniers, se répandant dans les plaines, en ont subjugué les voluptueux habitants, ceux-ci pour la plupart ne méritaient pas d'autre sort, car pourquoi se sont-ils laissé subjuguer? pourquoi se sont-ils endormis dans une mollesse et une volupté insensées? En histoire, on peut admettre comme un principe général qu'il n'y a de peuples opprimés que ceux qui veulent bien souffrir l'oppression et qui méritent ainsi l'esclavage. Le lâche seul est esclave; le niais doit servir le sage, c'est la loi de la nature : ainsi chacun est à sa place et serait malheureux si les rôles étaient intervertis.

Ce n'est d'ailleurs pas tant la nature qui établit une si grande inégalité de conditions chez les hommes que l'éducation, comme le prouve la variété de caractères qu'on rencontre chez un même peuple obéissant à différents modes de gouvernement. La nation la plus noble perd bientôt sa dignité sous le joug du despotisme; le venin gagne jusqu'à la moelle des os et quand elle abuse des facultés les plus délicates jusqu'à la faire servir au mensonge et à la fourberie, jusqu'à les noyer dans la servitude et la volupté, comment s'étonner qu'elle finit par s'habituer à son joug jusqu'à baiser ses chaînes et à les couvrir de fleurs? Quelque triste que soit la destinée de l'homme, aussi bien dans la vie privée que dans l'histoire publique, et quoiqu'on ait peine à trouver une seule nation qui ait réussi à s'arracher à l'abîme d'un esclavage habituel sans le miracle d'une régénération complète, il est évident que ces malheureux abus ne sont pas l'œuvre de la nature, mais bien celle de l'homme. La nature n'étend les liens de la société qu'à la famille, en dehors de cela elle laisse à l'homme la liberté de les étendre et de composer à leur gré les œuvres d'art les plus compli-

quées, c'est à dire, les corps politiques. S'ils les organisent sagement, ils sont heureux, mais s'ils choisissent ou s'ils supportent la tyrannie et les mauvaises formes de gouvernement ils doivent en supporter les conséquences funestes. La nature, cette mère indulgente, ne pouvait les instruire que par la raison, la tradition de l'histoire ou enfin par le sentiment même de la douleur et de la misère. Ainsi la dégénération morale de l'espèce humaine provient des vices et de la dépravation des gouvernements; car même sous le despotisme le plus odieux, l'esclave ne partage-t-il pas le butin avec son maître et le despote n'est-il pas lui-même toujours le premier esclave?

Mais, même dans la plus grande dégénération, notre bonne mère n'abandonne point ses enfants, et toujours inépuisable dans ses bienfaits, elle cherche, par l'oubli et l'habitude, à leur rendre plus léger le poids de l'oppression. Tant que les peuples restent vigilants et entretiennent leurs forces par l'activité, ou quand la nature les nourrit du pain fortifiant du travail, les sultans efféminés n'ont point de prise sur eux; un pays âpre, une rude manière de vivre, voilà les garanties de leur liberté. Si au contraire ils s'endorment au sein de la mollesse et laissent le filet les envelopper de toutes parts, la Providence consolatrice, vient encore en aide aux opprimés et répand sur eux ses bienfaits les plus doux, car le despotisme suppose la faiblesse et par conséquent les faciles jouissances qui viennent de la nature ou des arts. Dans la plupart des pays que régit un gouvernement despotique, la nature nourrit et habille elle-même les hommes, c'est là qu'ils s'accoutument à l'ouragan qui mugit et, lorsque la tempête s'est éloignée, qu'ils respirent, avec une molle indifférence, exemple de dignité mais non de jouissance, la fraîcheur de l'atmosphère. En général le sort de l'humanité et la part de bonheur terrestre qui lui appartient n'est déterminée ni par la puissance, ni par la servitude. Le pauvre peut

être heureux, l'esclave peut être libre dans les fers ; le despote et ses créatures sont le plus souvent avec toute leur race, les esclaves les plus vils et les plus malheureux.

Comme tous les points que j'ai indiqués jusqu'ici doivent recevoir de l'histoire leur propre consécration, leur développement reste inséparable de celui des faits. Pour maintenant nous nous contenterons d'exposer quelques vues générales.

1. Ce serait un principe commode mais faux de la philosophie de l'histoire de l'homme de prétendre que l'homme est un animal qui a besoin d'un maître dont dépend médiatement ou immédiatement le bonheur de sa destinée. Renversons la proposition : l'homme qui a besoin d'un maître n'est qu'un animal ; aussitôt qu'il devient homme, ce besoin disparaît. La nature n'a pas davantage assigné de maître à notre espèce ; ce sont les vices et les passions grossières qui le rendent nécessaire. La femme a besoin d'un mari, l'homme d'une femme ; il faut au jeune enfant des parents qui l'instruisent ; au malade un médecin, au plaideur un juge, à la masse du peuple un guide ; ce sont les relations naturelles qui reposent dans l'essence même des choses. Il n'entre pas dans la pensée humaine que l'homme a besoin d'un despote qui soit homme comme lui ; pour cela il faut supposer qu'étant faible il lui faut un protecteur, qu'incapable de défendre ses intérêts il lui faut un tuteur ; que sauvage il faut chercher à l'apprivoiser ; criminel, qu'un ministre de vengeance devient nécessaire. Ainsi tous les gouvernements humains, nés de la nécessité, n'existent que par elle et avec elle. Comme il n'y a qu'un mauvais père qui élève son enfant de manière à ce qu'il reste toute sa vie dans un état absolu d'incapacité ; comme il n'y a qu'un médecin indigne qui entretienne la maladie qu'il pouvait guérir, afin d'être indispensable à sa victime jusqu'à la tombe, on peut appliquer le même mode de raisonnement aux instituteurs du genre humain, aux législateurs

des peuples. De deux choses l'une : ou ces derniers étaient incapables de tout perfectionnement, ou, dans le cours de tant de siècles durant lesquels les hommes ont été gouvernés, on doit apercevoir ce qu'ils sont devenus et dans quelle direction ils ont été conduits. C'est ce qui sera suffisamment développé par la suite de cet ouvrage.

2. La nature instruit les familles. L'état le plus naturel est donc celui d'une nation qui possède un caractère national qu'elle puisse conserver pendant des siècles et qui peut même atteindre un grand développement si les fondateurs de la nation s'y attachent ; car, aussi bien que la famille, la nation est une plante de la nature, seulement ses branches sont plus nombreuses. Ainsi rien ne semble plus directement opposé au but des gouvernements que l'agrandissement disproportionné des États et la réunion sous un même sceptre d'un mélange bizarre de races et de nations. Un sceptre humain est bien trop faible et trop fragile pour réunir en un seul tout des éléments aussi dissemblables ; il est vrai qu'ils peuvent être rapprochés les uns des autres dans une frêle machine que l'on nomme corps social, mais sans qu'il existe entre eux ni lien, ni sympathie, ni esprit de vie. De semblables empires, où il est presque impossible au monarque le plus vertueux de mériter le nom de père de la patrie, apparaissent dans l'histoire comme ces types de monarchie rêvés par le prophète, alors que la tête du lion, la queue du dragon, les ailes de l'aigle et les griffes de l'ours se confondaient dans la figure abstraite d'un seul État. De semblables machines se meuvent comme le cheval de Troie ; elles se garantissent l'une à l'autre une durée éternelle, quoiqu'elles ne soient pas empreintes du caractère national, que la vie leur manque et que la malédiction du destin puisse seule condamner à l'immortalité une union forcée aussi monstrueuse. Les mêmes politiques qui les ont ainsi combinées sont aussi ceux qui

jouent avec les hommes et les peuples comme avec des corps inanimés; mais l'histoire démontre suffisamment que ces instruments de l'orgueil humain sont faits d'argile et que, comme toute argile sur la terre, ils se dissoudront et s'en iront en poussière.

3. Comme le but principal de toutes les associations des hommes est d'assurer à chacun l'aide et la protection de tous, le meilleur des États est l'ordre naturel, c'est à dire, celui où chacun est ce que la nature l'avait destiné à être. Aussitôt que le souverain prend la place du Créateur et que, obéissant à sa volonté ou à ses passions, il cherche à détourner la créature de la voie que Dieu lui avait assignée, ce despotisme, qui empiète même sur les droits des cieux, engendre une foule de désordres et de malheurs inévitables. Or, comme les degrés que la tradition a établi entre les hommes contrarient jusqu'à un certain point les desseins de la nature qui n'a départi spécialement ses bienfaits à aucun état en particulier, n'est-il pas bien naturel que la plupart des peuples, après avoir essayé de diverses formes politiques et avoir apprécié les vices de chacune, aient fini par s'abandonner au gouvernement despotique héréditaire qui les réduisait à l'état de simples machines? Ils se dirent comme ce roi des Hébreux auquel on donnait le choix entre trois maux : « tombons plutôt entre les mains du maître qu'entre celles des hommes » et, se confiant en la Providence, ils se préparèrent à supporter tous les maux dont ce maître vengeur pourrait les accabler; car si la tyrannie de l'aristocratie est une rude tyrannie, le gouvernement du peuple est un véritable Léviathan. Aussi tous les monarques chrétiens emploient la formule *par la grâce de Dieu*, reconnaissant ainsi que ce n'est pas par leur mérite, qui pouvait bien ne pas exister avant leur naissance, mais bien par la volonté de la Providence qu'ils sont nés sur les marches d'un trône et qu'il leur est donné d'aspirer à la cou-

ronne. Quant au mérite personnel, ils doivent chercher à l'acquérir par leurs propres travaux afin de justifier la Providence qui les a jugés dignes d'une si haute mission; car la mission d'un prince n'est pas différente de celle d'un Dieu parmi les hommes, d'un génie supérieur dans une enveloppe mortelle. Le petit nombre de ceux qui en ont compris toute la grandeur, brillent comme des étoiles au sein du chaos sombre et infini des monarchies ordinaires et ramènent le voyageur égaré dans le triste voyage de l'histoire politique du genre humain.

O, si un autre Montesquieu pouvait léguer à la postérité un esprit des lois et des gouvernements humains qui ne comprendrait que les siècles les mieux connus! Sans se baser sur ces vaines divisions de gouvernement en trois ou quatre formes qui ne sont nulle part semblables l'une à l'autre ou ne le restent jamais, ni sur ces principes politiques si ingénieux, car il n'y a pas d'État qui repose sur des principes de mots ou qui puissent s'y conformer dans tous les temps et dans toutes les circonstances, ni sur des exemples détachés, empruntés à chaque nation, à chaque époque, à chaque contrée — alors qu'il serait impossible même au génie de notre monde de composer un tout de cette confusion — il n'aurait qu'à suivre la représentation philosophique et animée de l'histoire civile qui, tout uniforme qu'elle paraisse, ne présente jamais deux fois la même scène et dont les leçons effrayantes complètent le tableau des vices et des vertus de l'humanité et de ses chefs, selon les lieux et les temps, toujours changeant et toujours le même.

CHAPITRE V

LA RELIGION EST LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS SAINTE DES TRADITIONS DE LA TERRE.

Fatigués et épuisés de tant de changements de climats, de temps et de peuples, ne trouverons-nous donc pas sur notre terre un type immuable qui indique d'une manière universelle la supériorité de nos frères? Ne leur reconnaîtrons-nous pas de dispositions à la raison, à l'humanité et à la religion, ces trois grâces de la vie humaine? Tous les États ont eu une lente origine et les sciences et les arts y ont pris naissance plus tardivement encore; mais les familles sont l'œuvre éternelle de la nature, l'établissement progressif dans lequel elle jette les germes de l'humanité, germes que celle-ci développera elle-même. Les langues varient suivant les peuples et les climats mais toujours on y retrouve l'indice certain de la raison humaine. Enfin quelle que soit la différence des formes, on retrouve des traces de religion jusqu'à l'extrémité de la terre, chez les peuples les plus pauvres et les plus sauvages. Le Groenlandais et le Kamtschadale, l'habitant de la Terre de Feu et le Papous en ont quelques notions comme le prouvent leurs coutumes et

leurs traditions; et si, chez les Ansicans ou parmi les sauvages des îles des Indes qui se cachent au fond de leurs forêts, on trouvait un peuple qui n'aurait aucune espèce de religion, cela même serait la preuve de l'état extraordinairement sauvage dans lequel ils se trouvent retenus.

Maintenant, d'où provient la religion de ces peuples? Ces pauvres gens, rongés par la misère, ont-ils inventé un culte divin comme une sorte de théologie naturelle? Non, certes; car ils sont incapables de rien inventer, ils ne font que suivre les traditions de leurs pères. D'ailleurs les objets extérieurs ne pouvaient pas seuls les amener à cette découverte, car s'ils ont appris de la nature ou des animaux à faire des flèches et des arcs, des hameçons et des vêtements, dans quel animal, dans quel objet naturel ont-il pu découvrir la religion? qui leur aurait appris à adorer un Dieu? Ici encore la tradition a été la plante-mère qui a propagé la religion et ses saints rites aussi bien que les langues et la civilisation première.

Il s'ensuit évidemment que la tradition religieuse ne pouvait employer d'autres moyens que ceux mis en usage par la raison et la parole, c'est à dire les symboles. Si, pour se propager, les pensées doivent devenir des mots, si chaque institution doit avoir un signe visible pour être transmise à d'autres peuples et à la postérité; comment ce qui est invisible peut-il devenir visible, comment l'histoire du passé peut-elle être conservée aux âges futurs autrement que par des mots et des signes? De là vient que chez les peuples les plus arriérés la langue de la religion est toujours la plus ancienne et la plus obscure; souvent inintelligible pour les initiés eux-mêmes, elle l'est bien plus encore pour les étrangers. Les symboles les plus significatifs et les plus sacrés d'un peuple, quelque bien appropriées qu'ils soient au climat et à la nation, perdent souvent leur sens après un petit nombre de générations; il n'y a rien d'étonnant

à cela, car c'est ce qui doit arriver à toute langue, à toute institution revêtues de caractères arbitraires, à moins que, par un usage habituel, elles ne soient comparées fréquemment à leur objet, afin que la signification en reste gravée dans la mémoire. Mais en matière de religion cette comparaison est difficile pour ne pas dire impossible, car le symbole comprend soit une idée abstraite, soit un événement passé.

Il est donc évident que les prêtres, tout en étant les premiers philosophes d'une nation, ne pouvaient toujours conserver cette qualité; car aussitôt qu'ils eurent perdu le sens des symboles, ils ne furent plus que les serviteurs muets de l'idolâtrie ou que les missionnaires obstinés de la superstition. Et de fait, ils sont presque partout apparus sous cet aspect, non par une disposition particulière au mensonge, mais bien parce que les circonstances mêmes les y ont amenés. Le même sort est réservé aux langues, aux sciences, aux arts et aux institutions, car l'ignorant qui veut enseigner une langue ou un art qui lui sont inconnus doit avoir recours à la fraude et au mensonge; une apparence trompeuse prend alors la place de la vérité perdue. Voilà l'histoire de tous les mystères qui se sont succédés sur la terre. D'abord une grande partie des faits que l'on tenait cachés méritaient d'être connus, mais bientôt, quand la sagesse humaine eut appris à les traiter avec indifférence, ils dégénérèrent en vains simulacres et les prêtres d'un sanctuaire muet et désert ne tardèrent pas à devenir de misérables imposteurs.

Ce sont les souverains et les philosophes qui ont le plus contribué à les réduire à cet état. Éblouis par leur rang élevé, dont la puissance leur donnait toute liberté de répression, les princes jugèrent que c'était un devoir de restreindre cette grande force occulte qui leur portait ombrage et d'en anéantir les symboles ou de ne les tolérer que comme jouets du peuple. De là ce malheureux conflit entre le trône et l'autel qui chez

toutes les nations à demi-civilisés ne s'est terminé que par l'alliance des deux puissances et le spectacle étrange d'un trône sur un autel ou d'un autel sur un trône. Dans cette lutte inégale, les prêtres dégénérés devaient nécessairement être vaincus, car des croyances invisibles avaient à lutter contre une puissance matérielle et l'ombre d'une vieille tradition contre la splendeur de ce sceptre d'or que les prêtres eux-mêmes avaient béni et placé dans la main du monarque. La domination des prêtres s'effaça donc avec le développement de la civilisation; le despote qui d'abord portait sa couronne au nom de Dieu, trouva bientôt plus simple de la porter en son nom propre et les souverains et les philosophes se chargèrent d'accoutumer les peuples à ce changement.

Maintenant il est incontestable que la religion seule a donné à tous les peuples les premiers éléments de la civilisation et des sciences qui, primitivement, n'étaient qu'une espèce de tradition religieuse. Les quelques notions de civilisation et de science que l'on trouve chez tous les peuples sauvages sont étroitement liées à leur culte. Leur langue religieuse est un hymne sublime et solennel qui accompagne non seulement leurs rites sacrés de chants et de danses, mais qui, la plupart du temps, repose sur les traditions du monde primitif : c'est donc le seul débris que ces peuples aient conservé de leurs premières périodes, l'unique souvenir de leurs prédécesseurs et la seule lueur de science que l'on trouve parmi eux. Fondement de toute chronologie, l'art de compter et d'observer les jours est ou fut partout une chose sainte; les mages de toutes les parties du monde s'approprièrent la connaissance des cieux et de la nature, quelqu'imparfaite qu'elle fût. La médecine et l'art de la divination, la science des choses cachées et l'interprétation des rêves, l'art des caractères de l'écriture, les réconciliations avec les dieux, les satisfactions données aux morts,

les avertissements de ceux-ci, en un mot tout cet obscur royaume des doutes que la curiosité humaine désire tant pénétrer, est entre les mains des prêtres : aussi, dans plusieurs nations, les familles d'abord séparées les unes des autres, ne sont-elles réunies que par la communauté des croyances et des fêtes religieuses. L'histoire de la civilisation démontrera qu'il en était de même chez les peuples les plus avancés dans la voie du perfectionnement. Les Égyptiens et tous les peuples de l'Orient, jusqu'à l'extrémité de l'Asie; en Europe, toutes les nations éclairées de l'antiquité, les Étrusques, les Grecs et les Romains tirèrent leurs sciences du sein des traditions religieuses et les enveloppèrent de leurs voiles; la poésie et les arts, la musique et l'écriture, l'histoire et la physique, l'histoire naturelle et la métaphysique, l'astronomie et la chronologie, les mœurs même et les sciences politiques n'eurent pas d'autre origine. Les plus anciens philosophes ne firent qu'aider au développement des plantes que renfermaient les semences qui leur étaient confiées, développement qu'accélérèrent les siècles. Nous aussi, gens du Nord, nous n'avons reçu nos sciences que par l'intermédiaire de la religion; aussi pouvons-nous affirmer hardiment d'après l'histoire de tous les peuples que le monde doit tous les éléments principaux de la civilisation aux traditions religieuses, écrites et orales.

Secondement. Cette assertion est confirmée par la nature même des choses; car qu'est-ce qui a élevé l'homme au dessus de l'animal et l'a empêché, même dans l'état le plus grossier, de tomber jusqu'au rang des brutes? On dit : la raison et la parole; mais comme sans la parole il n'aurait pu arriver à la raison, il n'aurait pu acquérir l'une et l'autre qu'en observant l'unité dans la multiplicité, en percevant l'invisible dans le visible, la combinaison de la cause avec l'effet. Ainsi au milieu du chaos des êtres qui l'entouraient, une sorte de sentiment

religieux des forces invisibles mais agissantes, a dû précéder dans sa pensée la conception et la liaison des idées abstraites dont il a formé la base. C'est de cette manière que les forces de la nature agissent sur les sauvages et s'ils n'ont aucune idée bien précise de Dieu, ils obéissent du moins à un sentiment vivace et actif comme le prouvent leur idolâtrie et leurs superstitions. Dans toutes les idées qui n'ont rapport qu'à des objets purement visibles, l'homme agit comme un animal, mais s'il vient à se représenter quelque chose d'invisible dans le visible, une force dans son action, il s'élève aux premiers degrés de la raison supérieure. De toutes les conceptions de la raison transcendante, celle-ci est la seule que possèdent les nations sans culture; chez d'autres peuples plus avancés elle s'est développée avec une plus grande quantité de mots. Il en est de même de la croyance à la survivance de l'âme après la mort, n'importe de quelle manière les hommes l'ont acquise : cette croyance universelle est la seule qui distingue à la mort l'homme de l'animal. Aucune nation sauvage ne pourrait démontrer philosophiquement l'immortalité de l'âme humaine et peut-être le philosophe lui-même ne le pourrait-il pas, car tout ce qu'il serait en état de faire ce serait de confirmer par des arguments rationnels cette croyance qui repose dans le cœur de l'homme et est répandue sur toute la terre. C'est aussi à cette croyance qu'obéissent l'habitant du Kamtschatka quand il place des animaux à côté de sa tombe et celui de la Nouvelle Hollande quand il plonge dans la mer le cadavre de ses frères. Aucune nation n'ensevelit ses morts comme de vils animaux; le sauvage quand il meurt, part pour le pays de ses pères, pour la terre des âmes. Les traditions religieuses et le sentiment intérieur d'une existence qui ne reconnaît pas le néant, précèdent partout le développement de la raison, car celle-ci, abandonnée à ses propres forces, n'aurait pu que très difficile-

ment arriver à la notion d'immortalité ou elle ne l'aurait présentée que sous une forme imparfaite et abstraite. Ainsi la croyance universelle d'une existence future est la pyramide que la religion a élevée sur les tombeaux des peuples.

Enfin ces lois divines, ces institutions humaines qui, à la vérité, ne se développent que par parties chez les peuples les plus sauvages, est-ce la raison qui les a découvertes après quelque mille ans et n'ont-elles pour base que ces images changeantes des abstractions humaines? Je ne puis le croire surtout quand je contemple la marche de l'histoire. S'il avait été laissé aux hommes, dispersés sur la terre comme des animaux, d'établir par eux-mêmes la forme intérieure de l'humanité, nous devrions encore trouver des nations sans langage, sans raison, sans religion et sans mœurs, car ce que l'homme a été primitivement il l'est encore : mais aucune histoire et aucune découverte ne nous apprennent que quelque part des hommes vivent comme les orang-outangs et les fables antiques que Diodore et Pline rapportent de ces montres humains privés de tout sentiment, sont évidemment empreintes de fausseté ou du moins peu dignes de croyance sur le seul témoignage de ces écrivains. Il en est encore de même des récits des poètes qui, pour augmenter la gloire de leurs Orphées et de leurs Cadmus, exagèrent la grossièreté des peuples de l'antiquité, car le temps où ils ont vécu et le but de leurs ouvrages empêchent d'ajouter à leur témoignage une grande foi historique. En considérant l'analogie des climats, il paraît évident qu'aucun peuple européen, et bien moins encore un peuple grec, n'a été dans un état aussi sauvage que les habitants de la Nouvelle Zélande ou ceux de la Terrre de Feu, et encore parmi ces nations dégradées, retrouve-t-on des traces d'humanité, de raison et de langage. Les Cannibales ne dévorent ni leurs frères ni leurs enfants; cette coutume inhumaine, fondée sur

le droit cruel de la guerre, alimente leur bravoure et entretient entre les ennemis un effroi réciproque; ce n'est donc que l'œuvre d'une politique grossière qui méconnaît par d'odieux sacrifices, les vues de l'humanité que nous-mêmes, dans tant de circonstances, nous n'hésitons pas à méconnaître. Devant les étrangers ils rougissent de leurs penchants cruels, tandis que nous autres Européens nous nous faisons gloire de tuer des hommes : on peut même dire qu'ils se conduisent noblement et en frères pour les prisonniers que le sort fatal n'a pas désignés. Tous ces égarements et ceux qui poussent le Hottentot à enterrer vivant l'enfant qui le gêne et l'Esquimaux à abréger les jours de son vieux père, sont autant de conséquences d'une triste nécessité qui ne détruit pas absolument le sentiment primitif d'humanité. La raison aveuglée ou les caprices de la débauche ont produit parmi nous des excès honteux auxquels ne peut être comparée la polygamie des nègres : or comme personne ne voudra contester que l'empreinte de l'humanité ne soit gravée dans le cœur du sodomite, du tyran, du meurtrier, quoique presqu'effacée par les passions et les habitudes licencieuses, qu'on nous permette après toutes les lectures et tous les examens auxquels nous nous sommes livrés sur les notions de la terre, de considérer cette disposition intérieure à l'humanité comme aussi universelle que la nature humaine ou plutôt comme l'essence même de cette nature. Elle est assurément plus vieille que la raison spéculative qui, par les observations et par le langage, a été d'abord révélée à l'homme et qui n'eut jamais trouvé d'archétype pour les cas pratiques, si elle ne l'eût tiré de l'image obscure qui reposait en nous. Si tous les devoirs de l'homme ne sont que des conventions dont il se sert pour arriver au bonheur et qu'il fortifie par l'expérience, ils cessent d'être des devoirs pour moi aussitôt que je renonce au but qu'ils recherchent, le bonheur.

Ainsi s'écroule le syllogisme dont la raison s'appuie. Mais comment sont-ils entrés dans la tête de ceux qui n'ont jamais songé au bonheur, ni aux moyens d'y arriver? Comment les devoirs du mariage, de l'amour paternel et filial, de la famille et de la société ont-ils été inspirés à l'homme avant qu'il eût l'expérience du bien ou du mal qu'ils entraînent avec eux? Aurait-il dû passer par tous les degrés et être un monstre avant de devenir un homme? Non, Dieu bon et compatissant, tu n'as pas voulu exposer ta créature à un péril aussi imminent? A l'animal tu as donné l'instinct; dans l'âme de l'homme tu as gravé, avec ton image, la religion et l'humanité; les contours de la statue restent cachés dans le bloc de marbre, mais si elle ne peut se former et se révéler elle-même c'est ce que doivent faire, par les moyens que tu leur a donnés, la tradition et les lumières, la raison et l'expérience. Les règles de la justice, les principes du droit social, la monogamie elle-même, considérée comme l'union la plus naturelle et la plus agréable à l'homme, la tendresse pour les enfants, la reconnaissance envers les bienfaiteurs et les amis, l'idée même de l'être le plus puissant et le plus bienfaisant sont des traces de cette image qui, tantôt effacées, tantôt claires et brillantes, commandent partout aux penchants naturels de l'homme qui, aussitôt qu'il les a reconnues, ne peut s'empêcher de les suivre. Ce sont réellement ces dispositions et leurs développements qui établissent le royaume de Dieu sur la terre : tous les hommes en sont citoyens, seulement il y a entre eux des classes et des degrés différents. Heureux celui qui peut contribuer à étendre ce royaume intérieur de la création humaine! il n'envie pas à l'inventeur ses découvertes, ni au roi sa couronne.

Mais qui nous dira où et comment cette tradition consolante d'humanité et de religion s'est élevée sur la terre et, après avoir subi tant de métamorphoses, s'est répandue jusqu'aux extrémi-

tés du monde où elle se perd dans les traces les plus obscures? Quel est celui qui a appris à l'homme le langage que chaque enfant apprend aujourd'hui pas imitation et que nul ne découvre par sa raison? Quels sont les premiers symboles que l'homme a conçus? Comment les premiers germes de la civilisation se sont-ils propagés parmi les peuples sous le voile d'une cosmogonie et d'une histoire religieuse? où se trouve le premier anneau de la chaîne de notre espèce et de son éducation spirituelle et morale? Écoutons ce que nous disent à ce sujet l'histoire naturelle de la terre et les plus anciennes traditions.

LIVRE X

CHAPITRE I

NOTRE TERRE EST SPÉCIALEMENT FORMÉE POUR SA CRÉATION ANIMÉE.

Comme l'origine de l'histoire de l'homme est obscure et présente dans ses périodes les plus reculées des phénomènes que les philosophes ne peuvent concilier avec leur système, ils ont pris le parti désespéré de trancher le nœud. Ils ont non seulement prétendu que la terre est composée des ruines d'une planète plus ancienne, mais encore que le genre humain, débris de la population de cette planète, a échappé, après sa destruction, sur le sommet des montagnes et dans le fond des antres, au supplice universel. Ainsi la raison de l'humanité, ses arts et ses traditions sont autant de trésors sauvés du bouleversement du monde primitif (1); de là vient que d'une part ils ont, dès l'origine, jeté un éclat augmenté de l'expérience des anciens âges et que de l'autre il est impossible de préciser l'époque où

(1) V. surtout l'*Essai sur l'origine de la connaissance de la vérité et de la science*, Berlin, 1781. Plusieurs naturalistes soutiennent que notre terre s'est formée des débris d'un monde antérieur en se fondant sur les raisons les plus dissemblables.

quelques-unes de ces tribus errantes ont servi comme d'un isthme pour confondre et unir en un seul tout la civilisation de deux mondes. Si cette opinion est fondée, il faut renoncer à une véritable philosophie de l'histoire, car alors notre espèce et tous ses arts n'est que l'écume rejetée par le monde dans sa destruction. Cherchons donc sur quels fondements repose cette hypothèse qui fait de notre terre et de l'histoire de ses habitants un chaos inexplicable.

Cela ne peut être, selon moi, sur la théorie de la formation du globe, car les premières révolutions qui l'ont ravagé, loin de faire supposer une histoire antérieure de l'homme, appartiennent toutes à ce cercle de créations progressives qui ont fini par rendre notre terre habitable (1). Le granit primitif, ce noyau de notre planète, ne présente, aussi loin que nous pouvons pénétrer, aucune trace d'êtres organiques; non seulement il n'en renferme pas en lui-même, mais on n'en trouve aucun vestige dans l'analyse de ses éléments. Les âmes les plus hautes s'élevaient sans doute au dessus des eaux de la création puisqu'elles ne présentent aucune trace du séjour ou de l'action de la mer; mais sur ces hauteurs stériles, comment un être humain aurait-il pu respirer et se nourrir? L'air qui entourait ces masses, n'était point encore séparé de l'eau et du feu; chargé de diverses matières, qui se déposèrent d'abord, par des combinaisons multipliées et après de nombreuses périodes, sur la base même de la terre, il était incapable de donner aussi bien que de conserver le souffle de la vie à une créature humaine, même la plus parfaite. C'est donc dans l'eau que les premiers êtres animés ont paru; dès leur origine ils furent doués d'une puissance créatrice qui ne pouvait agir ailleurs et selon laquelle ils se sont

(1) Les faits sur lesquels reposent ces assertions sont décrits dans divers ouvrages modernes de géologie et si bien exposés par Buffon et d'autres naturalistes, qu'il me faudrait les citer phrase par phrase.

organisés d'abord en une multitude infinie de crustacés, seuls animaux qui pussent vivre dans cette mer en fermentation. Ils trouvèrent la mort dans les changements que subit le terre, et leurs débris servirent de base à d'autres organisations plus parfaites. A mesure que les eaux se retirèrent et que le roc primitif dégagé, s'enrichit, soit de leurs dépôts, soit des parties élémentaires et des êtres organiques qui y étaient mêlés, on vit la création végétale succéder rapidement à celle des eaux et dans chaque partie de la terre, jusque là stériles, tout ce qui était susceptible de végéter produisit en raison des lois de la végétation. Mais dans cette fermentation du règne végétal, n'apparaissait pas encore un seul animal terrestre. Sur ces sommets désolés où se montrent aujourd'hui les plantes de la Laponie, on retrouve des productions pétrifiées de la zone torride, preuve évidente que leur atmosphère eut autrefois la chaleur des régions équinoxiales. Cette atmosphère a donc dû être élevée à un très haut degré de pureté puisque tant de substances en ont été précipitées et que l'air et la lumière sont les conditions indispensables de la vie de la moindre plante : or, comme dans la région des impressions végétales ne se fait voir aucun des animaux de la surface de la terre pas plus que le squelette humain, il est d'autant plus probable qu'il n'existait pas alors d'animaux et que les aliments qui leur étaient nécessaires ainsi que la matière de leur organisation n'étaient point encore préparés. On doit passer ainsi par diverses combinaisons avant de rencontrer les squelettes d'éléphants et de rhinocéros qui sont enfouis dans des couches de sable ou d'argile, assez peu éloignées de la surface, car les os qui se rencontrent à de plus grandes profondeurs et qui avaient parfois été pris pour des fossiles humains, n'offrent aucun caractère de certitude et les naturalistes les plus perspicaces les tiennent pour des restes d'animaux aquatiques. La nature ici bas a donc commencé par

former les animaux des climats chauds, les plus massifs, semble-t-il, comme, dans la mer, elle a commencé par les grands crustacés et l'énorme corne d'ammon. Ce que, du reste, il y a de positif c'est que, parmi les nombreux squelettes d'éléphants qui, datant d'une époque postérieure, se sont conservés dans certains endroits avec leur peau, on trouve des restes d'animaux marins, des serpents et d'autres semblables, mais pas le moindre débris qui ait pu appartenir à une organisation humaine. En admettent encore qu'on eût trouvé des corps humains, il est incontestable qu'ils auraient dû appartenir à une époque récente, relativement aux montagnes primitives dans lesquelles on ne retrouve aucune trace d'êtres animés. Ainsi s'exprime le plus ancien livre de la terre dans ses pages de marbre, de chaux, de sable, d'ardoise et d'argile et dans quel endroit parle-t-il d'une révolution du globe à laquelle aurait survécu une race d'hommes dont nous serions les descendants? Lisez ces pages et voyez si elles ne tendent pas plutôt à prouver que, dégagée d'un chaos de substances et de pouvoirs, contraires, notre terre s'est façonnée elle-même sous les rayons vivifiants de l'esprit créateur, de manière à former un tout complet et déterminé, préparé par une série de révolutions différentes, œuvre dont le couronnement devait être l'apparition de l'homme, de toutes les créatures la plus parfaite et la plus délicate. Ainsi donc ces systèmes qui admettent maints changements de climats et de pôles, la destruction sans cesse renouvelée d'un sol habité et cultivé, le sort malheureux de l'espèce humaine, chassée de tous les points de la terre, écrasée sous les rochers, noyée dans les mers, ces systèmes qui ne montrent l'histoire entière des temps primitifs qu'à travers un voile d'horreur et de destruction, ces systèmes, dis-je, sont en contradiction avec la structure de la terre ou, du moins, ne peuvent trouver leurs preuves en elle, malgré les révolutions qui l'ont

transformée. Ni les veines, ni les crevasses des roches primitives, ni leurs parois déchirées ne témoignent pas d'un monde habitable qui aurait précédé celui où nous vivons. Si d'ailleurs le hasard avait présidé à cette œuvre et fondu en une seule toutes les anciennes masses, il est bien évident qu'aucun des êtres vivants du monde primitif n'eût survécu. La terre, ainsi que l'histoire de ses habitants, n'est donc plus, dans son état actuel, qu'un simple problème proposé aux méditations de l'observateur. Avançons donc et demandons :

CHAPITRE II

QUEL EST LE LIEU DE LA TERRE OU L'HOMME A ÉTÉ FORMÉ ET QUEL FUT SON BERCEAU.

Ce qui ne demande aucune preuve c'est que ce lieu n'était pas situé sur ces plages lointaines qui surgirent tardivement : nous devons donc gravir de nouveau les cimes éternelles des montagnes primitives et parcourir les territoires qui peu à peu se sont étendus dans leur voisinage. Dans le principe les hommes furent-ils produits dans tous les lieux comme les crustacés? les montagnes de la lune furent-elles le berceau des Nègres; les Andes, des Américains; l'Oural, des Asiatiques et les Alpes, des Européens? Chaque montagne principale possède-t-elle une variété propre de l'espèce humaine? Dans pareil cas, si chaque contrée a ses espèces particulières d'animaux qui ne naissent et ne vivent que sur son sol, pourquoi n'aurait-elle pas aussi une race particulière d'hommes? N'en trouverait-t-on pas la preuve dans la variété des traits nationaux, des coutumes, des caractères et surtout dans l'incroyable diversité des idiomes. Chacun de mes lecteurs sait que cette opinion a

été soutenue avec éclat par des naturalistes éminents comme si, pour eux, ce n'était pas l'hypothèse la plus forcée de supposer que la nature, qui peut en toute liberté produire partout des singes et des ours, soit forcée de restreindre dans certaines limites la production de l'espèce humaine! La nature en cela serait en contradiction ouverte avec l'ensemble général de ses opérations si, par une économie dont elle n'est pas susceptible, elle avait voulu exposer la plus délicate de ses créatures à des dangers sans nombre qu'un couple seul doit affronter. « Regardez « autour de vous, disent-ils, et voyez maintenant encore avec « quelle prodigalité se manifeste la nature vivifiante! Voyez « quelle multitude innombrable de germes, non seulement de « plantes, mais d'animaux et d'hommes s'épanchent de son sein « pour tomber dans l'abîme de la destruction! Peut-on donc « admettre que, sur le point de créer l'homme, elle qui était si « prodigue d'êtres et de formes; elle qui, ainsi que le prouve « la structure du globe, sacrifiait des myriades de créatures « vivantes pour produire de nouveaux genres, peut-on admettre « que, sur le point de créer l'homme, déjà épuisée par les pro- « ductions inférieures, elle n'ait jeté dans le labyrinthe désert « de la création que deux êtres humains? » Examinons jusqu'à quel point ces hypothèses qui, à un premier examen, semblent si plausibles, s'accordent avec les progrès de la civilisation et l'histoire de notre espèce, avec son développement, son caractère et les rapports qui l'unissent aux autres créatures animées.

Une chose qui ressort tout d'abord d'une manière évidente c'est que tous les êtres vivants n'ont pas été produits ni en nombre égal, ni à la même époque; la structure de la terre et la constitution intérieures des créatures le rendaient impossible; il n'y a pas un même nombre d'éléphants et de vers, de lions et d'insectes. En raison, du reste, de leur nature, ils ne pouvaient être créés originellement, en même temps ni dans

des proportions égales. Des millions d'animaux testacés ont dû périr avant que le roc primitif se soit recouvert d'une terre propre à donner des aliments destinés à nourrir une vie moins grossière. Tout un monde de plantes périt chaque année et prolonge, par sa destruction, la vie de créatures supérieures. Ainsi, abstraction faite des causes finales de la création, on voit que c'est une loi fondamentale de la nature, de composer un être de plusieurs êtres et de faire écraser, par la roue, toujours mobile et destructive de la création, des multitudes d'organisations diverses, destruction dont sortiront des créatures moins nombreuses mais plus nobles. Elle a donc procédé de bas en haut et, en même temps qu'elle laissait derrière elle des germes suffisants pour conserver les espèces qu'elle voulait propager, elle préparait la voie à des genres d'un ordre supérieur et plus élevé. Si l'homme devait venir couronner l'œuvre de la création, il ne pouvait pas être composé comme le poisson ou le coquillage, il ne pouvait pas avoir un jour, un lieu de naissance, un élément commun avec eux. Son sang ne devait pas être de l'eau et la chaleur vitale de la nature devait être assez élaborée pour pouvoir le colorer. Tous ses vaisseaux, ses fibres et même ses os devaient être formés de l'argile la plus pure et comme le Tout-Puissant n'agit que par des causes secondes, c'est à elles qu'appartenait de préparer la matière nécessaire. Elles ont fini par pénétrer les degrés les plus grossiers de la création animale. Chaque animal naissait à l'heure et au lieu qui lui étaient assignés. De toutes parts jaillissaient des forces actives qui se préparaient à la vie. La corne d'ammon parut avant le poisson, la plante avant l'animal qui ne pouvait vivre sans elle; le crocodile et le caïman rampèrent dans des lieux que le sage éléphant n'avait pas encore visités. Les carnivores devaient attendre que les animaux, nécessaires à leur nourriture, se fussent suffisamment multipliées, de sorte

qu'ils ne pouvaient être produits en même temps et en nombre aussi grand que ces derniers. Enfin puisque l'homme devait habiter la terre et être le souverain de la création, il devait nécessairement trouver sa demeure et son royaume préparés pour le recevoir; il devait, par conséquent, arriver le dernier et en plus petit nombre que ceux sur lesquels il était appelé à régner. Si la nature avait pu, avec les éléments de son œuvre terrestre, composer un être plus parfait, plus noble, plus beau que l'homme, pourquoi ne l'aurait-elle pas fait? Et si elle ne l'a pas fait, cela prouve suffisamment que l'homme était le dernier terme de son œuvre, commencée avec tant de profusion dans les abîmes des mers et achevée sur la terre avec une si sévère économie. « Dieu a créé l'homme à son image, dit la « plus ancienne des traditions écrites; il créa l'homme et la « femme à l'image de Dieu; après avoir créé une multitude « innombrable d'êtres, il s'arrêta au nombre le plus faible : « alors il se reposa et il ne créa plus rien. » La pyramide vivante était achevée.

Maintenant où la pyramide a-t-elle reçu son sommet? où s'est montrée pour la première fois la perle de la création complétée? Nécessairement au centre des pouvoirs organiques les plus actifs, dans cet endroit où la création a été — si j'ose m'exprimer ainsi — le plus travaillée, le plus élaborée. Où serait-ce, si ce n'est en Asie, ainsi que semble déjà l'indiquer la structure de la terre? C'est en Asie que notre terre présente ces immenses plateaux que l'eau n'a jamais baignés et qui étendent au loin et dans tous les sens leurs bras de pierre. C'est là que l'attraction des forces actives fut la plus puissante, que le fluide électrique se répandit plus généralement, que les éléments vivants des chaos se précipitèrent avec une plus grande abondance. C'est autour de ces montagnes que s'étend le vaste continent, ainsi que l'indique la configuration du

globe; autour de ces montagnes dont les sommets regorgent d'animaux qui sans doute animaient déjà ces solitudes, alors que les autres parties du monde, noyées sous les eaux, ne laissaient voir que des crêtes stériles ou couronnées de sombres forêts. La montagne que *Linnée* (1) a imaginée comme le sommet de la création, existe réellement dans la nature; seulement elle n'existe pas à l'état d'une simple montagne, mais comme un vaste amphithéâtre, une souche de montagnes dont les chaînes s'étendent en différents climats. « Je dois ajouter, dit « *Pallas* (2), que tous les animaux domestiques des contrées « méridionales et septentrionales se retrouvent à l'état sauvage « dans le climat tempéré du milieu de l'Asie, le dromadaire « excepté, dont l'espèce ne dépasse pas l'Afrique, ou qui, du « moins, s'accoutume avec peine au climat asistique. Ce n'est « que sur les chaînes des montagnes qui traversent le milieu « de l'Asie et une partie de l'Europe, qu'il faut chercher le « pays orginaire du buffle et du bœuf sauvage, du mouffle, dont « notre brebis descend, de l'ægagre et du bouquetin, dont le « mélange a produit la race de la chèvre. Le renne, qui sert de « bête de somme, habite les hautes montagnes qui bordent la « Sibérie et la couvrent à l'Orient. On la trouve aussi sur la « chaîne du mont Ural, d'où elle se répand plus au nord. Le « chameau est encore à l'état sauvage dans les grands déserts « qui séparent le Thibet de la Chine. Le cochon sauvage habite « les bois et les marais de la partie tempérée de l'Asie. Tout le « monde connaît le chat sauvage dont notre chat descend. « Enfin, il est certain que le jakal a produit nos chiens « domestiques; mais, loin de penser qu'il n'ait subi aucune « altération originelle, je suis persuadé que depuis une époque

(1) *Linnæi Amœnitates academicæ*, t. II, p. 439. *Oratio de terra habitabili.*

(2) *Observations sur les montagnes*, dans les fragments de *géographie physique*, t. III, p. 250.

« très reculée il s'est mélangé avec le loup commun, le renard « et l'hyène ; et c'est ainsi que s'explique l'extrême variété de « forme et de grandeur qui distingue nos chiens. » Et est-il quelqu'un qui ignore combien l'Asie, surtout dans ses parties méridionales, est riche en productions naturelles? Ne semblerait-il pas que la contrée non seulement la plus vaste mais encore la plus merveilleusement fertile, est venue s'asseoir elle-même aux pieds des montagnes les plus hautes du globe, pour attirer à elle, depuis le commencement des choses, la plus grande somme de chaleur organique. L'Asie fait naître les éléphants les plus sages, les singes les plus rusés, les animaux les plus vifs et même encore, malgré sa décadence, eu égard à la disposition primitive, les hommes les plus intelligents et à l'imagination la plus ardente.

Qu'en est-il maintenant des autres parties du monde? Que l'Europe ait tiré de l'Asie les hommes et les animaux qui l'ont peuplée et que les eaux, les marais et les forêts l'aient encore couverte en grande partie, alors que le sol plus élevé de l'Asie était déjà cultivé, c'est ce que l'histoire démontre. Nous ne connaissons pour ainsi dire pas l'intérieur de l'Afrique et nos données sur la forme et la hauteur du plateau central sont des plus vagues. Ce qui est à supposer, cependant, c'est que dans cette partie du monde, si pauvre en eau, et qui présente une grande étendue de terres basses, ce plateau n'est ni aussi élevé, ni aussi large que les plateaux de l'Asie. Il est donc probable que cette contrée est restée plus longtemps cachée sous les eaux; et bien que le climat de la zone torride ait exercé sur leurs créations végétale et animale l'action la plus puissante, il semble que l'Afrique et l'Europe, comparées à l'Asie, ne soient que des enfants en présence de leur mère. Ces trois parties du monde possèdent en général les mêmes animaux et ne forment dans le fait qu'un seul continent.

Si, enfin, nous passons à l'Amérique et si nous considérons les montagnes raides et inhabitables qui la traversent, leurs volcans encore brûlants, ses plaines humides, de niveau avec la mer, les productions vivantes ou végétales, plantes, amphibies, insectes, oiseaux, qui ne présentent que peu d'animaux moins grossiers et plus vivants du vieux monde; si en outre nous nous arrêtons à examiner les informes ébauches des gouvernements des nations indigènes, il sera difficile d'admettre que cette partie du monde ait été habitée dès le principe et avant toutes les autres. De sa comparaison avec l'autre moitié du globe, surgit pour le philosophe un important problème sur la différence de deux hémisphères opposés. Quelque porté que l'on puisse être en leur faveur et à s'en rapporter d'avance aux preuves que peut faire naître l'avenir, on ne pourrait que très difficilement regarder la riche vallée de Quito ou les montagnes de la lune en Afrique comme le berceau du genre humain.

Nous nous sommes suffisamment appesanti sur ces simples conjectures dont personne ne voudra abuser pour contester au Tout Puissant le droit de créer des hommes là où il lui plaisait. La voix qui peupla la mer et la terre des êtres qui leur étaient propres, eut pû, si elle l'eût jugé à propos, donner à chaque partie du monde un maître indigène. Mais, pour la justifier de ne pas l'avoir fait, ne trouvera-t-on pas des raisons inaperçues jusqu'à présent et fondées sur le caractère même de l'homme? Nous avons vu que la raison et le caractère d'humanité de l'homme dépendent de l'éducation, du langage et de la tradition; c'est sous ce rapport que notre espèce diffère essentiellement de l'animal, qui apporte en naissant un instinct infaillible. S'il en est ainsi il était impossible que l'homme, en raison même de son caractère spécifique, fût, à l'égal des animaux, dispersé dans les sauvages solitudes du monde; l'arbre que l'art seul devait mettre en état de croître en tous lieux,

devait s'élever d'une seule racine, sur le point le plus favorable à son développement, là où celui-là même qui l'avait planté pouvait lui donner tous ses soins. Destiné à l'humanité, le genre humain fut, dès son origine, une société de frères d'un même sang et soumis à une même tradition : ainsi s'éleva le tout, comme s'élève encore chaque famille de nos jours, les branches partant d'une même souche et les plantes d'un même germe. Je suis d'avis, qu'aux yeux de ceux qui étudient les traits caractéristiques de notre nature, les lois et les modes de notre raison, la manière dont nous acquérons nos idées et dont nous arrivons à l'humanité, je suis d'avis, dis-je, que ce plan de Dieu sur notre espèce qu'il a, dès l'origine, distinguée de l'animal, sera toujours le plus juste, le plus beau et le plus parfait. Créé dans ce but, l'homme fut le favori de la nature : fruit le plus précieux de son activité la plus pure, ou plutôt, enfant de sa vieillesse, elle le plaça dans l'endroit qu'elle avait préparé et jugé le plus favorable à son développement. Alors elle guida et affermit ses pas faibles et chancelants et l'entoura d'abord de tout ce qui pouvait activer le développement de son caractère d'homme. Comme il n'y avait sur la terre qu'une seule espèce de raison humaine possible, de même la nature ne produisit qu'une seule espèce de créatures raisonnables; elle la laissa s'instruire dans une même école de langage et de tradition et présida elle-même à cette éducation en la dirigeant à travers une suite de générations qui, toutes, ont la même origine.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE ET LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION FOURNISSENT DES PREUVES HISTORIQUES QUE L'ESPÈCE HUMAINE EST ORIGINAIRE D'ASIE.

Tous les peuples de l'Europe, d'où viennent-ils? d'Asie. Pour la plupart d'entre eux, nous en sommes sûrs : nous connaissons l'origine des Lapons, des Finlandais, des Germains, des Goths, des Gaulois, des Slavons, des Celtes et des Cimbres. A l'aide de leurs langues, ou du moins de ce qu'il en reste, à l'aide de ce que nous savons de leurs divers séjours et de leurs anciennes migrations, il nous est possible de déterminer dans une assez grande étendue de l'Asie, la place qu'ils ont occupée sur les bords de la mer Noire et dans la Tartarie, où se retrouvent encore quelques vestiges de leurs premiers idiomes. L'histoire des autres peuples nous apprend peu de choses sur leur origine et ce n'est que l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons au sujet des anciens temps qui en fait des autochtones. Si *Büttner*, le plus érudit des philologues qui ait étudié l'histoire des nations anciennes et modernes, voulait nous ouvrir le trésor de découvertes que sa modestie tient secrètes et rame-

ner, comme il pourrait le faire sans doute, une série de nations à leurs souches premières qu'elles ignorent elles-mêmes, ce serait certes un grand service rendu à l'humanité (1).

Pour ce qui est de l'origne des Africains et des Américains elle nous est encore, à la vérité, plus obscure; toujours est-il que d'après ce que nous connaissons des frontières septentrionales de l'Afrique et des traditions les plus anciennes, nous pouvons croire qu'elle est asiatique. Plus nous avançons vers le Midi plus notre manière de voir se confirme, car rien ne la contredit dans la figure et la constitution du nègre, tandis que traits nationaux subissent des altérations locales et graduées ainsi que nous avons cherché à le démontrer dans le sixième livre de cet ouvrage. Il en est de même de l'Amérique, plus récemment peuplée; cependant l'examen des traits et de la les figure des habitants donnent à supposer qu'ils sont originaires des contrées orientales de l'Asie.

Les langues, d'ailleurs, nous apprennent davantage à ce sujet que les traits et les formes des corps; et dans quelle partie de la terre trouve-t-on les langues les plus anciennes et les plus cultivées? en Asie. Voulez-vous voir le prodige d'un peuple qui, sur une étendue de plusieurs milliers de lieues, parle une langue composée de simples monosyllabes? Visitez l'Asie. Les nations qui habitent au delà du Gange le Thibet, la Chine, l'empire Birman, Pégu, Ava, Aracam, le Tonquin, Laos, la Cochinchine, Camboge et Siam ne se servent que de monosyllabes, sans inflexion. Il est probable que les premières lois de leur langue et de leur système d'écriture les ont maintenues dans cet état, car les institutions les plus anciennes n'ont subi, dans cette partie de l'Asie, aucun changement. Voulez-vous voir des langues qui, n'ayant que très peu de raci-

(1) Ce savant travaillait.

nes, sont chargées d'une grande abondance de mots, alliant ainsi la richesse à la pauvreté avec une régularité parfaite et avec une sorte d'art presque puéril et qui, à l'aide d'une légère modification du signe radical, expriment une idée nouvelle? Parcourez le midi de l'Asie, depuis l'Inde jusqu'à la Syrie, à l'Arabie et à l'Ethiopie. La langue du Bengale a sept cents racines, d'où se forment les noms, les verbes et toutes les autres parties du discours, dont elles semblent être les éléments rationnels. L'hébreux et toutes les langues de la même famille, bien que paraissant très différentes, étonnent grandement lorsqu'on en étudie la structure, surtout dans les écrits les plus anciens. Tous leurs mots peuvent se ramener à des racines de trois lettres, qui ne furent, probablement, d'abord que des monosyllabes, transformées dans la suite à l'aide d'un alphabet particulier; la langue finit alors par se compléter au moyen de simples additions et de quelques inflexions. Dans l'idiome cultivé de l'Arabie, par exemple, il suffit de la combinaison de quelques racines pour rendre un nombre considérable d'idées; et on ne peut mieux démontrer le défaut de liaison de la plupart des langues européennes, la marche difficile et embarrassée de leurs auxiliaires et la monotonie de leurs inflexions qu'en les comparant aux langues de l'Asie. Aussi, plus ces langues sont antiques, plus un Européen a de peine à les apprendre; car il doit laisser de côté les vains ornements de sa propre langue lorsqu'il approche de ces formes calmes et méthodiques qui viennent en aide à la pensée par le symbole et l'hiéroglyphe.

C'est dans l'écriture que se trouve le signe le plus certain du degré de culture d'une langue; plus elle est ancienne, savante et calculée, plus aussi la langue est parfaite. Or, à l'exception peut-être des Scythes, qui sont asiatiques, il n'est pas une seule nation européenne qui puisse se vanter d'avoir découvert un

alphabet : à ce point de vue, elle ne sont que de barbares à côté des nègres et de l'Américain. L'Asie seule a possédé l'art de l'écriture et cela depuis les temps les plus reculés. La première des nations cultivées de l'Europe, la nation grecque, tira son alphabet de l'Orient et les tables de *Büttner* (1) montrent que tous les caractères alphabétiques de l'Europe, sont dérivés de ceux des Grecs. A en juger d'après leurs momies, la plus ancienne écriture littérale des Égyptiens est phénicienne et, de même que l'alphabet copte, c'est une corruption du grec. Rien ne fait supposer que les nègres ou les Américains aient inventé un alphabet original, car les Mexicains n'ont jamais dépassé leurs grossiers hiéroglyphes et les Péruviens ne sont pas allés au delà de leurs nœuds de corde. L'Asie, au contraire, a, pour ainsi dire, créé tous les genres d'écriture, tant dans les lettres que dans les hiéroglyphes, aussi trouve-t-on dans les caractères presque toutes les formes dans lesquelles on peut enfermer la parole humaine. L'alphabet du Bengale a cinquante consonnes et douze voyelles ; dans la foule sans nombre de leurs caractères, les Chinois n'ont pas moins de cent douze voyelles sur trente-six consonnes. Il en est de même des alphabets du Thibet, des Chingulais, des Marattes et des Mantchoux, bien que leurs traits se modifient de diverses manières. Quelques-uns des alphabets de l'Asie sont évidemment si anciens qu'il est possible d'étudier comment la langue s'est formée avec eux et pour eux; aujourd'hui encore, il nous est tout à fait impossible de déchiffrer cette écriture si belle et si simple qui est gravée sur les ruines de Persépolis.

Si des instruments de la civilisation nous passons à la civi-

(1) V. *Vergleichungs-Tafeln der Schriftarten verscheidener Völker*. Büttner. Gœttingue, 1771.

lisation même, où apparut-elle pour la première fois, où aurait-elle pu apparaître, si ce n'est en Asie, d'où elle se répandit par diverses voies qui nous sont bien connues. La souveraineté sur les animaux fut le premier pas dans cette voie et elle se montre en Asie bien avant toutes les révolutions de l'histoire. C'est non seulement, comme nous l'avons vu plus haut, sur ces montagnes primitives que se trouvaient le plus grand nombre d'animaux et ceux qui étaient les plus susceptibles de domesticité; mais encore la société des hommes a de si bonne heure apprivoisé ces derniers, que nos animaux les plus utiles, la brebis, la chèvre et le chien, y trouvent sans doute leur origine et ne sont que de nouvelles espèces créées par l'art asiatique. Si l'on voulait se trouver au point central d'où se sont répandus les animaux domestiques, il faudrait se rendre sur les hauteurs de l'Asie. Plus on s'en éloigne, plus les animaux domestiques deviennent rares; dans l'Asie, et même dans les îles du Sud, ils sont partout des plus nombreux. Dans la Nouvelle Guinée et la Nouvelle Zélande on ne trouve que le chien et le porc; dans la Nouvelle Calédonie il n'y a que le chien et dans toute l'étendue de l'Amérique le guanaco et le lama sont les seuls animaux de la contrée. Du reste, l'Asie et l'Afrique renferment les genres les plus nobles et les plus beaux comme aussi les races les meilleures. Le dziggtaï et le cheval arabe, l'âne sauvage et domestique, l'argali et la brebis, le bouc sauvage, la chèvre d'Angora, sont l'orgueil de leur espèce. C'est en Asie que le sage éléphant, dès les temps les plus anciens, a été dressé avec le plus d'art; le chameau était indispensable à cette partie du monde. Pour la beauté de quelques-uns de ses animaux l'Afrique approche de l'Asie, mais pour ce qui est de les dresser, elle lui est de beaucoup inférieure. L'Europe a tiré

(1) *Histoire géographique de l'homme*, par Zimmermann, v. III, p. 183.

de l'Asie tous les animaux domestiques qu'elle possède; quant à son apport dans le genre animal, elle ne peut compter que quinze ou seize espèces sauvages qui lui soient propres et encore sont-ce surtout des rats et des chauves-souris.

Il n'en fut pas autrement de la culture de la terre et des plantes; de plus, il n'y a pas si longtemps que l'Europe était encore en grande partie couverte de bois et ses habitants, s'ils voulaient se nourrir de végétaux, ne pouvaient se procurer que des racines et des herbes, des glands et des pommes sauvages. Dans la plupart des contrées de l'Asie dont il a été question, le blé croît sans culture et l'agriculture y était connue de temps immémorial. Les plus beaux fruits de la terre, le raisin et l'olive, l'orange et la figue, la grenade, l'amande, les noix, les châtaignes, en un mot toutes les productions de nos jardins et de nos vergers, ont été d'abord apportées d'Asie en Afrique et en Grèce, d'où elles ont été transportées plus loin. L'Amérique nous a donnés quelques autres végétaux et pour la plupart nous savons d'où ils nous sont venus et dans quel temps; or, ces dons de la nature nous ont été distribués à l'aide de la tradition : l'Amérique ne produit pas de vin et c'est la main des Européens qui a planté la vigne en Afrique.

Que les sciences et les arts aient pris naissance en Asie et dans l'Égypte qui en est si rapprochée, c'est ce qui ne demande pas une longue explication; les monuments et l'histoire des peuples le prouvent suffisamment; et d'ailleurs l'ouvrage dans lequel *Goguet* (1) a réuni tant de preuves, est entre toutes les mains. Les arts utiles et les beaux-arts ont été cultivés de très bonne heure dans cette partie du monde; partout ils portent l'empreinte du goût asiatique ainsi que l'attestent les ruines de Persépolis, les temples hindous, les Pyramides d'Égypte et tant

(1) *De l'origine des lois, des arts et des sciences.* Lemgo, 1770.

d'autres ouvrages d'art; presque tous ils ont précédé la civilisation européenne et ils ne trouvent leurs pareils ni en Afrique, ni en Amérique. Chacun sait à quelle élévation a été portée la poésie chez la plupart des peuples de l'Asie méridionale (1). Plus elle est ancienne et plus elle a ce caractère de noblesse et de simplicité qui lui ont mérité le surnom de divine. Est-il une pensée brillante, j'irai même plus loin, est-il seulement une hypothèse ingénieuse qui soit venue à la pensée d'un Occidental moderne et dont on ne puisse retrouver la trace ou le germe dans quelque maxime ou quelque fiction de l'Orient. Le commerce de l'Asie est le plus ancien de la terre et c'est aux Asiatiques qu'on est redevable des découvertes les plus importantes au commerce : on peut en dire autant de l'astronomie et de la chronologie sans attacher trop d'importance aux hypothèses de *Bailly* (2), pourrait-on ne pas être frappé d'étonnement au spectacle de la rapidité avec laquelle se sont multipliés, dès le principe, tant d'observations et de procédés astronomiques que les peuples les plus anciens de l'Asie peuvent revendiquer sans contredit? Leurs anciens philosophes étaient les philosophes du ciel, les observateurs de la marche silencieuse et progressive du temps, car l'esprit de calcul s'était développé chez eux autant que de nos jours, malgré la profonde décadence de la plupart de ces peuples (3). Les Brahmines comptent mentalement des sommes fabuleuses; toutes les divisions du temps leur sont familières, depuis la mesure la plus infime jusqu'aux plus grandes révolutions des cieux; et bien qu'ils n'aient à leur disposition aucun des moyens qu'emploient les Européens, il est rare

(1) *Jones poeseos Asiatic. commentar*, édit. Eichhorn. Lips., 1777.

(2) *Histoire de l'astronomie ancienne*. Leipzig, 1777.

(3) Legentil, *Voyage dans les mers de l'Inde*, t. II, p. 486. Walter, *Doctrina temporum Indica*, faisant suite à l'ouvrage de Beyer : *Hist. regni græcor. Bactriani*. Petrop, 1738.

de les voir commettre une erreur. L'antiquité leur a legué les formules qu'ils appliquent aujourd'hui; notre division de l'année est asiatique; nos caractères arithmétiques et astronomiques sont d'origine égyptienne ou indienne.

Si, enfin, les institutions politiques sont, de tous les arts de la civilisation, les plus difficiles, où se rencontrent les monarchies les plus anciennes et les plus vastes? Depuis des milliers d'années, la Chine conserve son ancienne constitution et quoique cette contrée paficique ait été plusieurs fois envahie et conquise par des hordes tartares, les vaincus ont toujours fini par civiliser les vainqueurs et par les faire se plier sous le joug de leur constitution à eux. Est-il en Europe une forme de gouvernement qui puisse revendiquer le même titre de gloire? C'est sur les montagnes du Thibet que règne la plus antique hiérocratie de la terre et dans les débris de la puissance des castes indoues on peut reconnaître les institutions primitives qui, pendant des suites de siècles, ont régi, comme une seconde nature, le plus doux des peuples. Sur le Tigre et l'Euphrate, comme sur les bords du Nil et sur les montagnes de la Médie, on a vu, depuis les temps les plus reculés, s'élever des monarchies soit guerrières, soit pacifiques, qui jouèrent un rôle dans l'histoire des peuples occidentaux. Jusque sur les hauteurs de la Tartarie, la liberté illimitée des hordes se développa à côté du despotisme du Khans et c'est là que l'Europe alla chercher les bases de plusieurs de ses formes politiques. A quelque point du monde qu'on se place, plus on s'approche de l'Asie, plus on voit se multiplier les monarchies absolues dont la puissance sans bornes a tellement pénétré, depuis des milliers d'années, la pensée humaine, que le roi de Siam ne pouvait ajouter foi à l'existence d'une nation sans roi qu'il traitait de monstre sans tête. En Afrique, les empires despotiques les plus solidement établis sont ceux qui touchent le plus à l'Asie; plus ils s'en

éloignent, plus la tyrannie s'amoindrit; tout en restant rude et grossière, jusqu'à ce qu'enfin elle aille se perdre chez les Cafres dans la condition patriarcale du berger. Dans l'Océan méridional, plus on se rapproche de l'Asie, plus on remarque le degré de force et de développement des arts, des manufactures, du luxe et du compagnon du luxe, le despotisme royal : plus on s'en éloigne, comme dans les îles lointaines en Amérique et sur les rives glacées du monde méridional, plus la liberté individuelle et l'indépendance des familles sont respectées au sein d'un état social encore simple et grossier. Cela est tellement vrai que quelques historiens vont jusqu'à attribuer à l'influence du voisinage des gouvernements asiatiques, l'établissement des deux monarchies du Pérou et du Mexique. On voit, par l'aspect général de cette partie du monde, surtout aux abords des montagnes, qu'elle est habitée depuis les temps les plus anciens et, quant aux traditions de ces peuples, à leurs formes religieuses et à leur manière de mesurer le temps, on sait qu'elles remontent à des siècles très reculés. Que sont les mythes des Européens et des Africains—toujours en en exceptant les Égyptiens — et encore plus ceux des Américains et des habitants des îles occidentales de l'océan Pacifique, que sont-ils lorsqu'on les compare aux monuments gigantesques de l'ancienne cosmogonie de l'Inde, du Thibet, de la vieille Chaldée et même de la basse Égypte? des fragments isolés des fables modernes, un écho confus du monde primitif dont la voix elle-même se perd dans la fiction.

Qu'arriverait-il si nous suivions cette voix et, puisque le genre humain n'a que la tradition pour seul moyen de formation, si nous cherchions à remonter jusqu'à la source originelle d'où elle dérive? Ce serait, à la vérité, une voie bien difficile à suivre, tout aussi difficile que si l'on cherchait à poursuivre l'arc-en-ciel ou à saisir un écho; car, de même qu'il est impossible

à un enfant de rendre compte de sa naissance, bien qu'il y fût présent, de même aussi nous ne pouvons guère espérer que l'espèce humaine nous fournira des données d'une exactitude historique bien rigoureuse sur l'époque où elle a été créée, sur les premières leçons qu'elle a reçues, sur l'invention du langage et sur le lieu de son premier séjour. Cependant un enfant peut se rappeler du moins quelques circonstances de ses premières années et si plusieurs enfants, élevés ensemble, puis séparés, racontent la même chose, pourquoi nous refuserions-nous à les croire? Pourquoi, alors surtout que nous ne pouvons nous procurer aucun autre document, pourquoi nous refuser à refléchir sur ce qu'ils disent? et puisque le dessein de la Providence a été évidemment d'instruire l'homme par l'homme, c'est à dire par l'action progressive de la tradition, nous ne pouvons pas douter qu'à cet égard nous n'ayions à notre disposition toutes les connaissances qui nous sont nécessaires.

CHAPITRE IV

TRADITIONS ASIATIQUES SUR LA CRÉATION DE LA TERRE ET SUR L'ORIGINE DE L'ESPÈCE HUMAINE

Mais où trouverons-nous un guide pour conduire nos pas au milieu de cette immense forêt d'où partent tant de voix trompeuses et où brillent tant de lumières qui doivent nous égarer? Il n'entre nullement dans mes intentions d'ajouter la moindre syllabe à la bibliothèque, déjà si volumineuse, des songes et des rêves : ainsi, non content de chercher, dans la limite de mes moyens, à séparer des faits traditionnels les conjectures de différentes nations et les hypothèses de leurs philosophes, je m'efforcerai autant que possible d'apprécier et de déterminer l'époque et le degré de certitude des monuments qui nous restent. Le peuple qui est situé à l'extrémité de l'Asie, celui qui se vante de remonter à la plus haute antiquité, les Chinois, n'ont pas d'histoire authentique antérieure à l'année 722 avant notre ère. Les règnes de Pohi et de Hoangti sont mythologiques et les Chinois eux-mêmes reconnaissent que tout ce qui précédé Pohi, c'est à dire le temps des esprits ou des éléments personnifiés, n'est qu'une fiction allégorique. Le plus

ancien de leurs livres (1), qui dans l'année 176 av. J. C. a été retrouvé, ou plutôt complété d'après deux exemplaires échappés à l'incendie de leurs livres, est complétement muet sur la cosmogonie et sur l'origine de la nation : c'est d'abord Yao, le grand, qui règne avec les montagnes de son empire ; à sa voix, les étoiles furent observées, les aqueducs construits, les divisions du temps établies ; il n'a qu'un mot à prononcer et le culte et les hiérarchies sociales sont disposés dans le meilleur ordre. Il nous donne la métaphysique chinoise du grand premier Y (2) ; il nous apprend comment 4 et 8 ont été formés de 1 et de 2 ; comment, après l'ouverture du ciel, Puanka et les trois Hoangs ont régné sous la forme de fantômes, jusqu'au commencement de l'histoire humaine avec le premier fondateur de leurs lois, Gin-Hoang qui, né sur le mont Hingina, a partagé la terre et l'eau en neuf portions ; encore cette sorte de mythologie se poursuit-elle à travers plusieurs générations. Ainsi ces bases ne peuvent servir à fonder rien de sérieux, si ce n'est peut-être à établir le lieu qu'occupaient les rois et leurs formes merveilleuses sur ces montagnes élevées de l'Asie que les croyances populaires leur ont consacrées. Au milieu de ces êtres imaginaires qu'ils appellent rois, une grande montagne située au centre, est surtout l'objet de leur vénération.

Si nous gravissons le Thibet, nous trouvons que la position de la terre autour d'une montagne qui en occupe le centre est encore plus nettement indiquée, car c'est sur cette donnée que repose toute la mythologie de cet empire théocratique. Les Livres chinois emploient d'effroyables peintures pour décrire le sommet et le contour entier de cette montagne, à laquelle des monstres et des géants servent de gardiens et qu'entourent

(1) *Le Chou-King*, un des livres sacrés du Chinois. Paris, 1770.

(2) *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King*, p. Prémare, dans le préambule de l'édition du Chou-King, par de Guignes.

sept mers et sept montagnes d'or. Sur son sommet habitent les Lahs; d'autres êtres peuplent les degrés inférieurs. Ces contemplateurs du ciel furent, pendant les éons des âges primitifs, enveloppés de corps grossiers et n'arrivèrent à la forme humaine qu'après être nés d'un couple hideux de singes. Il en est de même de l'origine des animaux; ils descendent des Lahs dégradés (1). Mythologie grossière qui fait reposer dans la mer les bases du monde, celui-ci peuple de monstres et finit par livrer tout le système des êtres aux griffes d'un démon, de l'éternelle nécessité. Il se mêle, du reste, à cette honteuse tradition qui fait descendre l'homme du singe, tant de fables modernes, qu'il est assez difficile de l'admettre comme une des doctrines originales du monde primitif.

Un recueil des plus vieilles traditions des Hindous serait pour nous de la plus grande utilité; mais outre que la première secte de Brahma a été longtemps étouffée par les disciples de Vischnou et de Shiva, nous ne trouvons dans tout ce que les voyageurs européens ont rapporté de leurs monuments religieux que des fables modernes qui ne forment, à vrai dire, qu'une espèce de mythologie populaire ou un système d'interprétation philosophique. Ces fables changent avec les provinces et les tribus à tel point que nous ne pouvons pas espérer retrouver davantage les Védas originaires que la véritable langue sanscrite; d'ailleurs nous ne pourrions attendre qu'un concours très peu utile même des traditions les plus anciennes de ces peuples, puisqu'ils croient eux-mêmes que la première partie en est perdue. Parfois, cependant, on aperçoit, dans la plupart de ces fables d'origine moderne, un éclatant reflet de l'histoire primitive. Le Gange, par exemple, est sacré dans tout l'Indostan et il descend directement des montagnes saintes, des pieds de

(1) Tibelau, *Georgii alphabet.* Rom. 1762, p. 181.

Brahma, le créateur du monde. Vischnou apparut dans sa huitième incarnation; sous la figure de Prassarama : l'eau recouvrait encore toute la terre, à l'exception des monts du Gates. Il supplia le Dieu de la mer de lui livrer passage et d'ordonner aux eaux de se retirer aussi loin que porterait une flèche qu'il lancerait. Le Dieu lui accorda l'objet de sa demande; Prassarama fit voler sa flèche et la terre resta à sec jusqu'à l'endroit où la flèche s'arrêta, c'est à dire jusqu'à la côte de Malabar. Cette tradition prouve à l'évidence, ainsi que Sonnerat l'a déjà remarqué, que la mer s'éleva jadis jusqu'à la chaîne des Gates et que la côte de Malabar est d'une formation plus récente. D'autres traditions indiennes racontent d'une autre façon l'origine de la terre, lorsqu'elle s'est élevée pour la première fois du sein des eaux. Vischnou naviguait sur une feuille; le premier homme sortit de lui comme du calice d'une fleur. Sur la surface des eaux flottait un œuf que Brahma fit éclore; de sa coquille il forma l'atmosphère et les cieux, des parties intérieures il fit l'homme et les animaux; toutefois il faudrait lire ces contes dans le style naïf des Hindous eux-mêmes (1).

Le système de Zoroastre (2) est incontestablement déjà un système philosophique qui, s'il n'était pas mêlé aux fables des autres sectes, ne pourrait que très difficilement être considéré comme une tradition originale, bien qu'on en retrouve parfois quelques traces. La grande montagne Albordy, située au centre de la terre et entourée d'autres montagnes, apparaît de nouveau. Le soleil tourne autour d'elle; les rivières, les mers et les territoires partent de son sein. Les formes des choses existaient d'abord en germe; et, de même que dans toutes les autres mythologies de la Haute Asie, le monde primitif regorge

(1) V. Sonnerat, Baldeus, Don, Holwell, etc.
(2) *Zend-Avesta*. Riga, 1776-1778.

de monstres, dans celle-ci c'est le grand taureau Kaiomorts qui produit toutes les créatures de la terre. Sur le sommet de cette montagne, comme sur celle des Lahs, se trouve le Paradis, le séjour des esprits bienheureux et des hommes éclairés, ainsi que la source première des rivières, le fleuve de la vie. Au reste, la lumière qui divise les ténèbres et les éloigne, qui féconde la terre et anime toutes les créatures, est évidemment le premier principe physique sur lequel repose le culte des Parses pour la lumière, idée qu'ils ont appliquée de mille manières différentes à la théologie, à la morale et à la politique.

Plus nous avançons à l'est entre les montagnes de l'Asie, plus les époques et les traditions du monde primitif se rapprochent. On voit que toutes ont une origine postérieure et se ressentent de l'influence des mythes des contrées plus élevées sur ceux des terres plus basses. Ils s'éloignent de plus en plus des circonstances locales et le système y gagne en clarté et en étendue, car il est rare que les fables anciennes s'y retrouvent et encore n'y apparaissent-elles plus que sous la forme de fragments et avec un cachet national plus moderne. Aussi ce qui m'étonne, c'est que Sanchoniathon ait été considéré d'une part comme un imposteur et de l'autre comme le premier prophète du monde primitif, que la situation physique de son pays l'empêchait de connaître. Que le commencement de toutes choses ait été un air lourd et privé de lumière, un chaos obscur et confus qui flottait dans l'espace vide depuis un temps infini jusqu'à ce que l'esprit mouvant, s'étant épris d'amour pour ses propres principes, se réunît à eux et que de leur union sortissent les premiers éléments de la création, — ce sont là des faits traditionnels qui appartiennent à une mythologie si ancienne et si commune à nombre de peuples, que les Phéniciens n'eurent plus que peu à inventer sur ce sujet. Presque

tous les peuples de l'Asie, ainsi que les Égyptiens et les Grecs possèdent cette tradition du chaos et d'un œuf fécondé, pourquoi donc ne pourrait-on pas trouver de traditions écrites de l'espèce dans quelque temple phénicien? Qu'une sorte d'argile ait enveloppé d'abord les germes des choses; que les premières créatures douées de raison aient été des êtres d'une espèce merveilleuse, des miroirs du ciel (Zophasemin) qui, réveillés par le bruit du tonnerre, ont fait sortir de leurs formes fantastiques les différentes créatures : ce sont là des traditions qui ont perdu aujourd'hui de leur force, mais qui furent longtemps puissantes, puisqu'elles se montrent sous différents aspects sur les montagnes de la Médie, dans le Thibet, jusqu'à l'Indostan et la Chine, en Phrygie et en Thrace, car on en trouve encore des traces dans la mythologie d'Orphée et d'Hésiode. Quand on examine les longues généalogies du vent Colpias, c'est à dire la voix, le souffle de Dieu; de son épouse la nuit; de leurs enfants, Æon et le premier né; de leurs petits-fils, le genre et l'espèce; de leurs arrière-petits-fils, la lumière, le feu et la flamme; de leurs arrière-arrière-petits-fils, les monts Cassius, Liban, Antiliban, etc.; quand on voit attribuer des découvertes humaines à ces dénominations allégoriques, il faut une bien grande indulgence pour reconnaître une histoire primitive de l'homme et une philosophie du monde dans cette incohérente confusion de traditions anciennes que leur fondateur même ne fit probablement que personnifier.

Nous ne pousserons pas plus loin, en Égypte, nos recherches sur les traditions du monde primitif; dans les noms de ces anciennes divinités se retrouvent évidemment les restes d'une tradition qui a beaucoup de rapports avec celle des Phéniciens; car l'ancienne nuit, l'esprit, le Créateur du monde, l'argile dans laquelle reposent les germes des choses, se représentent encore ici. Tout ce que nous connaissons, du reste, de

l'ancienne religion de l'Égypte, est obscur, incertain et les images mythologiques de ce pays ont tout à fait subi l'empreinte du climat. Nous n'avons donc pas à nous arrêter à ces vaines idoles, nous ne devons pas étudier les fables des nègres avec l'espoir trompeur d'y trouver des traditions du monde primitif, qui ne pourraient nous servir de base pour établir la philosophie de l'histoire la plus ancienne de l'homme.

Ainsi il ne nous reste en monuments historiques que les traditions écrites qu'on appelle d'ordinaire traditions mosaïques. Sans examiner la question de leur origine et sans y apporter de préjugés, on sait qu'elles remontent à plus de trois mille ans et que c'est le plus ancien livre qui nous ait été légué. Un simple examen de ce livre, pris, non pas comme histoire, mais comme un simple recueil de traditions, ou une ancienne philosophie de l'histoire de l'homme, suffira pour nous en faire apprécier le but et la valeur. Maintenant je vais essayer de le dégager de l'éclatante pompe orientale qui l'environne.

CHAPITRE V

DE LA PLUS ANCIENNE TRADITION ÉCRITE SUR L'HISTOIRE DE L'HOMME.

Au commencement de la création de la terre et du ciel, dit ce livre, la terre était une masse informe et stérile, recouverte d'une mer sombre et ténébreuse dans laquelle se mouvait l'esprit de vie, agité et fécondant. Or, si nous voulions nous appuyer des observations les plus récentes, telles qu'elles s'offrent à l'intelligence sans le secours d'une hypothèse gratuite, pour conclure l'état primitif de la terre, nous retrouverions, pour ainsi dire, cette ancienne description : Un immense roc de granit que les eaux recouvraient en partie, et des principes de vie. Voilà tout ce que nous savons de ces premiers temps.

Admettre que ce roc se soit détaché du soleil, c'est là une idée gigantesque qui ne peut s'appuyer ni sur l'analogie de la nature, ni sur le développement progressif de notre terre; car comment l'eau serait-elle venue sur cette masse incandescente? Comment se serait établie la forme sphérique; d'où proviendraient les révolutions du globe et ses pôles, puisque la force magnétique se détruit par le feu? Il est bien plus vraisemblable

de croire que ce roc primitif s'est formé lui-même par sa force interne, c'est à dire qu'il a été déposé par le chaos, lorsqu'il eût enfanté la terre. D'ailleurs tout ce que ce fragment philosophique a de commun avec les fables dont il a été question précédemment se borne à la comparaison entre Elohim et les Lahs, le Zophasemin, etc.; tandis qu'ici la pensée humaine s'est élevée jusqu'à l'idée de l'unité agissante : ce ne sont plus des créatures, c'est le créateur lui-même.

La création des choses commença avec la lumière et alors l'ancienne nuit dut s'éloigner; ainsi furent séparés les éléments. L'expérience ancienne ou moderne nous a-t-elle fait connaître un principe de distinction et de vitalité différent de la lumière, ou, si l'on veut, du feu élémentaire? Il est universellement, mais inégalement répandu : toujours mouvant, toujours existant, fluide et actif par lui-même, il est la cause de toute fluidité, de toute chaleur, de tout mouvement. Le principe électrique même semble n'en être qu'une modification; or comme toute vie dans la nature ne se manifeste que par la vie et la chaleur et ne se développe que par le mouvement des fluides; comme non seulement la semence animale agit comme la lumière par une force expansive et stimulante, mais comme encore on a découvert de la lumière et de l'électricité dans la fructification des plantes, on voit que cette ancienne cosmogonie philosophique considère la lumière comme le premier agent. Il est à observer que nous n'entendons pas parler de la lumière du soleil, mais de celle qui émane de l'intérieur de la masse organique, ce qui est conforme à l'expérience. Ce ne sont pas les rayons du soleil qui donnent à chaque créature la vie et les moyens de prolonger la vie; une chaleur interne anime chaque chose, le roc glacé comme le fer si froid; seulement la vie, l'intelligence et l'activité se développent dans chaque créature en raison de la quantité de feu générateur qu'elle contient et du degré de pureté

que la circulation du mouvement interne lui a donné. C'est ainsi que se produisit la première flamme élémentaire, non par l'effet d'une éruption volcanique ou d'un amas de matières enflammées, mais par l'effet d'une force qui sépara les éléments, répandit en eux la chaleur, baume fortifiant de la nature qui mit toutes choses en mouvement. Combien plus grossières et plus invraisemblables sont ces traditions phéniciennes qui éveillent au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs, les forces de la nature qu'elles comparent à un animal endormi! Dans le système plus élevé qui nous occupe et que l'expérience viendra de jour en jour confirmer davantage, la lumière est l'agent de la création.

Afin que de l'exposition qui va suivre, il ne puisse surgir aucun malentendu, je dois placer ici une observation dont un examen très rapide démontrera la justesse (1) : c'est que tout le système d'après lequel la création s'accomplit d'elle-même, repose sur une comparaison qui admet que la séparation des éléments n'a point lieu physiquement, mais symboliquement. Comme notre œil, par exemple, ne peut embrasser à la fois tout l'ensemble de la création et le détail de ses phénomènes, on a dû établir des classes et, tout naturellement, distinguer d'abord les cieux et la terre, puis les eaux et le continent, bien que dans la nature ils appartiennent à un seul système d'êtres actifs et passifs. Cet ancien document est ainsi le premier *tableau d'un système naturel*, dans lequel le mot *jour*, dans la pensée de l'ancien philosophe, ne sert réellement que d'échelle de division indéterminée. Aussitôt que la lumière fut, comme agent de la création, elle dut opérer à la fois sur le ciel et sur la terre; elle purifia l'air qui, ainsi que le constatent de nombreuses expériences, étant le véritable milieu de la création et

(1) *Aelteste urkunde des menschengeschlechts*, t. I.

servant par mille combinaisons à la propagation de la lumière et au développement des êtres, soit terrestres, soit aquatiques, ne pouvait être ni purifié, ni élevé à un tel degré de fluidité élastique, par aucun principe naturel connu, autre que la lumière ou le feu élémentaire; mais pour y arriver, que fallait-il? Il fallut que diverses révolutions vinssent successivement précipiter les matières les plus grossières et séparer, en autant de régions distinctes, l'air, la terre et les eaux. La seconde et la troisième opération agirent donc l'une sur l'autre et elles sont considérées, dans le symbole de cosmogonie, comme des productions du premier principe, de l'action universelle de la lumière. Il est certain que ces opérations ont duré des milliers d'années; la formation des montagnes, les couches des roches et l'excavation des vallées le long des fleuves, le démontrent à l'évidence. Trois agents puissants dominèrent pendant cette longue période, l'eau, l'air et le feu; ceux-là par les dépôts, les précipitations, les décompositions; le dernier, en agissant organiquement et autant que possible, dans les deux autres et dans la terre, qui se donnait elle-même sa forme.

Nous nous trouvons maintenant en présence d'un autre grand point de vue du plus ancien des naturalistes, d'un point de vue tellement grand que de nos jours même il en est bien peu qui soient capables d'en saisir toute l'étendue. L'histoire intérieure de la terre prouve que dans sa formation les forces organiques de la nature ont agit partout en même temps et se sont développées dès qu'elles l'ont pu. La végétation commença dès que le sol fut approprié dans cette vue, bien que tout le règne végétal fut condamné à périr par l'effet des dépôts successifs de l'air et des eaux. Dès que la mer fut purifiée, elle fourmilla d'êtres vivants, bien que des millions d'entre eux trouvèrent la mort dans les débordements et servirent de matériaux à d'autres

organisations. Cependant à chaque période les éléments ne renfermaient pas et ne pouvaient pas renfermer tous les êtres qui étaient destinés à y vivre; les diverses espèces se suivirent dans l'ordre déterminé par leur nature et l'état de leur élément; et voyez comme notre naturaliste renferme toutes ces idées dans une seule parole du créateur. Quand il appela la lumière et qu'il ordonna ainsi à l'air de s'épurer, à la mer de s'abaisser, à la terre de s'élever, c'est à dire quand il mit en mouvement les forces actives de la nature, il commanda *à la terre, à l'eau, à la poussière, de produire des êtres organiques, chacune dans des genres différents et à la création de s'animer par les forces organiques que ces éléments renfermaient.* Ainsi parle ce sage et il est d'accord avec l'examen de la nature qui nous dit : que les forces organiques se développent à la vie dans la mesure de leurs éléments; seulement, ainsi que le font les naturalistes, il divise les règnes qui doivent être séparés, bien qu'il sache qu'ils doivent être unis dans leur action. La végétation vient la première et, comme la physique moderne a montré pour quelle part la lumière entrait dans la nourriture des plantes, il ne fallut pour rendre la végétation possible, que des rochers broyés par la tempête, un peu d'argile délayée et excitée par la chaleur de la création en travail. Le sein fertile de la mer vint ensuite avec ses innombrables productions et avança les progrès de la végétation. Fécondée par ces dépouilles, par l'action de la lumière, de l'air et de l'eau, la terre s'empressa de produire, tout en produisant dans les limites d'une gradation nécessaire ; car une nourriture animale étant indispensable aux carnivores, ceux-ci durent être précédés des animaux dont ils font leur proie, l'histoire naturelle du globe le démontre suffisamment. On retrouve encore dans les couches les plus profondes de la terre et comme dépôts des premiers âges, des débris d'animaux marins ou herbivores,

mais il est extrêmement rare de rencontrer des restes de carnivores. C'est ainsi que la création progressa en perfectionnant toujours ses organisations, jusqu'à ce qu'elle finit par enfanter l'homme, l'image la plus belle d'Elohim, le couronnement de l'univers.

Avant d'en arriver à cette couronne, arrêtons-nous encore à contempler quelques-uns des traits les plus remarquables du tableau du vieux naturaliste.

Premièrement : il ne considère pas le soleil et les astres comme agissant sur la scène mouvante de la création ; ils ne sont que le point central du symbole : car, s'ils tiennent en mouvement notre globe et toutes ses productions organiques; s'ils sont d'après son expression, les rois, les régulateurs du temps, ce n'est cependant pas eux qui distribuent et transmettent à la terre les pouvoirs organiques. Le soleil resplendit encore aujourd'hui comme il resplendissait au commencement de la création et cependant il n'éveille, ni n'organise aucune nouvelle espèce d'êtres : car la chaleur serait même impuissante à faire jaillir le moindre animalcule du milieu d'un corps en décomposition, s'il ne contenait le principe vital propre à une nouvelle transformation. Le soleil et les étoiles apparaissent donc dans ce tableau de la nature, dès qu'ils peuvent y apparaître, c'est à dire dès que l'air est purifié et la terre construite; mais ils n'y apparaissent que comme témoins de la création, comme les régulateurs d'une sphère qui s'est organisée elle-même.

Secondement : La lune se montre dès le commencement du monde, puissant témoignage, à mes yeux, en faveur de cette ancienne cosmogonie. L'opinion de ceux qui pensent que la terre est plus vieille que la lune et qui mettent sur le compte de l'arrivée de cette dernière tous les désordres de l'intérieur du globe et de sa surface, cette opinion me laisse incrédule.

Elle est dénuée de toute preuve physique, puisque non seulement son hypothèse n'est pas nécessaire pour expliquer les bouleversements apparents de notre planète, mais que ces bouleversements même cessent d'être des désordres dans le système contraire. Il est évident, du reste, que notre terre, avec les éléments que renfermait son noyau, ne pouvait être autrement formée que par des révolutions et encore le voisinage de la lune était-il nécessaire. La lune gravite vers la terre, comme la terre gravite vers elle et vers le soleil; les mouvements de la mer comme les développements de la végétation, pour autant que le système des forces célestes et terrestres nous soit connu, sont liés à ses révolutions.

Troisièmement : Ce sage naturaliste range en une seule classe les créatures de l'air et des eaux et cela avec raison et vérité, car l'anatomie comparée a rencontré d'étonnantes similitudes dans leur structure interne, surtout dans le cerveau qui est la marque distinctive de la gradation animale. La différence de configuration est ordinairement appropriée au milieu dans lequel l'animal est appelé à vivre ; ainsi donc chez ces deux classes d'animaux aériens et aquatiques, on doit retrouver dans la construction intérieure la même analogie qui se rencontre entre l'air et l'eau. D'ailleurs ce cercle vivant de l'histoire universelle de la création établit que, comme chaque élément produit ce qu'il est susceptible de produire et que, dans leur réunion, les éléments forment un tout harmonieux, il ne peut y avoir, à proprement parler, sur notre planète, qu'un seul système organique, qui part du degré le plus inférieur des êtres vivants pour se compléter dans le dernier et le plus noble des ouvrages d'Elohim.

Aussi est-ce avec une joie, mêlée d'admiration, que j'approche de la riche description de la création de l'homme; car elle forme non seulement le sujet de mon livre, mais elle est encore

et très heureusement le sceau qui le marque de son empreinte. Elohim prit conseil en lui-même et il imprima l'image de ce conseil sur la première ébauche de l'homme : l'intelligence et la réflexion sont donc ses caractères distinctifs. Il le forma à son image et tout l'Orient lui donne l'attitude droite. Il lui imprima un caractère de domination sur la terre. Il fut ainsi possible à l'espèce humaine de pouvoir habiter chaque climat et au milieu des plus nobles animaux, comme le représentant d'Elohim, comme une Providence, un Dieu agissant. Voilà donc la plus ancienne philosophie de l'histoire de l'homme.

Et, enfin, quand le cercle des êtres fut complétement rempli, Elohim se reposa et il ne créa plus rien. Il est là, invisible, sur le théâtre de la création, comme si chaque chose se fût produite d'elle-même et eût existé de toute éternité dans des générations nécessaires et comme si la structure de la terre et l'organisation graduée des créatures ne démontraient à l'évidence que tout sur la terre a eu un commencement et s'est progressivement développé de bas en haut. Mais comment a été fait le premier pas? Pourquoi le mouvement de la création s'est-il arrêté? Pourquoi des genres nouveaux ne surgissent-ils pas de la terre ou de la mer? à tel point que le pouvoir créateur semble oisif et caché et paraît ne plus agir que par le moyen des organes et des espèces déjà établis. Notre naturaliste donne le nœud de ces difficultés par le choix même de l'agent qui imprime le mouvement à la création. Si c'est bien la lumière ou le feu élémentaire qui a séparé les masses, étendu les Cieux, rendu l'air élastique et la terre propre à la végétation; c'est elle aussi qui a élaboré les semences des choses, et s'est organisée depuis la vie la plus infime jusqu'à la plus élevée. Ainsi la création a été complétement achevée, lorsque, selon la parole de l'Éternel, c'est à dire d'après la sagesse de ses commande-

ments, *toutes les forces vitales qui pouvaient et devaient être répandues sur notre planète ont été distribuées et ont revêtu les formes qu'admettait le système universel des choses.* Cette chaleur primitive qui faisait planer l'esprit de vie au dessus des eaux de la création et qui s'était déjà manifestée dans les formes souterraines avec une abondance et une énergie que ni la mer, ni la terre ne reproduisent actuellement, cette chaleur primitive, dis-je, alla animer l'univers entier, même dans ses parties les plus faibles. Cette chaleur était aussi nécessaire à l'organisation d'une portion de matière, que le concours de la chaleur génératrice l'est encore maintenant à la manifestation de l'organisation : elle est encore le premier agent du mouvement et de la vie. Mais aussi quelle énorme quantité de feu élémentaire ne fut pas absorbée par la masse de notre globe, feu qui sommeille ou qui agit, ainsi que le prouvent les volcans, les minéraux inflammables et les étincelles du moindre caillou ! Que cette matière inflammable se répande dans toute la végétation et que la vie animale soit employée tout entière à élaborer ce phlogistique, c'est ce qu'établissent nombre de faits et d'expériences récentes; d'où il semble que le cercle entier de la création vivante borne son action à faire passer des fluides à l'état de solides, des solides à l'état de fluides, à développer et recombiner le calorique et condenser dans une organisation raffinée ou grossière des forces vitales auxquelles on donnera ensuite la liberté. Or donc, puisque la masse dont notre terre devait être formée, a son nombre, son poids et sa mesure, l'agent interne qui opère en elle et sur elle, doit nécessairement aussi avoir ses limites. Les parties de la création tout entière vivent ainsi dans une dépendance mutuelle et réciproque; la sphère des créatures tourne sans augmenter leur nombre : elle détruit et elle construit, dans les limites génétiques que lui ont attribuées la première période de la

création. Dans la main du Créateur la nature est devenue un art et la puissance des éléments est renfermée dans un cercle d'organisations déterminées, dont elle ne peut s'écarter, puisque dès l'origine l'esprit plastique leur a donné toutes les qualités qu'elles étaient susceptibles de recevoir. Mais qu'une pareille machine ne puisse fonctionner éternellement et que ce qui a eu un commencement doive nécessairement avoir une fin, c'est ce qui dérive de la nature même des choses. Cette belle création travaille à retomber dans le chaos, tout comme elle a travaillé à en sortir; ses formes s'usent, chaque organisation se perfectionne et vieillit. Le grand organisme lui-même de la terre, doit périr pour reparaître sous une forme nouvelle lorsque le temps sera venu.

CHAPITRE VI

CONTINUATION DU PRÉCÉDENT.

Si le lecteur se plait à ces simples notions de cette antique tradition que j'ai exposées sans hypothèse et sans ornement, continuons de les examiner, après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de ce tableau de la création. Par quoi se distingue-t-il d'une manière si manifeste des fables et des traditions de la Haute Asie? Par l'enchaînement des idées, la simplicité, la vérité. Ces souvenirs des premiers temps renferment, à la vérité, de nombreux germes d'histoire et de philosophie naturelle; mais toutes ces traditions non écrites, figurées, sacerdotales et populaires sont confondues dans un mélange, dans une confusion qui rappelle le chaos de la création naissante, mais notre philosophe a su éloigner ce chaos et il nous a présenté un système qui, par la simplicité et la sagesse de ses proportions, imite l'ordre de la nature même. Comment en arriva-t-il à cet ordre et à cette simplicité? Nous n'avons qu'à comparer ses annales aux fables des autres peuples pour reconnaître que les fondements de la terre et de l'homme sont les plus solides de sa philosophie.

Premièrement : Il laisse de côté tout ce qui est incompréhensible à l'homme et dépasse sa portée visuelle; il s'en tient à ce que nos yeux voient et à ce que notre intelligence comprend. Quelle question, par exemple, a soulevé plus de discussions que celle de savoir à quelle époque remontait l'origine du monde, l'âge de notre terre et celui de l'espèce humaine? On a prêté aux nations asiatiques une sagesse infinie parce qu'elles ont attribué une durée infinie aux périodes des temps primitifs; tandis qu'on taxait d'infiniment puérile la tradition dont nous parlons, parce qu'elle était, ainsi qu'on le disait, en opposition directe avec ce qu'on appelle la raison et le témoignage évident de la structure du globe, qu'elle traitait de la création comme d'une chose assez peu importante et qu'elle donnait à l'espèce humaine une origine beaucoup trop récente. On avait grand tort à mon avis. Si Moïse n'eut fait que recueillir ces anciennes traditions, on ne peut contester, qu'instruit comme il l'était dans les sciences de l'Égypte, il eut eu connaissance de ces Æons de dieux et de demi-dieux par lesquels les Égyptiens, ainsi que tous les autres peuples de l'Asie, ont commencé l'histoire du monde. Pourquoi ne les fit-il pas entrer dans sa relation? Pourquoi, par une sorte de mépris, a-t-il resserré symboliquement l'origine des choses dans une période si brève? N'est-ce pas bien évidemment parce qu'il voulait effacer de la pensée humaine des fables qu'il considérait comme nuisibles ou au moins inutiles? Et en cela je crois qu'il agit sagement. Avant que les limites de notre terre fussent bien arrêtées, c'est à dire avant les premiers commencements de l'espèce humaine et de son histoire, il ne pouvait y avoir de chronologie qui méritât ce nom. Laissons *Buffon* assigner aux six premières époques de la nature, des nombres aussi grands que bon lui semblera, de 26, 35, 15, 10,000 ans; l'intelligence humaine, qui sent ses limites, sourit de ces calculs purement imagi-

naires; en admettant qu'elle reconnaisse comme exact le développement des époques elles-mêmes : encore moins l'historien tient-il à en charger sa mémoire. Les chronologies primitives de différentes nations appartiennent évidemment à la même famille que celles de *Buffon;* elles vont se plonger dans l'abîme de ces âges où régnaient les dieux et les éléments, dans les temps de la formation de la terre, tels que ces nations, qui se plaisaient dans les nombres infinis, se les représentaient d'après les révolutions des cieux ou les symboles à demi-obscurs des plus anciennes traditions figurées. Ainsi, chez les Égyptiens, Vulcain, créateur du monde a eu un règne d'une durée infinie; le soleil, son fils et son successeur, a régné 30,000 ans, et enfin Saturne et les autres douze dieux, règnent 3,984 ans avant les demi-dieux et les hommes, leurs derniers successeurs. Il en est de même des traditions de la haute Asie quant à la création et aux époques qui l'ont suivie. Suivant les Parsis, la céleste armée de la lumière a régné 3,000 ans sans ennemis; 3,000 autres années s'écoulèrent jusqu'à la venue du taureau monstrueux, d'où naquirent d'abord différentes créatures et enfin Meschia et Meschiana, l'homme et la femme. La première époque des peuples du Thibet, pendant laquelle régnèrent les Lahs, se prolonge à l'infini; la seconde est de 80,000 ans, la troisième de 40,000, la quatrième de 20,000, d'où ils tombent à une période de dix années, pour se renouveler de nouveau à un intervalle de 80,000 ans. La période des Hindous, avec les métamorphoses de leurs dieux, celle des Chinois, avec les transformations de leurs anciens rois, remontent bien plus haut encore. Chimères vaines autant qu'infinies, dont on ne pouvait rien faire et que Moïse a ramenées à leur juste valeur; puisque même, d'après les traditions, elles appartiennent à la description de la création du globe et non à l'histoire de l'homme.

Secondement : Dira-t-on que le monde est jeune ou qu'il est vieux? on a raison des deux parts. Le noyau du globe est certainement très vieux, et son enveloppe a dû subir de longues révolutions avant d'être achevée? c'est ce qui est incontestable. Ici Moïse laisse à chacun la liberté de déterminer l'époque qu'il lui plaît et de prolonger à son gré, avec les Chaldéens, le règne du roi Alorus, la lumière; d'Uranus, le ciel; de Géa, la terre, d'Hélios, le soleil, et ainsi de suite. Il ne s'arrête pas à calculer les époques de l'espèce et, pour les éviter, il a circonscrit son système descriptif dans la période la plus brève d'une révolution terrestre. Du reste, plus ces révolutions sont anciennes et plus elles ont duré, plus l'espèce humaine est jeune; car, d'après toutes les traditions et d'après la nature même des choses, elle fut la dernière production qui vint compléter l'œuvre de la création de la terre. Je ne puis donc que remercier le naturaliste d'avoir écarté ces anciennes fables si monstrueuses; la nature et l'humanité, telles qu'elles sont actuellement, suffisent à embrasser le cercle entier de mon intelligence.

Pour ce qui regarde la création de l'homme, Moïse répète également (1) qu'elle eut lieu dès que la nature l'eut rendu possible. « Pendant qu'il n'y avait ni plante, ni arbre sur la terre, « continue-t-il, l'homme, que la nature a destiné à les cultiver, « ne pouvait pas vivre. Aucune pluie n'arrosait le sol, mais des « vapeurs s'élevèrent, et il fut formé d'une argile détrempée « par la rosée; animé du souffle de vie, il devint un être « vivant. » A mon avis, cette narration si simple renferme tout ce que l'homme est en état de comprendre de son organisation, même après les découvertes récentes de la physiologie. La mort sépare et dissout l'eau, l'air et la terre qui étaient organiquement unis dans notre constitution artificielle; mais l'écono-

(1) *Genèse*, II, 5-7.

mie intérieure de la vie animale dépend du stimulant invisible, de ce baume précieux que l'air renferme et qui établit l'harmonie dans la circulation du sang et dans l'équilibre des forces vitales. Ainsi l'homme, lorsqu'il eut reçu le souffle de la vie, devint réellement une âme active; avec son aide il acquit et développa avec la chaleur vitale le pouvoir d'agir, de sentir et de penser, comme un être libre. La philosophie la plus ancienne est en cela d'accord avec les découvertes les plus récentes.

Le premier séjour de l'homme fut un jardin : la philosophie seule pouvait inventer ce trait traditionnel. Pareil genre de vie était le plus facile à suivre pour l'homme nouveau-né, puisqu'il n'en est aucun autre, sans même en excepter l'agriculture, qui ne demande plus ou moins d'art et d'expérience. Ce trait de la tradition est encore d'accord avec la disposition entière de notre être, en ce qu'il prouve que l'homme n'est pas fait pour l'état sauvage, mais pour une vie douce et paisible : aussi comme le créateur connaissait mieux que qui que ce soit la destination de ses créatures, l'homme, ainsi que tous les autres êtres fut créé dans son élément, au centre du genre de vie pour lequel il était fait. Tout retour de l'homme à la vie sauvage est une dégradation qui lui est imposée par la nécessité, le climat, ou l'empire de quelque passion mauvaise. Partout où il est dégagé de ces liens, il vit heureux et tranquille, ainsi que le témoigne l'histoire des nations. Ce qui a rendu l'homme sauvage, c'est le sang des animaux, la chasse, la guerre et, plus encore, les égarements de la société humaine. On ne rencontre nulle part dans la plus ancienne des traditions des peuples, aucun de ces monstres imaginaires qui, pendant des siècles, sèment autour d'eux le carnage et la mort, et remplissent ainsi leur épouvantable mission. Ce n'est qu'après la dispersion du genre humain que des contes de cette nature ont commencé à circuler dans des contrées éloignées et grossières. Puis vinrent les poètes

qui les exagérèrent encore et les laissèrent, embellis et augmentés, à l'historien compilateur qui, à son tour, les transmit au métaphysicien; mais ni les abstractions, ni les descriptions de la poésie, ne donnent une histoire véritablement originale de l'humanité.

Maintenant, où était situé ce jardin où le créateur plaça sa douce créature, qu'il laissa sans défense? Comme cette tradition vient de l'Asie Occidentale, elle le place à l'Orient, « vers le lever du soleil, sur un plateau d'où s'élance un torrent qui se sépare en quatre grands fleuves (1). » Aucune tradition ne peut faire de récit plus impartial; car, tandis que chaque nation de l'antiquité s'efforce de se faire passer pour la plus ancienne et de faire regarder son pays comme le berceau du genre humain, celle-ci place le monde primitif dans un grand lointain sur le plateau le plus élevé de la terre habitée. Et où est cette montagne? Où coulent ces quatre fleuves qui, selon l'historien, partent d'une même source? La géographie, telle que nous la connaissons, est muette à cet égard et, on aurait beau torturer de mille manières les noms du fleuve, l'examen impartial d'une mappemonde suffit pour nous prouver que l'Euphrate et les trois autres fleuves en question ne sortent pas d'une même source. Reprenons les traditions de la Haute Asie et dans toutes nous retrouverons ce Paradis sur la contrée la plus élevée de la terre, avec ses sources d'eau vive et ses fleuves qui fertilisent le monde. Chinois et Thibétains, Hindous et Persans, tous parlent de cette montagne primitive de la création qu'entourent des continents, des mers et des îles et font jaillir de son sommet, couronné de nuages, la source de tous les fleuves. Cette tradition n'est pas tout à fait dénuée de fondements physiques; car, sans les montagnes, la terre n'aurait pas d'eaux

(1) *Genèse*, II, 10-14.

courantes et la carte démontre que les fleuves de l'Asie descendent de ses plateaux les plus élevés. Aussi la tradition dont nous parlons rassemble-t-elle toutes les fables dont les fleuves du paradis sont les sujets et elle en nomme quatre de ceux qui sont le plus connus et qui parlent des montagnes de l'Asie. Ils n'ont pas, à la vérité, de source commune; mais ce qui suffisait au compilateur récent de ces traditions, c'était d'indiquer une contrée éloignée de l'Orient comme le berceau du genre humain.

Ce premier asile de l'homme, il a dû le placer, sans aucun doute, dans ces solitudes qu'enferment les montagnes de l'Inde. Riche en or et en pierres précieuses, le pays dont il parle ne peut être que l'Inde, si renommée de tous temps à cause de ses trésors. Le fleuve qui l'entoure est le Gange sacré (1), que toute l'Inde reconnaît pour le fleuve du paradis. Le Gihon n'est rien autre que l'Oxus, c'est ce qui est incontestable. Les Arabes le nomme encore ainsi et les noms des pays qu'il est censé arroser existent encore chez les Indiens des contrées voisines (2). Il est vrai que les deux derniers fleuves coulent tout à fait à l'Occident, mais comme celui qui recueillit ces traditions vivait à l'extrémité occidentale de l'Asie, ces contrées éloignées devaient nécessairement se confondre pour lui à une si grande distance; il se peut même que par le troisième fleuve il entende un Tigre plus oriental, l'Indus (3); car les anciens peuples, lors-

(1) Le mot Pison signifie un fleuve qui fertilise la terre par ses inondations et semble être la traduction du nom du Gange, traduction que donne aussi une ancienne version grecque. Les Arabes le prennent pour le Nil et donnent le nom de l'Inde à la contrée qu'il arrose : singulière contradiction, qui jusqu'ici n'a point été expliquée.

(2) Caschgar, Cachemire, le Caucase, le Cattay, etc.

(3) Le nom du troisième fleuve est Hidekel, et suivent Otter, l'Indus est encore appelé Eteck par les Arabes et Enider par les anciens Hindous. La La terminaison du mot paraît aussi indienne : Dewerkel (nom que les Hindoux donnent à leurs demi-dieux) est le pluriel de Dewin. Toutefois il est proboble que celui qui recueillit ces traditions voulut désigner le Tigre, puisqu'il place ce fleuve à l'Orient de l'Assyrie. Les contrées plus éloignées

qu'ils émigraient, appliquaient généralement les traditions du monde primitif aux montagnes et aux fleuves de leur nouvelle patrie et les naturalisaient ainsi par une mythologie locale dont on peut suivre la trace depuis les montagnes de la Médie jusqu'au mont Ida et à l'Olympe. Ainsi donc sa situation même montrait que le premier historien ne pouvait qu'indiquer les contrées les plus éloignées qui se présentaient à lui. Les Indiens de Paropamise, les Perses d'Imaüs, les Hibériens du Caucase y étaient compris et tous plaçaient d'ordinaire leur Eden dans la partie de chaînes de montagnes qui leur était désignée par la tradition. Les annales de Moïse remontent du reste aux plus anciennes des traditions puisqu'elles placent le paradis au delà de l'Inde et ne font qu'indiquer pour mémoire les autres distances. Comment? si nous trouvons une vallée heureuse comme celle de Cachemire, située pour ainsi dire au centre de ces fleuves, arrosée par des eaux salutaires et rafraîchissantes, douée d'un sol fertile que parcourent en liberté de sauvages animaux, habitée par une race d'hommes dont aujourd'hui encore la beauté est proverbiale, ne pourrons-nous pas la considérer comme le paradis des paradis, comme le berceau de la race humaine? La suite cependant viendra montrer combien seraient inutiles les recherches de l'espèce qu'on pourrait faire sur notre globe actuel. Nous nous bornerons donc à examiner la contrée ainsi que la tradition nous la dépeint et nous continuerons l'examen du récit.

De tous les prodiges, de tous les faits merveilleux dont les annales de l'Asie ont abondamment peuplé le paradis du monde primitif, cette tradition n'a conservé que deux arbres merveilleux, un serpent qui parle et un chérubin : le philosophe les a

étaient trop loin de lui; de même le Phrath était probablement quelqu'autre fleuve, traduit ici vaguement ou indiqué comme le plus célèbre de tous ceux de l'Orient.

rejetés et encore ces êtres surnaturels, les seuls qu'il ait conservés, les a-t-il introduits dans un drame symbolique. Au milieu du paradis s'élève un arbre défendu qui, d'après le discours du serpent, porte les fruits de la science divine à laquelle l'homme aspire. Ces aspirations pourraient-elles s'élever plus haut? Pourrait-on davantage ennoblir sa chute? A ne le prendre que comme une allégorie, si on compare ce récit à ceux des autres nations : n'est-il pas la représentation la plus vive, le symbole le plus élevé et le plus poétique de ce qui toujours a fait le bien ou le mal de notre destinée? De vains efforts pour arriver à la science, la liberté dont nous usons et dont nous abusons, le désir toujours vivace d'éloigner ou de briser ces barrières que la loi morale impose à la faiblesse qui doit se gouverner et se sauver, voilà la roue de feu qui broye nos cœurs et forme le cercle entier de notre vie. C'est ce que le vieux philosophe de l'histoire connaissait aussi bien que nous et dont il a fait l'objet d'un conte populaire qui comprend presque tous les degrés de la pensée humaine. Les Hindous racontent la même chose des géants qui fouillent le sol pour y trouver le fruit de l'immortalité et les Thibétains de leurs Lahs dégradés par les vices; mais rien, d'après moi, n'égale la sereine profondeur, la simplicité naïve de ce récit qui n'a de merveilleux que ce qu'il faut pour indiquer le pays et l'époque auxquels il appartient. Tous les dragons et les monstres qui se répandent sur les montagnes de l'Asie, le simurg-anka, le soham, les lahs, les dews, les ginnes, les dives et les péris, ces mille récits merveilleux du Ginnistan, de Righiel, de Meru, d'Albordj, etc., ne se retrouvent plus dans la plus ancienne des traditions et il n'y a plus qu'un chérubin qui garde la porte du paradis.

A côté de cela, cette histoire instructive nous apprend que les premiers hommes étaient en rapport avec Elohim, le sage

des sages, que, guidés par lui, ils ont appris à connaître les animaux et ont acquis le langage et la raison humaine; qu'un homme, désireux de lui ressembler par la connaissance du mal, vit malheureusement ses désirs exaucés et que, chassé d'un lieu dans un autre, il dut commencer une carrière de fatigues et de misères. Traditions qui, sous le voile d'un récit fabuleux, cachent plus de vérités humaines que de longs systèmes sur la nature et l'état des peuples autochtones. Si, ainsi que nous l'avons vu, les plus belles qualités de l'homme, qu'il n'apporte en naissant qu'à l'état de capacités, ne s'acquièrent et ne se transmettent que par la puissance de l'éducation, du langage, de la tradition et de l'art, non seulement les premiers germes de cette humanité devaient avoir une origine commune, mais il était nécessaire aussi que dès le principe ces qualités fussent artificiellement combinées pour que le genre humain fût ce qu'il est et ce qu'il devait être. Autant il est impossible qu'un enfant abandonné à lui-même pendant des années, ne finisse pas par dégénérer et par périr; autant il eut été impossible à l'espèce humaine de se suffire à elle-même à son début. Des hommes, qui seraient une fois habitués à vivre comme les orang-outangs, ne pourraient plus se vaincre, ni s'élever de la condition muette et dégradée de l'animal à la noble humanité. Du moment que la divinité voulait voir l'homme exercer son intelligence et son cœur, elle devait lui donner l'un et l'autre; l'éducation, l'art, la culture lui étaient indispensables dès le premier instant de son existence. Ainsi le caractère spécifique de l'humanité vient en témoignage de la vérité de cette ancienne philosophie de notre histoire (1).

(1) Mais comment Élohim a-t-il pu communiquer ces trésors à l'homme, ou comment s'y est-il pris pour lui donner l'instruction? Comme il n'est pas plus hardi, en cette matière, de demander que de répondre, nous donnerons la solution que la tradition elle-même en donne dans un autre lieu.

CHAPITRE VII

CONCLUSION DE LA PLUS ANCIENNE TRADITION CONCERNANT L'ORIGINE DE L'HISTOIRE DE L'HOMME

Quant aux autres parties de cet ancien livre qui ont trait aux noms, aux années, à la découverte des arts, aux révolutions, etc., elles sont l'écho des traditions nationales. Nous ne savons pas comment s'appelait le premier homme, ni quelle langue il parlait; car, dans la langue de ce peuple, Adam signifie un homme de terre et Ève une créature vivante : noms symboliques de leur histoire. Les découvertes dont parle ce livre ne touchent qu'un peuple de bergers et d'agriculteurs de l'occident de l'Asie et encore la tradition n'en cite que les noms : le patient, dit-il, pris patience; le possesseur posséda; celui qu'on pleurait, avait été égorgé. C'est dans ce style hiéroglyphique que sont établies les généalogies d'un peuple de bergers, d'agriculteurs et d'habitants de grottes. L'histoire des Séthiniens et des Caïnites n'est dans le fond rien autre que la preuve des deux genres de vie primitifs de l'espèce humaine ; appelées en arabe, Bédouins et Kabyles (1), ces tribus se retrouvent encore

(1) Caïn est appelé par les Arabes, Kabil, d'où vient la caste des Kabyles

de nos jours en Orient séparées par une haine profonde et réciproque. Les traditions généalogiques d'un peuple de pasteurs de cette contrée ne pouvaient avoir en vue que ces castes.

Il en est de même de ce qu'on a appelé le déluge ; car si l'histoire naturelle reconnaît que le monde habitable a été ravagé par une inondation et si l'Asie surtout conserve des traces incontestables d'un déluge, ce récit, néanmoins, n'est ni plus ni moins qu'une histoire nationale. L'écrivain a mis un grand soin à recueillir diverses traditions (1) et la narration qu'il fait de cette épouvantable catastrophe n'est que le reflet des chroniques de sa tribu ; le style de sa narration est d'ailleurs si bien approprié à la manière de penser de cette tribu que ce serait un procédé très maladroit que de vouloir lui donner une extension qui lui ferait perdre de son autorité. Si une famille de ce peuple a pu échapper au cataclysme avec de grandes richesses, qu'y a-t-il d'impossible à ce que d'autres familles se soient sauvées chez d'autres peuples, ainsi que le démontrent leurs traditions. C'est ainsi que dans la Chaldée Xisuthrus s'est sauvé avec sa famille et un grand nombre d'animaux sans lesquels autrefois les hommes ne pouvaient vivre ; et dans l'Inde Vischnou lui-même fut le pilote du vaisseau qui porta à terre le peuple si affligé. Toutes les anciennes nations de cette partie du monde possèdent des témoignages de l'espèce, appropriés aux traditions et aux circonstances locales : elles étaient tellement persuadées que l'Asie entière avaient été frappée par le déluge, qu'elles nous font sortir tout d'un coup des étroites limites dans lesquelles nous nous renfermons inutilement, lorsque nous

ou Kabeil. Les Bédouins, d'après leur nom, sont des bergers nomades, des habitants du désert. Il en est de même du nom Caïn, Énoch, Nod, Jabal, Jubal ou Tubal-Caïn, qui expriment le caractère des tribus et leur manière de vivre.

(1) *Genèse*, VI-VIII. Eichhorn, *Introduction à l'Ancien Testament*, t. II, p. 370,

prenons les circonstances d'une histoire de famille pour une histoire du monde et que nous enlevons ainsi à l'histoire sa base la plus solide d'authenticité.

Il n'en est pas autrement non plus de l'arbre généalogique de cette race après le déluge : il se borne aux limites topographiques du pays et ne s'étend pas à l'Hindostan, à la Chine, à la Tartarie orientale, etc. Les trois branches principales de ceux qui ont échappé, sont évidemment les peuples des montagnes de l'Asie occidentale, en y comprenant ceux de la côte orientale de l'Europe et du nord de l'Afrique, aussi loin qu'ils étaient connus de celui qui rassembla ces traditions (1). Il les décrit aussi bien qu'il peut et cherche à mettre leurs transmigrations d'accord avec sa table généalogique ; cependant il ne nous donne ni une carte générale du monde, ni la généalogie de tous les peuples. Malgré le témoignage de la chronologie et de l'histoire universelle qui est formellement contraire, on a voulu à tout prix faire descendre des Hébreux tous les peuples de la terre et établir leur parenté avec les Juifs, sans se rendre compte qu'en agissant ainsi on méconnaissait le véritable point de vue du récit lui-même, et que des interprétations aussi inconsidérées en détruisaient toute l'autorité. Les nations, les langues et les royaumes se sont établis après le déluge sur toutes les montagnes primitives et cela sans attendre les

(1) D'après son nom et la bénédiction qui lui fut donnée. Japhet s'est *étendu au loin*, ainsi que les habitants des montagnes du nord ont porté au loin leur nom et leur genre de vie.

Sem embrassait les tribus qui, dépositaires des noms, c'est-à-dire des traditions antiques de religion, d'écriture et de culture, ont recueilli au détriment des autres et surtout des Chamites, les avantages d'une civilisation perfectionnée.

Cham tire son nom du mot chaleur et appartenait à la zone torride.

Dans les trois fils de Noé nous retrouvons donc les trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, autant que cette tradition pouvait les comprendre dans ses limites.

envoyés d'une famille chaldéenne. C'est encore dans les plaines de l'Asie orientale, près du berceau de l'humanité, qu'on retrouve les coutumes et les langues les plus anciennes que ces débris d'un peuple plus récent et situé à l'occident ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître. Il serait tout aussi étrange de discuter la question de savoir si les Chinois descendent de Caïn ou d'Abel, c'est à dire d'une tribu de troglodytes, d'agriculteurs ou de bergers, que de s'informer dans quelle partie de l'arche de Noé se tenait l'Unau d'Amérique. Nous ne pouvons cependant nous étendre davantage sur ce sujet; nous devons même remettre à un autre moment la question, si importante pour notre histoire, de la durée de la vie de l'homme dans les temps primitifs et celle du déluge universel. Ce qui nous suffit c'est de savoir que, centre de la partie la plus étendue du monde, les montagnes primitives de l'Asie ont servi de premier asile à l'espèce humaine et se sont solidement maintenues à travers toutes les révolutions du globe. Le retrait des eaux du déluge ne les a donc pas laissées nues et désolées, mais elles ont été, comme le prouvent l'histoire naturelle et les traditions les plus anciennes, le berceau de l'homme, le premier théâtre des peuples sur lesquels nous allons porter notre examen.

LIVRE XI

Tous les documents que l'histoire a mis à notre disposition nous apprennent que c'est au Midi, aux pieds des hautes montagnes de l'Asie, que se sont établis les royaumes et les États les plus anciens de la terre. A côté de ces preuves, l'histoire naturelle de cette partie du globe vient nous donner les raisons pour lesquelles ils ne pouvaient s'établir avec autant de facilité au Nord qu'au Midi. Guidé par ses besoins, l'homme se dirige naturellement vers ces contrées que les chauds rayons du soleil doivent couvrir de fruits et de végétaux. Au nord de l'Asie, en deçà des montagnes, la contrée est en général plus élevée et plus froide. Les chaînes de montagnes s'étendent d'une façon plus irrégulière, et les régions qu'elles parcourent sont presque toujours hérissées de rochers couverts de neige, séparées par des précipices béants et par des déserts stériles. Les fleuves y sont rares et finissent par se perdre dans la mer Glaciale dont les côtes désolées, qu'anime seule la présence du renne et de l'ours blanc, n'étaient pas faites pour attirer des habitants. Peu à peu cependant, cette sombre région, sur laquelle plana si longtemps le silence du monde primitif, cette région devint le séjour des Scythes, des Sarmates, des Mongols et des Tartares, tribus à demi sauvages de chasseurs et de nomades; mais là aussi s'arrête le degré de civilisation auquel la plus grande partie de cette contrée peut aspirer. La nécessité et la nature du pays plongèrent ses habitants dans la barbarie. L'influence soutenue d'une vie purement animale, dépourvue de pensées, se fit sentir sur les tribus errantes ou isolées et donna naissance, au milieu des coutumes les plus grossières, à cet immuable caractère national qui marque une différence si tranchée

entre les races asiatiques du Nord et celles du Midi. Comme cette chaîne intermédiaire de montagnes renferme — continuation de l'arche de Noé — presque toutes les espèces d'animaux sauvages de notre hémisphère, les hommes qui l'habitent ont nécessairement dû prendre quelque chose des mœurs de ces animaux qu'ils ont apprivoisés ou qu'ils combattent chaque jour.

Ce n'est que dans la partie méridionale de l'Asie, là où le sol s'abaisse doucement, où les chaînes de montagnes donnent aux vallées qu'elles forment un climat plus tempéré en les protégeant contre le vent froid du N.-E., ce n'est que là que des colonies errantes, après avoir suivi le cours des fleuves et être arrivées près des bords de la mer, ont pu créer des villes et s'établir en nations, alors qu'un climat plus doux éveillait en elles des idées plus raffinées et un plus vif désir d'ordre et de civilisation. En même temps que la nature donnait à l'homme plus de loisir et stimulait ses penchants au bien-être, son âme s'ouvrait à des sensations que les glaces du Nord et le joug de la nécessité avaient retenues captives; alors aussi se fit sentir le besoin des lois. L'intelligence se développa et le cœur se remplit d'illusions et de désirs; les passions humaines se déchaînèrent brutales et sauvages et de leur choc jaillit pour elles l'évidente nécessité de se renfermer dans des bornes prescrites. D'un autre côté, comme il est réservé au despotisme de mener à bonne fin ce que la raison n'est pas en état d'accomplir, on vit s'élever au milieu de l'Asie ces édifices politiques et religieux qui nous apparaissent, au travers de l'obscurité des anciennes traditions, comme des pyramides et des temples de l'ancien monde; monuments précieux pour l'histoire de l'homme, car ils nous apprennent combien la culture de la raison humaine a coûté cher à l'humanité.

CHAPITRE I

CHINE.

A l'extrémité orientale de l'Asie, au pied des montagnes, s'étend une nation qui se proclame elle-même la première et la plus ancienne des nations, la fleur centrale du monde et qui est, en effet, une des plus anciennes et des plus remarquables qui ait jamais existé. D'une étendue moins grande que l'Europe, la Chine est, proportionnellement, plus peuplée que celle-là, car elle compte dans son sein plus de 25,200,000 agriculteurs taxés, 1,572 villes, grandes et petites, 1,193 châteaux, 3,158 ponts de pierres, 2,796 temples, 2,606 monastères, 10,809 anciens édifices, etc. (1), qui tous, avec les montagnes et les fleuves, les soldats et les lettrés, les produits et les marchandises sont, pour chacun des dix-huit gouvernements qui partagent le pays, classés chaque année dans de longs cata-

(1) Extrait de Leontiew sur la géographie de l'empire chinois, *Magasin histor. et géogr. de Büsching*, t. XIV, p. 411. — Hermann, *Beitragen zur physik*, t. I, Berlin, 1786. L'étendue de l'empire est évaluée à 110,000 milles carrés allemands, et la population à 104,069,254, en comptant neuf personnes par famille.

logues. La plupart des voyageurs sont unanimes pour assurer, qu'à l'exception de l'Europe et peut-être de l'ancienne Égypte, il n'est aucun pays où l'industrie ait reçu un plus grand développement qu'en Chine, tant sous le rapport des chemins et des fleuves, des ponts et des canaux, que sous celui des montagnes et des rochers artificiels. Combien ces travaux, si vous y ajoutez encore la fameuse grande muraille, ne prouvent-ils pas en faveur de la laborieuse patience des habitants. Les vaisseaux peuvent aller de Canton jusque près de Pékin et l'art de ses habitants a jeté à grands frais un réseau de routes, de canaux et de fleuves sur un empire divisé par des montagnes et des déserts. Des bourgs et des villes flottent sur les eaux et le commerce intérieur entre les provinces est actif et florissant. L'agriculture est la base de la constitution de l'État. Qui ne connaît ces champs fertiles de blé et de riz, ces déserts que l'art féconde, ces montagnes sauvages défrichées? Tout est utilisé, la plus petite plante, le plus infime brin d'herbe, et il en est de même de tous les métaux et des minéraux, à l'exception de l'or qu'ils n'exploitent pas. La terre est riche en animaux, les eaux regorgent de poisson; le seul ver à soie donne du travail à des milliers de bras; il y a des travaux et des métiers appropriés à toutes les classes du peuple, à l'aveugle, au muet, au sourd. La politesse et l'obéissance, l'urbanité et l'affabilité, telles sont les qualités auxquelles les Chinois se forment dès l'enfance et qu'ils développent pendant leur vie entière. La régularité et un ordre immuables, voilà le cachet de leur législation et de leur politique intérieure; tout le système des institutions civiles, en tant qu'elles comprennent les relations et les devoirs des différentes classes, repose sur le sentiment du respect que le fils doit à son père et chaque sujet au père de la nation, père qui protége et gouverne ses enfants par l'intermédiaire des magistrats; pourrait-on trouver un principe

plus respectable pour base d'un gouvernement? Ici, point de noblesse héréditaire, le mérite seul confère la noblesse : des places d'honneur sont réservées aux hommes d'élite et ces places seules servent à établir les distinctions sociales. Nul n'est forcé d'adopter tel genre de culte et toutes les religions sont libres pour autant qu'elles ne soient pas ennemies de l'État. Les disciples de Confucius, de Lao-tsé et de Fo, les juifs même et les jésuites, dès qu'ils ont été admis dans l'intérieur de l'empire, ont vécu côte à côte en parfaite intelligence. Leurs lois reposent sur la morale; leur morale sur les livres sacrés de l'expérience; l'empereur est le pontife souverain, le fils du ciel, le gardien des anciennes coutumes, l'âme du corps politique. Lorsque ces principes sont loyalement pratiqués, peut-on imaginer une constitution politique plus parfaite? Que serait l'empire entier, sinon une famille vertueuse de frères et d'enfants, sagement élevés, actifs, laborieux et heureux?

Personne qui ne connaisse le tableau que les missionnaires en particulier ont tracé des institutions des Chinois; pendant longtemps elles ont été considérées en Europe comme l'idéal de la politique et elles ont fait l'admiration non seulement des philosophes spéculatifs, mais aussi des hommes d'État, jusqu'à ce que, par suite de la réaction ordinaire de l'esprit humain, l'incrédulité la plus absolue ait remplacé l'enthousiasme et qu'on en soit arrivé à contester et ce haut degré de perfection et jusqu'aux détails les plus minimes. Quelques-unes des objections qui s'étaient produites en Europe ont eu le bonheur de parvenir jusqu'en Chine, où elles ont été parfaitement combattues, bien que d'une façon tout à fait chinoise (1); et comme nous avons sous les yeux la plupart des recueils des lois et des

(1) *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois*, t. II, p. 365 seq.

coutumes de cet empire, ainsi que son histoire et un certain nombre de relations impartiales (1), il serait bien malheureux que l'on ne pût découvrir, entre l'éloge et le dénigrement exagérés, quelque milieu raisonnable qui contint l'expression de la vérité. Nous laisserons de côté la question de l'antiquité chronologique de ce peuple, car, de même que d'épaisses ténèbres enveloppent l'origine de tous les royaumes de la terre, de même il importe peu à celui qui étudie l'histoire de l'humanité de savoir s'il a fallu à cette nation extraordinaire quelque vingt siècles de plus ou de moins pour se former; il suffit qu'elle se soit formée elle-même et qu'il nous soit donné de reconnaître dans son lent épanouissement la trace des obstacles qui ont ralenti son développement.

Ces obstacles reposent dans la nature même de son caractère, de son histoire, dans le lieu qu'elle occupe. Elle est d'origine mongole, tout comme sa civilisation, c'est ce qui ressort évidemment de l'examen de la figure des Chinois, de leur goût grossier et puéril, de leur adresse instinctive et des premiers traits de leur culture. C'est au nord de la Chine qu'ont régné les premiers rois; c'est là que furent jetées les premières bases de ce despotisme demi-tartare qui, couvert de brillantes maximes, se répandit jusqu'aux côtes de la mer du Sud, après avoir traversé de nombreuses révolutions. Une espèce de constitution tartare féodale fut longtemps le lien qui unit les vassaux aux seigneurs, et les guerres nombreuses que se livrèrent les premiers, guerres dont les secousses renversèrent si souvent le trône, toute l'économie même de la cour de l'empereur,

(1) Outre les anciennes éditions de quelques livres classiques des Chinois, par le P. Noël, Couplet, etc, le *Chou-king*, publié par Deguignes, l'*Histoire générale de la Chine*, par Mailla, les mémoires indiqués à la page précédente, en 10 vol. in-4°, suffisent pour donner une idée assez juste de ce peuple.

Au nombre des relations des missionnaires, voir surtout celle du P. Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, 3 v. in-8°. Paris, 1697.

cette antique institution des mandarins qui règnent en son nom, institution qui date des temps les plus primitifs et qui est de beaucoup antérieure à l'invasion de Gengis-Khan ou des Mantchoux, tout cet ensemble indique la filière des transformations par laquelle a passé le caractère national avant de se fixer. Les regards du gouvernement se portent sur toutes choses, non seulement sur la masse, mais encore sur les moindres détails de la vie, sur les habits, la nourriture, les usages, l'économie domestique, les arts et les plaisirs. Il n'était pas plus possible à la nation mongole du nord-est de changer ses formes naturelles à l'aide de lois artificielles, — ces dernières eussent-elles fonctionné pendant des milliers d'années — qu'il ne le serait à un homme de changer sa nature, c'est à dire le caractère natif de sa race et de sa constitution. Elle a été placée sur ce point du globe, et comme l'aiguille magnétique n'a pas la même déclinaison en Chine qu'en Europe, ces hommes ne pouvaient jamais, dans cette contrée, devenir des Grecs ou des Romains. Chinois ils sont et Chinois ils resteront : la nature leur a donné des yeux petits, un nez court, un front aplati, peu de barbe, de grandes oreilles et un gros ventre. Leur organisation a produit tout ce qu'elle pouvait produire et on ne peut exiger d'elle autre chose (1).

A en croire les relations de voyage, qui, du reste, sont d'accord sur ce point, les nations mongoles des plateaux du N.-E. de l'Asie, sont douées d'une excessive délicatesse de l'ouïe, délicatesse que rien n'explique et qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple : la langue chinoise en est une preuve manifeste. Ce n'était qu'à une oreille mongole qu'il pouvait être donné de former une langue composée de trois cent trente syllabes et divisée en une foule de mots qui changent d'acception suivant

(1) V. liv. VI, chap. 2.

les cinq ou six accents qu'on peut leur attribuer; une langue dont les nuances infinies et inappréciables peuvent donner naissance aux erreurs les plus ridicules et vous exposer à saluer du titre de seigneur l'âne le plus bâté; aussi n'est-ce qu'avec la plus grande peine que l'oreille et la langue d'un Européen peuvent se faire à cette musique forcée de syllabes. Quelle pauvreté d'invention dans l'ensemble et quel subtil raffinement dans les détails ne prouve pas cette langue écrite qui compte quatre-vingt mille caractères tirés de quelques grossiers hiéroglyphes et mis en œuvre par au moins six modes différents d'écriture: c'est ce qui distingue surtout la nation chinoise de toutes les autres nations de la terre. C'est également à l'influence mongole qu'il faut attribuer ces représentations de monstres et de dragons, ce goût et cette recherche puérils des figures irrégulières; les plans étranges de leurs jardins, la grandeur colossale ou l'ornementation minutieuse de leurs édifices, la vaine pompe de leurs équipages, de leurs habits, de leurs réjouissances, de leurs fêtes des lanternes, de leurs feux d'artifice, la longueur de leurs ongles, leurs pieds déformés et ce luxe barbare de cortége, de salutations, de cérémonies, de distinctions et de politesses. Il y a chez eux si peu d'amour de ce qui est naturel et vrai, un sentiment si peu prononcé du calme intérieur, du beau et du bien, qu'une intelligence laissée sans guide et sans modèle, arriverait facilement d'elle-même à ce degré de culture sociale. De même que les Chinois ont un goût immodéré pour le papier doré ou vernis, pour les traits fortement accusés et coloriés de leurs caractères embrouillés et pour le tintement sonore de leurs maximes retentissantes, de même il semblerait que leurs pensées ont quelqu'analogie avec ce papier vernis ou doré, avec ces caractères et ce tintement de syllabes. La nature paraît leur avoir refusé, ainsi qu'à beaucoup d'autres peuples de cette partie du monde, le génie des grandes découvertes;

mais en revanche elle leur a donné de petits yeux perçants et les a merveilleusement doués sous le rapport de l'esprit d'application et de persévérance, de l'adresse dans les détails et du talent d'imiter à s'y méprendre tout ce que leur cupidité leur dit pouvoir être utile. Toujours en mouvement, allant et venant sans cesse, ils sont toujours occupés, soit de l'idée du gain, soit du soin de leurs fonctions : aussi peut-on encore les regarder, malgré la forme élevée de leur gouvernement, comme de véritables Mongols nomades; car, avec leurs innombrables règlements, ils n'ont pu encore apprendre à se régler de façon à combiner le repos avec l'occupation, de telle sorte que chaque travail trouve chaque homme à sa place. Leur médecine, tout comme leur commerce, se borne à apprécier, avec la plus grande précision, les pulsations du pouls et cette alliance d'une exquise délicatesse des sens et d'une effrayante ignorance forme un des traits principaux de leur caractère, d'autant plus remarquable, qu'il montre jusqu'où peut aller une nation mongole dont le système politique a été poussé jusqu'à ses limites extrêmes, nation qui ne s'est jamais mêlée à aucune autre : le vain orgueil des Chinois — s'il ne prouve rien autre chose — prouve au moins que, de même que les juifs, ce peuple est resté pur de tout contact avec un autre peuple. Il a pu acquérir çà et là certaines branches de connaissances; mais tout l'édifice de son langage, ses institutions et sa manière de penser lui appartiennent en propre. De même qu'ils ne prennent pas de boutures de leurs arbres, ainsi malgré leurs relations avec d'autres nations, les Chinois sont toujours restés une race d'origine mongole, tombée jusqu'à la forme servile de la culture chinoise.

Toutes les formes artificielles de l'homme proviennent de l'éducation : le mode d'éducation des Chinois, joint à leur caractère national, fait d'eux ce qu'ils sont et rien de plus. Comme d'après les mœurs des Mongols nomades, c'est sur le principe

de l'obéissance filiale que repose le système entier de leurs vertus, tant dans l'État que dans la famille, ainsi avec le temps devait développer cette modestie apparente, cette politesse presqu'obséquieuse que leurs ennemis même reconnaissent et vantent comme les traits caractéristiques des Chinois. Mais quelles peuvent être les conséquences, dans un grand État, de ce principe bon pour une horde nomade? Introduisez ce principe dans un grand État, ne mettez point de bornes à l'obéissance filiale, imposez les devoirs les plus puérils, également à l'homme fait et à l'enfant, ayez des magistrats qui exigent cette soumission, forts du titre de père que leur ont conféré le pouvoir et la nécessité, titre que les affections du cœur ne ratifient pas, n'arrivera-t-il pas fatalement que cette fausse direction que vous donnez aux sentiments, cette direction contraire à la nature, accoutumera la pensée des hommes à la dissimulation? Si l'homme mûr doit se plier aux mêmes règles d'obéissance que l'enfant, il doit renoncer à cette liberté d'action dont la nature lui fait un devoir à cet âge; de vaines cérémonies prendront la place des affections réelles et le fils qui, du vivant de son père, conservait pour sa mère les formes du plus profond respect, se hâtera de l'abandonner dès que son père sera mort et que la loi ne lui aura plus laissé que le titre de concubine. Il en est de même des obligations filiales qui sont dues aux mandarins et qui ne sont pas l'œuvre de la nature mais seulement de l'autorité. Coutumes sans fondement réel, coutumes impuissantes qui mettent en contradiction constante, les lois, la morale et l'histoire réelle de la Chine. Combien de fois ces enfants du Céleste Empire n'ont-ils pas renversé leur père du trône! Combien de fois leur père n'a-t-il pas dû sévir contre eux et sévir avec barbarie! Combien de fois des mandarins rapaces n'en ont-ils pas laissé mourir de faim et, si leurs crimes arrivaient aux oreilles du père suprême, quel était leur châti-

ment? le fouet et les verges ainsi qu'on les donne aux enfants. De là l'absence de force virile et d'élévation que l'on remarque même dans leurs héros et leurs grands hommes. L'honneur n'est plus qu'un devoir filial; la force qu'une ponctualité de convention. Au lieu du noble coursier, c'est l'âne servile qu'on rencontre, l'âne qui, du matin au soir, s'habitue à tromper son maître et à jouer sans cesse le rôle insidieux du renard.

Ces puériles entraves apportées à l'exercice de la raison, des facultés et des sentiments, devaient nécessairement avoir une action énervante sur la constitution de l'État. Lorsque l'éducation n'est absolument qu'une chose de convention et que les formes et les coutumes ne se bornent pas à guider tous les détails de la vie mais arrivent à les enchaîner, quelle somme d'activité n'est pas perdue pour l'État! de cette activité la plus noble de toutes, l'activité du cœur et de la pensée. Qui ne s'étonnera pas en voyant, dans l'histoire de la Chine, la lenteur calculée avec laquelle se traitent toutes les affaires, le cérémonial pompeux et vain déployé pour ne rien produire! Ici, il faut un collége pour faire ce qui ne devrait être fait que par un seul individu pour être bien fait; là, ils posent une question alors que la réponse est évidente: ils vont, ils viennent, ils avancent, ils reculent, toujours agités de la crainte de manquer à l'étiquette puérile de l'État. L'esprit guerrier et la vigueur intellectuelle doivent également faire défaut à des hommes qui couchent sur des poêles chauds et qui passent leur vie à s'abreuver d'eau chaude : ne pas s'écarter des sentiers battus, être habile à voir ce que l'intérêt commande et à inventer quelques arts futiles, savoir se livrer à mille occupations puériles auxquelles l'intelligence est étrangère sans jamais se demander, non pas si telle chose ne pourrait être mieux faite, mais s'il est nécessaire que telle chose soit faite, voilà la route royale qui s'ouvre aux qualités du Chinois. L'empereur lui-même doit plier sous ce joug;

il doit donner le bon exemple et, semblable au conducteur, déterminer chaque mouvement de la machine. Non seulement il est l'esclave de l'usage au milieu du palais de ses prédécesseurs dans les jours de cérémonies, mais encore doit-il se soumettre à ses lois dans chaque occupation, dans chaque moment de sa vie et peut-être ne mérite-t-il pas plus les reproches que les louanges dont il est l'objet (1).

Y a-t-il donc lieu de s'étonner si une pareille nation n'a fait, au point de vue européen, que très peu de découvertes et si, pendant des milliers d'années, elle est restée stationnaire? Ses livres de législation et de morale même parcourent incessamment le même cercle, commandant sans se lasser — et toujours avec la même hypocrisie — la même doctrine d'obéissance enfantine, d'obéissance passive. L'astronomie et la musique, la poésie et l'art de la guerre, la peinture et l'architecture, sont, chez eux, ce qu'ils étaient il y a des siècles, des arts dans l'enfance, retenus dans cet état par des lois aussi puériles qu'immuables. L'empire lui-même n'est qu'une momie embaumée, enveloppée de soie et couverte d'hiéroglyphes : son sang court dans ses veines comme celui d'une marmotte engourdie pendant l'hiver : de là vient ce système d'espionnage à l'égard des étrangers qu'on sépare les uns des autres et qu'on entoure d'obstacles; de là aussi l'orgueil d'une nation qui ne peut se comparer qu'à elle-même et qui ne connaît et n'aime aucun peuple étranger. C'est une nation que sa situation géographique a mise en dehors du mouvement des autres peuples; des montagnes, des déserts, une mer où l'on trouve à peine un seul port lui ont fait la seule position dans laquelle elle pouvait devenir ce qu'elle

(1) L'empereur Kien-Long même, lui, si célèbre et si renommé, passait dans les provinces pour le tyran le plus cruel et quelles que soient les vertus du prince, il ne peut en être autrement dans un empire si étendu et avec une pareille constitution.

est car, si l'invasion des Mantchoux n'a pas détruit sa constitution, cela prouve seulement qu'elle leur avait emprunté les bases principales et que ces grossiers conquérants ont trouvé facile d'appuyer leur empire sur ce système d'esclavage. Ils n'y changèrent rien et ils la prirent pour base; la nation, loin de se plaindre, desservait servilement la machine d'État qu'elle avait inventée, comme si elle ne l'eût inventée que pour se forger des fers.

Toutes les relations sont d'accord pour considérer la langue des Chinois comme ayant contribué pour beaucoup à leur donner une forme intellectuelle particulière; car la langue de chaque pays n'est-elle pas le milieu dans lequel les idées se forment, se conservent et se répandent, surtout chez une nation aussi fermement attachée à sa langue, chez une nation qui déduit d'elle toute sa culture? La langue des Chinois est un dictionnaire de morale ou plutôt de politesse et de bonnes manières; elle établit des distinctions, non seulement entre les provinces et les villes, mais encore entre les conditions et les livres, de sorte que la meilleure partie de leur science consiste à étudier un instrument dont ils ne leur sera pas possible de tirer de résultat. Tout chez elle consiste en puérilités systématiques; elle dit beaucoup de choses avec un petit nombre de sons, emploie plusieurs lignes pour peindre un son et une foule de volumes pour dire constamment la même chose. Quel soin et quelle patience ne mettent-ils pas pour imprimer et colorier leurs ouvrages! c'est en cela que consiste leur plaisir et leur art, car ils se réjouiront toujours beaucoup plus à la vue d'une belle écriture qu'à la vue du plus beau tableau et ils regardent le tintement uniforme de leurs sentences et de leurs compliments comme la dernière expression de l'élégance et de la sagesse. Ce n'est que dans un empire aussi vaste, dans une nation douée d'une frivolité aussi laborieuse que les Chinois,

qu'une seule ville, celle de Kai-Fong-Fu (1) pouvait donner matière à quarante livres, divisés en huit gros volumes, roulant uniquement sur les ordres et les vertus de l'empereur. Le monument de l'émigration des Torguts est un livre colossal gravé sur pierre (2) et c'est l'exemple le plus complet de la science de la Chine en fait d'hiéroglyphes artificiels et politiques. On a peine à se figurer combien grande peut être la seule influence de ces signes sur le génie national qu'ils énervent en le réduisant à l'art de graver ou de conserver la parole à l'aide de caractères arbitraires.

Cet exposé du caractère chinois ne nous a été dicté ni par la haine, ni par le mépris, car il est emprunté trait pour trait aux partisans les plus ardents de cet empire et pourrait être étayé des preuves nombreuses que fournit chaque classe de ses institutions. Ce n'est rien autre que la conséquence de la nature même des choses, c'est à dire le tableau d'un peuple qui, doué de telle organisation et formé depuis la plus haute antiquité, dans telle partie du monde, d'après tels principes et sous l'empire de telles circonstances a participé de la destinée commune aux autres nations, sauf qu'il n'a jamais cessé de conserver le même mode de penser. Si nous avions encore devant les yeux les anciens Égyptiens, sans nous laisser égarer par l'espoir de trouver à ces deux peuples une origine commune, nous trouverions de nombreux points de ressemblance entre eux, en tenant compte, bien entendu, des modifications qui ont pu s'introduire dans les faits traditionnels par suite de la différence des climats. Il en est de même de quelques autres nations qui, après avoir atteint le même degré de civilisation, se sont lentement dissoutes ou mélangées et ont fini par dispa-

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, p. 375.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 329.

raître, alors qu'à une extrémité du monde, la Chine, semblable à une ruine, témoin des temps passés, est restée immobile dans sa forme à demi-mongole. Il serait difficile d'établir que les éléments de sa culture ont été apportés de la Grèce par Bactra ou de la Tartarie par Balkh; ce qui est positif c'est que les parties principales de sa constitution sont indigènes et il est très aisé de reconnaître et de séparer celles de ces parties qui ont subi l'influence des contrées étrangères. J'ai pour leurs rois — à cause de la sagesse de leurs principes — le même respect que pourrait avoir un Chinois et le nom de Confucius est pour moi un grand nom bien que je ne sois pas sans voir le joug qui a pesé sur lui, joug qu'à son tour, et avec la meilleure foi du monde, il a fait peser, par l'influence de sa morale politique, sur le peuple et le système général du gouvernement. Comme beaucoup d'autres, cette nation s'est arrêtée dans son développement pour rester dans une sorte d'enfance parce que ce rouage mécanique de morale enraya pour jamais le progrès de la pensée et qu'un second Confucius ne surgit pas du sein du despotisme impérial. Alors même que cet énorme empire eût été divisé, alors que des Kien-Long plus éclairés eussent pris cette paternelle détermination de former des colonies d'un excédant de population qu'on ne pouvait nourrir, qu'ils eussent ôté au joug de l'usage et de la coutume son caractère despotique et odieux et donné une plus grande liberté d'action à l'esprit et au cœur, réformes qui pouvaient bien ne pas être sans danger, alors encore les Chinois seraient restés des Chinois comme les Allemands sont encore des Allemands et ce n'est jamais l'extrémité orientale de l'Asie qui eût vu naître les Grecs de l'antiquité. Le dessein manifeste de la nature est que tout ce qui peut prospérer sur la terre y prospère et même cette variété dans les productions doit servir à accroître la gloire du créateur. Il n'est point de pays où le réseau des institutions

politiques et morales soit aussi fermement établi qu'en Chine. Laissons ce système là où il est et faisons des vœux pour que jamais l'Europe ne s'entoure de ces liens abrutissants de la piété filiale à l'égard des despotes. Quoi qu'il en soit il est des qualités que cette nation conservera toujours, son industrie, la finesse de ses organes délicats et son habileté dans une foule d'arts utiles. Elle connaissait la soie et la porcelaine, la poudre et le plomb, probablement aussi le compas, l'imprimerie, l'art de la construction des ponts et des constructions navales et plusieurs autres arts mécaniques, bien longtemps avant l'Europe, seulement elle resta stationnaire et ne perfectionna presque rien. Du reste, si elle repousse les nations européennes et qu'elle écarte les Hollandais tout comme les Russes et les jésuites, cela est non seulement conforme à sa manière de voir mais on s'explique parfaitement cette détermination au point de vue politique, en présence de la conduite des Européens dans les îles et sur le continent des Indes Orientales, au nord de l'Asie et dans leurs propres pays. Gonflée de cette morgue qu'elle a hérité du Tartare, elle regarde avec mépris ces marchands qui abandonnent leur patrie pour venir échanger des marchandises qu'elles prisent beaucoup contre d'autres qui n'ont pas de valeur à ses yeux; elle prend leur or et leur donne en retour ces millions de livres de thé énervant qui va inonder et corrompre l'Europe.

CHAPITRE II

LA COCHINCHINE, LE TONQUIN, LAOS, LA CORÉE, LA TARTARIE ORIENTALE, LE JAPON.

L'histoire entière de l'humanité établit d'une manière incontestable que toutes les nations qui ont atteint un degré remarquable de civilisation, ont exercé une influence plus ou moins grande sur les nations environnantes. Ainsi même la Chine, bien qu'elle n'ait rien de guerrier dans le caractère et que sa constitution soit fortement concentrée en elle-même, a néanmoins fait sentir son action sur les contrées qui l'avoisinent. Peu nous importe que ces contrées aient été subjuguées ou affranchies, du moment qu'elles ont les mêmes institutions, la même langue, la même religion, les mêmes sciences, les mêmes arts, les mêmes coutumes, il est manifeste qu'elle ne sont que des provinces de l'empire dans toute l'acception du mot.

De toutes ces contrées, la Cochinchine est celle qui a le plus emprunté à l'empire chinois, dont elle n'est, à proprement parler, qu'un rameau détaché, une sorte de colonie politique : de là cette grande ressemblance qu'on remarque entre les deux

peuples quant au tempérament, aux coutumes, aux arts, aux sciences, à la religion, au commerce et au gouvernement. Son empereur est un vassal de la Chine et le commerce a créé des liens étroits entre les deux nations. Si à côté de ce peuple actif, raisonnable, doux, on étudie ses voisins, les Siamois mous et indolents ou les sauvages naturels d'Arracan, on est frappé de l'énorme différence qui règne entre eux. Néanmoins comme un ruisseau ne remonte jamais plus haut que sa source, on ne peut vraisemblablement espérer voir la Cochinchine surpasser son modèle; son gouvernement est plus despotique; sa religion et ses sciences ne sont que de faibles échos de celles de la métropole.

Il en est de même du Tonquin qui est encore plus rapproché de la Chine, bien que de hautes montagnes l'en séparent. Ce peuple est plus sauvage, cependant le degré de civilisation qu'il possède, ses manufactures, son commerce, ses lois, sa religion, ses connaissances et ses usages portent tout à fait l'empreinte de l'esprit chinois et ce n'est qu'à un climat plus chaud et à une certaine faiblesse de caractère qu'on doit attribuer leur infériorité.

L'influence de la Chine sur Laos est plus faible encore, car ce pays s'arracha de bonne heure à son joug et adopta les mœurs des Siamois. On peut cependant encore retrouver des restes de cette alliance première.

De toutes les îles du sud, Java est celle avec laquelle les Chinois ont eu les plus fréquents rapports et il est même probable qu'ils y ont établi des colonies; mais elle était trop éloignée d'eux et située sous un climat trop différent pour que leurs institutions politiques pussent s'y implanter; les mœurs laborieuses des Chinois demandent un peuple actif et un climat tempéré : ils se sont donc servis de cette île sans la former à leur image.

C'est au nord que le système chinois a trouvé le plus d'adhérents et il peut hardiment revendiquer la gloire d'avoir fait entrer dans les voies de la civilisation plus de nations que les Européens dans le monde entier. La Corée a été soumise aux Chinois par les Mantchoux et il est facile de comparer ce peuple, jadis sauvage, avec ses voisins du nord. Les habitants de cette contrée, si froide en général, sont doux et bienveillants; ils ont pris aux Chinois la forme de leur gouvernement et quelques manufactures et ils les imitent dans leurs réjouissances et leurs cérémonies funèbres, dans leurs vêtements et leurs habitations, leur religion et leur goût pour les sciences. L'influence chinoise a été beaucoup plus étendue et plus profonde encore chez les Mongols. Non seulement les Mantchoux, qui ont conquis la Chine, se sont assez policés au contact des vaincus pour établir dans leur capitale, à Sching-Yang, des tribunaux dans le genre de ceux de Pékin, mais encore ces nombreuses hordes mongoles, qui se trouvent en grande partie sous la domination chinoise, n'ont pas laissé que de subir, à leur insu et malgré la grossièreté de leurs mœurs, l'influence de la Chine. D'ailleurs si la protection douce et amicale de cet empire, sous laquelle sont venus se placer récemment trois cent mille Torguts, doit être considérée comme un bienfait réel, on doit reconnaître que la domination de la Chine a été plus juste et plus humaine que celle de n'importe quel conquérant. Plus d'une fois elle a calmé les troubles du Thibet et dans ces derniers temps sa main s'est étendue presque sur la mer Caspienne. Les riches tombeaux que l'on trouve dans différentes parties du Mongol et de la Tartarie prouvent incontestablement que des relations existaient entre ces contrées et la Chine et si, il n'y a pas bien longtemps, des nations cultivées sont venues les habiter, il est probable qu'elles n'étaient pas sans tenir à la Chine par des liens plus étroits.

Les Japonais, néanmoins, sont pour l'industrie des Chinois, les rivaux les plus redoutables que ceux-ci aient élevés eux-mêmes. Plongés jadis dans un état de barbarie, rendu plus grand encore par la violence et l'audace de leur caractère, le voisinage d'un peuple avec lequel ils entretenaient des relations et auquel ils ont emprunté l'écriture et les sciences, les manufactures et les arts, les a insensiblement amenés à rivaliser avec la Chine et parfois même à la surpasser. Il est vrai que, en raison du caractère de la nation, les formes de leur gouvernement comme celles de leur religion, sont plus rudes et plus sévères, mais au point de vue européen, le Japon n'a pas fait plus que la Chine pour le développement des sciences. Maintenant si l'on doit considérer la connaissance du sol et sa bonne exploitation, l'industrie agricole et commerciale, le commerce, la navigation et même la pompe sauvage et l'esprit despotique de leurs institutions comme des indices manifestes d'une civilisation arrivée à un certain degré, toujours est-il que c'est à la Chine que l'orgueilleux Japonais en est redevable. Les annales de cette nation mentionnent l'époque à laquelle les Japonais, encore barbares, visitèrent la Chine et la marque de l'origine chinoise se retrouve à l'évidence dans la manière dont s'est développée la civilisation des Japonais et jusque dans les moindres détails de leur culture et de leurs arts.

Maintenant ce peuple a-t-il porté plus loin ses pas, a-t-il exercé son influence sur la civilisation de l'un des deux royaumes de l'Amérique, situés sur la côte occidentale qui regarde la Chine, c'est ce qu'il n'est pas facile d'établir. Si un peuple cultivé de cette partie du monde a abordé en Amérique, ce ne peut être que le Chinois ou le Japonais. Il est à regretter que l'histoire de la Chine, en raison de la constitution du pays, soit tout à fait écrite dans le sens des habitudes chinoises.

Toutes les découvertes y sont le fait de leurs rois; elle ne fait aucune mention des contrées qui ne sont pas sous leur dépendance et, au point de vue général et élevé, cette histoire de l'empire n'est certes pas une histoire instructive de l'humanité.

CHAPITRE III

LE THIBET.

Entre les hautes montagnes de l'Asie et des déserts infinis, s'est établi un empire spirituel, unique dans le monde; c'est la grande souveraineté des Lamas. Des révolutions sans grande importance sont venues, à la vérité, plusieurs fois séparer la puissance temporelle de la puissance spirituelle, mais elles ont toujours fini par se réunir, de sorte que dans cette contrée toute la constitution, ce qui ne se présente nulle part ailleurs, repose sur le pontificat impérial. Suivant la doctrine de la métempsychose, le grand Lama est animé par le dieu Schaka ou Fo qui, lorsque le premier meurt, se transporte dans le corps du Lama qui lui succède et l'élève ainsi au rang d'image de la divinité. La hiérarchie des Lamas descend de lui par des degrés de sainteté si exactement déterminés qu'on ne pourrait imaginer un gouvernement sacerdotal plus solidement établi dans ses doctrines, ses coutumes et ses institutions. Le chef supérieur des affaires temporelles n'est que le vice-roi ou grand prêtre lequel, d'après les principes de cette religion, repose dans un calme divin, au fond d'un temple-palais. L'histoire de

la création du monde, d'après les Lamas, est pleine de fables monstrueuses. Les châtiments et les pénitences sont sévères et cruels; la nature réprouve l'état auquel leur sainteté aspire et qui ne consiste que dans l'absence de mouvement corporel et intellectuel et dans des macérations monastiques; et cependant il n'est peut-être pas de religion qui embrasse un aussi vaste espace sur la terre. Le culte du Lama s'étend dans le Thibet, dans le Tangut, chez la plupart des Mongols, des Mantchoux, des Kalkas et des Eleuths et si quelques-uns de ces peuples ont depuis peu refusé d'adorer sa personne, toujours est-il que la religion qu'ils pratiquent, dérive tout simplement de celle de Schaka. Cette doctrine compte également beaucoup d'adhérents dans le midi : les noms de Sommona-Kodom, Schaktscha-Tuba, Sangol-Mouni, Schigemouni, Boudha, Fo, Schekia ne sont autres que celui de Schaka. Cette doctrine monacale, bien que dépouillée des récits mythologiques des Thibétains, remplit donc l'Hindostan, l'île de Ceylan, Siam, Pegu, le Tonquin et jusqu'à la Chine, la Corée et le Japon. Même en Chine les doctrines de Fo forment le fond de la croyance populaire, tandis que les principes de Confucius et de Lao-Tzé ne constituent qu'une espèce de religion politique et de philosophie, à l'usage seulement de la classe la plus élevée, c'est à dire des lettrés. Le gouvernement ne tient compte d'aucune religion : il se borne à empêcher les empiétements du Dalai-Lama sur son pouvoir à lui et les Bonzes et les Lamas de porter atteinte à la sûreté de l'État. Pendant longtemps le Japon n'a été qu'une sorte de reflet du Thibet : le Dairi était le chef spirituel et le Cubo son serviteur temporel jusqu'à ce que le premier en vint à s'emparer du pouvoir et à réduire le second à un rôle purement passif, usurpation que le temps avait amenée mais qui finira par réagir contre le Lama lui-même. Ce n'est qu'à la situation de son empire, à l'état de barbarie des tribus mon-

goles et surtout à la protection dont le couvre l'empereur de la Chine, qu'il doit d'être resté si longtemps ce qu'il est.

Ce qui est positif, c'est que ce n'est pas sur les froides montagnes du Thibet que la religion des Lamas a pris naissance : elle est le fruit d'âmes amollies par des climats plus chauds, d'âmes qui ne voient rien au dessus du sommeil de la pensée et de l'inaction du corps. Elle n'arriva sur les rudes plateaux du Thibet et même en Chine, en subissant les modifications introduites par la nature du pays, qu'après le premier siècle de l'ère chrétienne. Sévère et rigoureuse dans le Thibet et le Japon, elle est tombée, dans la Mongolie, à l'état d'une impuissante doctrine; Siam, au contraire, l'Hindostan et les contrées qui s'en rapprochent, l'ont cultivée avec soin comme un doux produit de leur climat chaud. Se présentant sous des formes aussi variées, elle a exercé une influence diverse dans les pays où elle s'introduisit. A Siam, dans l'Hindostan, le Tonquin, etc., elle engourdit l'âme et s'attache à développer le sentiment de la compassion, de l'esprit de paix, de la patience, de la douceur et de la résignation. Les Talapoins ne visent point au trône, tout ce qu'il leur faut ce sont des aumônes pour l'absolution des péchés. Dans des pays plus rudes où le climat ne permet point le développement de la molle fainéantise de ses prêtres mendiants, ses institutions ont demandé plus d'art et le palais et le temple ont fini par ne plus faire qu'un. Combien ne remarque-t-on pas d'apparentes contradictions dans ce qui, en réalité constitue le lien et la force des choses humaines! Si chaque Thibétain s'assujettissait aux lois des Lamas et cherchait à arriver à un degré de vertu aussi élevé, c'en serait bientôt fait de l'empire du Thibet. Une race d'hommes qui vivraient isolés sans entretenir de rapports entre eux, qui ne cultiveraient pas leur sol glacé, qui ne se livreraient ni au commerce, ni à l'industrie, une race pareille ne tarderait pas à périr, épuisée

par le froid et la faim, tout en s'abîmant dans la contemplation intérieure et en rêvant au ciel. Heureusement que la main de la nature est plus forte que les opinions des hommes. Le Thibétain se marie, quoique pour lui le mariage soit un péché et sa femme, qui contracte plusieurs liens et qui travaille aussi plus qu'un homme, laisse volontiers s'enfuir le lointain mirage du paradis pour prendre sa part des jouissances positives de cette vie. S'il est sur la terre une religion monstrueuse et contradictoire, c'est bien celle du Thibet (1) et certes si le christianisme était plus universellement répandu dans toute l'intolérance de ses doctrines absolues, il n'étalerait nulle part un système plus odieux que celui qui règne sur les montagnes du Thibet. Par bonheur que cette religion monacale si sévère n'a pas pu davantage changer le génie de la nation que ses besoins et son climat. L'habitant des montagnes cherche à se faire absoudre de ses péchés et vit content et en bonne santé. Il tue des animaux et s'en nourrit tout en continuant à croire à la transmigration des âmes, il célèbre joyeusement et pendant quinze jours le temps des noces, bien que ses prêtres vivent dans la perfection du célibat qu'ils ne cessent de prêcher. Ainsi les opinions et les besoins des hommes se sont limités et modifiés jusqu'à ce qu'ils aient fini par s'équilibrer. Quel malheur pour l'humanité si toutes ces croyances qui ont cours chez les diverses nations étaient strictement mises en pratique! Mais généralement on se borne à croire aux dogmes sans obéir aux préceptes et ce moyen terme d'une conviction stérile et sans effet, est ce que l'on appelle la foi. Il ne faut pas se figurer que parce qu'il adore une petite idole d'argile et les excréments sacrés du Lama, le

(1) Tibetan, *Georgii alphabet.* Romæ, 1762. Ouvrage d'une rare érudition. V. aussi les relations de Pallas dans les *Nordische Beitrage,* vol. IV, p. 271, et l'essai le plus complet que nous ayons sur le Thibet, dans la correspondance de Schlözer, vol. V.

Kalmouck conforme en quoi que ce soit sa manière de vivre aux exemples de perfection qu'il reçoit du Thibet.

Il est à remarquer cependant que ce système des Lamas, quelque peu de sympathie qu'il inspire, loin d'avoir nui à l'humanité, a eu, dans une certaine mesure, son utilité réelle. C'est grâce à lui, qu'un peuple grossier et idolâtre et qui se dit lui-même descendu d'une race de singes, s'est élevé à une civilisation assez avancée sous plusieurs rapports, civilisation à laquelle le voisinage de la Chine n'a, du reste, pas peu contribué. Une religion née dans l'Inde devait prescrire la propreté du corps : ainsi les Thibétains ne devaient pas vivre comme les sauvages habitants des steppes tartares et même cette chasteté outrée, tant recommandée par leurs Lamas a été un frein pour nombre d'entre eux; et la modestie, la tempérance et la réserve qui président aux rapports des deux sexes sont au moins un acheminement vers cet état de perfection qu'il est peut-être plus dans la destinée de la race humaine de poursuivre que d'atteindre. La doctrine de la métempsychose, porte à être compatissant envers les créatures vivantes et les rudes habitants des rochers et des montagnes pouvaient-ils être retenus par une chaîne plus douce que par cette opinion et par la croyance aux châtiments et aux peines de l'enfer. En somme, la religion du Thibet est une sorte de souveraineté papale semblable à celle qui a régné en Europe pendant les sombres années du moyen âge, sans avoir ce caractère d'ordre et de morale qui est si remarquable dans le culte des Mongols et des Thibétains. L'humanité doit également à la religion de Schaka d'avoir introduit parmi ces montagnards et même jusque chez les Mongols quelques connaissances et un langage écrit, c'est à dire les germes d'une civilisation qui se prépare pour ces contrées.

Les voies de la Providence sur les nations sont lentes, mais tel est l'ordre de la nature. Dès les temps les plus reculés, des

gymnosophistes et des talapoins, c'est à dire des contemplatifs solitaires, paraissent dans l'Orient : leur climat et leur nature les invitaient à ce genre de vie. Recherchant le silence et le calme, fuyant le tumulte des hommes, ils se contentaient des faibles jouissances que leur offrait la nature. L'Oriental est sérieux, mesuré, sobre et taciturne : il se laisse volontiers entraîner au courant de son ardente imagination qui devait nécessairement le conduire à la contemplation de la nature universelle, à des méditations sur l'origine des mondes, sur la mort et le renouvellement des êtres. La cosmogonie aussi bien que la métempsychose des Orientaux sont des représentations poétiques de ce qui est et de ce qui sera, telles que pouvaient les imaginer une intelligence limitée et un cœur passionné. « Je vis et je jouis pendant la courte durée de mon existence; pourquoi tout ce qui m'entoure ne jouirait-il pas de la vie au même titre, sans que je vienne porter le trouble dans l'exercice de cette jouissance? » De là découle la morale des Talapoins, si pleins d'abnégation et qui ne cessent de proclamer le néant des choses, l'éternel changement de formes dans l'univers, les souffrances du cœur de l'homme rempli d'impuissants désirs et l'instabilité de ses joies : de là aussi ces préceptes si doux et si humains qui commandent à l'homme d'épargner sa vie et celle des êtres qui l'entourent, préceptes que célèbrent leurs hymnes et leurs sentences. Cette morale, ils ne l'ont pas plus empruntée à la Grèce que leur cosmogonie, car toutes deux elles sont les véritables enfants de la fantaisie et des impressions que leur climat a fait naître. Tout en elle porte le caractère de l'exagération, à tel point qu'il n'y a que les solitaires indiens qui puissent vivre d'après les doctrines des Talapoins : encore ces doctrines sont-elles tellement enveloppées de fables vagues que si jamais une Schaka a vécu, il lui serait fort difficile de se reconnaître dans ces traits nombreux qui lui

sont prodigués par une reconnaissance et une louange exagérées. D'ailleurs où un enfant puise-t-il les premiers éléments de la sagesse et de la morale, si ce n'est dans les fables? Et la plupart de ces nations, éternellement plongées dans le doux sommeil de la pensée, ne sont-elles et ne resteront-elles pas toujours à l'état d'enfance? Ne faisons donc pas un grief à la Providence de n'avoir pas établi dans la nature humaine un ordre autre que celui qui est et qui devait être. Elle a tout rattaché à la tradition et les hommes ne pouvaient transmettre que ce qu'ils avaient ou ce qu'ils connaissaient. Toute chose dans la nature, et par conséquent aussi la philosophie de Boudha, est bonne ou mauvaise, suivant l'usage qu'on en fait : d'un côté elle fait naître, et elle entretient des sentiments purs et élevés, de l'autre elle entretient cet esprit d'indolence et de paresse, déjà si puissant. Elle a changé de forme suivant les contrées où elle a fleuri, mais partout où elle s'est montrée, elle s'est élevée au moins d'un degré au dessus du grossier paganisme, première aspiration à une morale plus pure, rêve d'une pensée incertaine qui cherche à saisir l'énigme de l'univers.

CHAPITRE IV

L'HINDOSTAN.

Bien que la doctrine des Brahmes ne soit qu'une branche de ce système religieux si répandu qui, du Thibet au Japon, a formé tant d'empires et tant de sectes, néanmoins elle mérite d'être étudiée attentivement dans le lieu de son origne, où elle a établi le gouvernement le plus étonnant et peut-être le plus durable qui soit au monde. Je veux parler de la division des peuples hindous en quatre castes au moins, gouvernées par les Brahmes qui forment la première. Il n'est pas vraisemblable qu'ils se soient servi de la force pour obtenir cet empire, car ils ne font pas partie de la caste guerrière qui, avec le roi lui-même, leur est inférieure; et nulle part, pas même dans leurs fables, on ne les voit appuyer leurs droits sur de semblables bases : ils tirent leur puissance de leur origine, selon laquelle ils se vantent d'être sortis de la tête de Brahma, tandis que les soldats seraient seulement sortis de sa poitrine et les autres castes de ses membres inférieurs. C'est sur cette base que repose tout le système des lois et des institutions en vertu desquelles ils forment une caste à part, qui est à la nation ce

que la tête est au corps. Cette division par castes se retrouve dans d'autres contrées et marque les premiers essais d'une société naissante. Imitant en cela la nature qui partage les arbres en branches, les peuples se sont partagés en tribus et en familles. Il en fut de même de l'Égypte, où les arts et les métiers étaient héréditaires, et le fait de voir les prêtres et les sages occuper le premier rang, se remarque également chez un très grand nombre de peuples. Il me semble qu'il doit en être ainsi à cette époque de la civilisation, puisque la sagesse l'emporte sur la force et que dans ces temps reculés la science politique était pour ainsi dire monopolisée par la caste des prêtres. Ce n'est qu'avec une plus grande diffusion de la lumière que cette caste a perdu de son importance et c'est pour cela que généralement ils se sont toujours opposés à ce que le peuple fut éclairé et instruit.

Nous trouvons dans l'histoire de l'Indostan, qui ne nous est encore que fort peu connue, des renseignements précieux sur l'origine des Brahmes (1). D'après ce que nous y voyons, Brahma, homme sage et instruit, auquel on doit la découverte de plusieurs arts et notamment celle de l'écriture, aurait été le vizir d'un des anciens rois, Crishna, dont le fils a opéré la division si connue de son peuple en quatre castes. Le fils de Brahma fut placé par lui à la tête de la première, qui renfermait les astrologues, les médecins et les prêtres. Il nomma quelques nobles gouverneurs héréditaires des provinces et c'est d'eux que descend la seconde caste. La troisième devait se livrer à la culture du sol et la quatrième à celle des arts : division qui devait durer éternellement. Il éleva pour les philosophes la ville de Bahar, et comme le siége de son empire et les écoles les plus anciennes des Brahmes se trouvaient sur les bords du

(1) Dow's *Hist, of Hindost*, vol. I, p. 10, 11.

Gange, on se rend facilement compte du motif pour lequel les Grecs et les Romains en ont parlé si brièvement, car il paraît que les parties intérieures de l'Inde leur étaient inconnues. Hérodote ne décrit que les peuples situés sur l'Indus et les contrées septentrionales de la péninsule au delà du Gange; Alexandre, lui, ne s'est avancé que jusqu'à l'Hyphasis. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les peuples de l'Occident n'aient eu d'abord que des données générales très vagues sur les Brahmes, c'est à dire sur des philosophes solitaires, vivants comme les Talapoins; les notions qu'ils ont pu obtenir plus tard sur les Samanéens et les Germains, établis sur le Gange, la division du peuple par castes et la doctrine de la transmigration des âmes étaient également fort obscures. Quoi qu'il en soit, ces données si incomplètes prouvent la haute antiquité de l'institution des Brahmes, institution qui a pris naissance sur le Gange, ce que démontrent d'ailleurs les anciens monuments de Jagrenat (1), de Bombay et d'autres parties de la péninsule. Aussi bien les idoles que la construction entière des temples sont tout à fait appropriées au caractère de cette mythologie qui s'est répandue depuis les rives sacrées du Gange jusque dans les parties les plus reculées de l'Inde, toujours plus respectée à mesure que les peuples étaient plus ignorants. Le Gange, qui a vu naître les Brahmes, les voit encore célébrer sur ses bords ses rites principaux, bien que cet ordre, tout comme ceux des Lamas, des Lévites, des prêtres égyptiens, etc., soit aussi bien politique que religieux et entre comme élément primitif dans la constitution de l'Inde.

Quelle immense influence cet ordre n'a-t-il pas exercé pendant des milliers d'années sur la pensée humaine, influence tellement grande que, malgré la domination mongole qu'il a dû

(1) *Zend-Avesta*, trad. d'Anquetil, vol. I, p. 81 ; *Voyage de Niebuhr*, vol. II.

subir si longtemps, son importance et ses doctrines sont restées immuables, et que son action sur les mœurs et le genre de vie des Hindous est si puissante qu'une autre religion n'en a peut-être jamais produit de semblable (1)! Tout chez ce peuple est son œuvre manifeste : son caractère, sa manière de vivre, ses coutumes, ses détails les plus infimes, sa langue, son génie; et quoique cette religion ne laisse pas que d'être parfois incommode et tyrannique, les castes, même les plus inférieures, la respectent à l'égal des lois divines les plus sacrées. Il n'y a que des malfaiteurs, des misérables expulsés de leur caste ou de pauvres enfants abandonnés qu'on voie embrasser une religion étrangère. Jamais, quelque malheureux qu'il soit, l'Indien ne dépouillera ce sentiment d'orgueil et de supériorité vis-à-vis de l'Européen qu'il sert sans lui porter envie : preuve évidente que jamais aussi, tant qu'il existera, ce peuple ne s'alliera à un autre. Il est hors de doute que c'est dans le caractère de la nation et celui du climat qu'il faut chercher l'explication d'un phénomène jusqu'ici sans exemple; car est-il un peuple qu'on puisse comparer à l'Hindou pour la patience, la soumission et la paix de l'âme? Si l'Hindou se refuse avec tant de persistance à adopter les préceptes et les usages étrangers, c'est que déjà l'institution de Brahma occupe son âme tout entière, remplit sa vie, absorbe ses pensées à l'exclusion de toute autre. De là ces cérémonies, ces fêtes si souvent répétées, ces dieux innombrables, ces fables, ces lieux consacrés, ces œuvres méritoires qui depuis l'enfance saisissent et occupent son imagination et lui rappellent, à chaque pas qu'il fait dans la vie, ce qu'il est et ce qu'il doit être. Tous les efforts de l'Europe sont venus échouer contre cet assujettissement de la pensée qui ne finira, croyons-nous, qu'avec le dernier Indien.

(1) V. Dow, Hollwell, Sonnerat, Alex. Roos, Mac-Intosh, *Les Relations des missionnaires de Halle*; *les lettres édifiantes, etc.*

La question du bien et du mal est toujours compliquée lorsqu'elle a trait aux institutions humaines. Il est évident que le système des Brahmes devait être bon lors de son établissement et c'est à ce caractère de bonté qu'il a dû de se répandre sur un espace aussi considérable, de pénétrer à une si grande profondeur et de durer tant de siècles. La pensée humaine cherche toujours à se débarrasser, dès qu'elle le peut, des liens qui la retiennent captive, et bien que l'Hindou soit doué d'une patience plus grande que n'importe quel peuple, il est peu probable qu'il aurait jamais pris goût à une chose absolument mauvaise. D'un autre côté, on est forcé de reconnaître que les Brahmes ont tellement développé, chez ces peuples, la douceur, la politesse, la tempérance et la chasteté que la plupart du temps la comparaison avec les Européens est fatale à ces derniers, qui paraissent à côté de l'Hindou des hommes dégradés par l'ivresse et le vice. Leurs manières et leur langage sont élégants sans avoir rien de forcé ; calmes, bienveillants, propres à l'excès, simples dans leur manière de vivre, ils élèvent leurs enfants avec une douceur remarquable. Ils ne sont nullement dépourvus de connaissances, mais où ils excellent c'est dans leur paisible et laborieuse industrie et dans les arts d'imitation ; même les classes les plus inférieures apprennent à lire, à écrire et à calculer. Instituteurs zélés de la jeunesse, les Brahmes ont, à ce titre et pendant de longs cours de siècles, rendu d'inappréciables services à l'humanité. Voyez dans les relations des missionnaires de Halle, de quel jugement droit, de quel caractère bienveillant les Brahmes et les habitants de Malabar font preuve dans leurs questions, leurs réponses, leurs objections, leur manière d'être en général, et il est peu probable que vous serez tenté de vous ranger du côté des étrangers qui ont accepté la mission de les convertir. L'idée capitale des Brahmes au sujet de la divinité est si grande et si haute, leur morale si

élevé et si pure, leurs fables même, lorsqu'on les examine attentivement, sont si délicates et si gracieuses que nous ne pouvons faire remonter jusqu'à leurs auteurs la responsabilité des absurdes dégradations qu'elles ont subies en passant par la bouche du peuple. On doit également savoir gré aux Brahmes d'avoir su, malgré toutes les oppressions des mahométans et des chrétiens, conserver pure et intacte leur langue si belle et si riche (1), sauver quelques débris de l'astronomie, de la chronologie, de la physique, de la jurisprudence, de la haute antiquité (2); car l'usage presque mécanique qu'ils font de ces sciences suffit à leur vie et ce qui empêche leur développement est ce qui en assure la puissance et la durée. Au reste, les Hindous ne persécutent personne; ils laissent chaque étranger libre dans sa religion, dans ses connaissances, dans sa manière de vivre. Pourquoi n'en agirait-on pas de même à leur égard? pourquoi, tout en reconnaissant qu'il a conservé les erreurs que la tradition leur a léguées, ne pas lui accorder qu'il est un peuple de bonne volonté? De toutes les sectes de Fo qui embrassent la partie occidentale de l'Asie, celle-ci est la plus florissante; elle est plus instruite, plus humaine, plus noble et plus utile que toutes celles des Bonzes, des Lamas et des Talapoins.

Il faut, néanmoins ici, comme dans toutes les institutions humaines, faire une grande part à l'imperfection des choses. Ainsi le résultat inévitable de la loi qui partage entre des castes héréditaires les différents états de la société est d'arrêter tout développement, tout perfectionnement dans les arts. Ce qu'il y a surtout là d'odieux, c'est le mépris avec lequel sont traités les Parias dont se compose la dernière caste. Ils sont non seu-

(1) V. *Halhed's Grammar of the Bengal language, printed at Hoogly in Bengal*, 1778.

(2) *Voyage de le Gentil dans les mers de l'Inde*, p. 1. Halhed's *Code of Gentoo-Laws*.

lement condamnés aux fonctions les plus abjectes, mais encore ils ne peuvent avoir aucun commerce avec les autres castes, ils n'ont aucun des droits de l'humanité, la religion n'a pour eux aucune consolation; nul n'ose toucher un Paria et son regard seul suffit pour prafaner un Brahme. Quoi qu'on fasse pour expliquer cet état d'abaissement social et qu'on dise, entre mille autres raisons, que les parias sont les débris d'un peuple subjugué, toujours est-il qu'aucune de ces causes ne se trouve suffisamment confirmée par l'histoire et il est une chose qu'on ne peut contester, c'est qu'en eux-mêmes, ils ne diffèrent nullement des autres Hindous. Dans le cas actuel, comme dans plusieurs parties obscures et confuses de l'antiquité, on doit admettre l'existence d'un règlement primitif des plus rigoureux qui soumettait les pauvres, les malfaiteurs et les réprouvés à une flétrissure dont leur innocente et nombreuse postérité a supporté le joug avec une miraculeuse patience. Le mal ne vient que de cette division en familles; division qui laisse à quelques-uns tout le poids de la vie, poids rendu plus lourd encore par les prétentions des autres castes à une pureté inviolable et sans partage. Or, quoi de plus naturel que de voir le Paria finir par regarder l'état dans lequel il se trouve comme un châtiment du ciel et, suivant les doctrines de la métempsychose, comme une expiation de crimes commis dans une vie antérieure? En somme, cette hypothèse de la transmigration des âmes, quelque majestueuse qu'elle ait pu paraître à celui qui l'imagina le premier et quelqu'heureuse influence qu'elle ait pu exercer, cette hypothèse, dis-je, a nécessairement fait beaucoup de mal, comme toute opinion qui va au delà du cercle de l'expérience humaine. Ainsi, en même temps qu'elle excitait une pitié souvent mal placée pour tout ce qui a vie, elle diminuait la véritable sympathie de l'homme pour les misères de sa propre race; ainsi les malheureux étaient de simples criminels

qui expiaient leurs fautes passées ou des hommes, frappés par le destin qui trouveraient, dans une vie future, la récompense de leurs vertus. C'est ainsi qu'on remarque chez l'Indien si doux, un manque de compassion qui s'explique par son organisation et par sa soumission profonde et absolue au destin éternel : soumission qui semble plonger l'homme dans un abîme et émousser l'activité de ses sentiments. La coutume des veuves de se brûler sur le bûcher de leurs époux doit également être comptée comme une des conséquences les plus barbares de cette doctrine; car, quelle que soit la cause de cette coutume, soit qu'on la considère comme un châtiment ou que quelques grandes âmes s'en soient fait un objet d'émulation, il est certain que le système des Brahmes a ennobli ce hideux abus. Que cet usage si cruel ait rendu la vie de l'homme plus précieuse à la femme puisqu'elle ne s'en sépare pas même dans la mort et qu'il y a honte pour elle à lui survivre, soit! Mais la grandeur, l'immensité du sacrifice est-elle en rapport avec la valeur réelle d'une coutume à laquelle un préjugé tacite a seul donné force de loi? Enfin, je ne m'arrêterai pas à ces fraudes et à ces superstitions sans nombre qui accompagnent inévitablement le système des Brahmes, alors que l'astronomie, la chronologie, la religion et la médecine, perpétuées par la tradition orale, sont préposées, mystérieux secret, à la garde d'un caste unique : ce système devait avoir pour résultat d'assouplir une nation toute entière au premier joug venu. La caste des guerriers, de son côté, ne pouvait tarder à perdre toute habitude de la guerre, subordonnée qu'elle était à une caste qui avait en horreur toute effusion du sang. Il eût fallu qu'un peuple aussi ami de la paix habitât une île isolée, loin des yeux d'un conquérant; mais au pied des montagnes où vivent ces nombreuses hordes de féroces mongols, animaux de proie à face humaine, sur les rives de ces mers dont les ports voient débarquer la lie des aventuriers de

l'Europe, comment les pauvres Hindous auraient-ils pu se maintenir avec leurs pacifiques institutions? C'est ce qui arriva à la constitution de l'Hindoustan : déchirée tant par les guerres intestines que par les guerres extérieures, elle finit par tomber sous le joug des puissances maritimes européennes, joug sous lequel elle épuise ses dernières forces.

Cruel dénouement des destinées des peuples! et cependant ce n'est là que l'ordre naturel des choses. Dans la contrée la plus belle et la plus riche du monde, l'homme devait de bonne heure s'élever aux nobles conceptions, embrasser la nature d'un vaste regard, adoucir ses mœurs et se donner des institutions régulières : mais sous un pareil climat son activité devait s'énerver jusqu'à ce qu'il devint la proie de tous les brigands qui cherchaient fortune dans cet heureux pays. Depuis les temps les plus reculés, le commerce des Indes Orientales a été regardé comme un des plus productifs. Une nation intelligente et active envoyait dans d'autres climats par terre et par mer tous les produits de son sol et de son industrie et longtemps son éloignement et sa situation isolée lui permirent de vivre dans cet état de calme et de paix qu'elle aimait tant. Il en fût ainsi jusqu'à l'arrivée des Européens pour lesquels il n'existe pas de distance et qui se taillèrent à eux-mêmes des royaumes dans cet immense empire. Jamais les richesses de tous genres qu'ils ont rapportées de ces contrées lointaines ne compenseront le mal qu'ils ont fait à un peuple innocent. Cependant la main de la Providence se montre ici; ou elle étendra la chaîne du genre humain ou elle brisera le nœud qui la retient.

CHAPITRE V

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE CES ÉTATS.

Jusqu'à présent nous avons étudié l'histoire de ces constitution politiques de l'Asie qui se vantent de la plus haute antiquité et de la durée la plus longue. Voyons maintenant quelle fut leur part dans l'histoire de l'humanité et quelle somme d'instruction peut retirer de cette étude la philosophie de l'histoire du genre humain.

1° Toute histoire suppose une origine; l'histoire des États et de la civilisation doit donc avoir un commencement : mais que de ténèbres enveloppent cette origine chez toutes les nations qui ont fait jusqu'ici l'objet de notre examen! Si ma voix avait un retentissement assez puissant, je ne pourrais qu'engager les archéologues les plus habiles et les plus pénétrants à étudier l'origine de la civilisation en Asie, chez les peuples et dans les empires les plus célèbres, sans s'appuyer sur de vaines hypothèses et en se soustrayant au joug de toute opinion particulière. Ce qui pourrait jeter un grand jour sur le système entier de leur civilisation, dont les premiers germes ne se retrouvent pas plus dans Selinginskoy que dans la Bactriane, ce serait

d'étudier avec soin les ouvrages qui traitent de ces peuples, leurs langues, leurs monuments, leurs caractères écrits, les débris les plus anciens de leur mythologie, des principes et des règles qu'ils observent dans les quelques sciences qu'ils cultivent encore, surtout si, possédant bien ces éléments divers, on les comparait avec le lieu qu'ils habitent et les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux. Les actives recherches de *Deguignes*, de *Bayer*, de *Gatterer* et de quelques autres; les hypothèses hardies de *Bailly*, de *Paw*, de *Delisle*, etc., tant d'efforts utiles pour recueillir et mettre au jour les langues et les monuments de l'Asie, voilà de bons et de nombreux matériaux pour la construction d'un édifice dont je souhaiterais beaucoup voir poser la première pierre. Peut-être qu'alors apparaîtraient à nos yeux les ruines de cette *Protogée* (monde primitif) qui déjà se révèle d'elle-même à nous dans tant de monuments de la nature.

2° Ce mot « civilisation d'un peuple » est difficile à définir, difficile à concevoir dans son idée fondamentale et plus difficile encore est-il de mettre en pratique l'idée qu'il représente. Qu'un étranger qui arrive dans une contrée nouvelle, instruise la nation tout entière, qu'un monarque édicte des lois qui feront naître la civilisation, c'est ce qui ne peut se produire que par le concours de circonstances nombreuses et inattendues; car l'éducation, l'expérience et les exemples forment seuls les hommes. De là vient que toutes les nations ont eu recours à ce moyen d'introduire dans le corps politique, au premier rang, ou du moins dans un rang intermédiaire, une classe d'hommes qui avaient pour mission d'instruire, d'élever et d'éclairer les autres. Que ces institutions ne soient que le signe d'une civilisation encore bien imparfaite, toujours est-il qu'elles n'en sont pas moins indispensables à l'enfance de l'espèce humaine car, partout où elles ont fait défaut les peuples sont

restés plongés dans l'ignorance et la dégradation. Ainsi des Brahmes, des Mandarins, des Talapoins, des Lamas ont été nécessaires à toutes les nations pendant leur enfance politique et nous voyons en effet que cette classe d'hommes a seule répandu des germes de civilisation dans les parties les plus reculées de l'Asie. C'est donc avec raison que l'empereur Yao peut dire à ses serviteurs Hi et Ho (1) : « Allez devant vous et observez les étoiles, observez le cours du soleil et divisez l'année. » Si Hi et Ho n'étaient pas astronomes, que signifierait ce commandement impérial?

3° Il y a une grande différence entre la culture des lettrés et celle des peuples; l'homme instruit doit posséder des connaissances dont il fera application au profit de l'État : c'est un dépôt à la garde duquel il est préposé et qu'à son tour il confie à ceux de son rang et non point au peuple. Il en est de même parmi nous des mathématiques supérieures et de nombre d'autres connaissances qui ne sont pas d'un usage général et qui ne conviennent par conséquent pas au peuple. Il en était de même aussi, dans les constitutions politiques de l'antiquité, des sciences occultes que le prêtre ou le Brahme conservait soigneusement dans sa caste, d'autant plus qu'elles en formaient un des attributs et que les autres classes avaient des occupations déterminées. On peut encore en dire autant de l'Algèbre qui, pour beaucoup d'hommes est encore à l'état de science occulte, bien que cependant aucune loi ne défend d'en répandre la théorie. Or, par suite d'une très fausse interprétation, nous avons, sous plusieurs rapports, confondu l'éducation des lettrés et celle du peuple et élevé l'une presqu'à la hauteur de l'autre. Les anciens législateurs qui pensaient plus en hommes, ont eu sur ce sujet des idées beaucoup plus justes. Ils ont donné la

(1) Schuking, *Édition de Deguignes.*

bonne morale et les arts utiles pour base à l'éducation populaire. Ils croyaient que les grandes théories, même philosophiques et religieuses, étaient tout aussi inutiles qu'inaccessibles au peuple. De là cette ancienne méthode d'instruire à l'aide des fables et des allégories, méthode conservée encore par les Brahmes de nos jours lorsqu'ils s'adressent aux classes illettrées. De là cette distinction que l'on remarque en Chine entre la croyance et les idées générales, suivant les classes du peuple, distinction que le gouvernement lui-même entretient et propage. Si donc nous voulions établir un terme de comparaison entre la civilisation d'un peuple de l'Asie Orientale et celle d'un des peuples qui nous entourent, il faudrait d'abord savoir en quoi ils font consister l'un et l'autre l'éducation nationale et de quelle classe d'hommes on veut parler. Qu'une nation ou quelqu'une de ses parties soit en possession d'une bonne morale et d'un certain nombre d'arts utiles; qu'elle ait les qualités et les idées nécessaires au genre de ses travaux et et au bonheur de sa vie, elle a toutes les lumières dont elle a besoin, alors même qu'elle ne peut expliquer le phénomène des éclipses que par la fable bien connue du dragon. Qui sait si cette fable ne fut pas imaginée par les législateurs, pour empêcher les hommes des classes inférieures de s'abstenir à l'étude des cours du soleil et des astres. C'est en vain que je voudrais me persuader que tous les individus d'une nation ne sont sur la terre que pour acquérir une idée métaphysique de Dieu, idée—qui souvent repose en dernière analyse sur un mot vide de sens—idée sans laquelle ils tomberaient au dessous de la condition des animaux, dans un profond état de barbarie et de superstition. Le Japonais est-il prudent, brave, adroit, utile, son éducation est ce qu'elle doit être, quoi qu'il pense de Boudha et d'Amida. Vous raconte-t-il sur ces personnages des histoires fabuleuses, racontez lui en d'autres, il y aura compensation.

4° Et même le bonheur essentiel d'un État ne dépend pas du progrès indéfini des lumières, du moins suivant les idées de l'antiquité orientale. En Europe, les savants forment une classe à part — ouvrage des siècles — soutenue artificiellement par le zèle jaloux des peuples, quoiqu'il ne soit pas, pour la nature, d'une utilité immédiate, de nous voir atteindre le point culminant des connaissances, but de nos efforts. Animée d'un vif esprit d'émulation, riche de toutes les ressources que, dans ces derniers siècles, elle a été chercher dans toutes les parties du monde, l'Europe entière, transformée en un véritable monde savant, que le philosophe seul analyse et étudie et que l'homme d'État sait mettre à profit. Une fois entrés dans cette voie, il nous est impossible de rester stationnaires : l'image trompeuse et fantastique de la perfection et de l'omniscience voltige devant nos yeux, nous ne l'atteindrons probablement jamais, mais elle nous tiendra en mouvement aussi longtemps que subsistera la constitution politique de l'Europe. Il n'en est pas de même des nations qui ne sont pas emportées dans ce tourbillon rapide. Ainsi la vaste Chine, abritée de toutes parts par ses montagnes élevées, ne présente dans toute son étendue qu'une forme politique unique : toutes ses provinces, alors même que de profondes différences séparent ses habitants, reposent sur les bases d'une constitution séculaire; entre elles point de rivalité si ce n'est dans la soumission la plus absolue. De même que l'ancienne Bretagne, l'île du Japon traite tous les étrangers en ennemis; comme un monde isolé, elle s'élève du sein de ses rochers arides et de sa mer orageuse. On peut en dire autant du Thibet qu'entoure une ceinture de montagnes et de peuples sauvages; autant de la constitution des Brahmes sur laquelle un joug de fer pèse depuis tant de siècles. Comment les germes de la science du proprès, qu'en Europe on voit fleurir même sur les rochers les plus stériles, auraient-ils pu fructifier dans

ces contrées? Comment ces peuples auraient-ils reçu ce fruit des mains dangereuses de ces Européens qui leur ont tout enlevé, et la sûreté politique et le sol même de leur pays? Aussi, après quelques tentatives, chaque limaçon s'est retiré dans sa coquille et a refusé les plus belles roses que lui offrait le serpent. La science de leurs prétendus lettrés est parfaitement en rapport avec l'état de leur pays et la Chine même n'a accepté des jésuites si prévenants que ce dont elle croyait absolument ne pouvoir se passer. Peut-être que sous la pression de la nécessité elle eût accepté davantage; mais comme les hommes en général, et surtout les grands corps politiques, se renferment dans une fierté obstinée et ne cèdent à une tardive innovation que sous la puissante menace d'un danger imminent, cette nation reste stationnaire, sans pour cela être incapable d'une science plus grande. Les moteurs lui manquent car chez elle l'habitude primitive a une grande force et agit dans le sens contraire des moteurs qui pourraient la faire sortir de cet état. L'Europe elle-même! Combien de temps n'a-t-elle pas mis à apprendre les arts les plus utiles.

5° Un royaume peut être ou considéré en lui-même ou comparé avec d'autres. L'Europe doit nécessairement faire usage de ces deux méthodes dont la première peut s'appliquer aux empires de l'Asie. Aucun d'eux, en effet, ne s'est mis à la recherche de mondes nouveaux qui devaient étayer sa grandeur ou l'enrichir de leurs tributs empoisonnés; chacun se sert de ce qu'il a et s'en contente. La Chine, pénétrée du sentiment de sa faiblesse, défend l'exploitation de ses mines d'or et son commerce extérieur est considérable, sans cependant qu'aucun pays étranger se trouve courbé sous son joug. Guidées par cette parcimonieuse sagesse, ces contrées ont au moins retiré de leur conduite un avantage positif, celui de tirer de leurs richesses intérieures un parti d'autant plus avantageux qu'elles reçoivent

moins de secours de l'étranger. Nous autres Européens, nous quittons tout, pour parcourir le monde, soit comme marchands, soit comme pirates. Aussi dans la Grande-Bretagne, elle-même, l'agriculture est-elle de beaucoup inférieure à celle de la Chine ou du Japon. Nos corps politiques, semblables à des bêtes de proie insatiables, dévorent tout ce que l'étranger leur envoie, le bien et le mal, le poison et l'antidote, le café et le thé, l'or et l'argent et ils puisent dans la fièvre qui les brûle une incroyable énergie. Ces pays, au contraire, dont nous venons de parler, ne comptent que sur leur vitalité intérieure : à l'exemple de la marmotte, ils traînent une vie calme et languissante, qui remonte déjà loin dans les siècles et qui peut se prolonger longtemps encore, à moins qu'une circonstance étrangère ne vienne brusquement les faire sortir de leur paisible léthargie pour les plonger dans l'éternel sommeil. On sait maintenant qu'en toutes choses les anciens visaient à la plus longue durée, tant dans leurs systèmes politiques que dans leurs monuments. Quant à nous, nous vivons à pleins poumons et nous dévorons la rapide carrière que la destinée nous a marquée.

6° Enfin, tout, dans les choses humaines et terrestres, dépend du temps et du lieu, de même que chaque nation obéit à son caractère et tire de là sa valeur et sa force. Si des liens suivis avaient uni l'Asie orientale à l'Europe, il y a longtemps qu'elle aurait cessé d'être ce qu'elle est ; si le Japon n'eût pas été une île, il aurait eu sans doute des destinées bien différentes ; si tous ces royaumes devaient se former de nos jours, il est certain qu'ils ne commenceraient plus comme ils ont commencé il y a trois ou quatre mille ans. Cet animal, que nous appelons la terre et qui nous porte sur son dos arrondi, est plus vieux aujourd'hui de quelques milliers d'années. Au reste, c'est une chose bien étonnante que cet instinct merveilleux que nous appelons l'esprit originel, le caractère d'un peuple. Inexplicable

autant qu'inaltérable, il est aussi vieux que la nation et la contrée qu'elle habite. Le Brahme appartient à son sol et il se figure qu'aucun autre n'est digne de sa sainte nature. Les Siamois et les Japonais pensent de même : transportés hors de leur pays, ils végètent tristement comme des plantes à qui manquerait la terre natale. Ce que l'Indien solitaire pense de son Dieu, le Siamois de son empereur, n'est pas ce que nous en pensons; les mots de génie et de liberté, d'honneur et de beauté éveillent chez eux des idées qui ne sont pas les nôtres. Ils admettent parfaitement la vie claustrée des femmes indiennes; pour tout autre que pour eux, la vaine pompe des mandarins ne serait qu'une parade ridicule. Il en est ainsi de tous ces usages si variés dont se compose le génie des peuples, de tout ce qui apparaît sur la terre. Comme l'asymptote de l'hyperbole, est-il dans la destinée du genre humain d'approcher par une progression infinie d'un point de perfection qu'elle ne connaît pas et que, semblable à Tantate, elle ne doit pas atteindre. Vous, peuples de la Chine et du Japon, vous, Lamas et Brahmes, vous continuez cet interminable pèlerinage, dans le calme et la paix. Vous ne vous préoccupez pas de ce point qui fuit toujours et vous restez ce que vous étiez il y a des milliers d'années.

7° Ce qu'il y a de consolant pour le philosophe qui étudie l'histoire de l'humanité c'est de voir que la nature, à côté des maux qu'elle a répandus dans l'espèce humaine, a toujours mis le baume qui doit adoucir ses blessures. Le despotisme asiatique, ce joug odieux de l'humanité, ne pèse que sur des nations qui consentent à le supporter, c'est à dire qui en sentent moins le lourd fardeau. L'Hindou, que les angoisses de la faim ont épuisé et qui voit la meute acharnée suivre déjà son corps défaillant, prêt à devenir sa proie, l'Hindou laisse venir la mort avec calme; il se dresse et s'appuie contre un arbre pour mourir debout, pendant que les chiens avides attachent leur

regard perçant sur son visage pâle et éteint. Nous n'avons pas d'idée d'une pareille résignation, qui réside souvent dans un cœur livré aux passions les plus impétueuses. C'est elle, toutefois, qui, avec le climat et les facilités de la vie, fait l'office d'un bienfaisant antidote aux maux d'un gouvernement qui nous semble insupportable. Si nous vivions sous le même ciel que l'Hindou, nous ne supporterions certes pas une constitution aussi vicieuse et nous aurions l'intelligence et le courage de la changer; mais si nous nous endormions, nous n'aurions plus qu'à accepter la condition de l'indigène. Nature! ô toi, mère de toutes choses! à quels infiniment petits as-tu suspendu les destinées de l'espèce humaine! Un changement de forme dans la tête et le cerveau, une modification à peine sensible produite par le climat, l'origine et l'habitude dans la structure de l'organisation et des nerfs et voilà un changement complet dans le destin du monde et dans le système entier des idées et des actions humaines!

LIVRE XII

Nous voici sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; mais combien l'histoire a changé d'aspect dans cette partie de la terre! Babylone et Ninive, Ecbatane, Persépolis et Tyr n'existent plus. Des nations succèdent à des nations, des empires à des empires et jusqu'au nom et aux monuments les plus fameux de la plupart d'entre eux ont disparu de dessus la surface de la terre. Où sont les peuples qui ont porté les noms de Babylonien, d'Assyrien, de Chaldéen, de Mède, de Phénicien? Où sont leurs antiques établissements politiques? leurs empires et leurs villes gisent dans le néant et les peuples dispersés çà et là, errent sous d'autres noms.

D'où vient, au contraire, cette empreinte ineffaçable dont semblent marqués les empires de l'extrémité orientale? Plus d'une fois l'Indostan et la Chine ont été envahis par les Mongols et pendant de longs siècles, ils ont porté leur joug et cependant ni Pékin, ni Bénarès, ni les Lamas, ni les Brahmes n'ont disparu du monde. Cette différence de destinée s'explique d'elle-même, me semble-t-il, si l'on considère la différence des situations et des constitutions de ces deux régions. A l'orient de l'Asie, au delà de la grande chaîne de montagnes, les nations

du Sud, n'ont qu'un ennemi à redouter, les Mongols : pendant longtemps ces derniers ont parcouru paisiblement leurs steppes et quand ils ont envahi les provinces voisines, ils ne détruisaient pas, ils se bornaient à piller et à dominer. C'est ainsi que, pendant les siècles, plusieurs nations ont pu conserver leurs constitutions sous la domination mongole. Mais il n'en fut pas ainsi de ces peuples nombreux qui se pressaient entre le Pont-Euxin, la mer Caspienne et les côtes de la Méditerranée; le Tigre et l'Euphrate servaient de fils conducteurs aux hordes errantes. Dès le principe, la haute Asie était peuplée de nomades et plus on vit dans ce pays s'élever de cités florissantes et d'empires civilisés, plus ces tribus errantes, qu'enflammait la soif du pillage, avaient-elles de stimulants au vol et à la rapine et étaient-elles portées à attaquer des peuples que leur puissance même armait l'un contre l'autre. Babylone seule, centre si riche et si brillant du commerce de l'orient et de l'occident, combien de fois n'a-t-elle pas été prise et dépouillée! Sidon, Tyr, Jérusalem, Ecbatane et Ninive eurent-elles un sort meilleur! Ainsi cette partie de l'Asie nous apparaît comme une terre de désolation, où les empires ruinés tombent et disparaissent l'un après l'autre dans l'abîme de l'oubli.

Quoi d'étonnant à ce que plusieurs d'entre eux ont passé sans laisser de trace de leur nom, de leur passage même; car où trouver ces vestiges? La plupart de ces nations avaient une langue qui leur était commune et qui se divisait seulement en plusieurs dialectes. A la chute des empires, ces dialectes allèrent se perdre dans un mélange de chaldéen, de syriaque et d'arabe, qui fleurit encore aujourd'hui dans cette contrée, après avoir perdu toute trace des anciens peuples qui les parlaient. Surgis du sein d'une horde, ces peuples retombèrent dans leur condition première, sans emporter de marque durable de leur grandeur passée. Encore moins les mouvements si fameux de

Bélus et de Sémiramis pouvaient-ils donner à ces États l'immortalité d'une pyramide qui, cependant, n'était construite qu'en briques, séchées au feu ou au soleil et cimentées par du bitume: minés sourdement par l'action lente et silencieuse du temps, ils ne tardèrent pas à s'effondrer dans la poussière. Le tout-puissant despotisme des fondateurs de Ninive et de Babylone s'écroula insensiblement, et dans cette partie si célèbre du monde, nous ne retrouvons plus que des noms portés par des peuples qui ont été. Nous errons parmi les tombes glacées des monarchies passées et nous voyons l'ombre de leur antique gloire s'étendre sur la terre.

Et vraiment cette gloire fut si grande que, si nous faisons entrer l'Égypte en ligne de compte avec ces contrées, nous ne trouverons aucune partie du monde, pas même Rome ou la Grèce, qui puisse revendiquer d'avoir fait tant de découvertes et de les avoir perfectionnées; découvertes que l'Europe, et, par elle, toutes les nations de la terre se sont ensuite appropriées. Il est curieux de voir, d'après les récits des Hébreux, le nombre d'arts et d'industries qui, depuis les temps les plus reculés, étaient d'un usage général chez ces petites hordes errantes (1). L'agriculture avec divers instruments, le jardinage, la pêche, la chasse, l'entretien du bétail, l'art de moudre le blé, de cuire le pain, de préparer la nourriture, le vin, l'huile, de carder la laine, d'en faire des vêtements, de filer, de tisser la toile, de coudre, de peindre, de faire de la tapisserie, de la broderie, de frapper monnaie, de graver des sceaux, de tailler les diamants, de fabriquer le verre, de pêcher le corail, d'exploiter les mines, de forger, de faire différents travaux sur les métaux; de dessiner, de mouler et de fondre; la statuaire et l'architecture; la musique et la danse; l'écriture et la poésie; le

(1) V. Goguet, *Recherches sur l'origine des lois*; et Gatterer, *Courte esquisse d'histoire universelle*, vol. I, Gœttingue, 1785.

commerce par poids et mesure; la navigation le long des côtes; dans les sciences quelques éléments d'astronomie, de chronologie et de géographie, la physique et la stratégie, l'arithmétique, la géométrie et la mécanique; dans les institutions politiques, les lois, les tribunaux, la religion, les contrats, les châtiments et nombre de coutumes morales, nous trouvons tout cela en usage, dès les temps les plus reculés, chez les peuples de la haute Asie. C'est à tel point que nous devrions forcément regarder la civilisation de cette contrée comme les débris d'un monde antérieur, alors même qu'aucune tradition ne nous amènerait à cette conclusion. Ce ne furent que les peuples seuls qui s'écartèrent du centre de l'Asie et qui errèrent au hasard, qui devinrent sauvages et barbares, aussi devaient-ils être, tôt ou tard et par des voies différentes, ramenés à une seconde civilisation.

CHAPITRE I

BABYLONE, ASSYRIE, CHALDÉE.

Dans les vastes espaces de la Haute-Asie, si favorables aux nomades, les bords fertiles et riants du Tigre et de l'Euphrate ont dû sans doute attirer de bonne heure une foule de tribus de pasteurs; et comme ces lieux, qu'entourent d'un côté des montagnes, de l'autre des déserts, apparaissent comme un véritable paradis, les hordes errantes qui y arrivaient, ont dû désirer s'y fixer. Il est vrai qu'aujourd'hui ce pays a perdu beaucoup de sa beauté, maintenant que, depuis des siècles, il est abandonné, sans culture, aux dévastations des hordes qui le traversent; pourtant on retrouve encore quelques parties isolées qui viennent à l'appui des descriptions des anciens écrivains et justifient leur admiration (1). C'est donc là que se trouve le berceau des premières monarchies et le premier asile des arts utiles.

Dans le cours agité d'une vie errante est-il une entreprise qui devait séduire davantage l'imagination hardie d'un sheik aven-

(1) *Géographie de Büsching*, t. V, 1re division.

tureux, que le dessein de s'approprier les bords délicieux de l'Euphrate et d'en rester le maître, en se mettant à la tête de quelques hordes qu'il aurait unies. Les récits hébraïques donnent le nom de Nimrod à ce sheik qui établit sa domination sur les villes de Babylone, d'Edesse, de Nesibe et de Ctesiphon; et dans son voisinage ils placent un autre royaume, celui d'Assyrie, avec les villes de Resen, de Ninive, d'Adiaben et de Chalé. Nous verrons toutes les conséqueces de leur destinée entière sortir de la situation même de ces royaumes, de leurs caractères et de leur origine. Fondés par des peuples de races différentes, se limitant étroitement les uns les autres, que devait-il advenir des peuples qui les habitaient, peuples en qui se conservait vivace l'esprit querelleur des hordes? Ne devaient-ils pas vivre dans un état de guerre continuel, se déchirer entre eux, tomber l'un après l'autre sous un joug despotique et succomber à la fin sous les coups des montagnards du Nord qui les disperseraient çà et là? Voilà en abrégé l'histoire des empires du Tigre et de l'Euphrate; histoire qui n'a pu arriver jusqu'à nous sans altération, après avoir traversé tant de siècles et passé par la bouche de nations si diverses. L'histoire est cependant d'accord avec la fable quant à l'origine, au génie et aux constitutions de ces peuples. Issus de tribus errantes, faibles en nombre, ils ont toujours conservé le caractère pillard des hordes. Le despotisme même qui naquit avec eux, l'état de perfection des arts qui firent la renommée de Babylone, sont parfaitement en harmonie avec le génie de la contrée et le caractère national des habitants.

Car, que pouvaient être les premières villes bâties par ces monarques qui appartiennent autant à la fable qu'à l'histoire? Les fortifications d'une horde nombreuse, le camp fixe d'une tribu qui s'était emparée de ces contrées si riches et qui partait de là pour porter le pillage dans d'autres lieux. De là, la

vaste enceinte de Babylone, dès qu'elle se fut étendue sur les deux rives du fleuve. De là ses murailles et ses tours si élevées. Les murs étaient de simples remparts en terre cuite, qui étaient destinés à protéger un camp immense de nomades; des sentinelles veillaient sur les tours. Émaillée de jardins, la ville entière était, selon l'expression d'Aristote, un véritable Péloponèse. Les matériaux nécessaires à cette espèce d'architecture nomade se trouvaient en abondance dans le pays; principalement l'argile, dont ils faisaient des briques et le bitume dont ils apprirent à les cimenter. La nature venait ainsi en aide aux hommes dans leurs travaux; et une fois que les fondements eurent été établis dans le style nomade, il n'était pas difficile de les enrichir et de les embellir, lorsque la horde revenait de ses excursions, chargée de butin.

Et ces conquêtes tant célébrées d'un Ninus, d'un Sémiramis, etc., qu'était-ce autre que des incursions de pillards, semblables à celles des Arabes, des Kurdes et des Turcomans de nos jours. Les Assyriens eux-mêmes, dès leur origine, ne furent que des brigands des montagnes et ce n'est qu'au vol et au pillage qu'ils doivent d'avoir passé à l'immortalité. De tous temps les Arabes ont été attachés au service de ces conquérants du monde et l'on connaît la manière de vivre immuable de ces peuples, qui durera autant que les déserts de l'Arabie. Plus tard apparaissent sur la scène les Chaldéens (1) qui ne marquent leur passage dans l'histoire que par le vol et la dévastation, car le nom qu'il se sont fait dans les sciences n'est probablement qu'une partie du butin qu'ils ont trouvé lors de la conquête de Babylone. Les riches contrées qu'arrosent ces grands fleuves peuvent donc être considérées comme le théâtre où, à toutes les époques, des hordes barbares se rassemblaient

(1) Voy. Schlœzer, *Des Chaldéens*, dans le *Repertorium für die morgenlændische litteratur*, t. VIII, p. 113.

pour entasser leur butin dans des lieux fortifiés, hordes que le climat si voluptueux et un luxe excessif énervèrent rapidement et qui finirent par servir elles-mêmes de proie à des peuplades nouvelles.

C'est tout au plus si les œuvres si vantées d'une Sémiramis et même d'un Nebukadnetsar doivent changer quelque chose à notre opinion. C'est contre l'Égypte que furent dirigées les premières expéditions des Assyriens : il est donc probable que ce sont les arts de cette contrée, à la civilisation pacifique, qui ont servi de premier modèle pour les ornements de Babylone. La fameuse statue colossale de Bélus, les bas-reliefs des murailles de briques de la grande ville, appartiennent évidemment au style égyptien; l'inspiration de l'Égypte se retrouve également dans cette tradition qui rapporte que la reine fabuleuse se rendit sur le mont Bagisthan, pour graver son image au sommet. On devait bien en venir là, puisque dans les contrées méridionales, l'on ne rencontrait pas, comme dans l'Égypte, des rocs de granit propres à construire un monument éternel. Aussi tout ce que Nebukadnetsar produisit se borne à des statues colossales, des palais de briques et des jardins suspendus. L'art et les matériaux convenables faisaient défaut : on cherchait à y suppléer par la grandeur des dimensions. Toujours est-il que le caractère babylonien imprime son cachet aux monuments les moins durables, aux jardins. Pour mon compte, j'avoue que je reste très insensible à la destruction de ces masses de terre énormes, dans lesquelles l'art entre, sans doute pour très peu de chose. Ce que je désirerais, ce serait de voir pratiquer des fouilles sous leurs ruines, attendu qu'au jugement de plusieurs voyageurs, on doit y trouver des tables d'écriture chaldéenne (1).

(1) V. Della Valle, *Sur les ruines près d'Ardsche* — et Niebuhr, *Sur les monceaux de ruines près d'Hella.*

Il arriva dans cette contrée ce qui devait y arriver en raison de sa situation; les arts propres aux nomades et ceux du commerce y dominèrent beaucoup plus que les arts de l'Égypte. L'Euphrate, à certaines époques, inondait le pays; il fallait diviser ses eaux dans des canaux qui permissent de répandre la fertilité sur une plus grande étendue de terrain. De là, l'invention des roues et des pompes à eau si tant est qu'elles ne sont pas originaires d'Égypte. Si vous vous écartez quelque peu du fleuve, vous trouverez ce pays, autrefois habité et fertile, aujourd'hui complétement stérile, parce que la main active de l'industrie lui fait défaut. De l'élève du bétail aux travaux de l'agriculture il n'y avait qu'un pas que semblait commander la nature même. Les beaux fruits de jardin, les céréales qui naissent d'elles-mêmes avec une force et une abondance inouïes sur les rives de l'Euphrate et paient largement le peu de soin qu'on donne à leur culture, transformèrent, presqu'à son insu, le berger en agriculteur et en jardinier. Il trouva dans une magnifique forêt de palmiers des fruits qui le nourrirent, des arbres qui lui servirent à se construire un abri plus solide que sa tente; la terre facilement séchée lui tint lieu de ciment et la tente mobile du nomade se trouva ainsi insensiblement remplacée par une habitation fixe et plus commode. La même terre lui fournit des vases et tous ces ustensiles nécesaires à la vie domestique. Il apprit à cuire le pain, à préparer ses aliments jusqu'à ce que le développement du commerce l'eut amené à donner ces fêtes somptueuses, ces festins splendides, pour lesquels les Babyloniens furent renommés dès les temps les plus anciens. Les petites idoles d'argile furent bientôt délaissées pour les grandes statues colossales en terre cuite, statues qui, à leur tour, devaient servir de modèle et de moule aux métaux en fusion. Comme ils gravaient des lettres ou des figures sur l'argile molle qui, ensuite, était durcie au feu, ils apprirent peu à peu

à retracer sur la brique le souvenir des temps passés et à s'aider des observations de leurs prédécesseurs pour progresser dans les sciences : la découverte de l'astronomie elle-même par ces tribus errantes fut due au hasard. Guide de ses troupeaux dans les belles plaines de ces contrées, le berger observa, dans le calme de la solitude, le lever et le coucher des étoiles sur un ciel toujours serein. Il leur donna les noms qu'il donnait à ses brebis et grava dans sa mémoire divers changements dont il avait été frappé. On continua ces observations sur les toits plats des maisons de Babylone, où les habitants se réunissaient le soir pour prendre le frais, jusqu'à ce qu'enfin on éleva un monument en l'honneur de cette noble et indispensable science : le cours des astres fut suivi sans interruption et les annales célestes furent, dès ce jour, conservées avec soin. C'est ainsi que la nature a poussé l'homme à lui dérober ses secrets et les sciences qu'elle nous livre ainsi sont, tout autant que les autres bienfaits de la terre, des productions locales et fortuites. Au pied du Caucase, les sources de Naphte ont donné à l'homme l'élément du feu et il est hors de doute que c'est de là que la fable de Prométhée tire son origine. La nature a fait croître sur les bords de l'Euphrate de riches forêts de palmiers et elle a ainsi doucement transformé le berger nomade en un habitant industrieux de villes et de royaumes.

Une série d'autres arts prirent également naissance à Babylone de la situation même du pays, qui était depuis les temps les plus anciens ce qu'il sera toujours, le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident. Il ne se forma dans l'intérieur de la Perse aucun État célèbre, en raison de l'absence d'un fleuve qui traversât la contrée; mais quel mouvement sur les bords de l'Hindus et du Gange, du Tigre et de l'Euphrate! Non loin était le golfe Persique qui bientôt enrichit Babylone en y faisant affluer les marchandises de l'Inde, et l'éleva ainsi au rang de

métropole de l'industrie commerciale (1). Le degré de perfection qu'atteignirent les Babyloniens dans la confection de la tapisserie, de la toile, de la broderie et d'autres choses de l'espèce, est connue de tout le monde. La richesse fit naître le luxe; le luxe et l'industrie créèrent entre les deux sexes des rapports plus fréquents que dans aucune autre province de l'Asie, état de choses auquel les gouvernements de quelques reines ne contribuèrent pas faiblement. En un mot, le genre d'éducation de ces peuples fut une conséquence forcée de leur situation et de leur manière de vivre, et il serait fort étonnant que rien de remarquable n'ait surgi de telles circonstances et de telles contrées. La nature a sur la terre ses places de prédilection, les bords des fleuves, quelques points des côtes de la mer, places où l'industrie de l'homme trouve son stimulant et sa récompense. De même qu'elle a étendu l'Égypte sur les bords du Nil, l'Hindostan sur les bords du Gange, de même elle a créé ici une Ninive et une Babylone, et plus tard une Séleucie et une Palmyre. S'il eût été donné à Alexandre d'accomplir le projet qu'il avait rêvé de gouverner le monde du haut de Babylone, quel aspect différent eût présenté pendant des siècles cette magnifique contrée!

Les Assyriens et les Babyloniens peuvent revendiquer une certaine part à la découverte de l'écriture, et les tribus nomades de la Haute Asie prétendent la connaître depuis les temps immémoriaux. Je ne discuterai pas ici la question de savoir à quel peuple revient réellement l'honneur de cette noble découverte; qu'il suffise de savoir que toutes les tribus araméennes ont été en possession de ce présent du monde primitif, et qu'elles ont toujours professé une espèce d'horreur religieuse pour les hiéroglyphes. Je ne puis donc admettre que les Babyloniens aient

(1) Eichhorn, *Histoire du commerce des Indes orientales*, p. 12. Gatterer, *Introduction à une histoire universelle synchronique*, p. 77.

fait usage de ces signes mystérieux. Leurs mages ont interprété le cours des astres, les événements, les accidents, les songes et les écritures secrètes, mais ils n'ont point employé les hiéroglyphes. Ainsi l'écriture du destin, qui apparut à l'impie Belschazzar (1) consistait en lettres et en syllabes, formées, suivant la manière des Orientaux, de signes entremêlés et non d'images. Les peintures même dont Sémiramis décora ses murailles, les lettres syriaques qu'elle fit graver sur la pierre de sa statue, établissent à l'évidence que, dès les temps les plus reculés, l'écriture de ces peuples se composait de lettres et non de hiéroglyphes. C'est ainsi seulement que les Babyloniens ont pu de si bonne heure, écrire des contrats, les annales de leur empire et une suite non interrompue d'observations astronomiques; c'est ainsi seulement qu'ils apparaissent à la postérité comme un peuple civilisé. Il est vrai que ni leurs tables astronomiques, ni leurs écrits ne sont parvenus jusqu'à nous, bien qu'ils existassent encore du temps d'Aristote, mais c'est déjà une gloire bien grande pour un peuple que de les avoir possédés.

Quoi qu'il en soit, il ne doit jamais nous venir à l'idée de comparer les connaissances des Chaldéens à celles que nous avons aujourd'hui. Les sciences à Babylone, étaient en la possession exclusive d'une classe d'hommes qui, lorsque la nation s'inclina vers sa ruine, finirent par devenir de misérables imposteurs : on les nommait Chaldéens, probablement dès l'époque de la domination des Chaldéens à Babylone; car depuis le règne de Belus, la classe des lettrés avait été dans l'État un ordre régulier, une institution du gouvernement, et il est probable, qu'en vue de flatter ses maîtres, cette classe avait pris le nom de la nation à laquelle ils appartenaient. C'étaient des philosophes de cour; aussi les voit-on se prêter à toutes les bassesses

(1) *Daniel*, v, 5, 25.

et à toutes les fraudes d'une philosophie de cour. Sans doute aussi qu'ils n'ont pas fait plus que le tribunal de la Chine pour ajouter aux connaissances qui leur avaient été léguées par les siècles passés.

Le voisinage des montagnes d'où se précipitèrent tant de nations barbares exerça sur cette belle contrée une action à la fois favorable et défavorable. Les Persans vinrent à leur tour soumettre les Chaldéens et les Mèdes qui avaient conquis les empires des Babyloniens et des Assyriens, et alors on vit le pays se changer en désert et le siége de l'empire fut transporté plus au nord. Aussi n'avons-nous pas grand'chose à tirer de l'histoire de ces empires, pour ce qui regarde la guerre ou la politique. Leurs attaques étaient brusques, leurs conquêtes de simples expéditions de pillards; pour constitution politique, ils avaient ce misérable gouvernement de Satrapes, qui presque toujours a dominé dans cette partie de l'Orient. De là la forme immuable de ces monarchies; de là des révolutions fréquentes, quand la prise d'une ville importante ou la perte d'une bataille entraînait la ruine de l'empire. Il est vrai qu'Arbaces, dès qu'il eut été renversé pour la première fois, voulut établir entre les Satrapes une sorte de lien aristocratique; mais il n'atteignit pas son but parce qu'en fait de gouvernement, les tribus mèdes et araméennes ne connaissent que le despotisme. Avec la vie nomade pour point de départ, ils voyaient dans le roi un Scheik, un père de famille, de façon qu'il n'était pas possible d'arriver à la liberté politique ou à un gouvernement autre qu'au gouvernement d'un seul. De même qu'un seul soleil brille aux cieux, de même il ne devait y avoir sur la terre qu'un souverain, qui s'enveloppa bientôt d'une splendeur céleste, de la gloire d'une divinité terrestre. Tout dépendait de sa volonté; tout se rapportait à lui, l'État vivait en lui et d'ordinaire mourait avec lui. Un harem était la cour du prince; l'or et l'argent

brillaient autour de lui; autour de lui il ne voyait que des esclaves, des terres qu'il possédait comme des pâturages, des troupeaux d'hommes qu'il chassait où il voulait, s'il n'aimait pas mieux les faire mourir. Barbare gouvernement des Nomades! Et cependant ils eurent, de loin en loin, un bon prince, un vrai pasteur, un père du peuple.

CHAPITRE II

LES MÈDES ET LES PERSANS.

Les Mèdes sont connus dans l'histoire du monde par leurs exploits guerriers et leur luxe; mais jamais ils ne se sont distingués par aucune découverte ni par le moindre perfectionnement dans la science politique. C'étaient de vaillants cavaliers qui habitaient un pays de montagnes, froid et en grande partie inculte. Après avoir renversé l'ancien empire d'Assyrie, dont les sultans traînaient au fond des sérails une languissante vie, ils surent résister au nouvel empire qui s'éleva des ruines du premier; mais ils ne tardèrent pas à être vaincus par le rusé Déjocès et assujettis à une monarchie sévère, qui devait finir par surpasser celle des Perses même en luxe et en magnificence. Enfin, sous le Grand Cyrus, ils furent réunis à cette multitude de nations qui élevèrent les monarques persans à la souveraineté du monde.

S'il est un prince dont l'histoire semble tirée de la fable, c'est bien Cyrus, le fondateur soit que nous lisions la vie de cet enfant des Dieux, conquérant et législateur de tant de peuples,

dans les écrits des Hébreux et des Perses, ou dans ceux d'Hérodote et de Xénophon. Il est certain que Xénophon, à qui son maître donna l'idée d'une Cyropédie, a pu recueillir dans ses campagnes en Asie quelquès traditions vraies sur le compte de Cyrus; mais comme ce héros était mort depuis fort longtemps, il ne les a entendu raconter que sur ce mode emphatique de la métaphore dont les Orientaux se servent toujours lorsqu'ils parlent de leurs rois ou de leurs grands hommes. Xénophon fut ainsi pour Cyrus ce que Homère avait été pour Achille et pour Ulysse, lorsqu'il enfanta son poème où la fable coudoie la vérité. Lequel des deux est le plus vrai, c'est ce qu'il nous importe peu de rechercher. Il nous suffit de savoir que Cyrus a soumis l'Asie et fondé un empire qui touchait d'un côté à l'Inde et de l'autre à la Méditerranée. Si Xénophon a été vrai en décrivant les coutumes des anciens Perses parmi lesquels Cyrus fut élevé, l'Allemand pourra en être fier, car ses ancêtres étaient probablement alliés de très près à ce peuple et il n'est pas de prince qui ne puisse lire en toute sûreté la Cyropédie.

Mais toi, grand et bon Cyrus, si ma voix pouvait se faire entendre jusque dans ta tombe à Pasagardes, je demanderais à tes cendres comment tu as pu te laisser entraîner ainsi à la gloire du conquérant? T'es-tu demandé une seule fois, dans le cours brillant de tes conquêtes, de quoi te serviraient, à toi et à tes descendants, ces peuples innombrables, ces contrées immenses soumises à ton nom? Ton génie pouvait-il être présent dans toutes les parties de ton empire? Vivre et agir dans la suite entière des générations? Quel lourd fardeau as-tu alors imposé à tes successeurs en leur léguant ce royal manteau de pourpre qui devait se déchirer en lambeaux ou écraser celui qui le portait. Telle fut l'histoire de la Perse sous les successeurs de Cyrus. L'esprit de conquête qui animait Cyrus, semblait leur montrer un but si élevé, qu'ils cherchèrent à agrandir un

empire déjà trop grand : Ravageant tout, pillant sans cesse, l'ambition d'un ennemi qu'ils avaient provoqué ne tarda pas à leur infliger une triste fin. L'empire persan subsista pendant deux siècles à peine et il est étonnant qu'il ait subsisté si longtemps, car ses racines étaient si faibles et ses branches si étendues, qu'il devait nécessairement tomber.

Lorsque le règne de l'humanité embrassera le genre humain, on verra, après quelques générations, disparaître de l'histoire ce fol et ridicule esprit de conquêtes qui doit se détruire de lui-même. Vous chassez devant vous les hommes comme un vil troupeau; comme des masses inanimées, vous les entassez, sans songer qu'en eux réside une âme, une âme vivante, sans songer que la dernière pierre qui manque à l'édifice va peut-être retomber sur votre tête. Un empire composé d'une seule nation est une famille, une maison bien organisée; il se repose sur la confiance qu'il a en soi, car il est fondé sur la nature même des choses; il s'élève et ne grandit que par l'effet du temps. Un empire qui réunit sous un joug de fer cent nations, cent provinces différentes, n'est qu'un monstre; ce n'est pas un corps politique.

Il en fut ainsi de la monarchie persane dès l'origine, mais cela devint surtout évident à la mort de Cyrus. N'ayant aucune des qualités de son père, son fils voulut encore étendre ses conquêtes et, possédé d'une rage insensée, il attaqua avec tant de fureur l'Égypte et l'Éthiopie que c'est à peine s'il voulut battre en retraite devant la famine des déserts. Quel profit en retira-t-il pour lui, pour son empire? Quel profit en retirèrent les pays subjugués? Il dévasta l'Égypte et détruisit à Thèbes les temples des Dieux et les monuments des arts! Fou impie! Des générations remplacent les générations, mais on ne remplace point de semblables monuments. Aujourd'hui encore ils sont en ruines et leur solitude n'est troublée que par le pas du voya-

geur qui maudit la folie de celui qui, sans motif et sans but, a privé l'avenir de ces trésors des anciens âges.

A peine Cambyse eut-il expié sa propre folie que le sage Darius lui-même voulut l'imiter et reprendre l'œuvre où il l'avait laissée : il attaqua les Scythes et les Indous ; il ravagea la Thrace et la Macédoine ; mais tout le fruit qu'il recueillit de ses victoires, fut d'allumer dans le cœur des Macédoniens une haine qui devait être mortellement funeste au dernier roi de son nom. Les attaques contre les Grecs furent malheureuses et celles de Xerxès, son successeur, furent plus malheureuses encore. Maintenant si l'on considère le nombre prodigieux de vaisseaux et d'hommes que la Perse a livrés à ses despotes, pour poursuivre le cours de ses conquêtes ; si l'on se rappelle les flots de sang qu'on a répandu pour étouffer les révoltes de tant de pays, courbés sous un joug injuste, sur les rives de l'Euphrate, du Nil, de l'Indus, de l'Araxe et de l'Halys, seulement pour conserver de force le nom de Perse à ce qui, jusqu'alors, s'était appelé Perse, quel est celui à qui pareil spectacle n'arracherait point, non pas des larmes efféminées, comme celles de Xerxès à la vue du désastre de son innocente flotte, mais des larmes de sang et d'indignation, en voyant surtout qu'un empire si insensé, si ennemi du genre humain, a porté sur ses étendards le nom d'un Cyrus ? Ces Perses, qui ont ravagé le monde, ont-ils jamais fondé des royaumes, des villes, des monuments pareils à ceux qu'ils ont détruits ou voulu détruire ? En étaient-ils capables ? Voyez les ruines de Babylone, de Thèbes, de Sidon, de la Grèce et d'Athènes : elles répondent éloquemment à cette question !

C'est une loi sévère, mais bienfaisante de la destinée, que tout mal, comme tout pouvoir extrême, finit par se détruire de lui-même. La décadence de la Perse commença lorsque Cyrus se fut éteint ; car, si les efforts de Darius réussirent à lui con-

server pendant un siècle encore son éclat extérieur, déjà le cœur de l'État était attaqué par ce ver qui ronge à la racine tout empire despotique. Cyrus partagea son royaume en principautés qui relevaient de lui et qui étaient reliées entre elles par des communications faciles et rapides ; lui-même veillait sur le tout. Les divisions que Darius établit dans l'empire, ou du moins dans sa cour, furent plus régulières encore. Quant à lui, il se plaça au point le plus élevé, comme un maître juste, actif et bon. Mais les plus grands rois, lorsqu'ils naissent sur un trône absolu, ne tardent pas à devenir des tyrans efféminés. Xerxès même, après sa fuite honteuse de la Grèce, alors que son âme devait être pleine de tant d'autres pensées, ne sût plus que se livrer à Sardes à tous les excès d'une vie infâme. La plupart de ses successeurs suivirent la même voie, aussi, à chaque page de l'histoire des derniers temps de la Perse, ne voit-on que corruption, révoltes, conjurations, assassinats, entreprises malheureuses. La corruption passa des nobles aux degrés les plus inférieurs du peuple, à tel point qu'à la fin chaque souverain eut à craindre pour sa vie. Malgré les efforts des meilleurs princes, le trône vacillait et allait tomber de lui-même, lorsque l'arrivée d'Alexandre en Asie et ses victoires vinrent mettre fin à un empire décrépit. Par malheur, le trône entraîna dans sa chute un monarque digne d'un sort meilleur. Il porta, victime innocente, la peine des fautes de ses pères et périt par l'effet de la plus infâme trahison. S'il est au monde une histoire qui proclame bien haut cette vérité : que l'anarchie se détruit d'elle-même, que le pouvoir le plus despotique et le plus absolu est en même temps, le pouvoir le plus faible, le plus précaire de tous et qu'il n'est pas, pour le prince comme pour le peuple, de fléau plus mortel que le gouvernement efféminé des satrapes, c'est bien certes l'histoire de la Perse.

Aussi cet empire n'a-t-il su exercer une heureuse influence

sur aucune nation. Il détruisit sans rien édifier; il frappa de lourds et odieux tributs sur les provinces, soit pour la ceinture de la reine, soit pour son diadème ou son collier; mais ce qu'il ne sut pas faire, ce fut de resserrer, par de meilleures lois et de meilleures institutions les liens qui les unissaient entre elles. Ils ne sont plus, les jours d'éclat, de pompe divine et d'apothéose de ces monarques; leurs favoris et leurs satrapes sont, comme eux, une poignée de cendres qui recouvre l'or qu'ils ont extorqué des provinces pressurées; leur histoire même n'est qu'un souvenir fabuleux que les Grecs et les Asiatiques nous ont transmis, hérissé d'erreurs et de contradictions. L'ancienne langue de la Perse aussi a disparu et les seuls témoignages de sa magnificence, les ruines de Persépolis, aussi bien que les inscriptions et les figures colossales dont elles étaient ornées, n'ont jusqu'à présent pour nous qu'un sens inexpliqué. Le destin s'est vengé de ces sultans : ils ont été chassés de dessus la surface de la terre, comme balayés par les coups empoisonnés du Simoun et si leur mémoire s'est conservée en quelque lieu, ainsi qu'en Grèce, elle s'est conservée sans honneur et sans regrets, comme base d'une grandeur plus réelle et mieux fondée.

Le temps ne nous a laissé qu'un seul monument du génie des Perses, les livres de Zoroastre, si toutefois l'authenticité en est démontrée (1). Cependant ces livres s'accordent si peu avec plusieurs traditions de la religion de ces peuples, et on remarque si évidemment en eux un mélange des systèmes plus récents des bramines et des chrétiens, que l'on ne peut admettre comme authentiques que le fond de ces doctrines et celles qui sont le produit du climat et du temps. Les anciens Perses, entre autres, comme du reste toutes les nations sauvages, et

(1) *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, traduit par Anquetil du Perron. Paris, 1771.

principalement les montagnards, adoraient les éléments; mais, comme ils ne restèrent pas dans cet état de barbarie et que leurs victoires les firent arriver au plus haut degré du luxe, leurs croyances religieuses, selon la marche des choses en Asie, durent nécessairement s'épurer. C'est à Zoroastre ou à Zerduscht, protégés par Darius, fils d'Hystaspe, qu'ils durent leur système religieux auquel le cérémonial du gouvernement persan a évidemment servi de base. Comme il y avait sept princes autour du trône du roi, il y eut en face de Dieu sept esprits, prêts à porter ses commandements dans toutes les parties du monde. Ormuzd, principe bienfaisant de la lumière, engage avec Ahriman, prince des ténèbres, une lutte qui doit durer toujours et dans laquelle il est soutenu par tout ce qui est bon : symbole politique dont la signification apparaît d'autant plus claire, que, dans le Zend-Avesta, les ennemis de la Perse figurent sous le personnage des serviteurs d'Ahriman, ou des méchants esprits. Tous les principes moraux de cette religion, ont également un caractère politique; ils mettent en première ligne la pureté de l'âme et du corps, la concorde dans les familles, la pratique des bonnes actions; ils recommandent l'agriculture et la culture des arbres utiles, la destruction des insectes qu'ils comparent à une armée de mauvais démons, la propreté la plus scrupuleuse, la décence, les mariages précoces et féconds, l'éducation des enfants, le respect pour le roi et ses serviteurs, l'amour pour l'État, et tout cela à la manière persane. En un mot, la base de ce système est évidemment une religion politique qui, à l'époque de Darius, ne pouvait être inventée ou pratiquée qu'en Perse. A ce système vinrent s'ajouter naturellement d'anciennes idées et quelques traditions nationales. C'est ainsi que s'établit l'adoration du feu qui était, très probablement, l'ancien culte religieux des peuples situés près de sources de naphte, sur les bords de la mer Caspienne,

bien que, dans plusieurs contrées, on attribue une plus haute antiquité à des temples construits d'après la loi de Zoroastre. C'est ainsi que se perpétuèrent tant de pratiques superstitieuses pour purifier le corps et cette crainte si générale des démons, qui fait le fond des prières, des vœux et des cérémonies religieuses des parsis. C'est dans cette religion, bonne dans le principe, qu'on trouve la preuve du degré d'abaissement moral du peuple, et elle s'accorde du reste assez avec l'idée que nous nous faisons des anciens Perses. Enfin, la faible partie du système qui traite de la connaissance générale de la nature, est entièrement puisée dans les doctrines des mages qui se trouvent cependant purifiées et ennoblies. Ce système soumet les deux principes de la création à un être infiniment supérieur, appelé l'Éternité, fait partout triompher le bien du mal, jusqu'à ce qu'on arrive au règne de la lumière pure. Considérée ainsi, la religion politique de Zoroastre est une espèce de théodicée philosophique, telle que la comportaient l'époque et les idées contemporaines.

Dans l'histoire de son origine, nous trouverons les motifs pour lesquels la religion de Zoroastre ne pouvait avoir la même stabilité que les institutions des bramines et des lamas. Venue longtemps après le despotisme, elle ne fut qu'une sorte de religion monacale dont les maximes savaient se prêter à toutes les exigences du système politique. Bien que Darius eut détruit les mages qui faisaient un corps distinct dans l'État, bien qu'il essaya par tous les moyens possibles de les remplacer par cette religion qui donnait au monarque un caractère spirituel, elle ne fut jamais qu'une secte, quoiqu'elle régnât pendant un siècle. Aussi le culte du feu s'étendit-il à l'occident par delà les Mèdes, jusqu'en Cappadoce, où ses temples se voyaient encore du temps de Strabon, et à l'orient, jusqu'à l'Indus. Mais quand l'empire des Perses, dont les fondements mêmes étaient

ébranlés, s'affaissa sous les coups d'Alexandre, la religion de l'État tomba pour jamais dans la poussière. Les sept Amschaspands s'effacèrent et l'image d'Ormuzd ne parut plus sur le trône persan. Les temps de gloire étaient passés, elle ne fut plus qu'une ombre vaine, comme la religion des juifs, exilés de leur pays. Les Grecs la tolérèrent, mais elle eut à supporter de la part des mahométans les persécutions les plus rigoureuses. Ses tristes restes se réfugièrent à l'extrémité de l'Inde; là, comme un souvenir du passé, sans but, sans progrès, sans avenir, elle se traîne dans des formes surannées, des superstitions, qui ne convenaient qu'à la Perse et qu'elle a modifiées, probablement sans le savoir, de la plupart des opinions des peuples chez lesquels l'a jetée le hasard de sa destinée. Une transformation de l'espèce est dans la nature des choses et des temps, car toute religion, arrachée au sol qui l'a vu naître et à la sphère dans laquelle elle se mouvait d'habitude, se modifie nécessairement par l'influence du nouveau milieu dans lequel elle est transportée. Du reste, les parsis de l'Inde sont doux, paisibles et industrieux, et comme aggrégation religieuse, ils l'emportent sur beaucoup d'autres sectes. Ils mettent beaucoup de zèle à venir en aide aux pauvres, et excluent de leur société tous les membres dont les mœurs sont mauvaises et les vices incorrigibles (1).

(1) *Voyage de Niebuhr.*

CHAPITRE III

LES HÉBREUX.

Combien paraît obscure l'histoire des Hébreux, considérée immédiatement après celle des Perses. Leur pays était petit et petit le rôle qu'ils ont joué sur la scène du monde et dans leur propre patrie, car presque jamais ils n'ont tenté la carrière des conquêtes. Cependant, par la volonté de la destinée et par une suite d'événements dont les causes sont faciles à indiquer, ils ont exercé une plus grande influence qu'aucun peuple asiatique, et par l'intermédiaire du christianisme et de l'islamisme, ils ont propagé la civilisation dans la plus grande partie du monde.

Ce qui est très remarquable déjà, c'est que, dans un temps où la plupart des nations, aujourd'hui éclairées, ignoraient entièrement l'art de l'écriture, les Hébreux ont composé des annales qu'ils ont fait remonter jusqu'au commencement du monde. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'ils n'ont pas obscurci leur génie par l'emploi des hiéroglyphes : leurs annales sont composées de tables généalogiques, de contes, de poèmes historiques, et cela avec une simplicité de forme qui en double la valeur. Ces récits ont d'ailleurs un fort grand poids, puisque, conservés pendant des milliers d'années dans leur

complète intégrité avec des scrupules presque superstitieux, le christianisme les a livrés ensuite à l'examen, à la discussion et aux commentaires de nations douées d'un esprit de liberté inconnu chez les juifs. On pourra s'étonner de trouver tant de dissemblance entre l'histoire des Hébreux, racontée par eux-mêmes et celle racontée par d'autres nations et par l'égyptien Manethon en particulier. Mais si on soumet le récit des Hébreux à un examen impartial et si l'on pénètre dans l'esprit de la narration, on verra qu'il mérite incontestablement plus de confiance que les calomnies des étrangers détracteurs des juifs. Je n'éprouve donc aucune hésitation à accepter l'histoire des Hébreux, telle qu'ils l'ont eux-mêmes racontée; engageant d'ailleurs le lecteur, non pas à repousser avec dédain les contes de leurs ennemis, mais seulement à les lire avec précaution.

Ainsi, d'après les légendes nationales les plus anciennes des Hébreux, le fondateur de leur race, arriva sur l'Euphrate en qualité de scheik d'une tribu nomade et passa de là en Palestine. Cette contrée lui plut, parce qu'il s'y trouvait libre d'adorer le Dieu de ses pères avec les rites de sa tribu et de vivre de la vie pastorale de ses ancêtres. A la troisième génération, l'étonnante fortune de l'un d'entre eux, conduit ses descendants en Égypte, où ils continuent le même genre de vie, sans se mêler aux habitants du pays : on ne connaît pas exactement l'époque où, pour les affranchir du mépris que le caractère de bergers attirait sur eux, leur célèbre législateur les délivra du joug et les entraîna en Arabie. C'est là que ce grand homme, le plus grand que ces peuples aient jamais eu, accomplit son œuvre et leur donna une constitution qui prenait, à la vérité, ses bases dans la religion et les mœurs des ancêtres, mais si bien combinée avec la politique égyptienne qu'il les faisait passer de l'état de hordes errantes au rang des nations cultivées, tout en ayant soin d'élever entre eux à l'Égypte des obstacles assez puis-

sants pour leur enlever toute envie de jamais revenir dans ce pays inhospitalier. Il n'est aucune des lois de Moïse qui ne soit profondément conçue : elles embrassent, jusque dans les circonstances les plus minimes, le génie national qu'elles doivent dominer et elles sont destinées à devenir, comme Moïse ne cesse de le répéter, des lois éternelles. Ce grand monument des institutions hébraïques ne fut pas l'œuvre d'un moment; le législateur y ajouta en raison des besoins et des circonstances et il voulut, avant sa mort, lier à jamais la nation à la constitution politique qu'il lui avait donnée. Pendant quarante ans il tint une main rigoureuse à l'exécution de ses commandements et s'il imposa à son peuple un séjour aussi long dans les déserts de l'Arabie, ce fut sans doute pour attendre que la première génération se fût éteinte et que les vieilles coutumes se fussent peu à peu effacées, afin que les douze tribus eussent complétement reçu l'empreinte de la loi nouvelle, en rentrant dans la terre de leurs pères. Mais le vœu de ce grand patriote ne fut pas exaucé. Moïse, accablé d'ans, mourut en vue de la terre qu'il cherchait; et quand son successeur y entra en maître, il n'avait ni une autorité suffisante, ni un assez grand génie pour remplir en entier le plan du législateur. Au lieu d'étendre leurs conquêtes, les Hébreux s'empressèrent de partager le territoire et de se reposer. Les tribus les plus puissantes s'emparèrent des plus grandes portions, de sorte que leurs frères purent à peine trouver un asile et il fallut même qu'une des tribus se divisât (1). Outre cela plusieurs petites nations restèrent dans le pays et les Israélites conservèrent parmi eux leurs ennemis héréditaires les plus dangereux : ainsi fut brisée, tant au dedans qu'au dehors, l'unité compacte de leur État, qui seule pouvait en assurer les

(1) La tribu de Dan reçut une faible portion de terrain plus haut et sur la gauche du pays. — *Génie de la poésie hébraïque*, vol. II.

limites exactes. Que pouvait-il résulter de commencements aussi imparfaits, sinon une suite non interrompue de troubles qui laissèrent à peine au peuple un moment de paix. Les guerriers que la nécessité suscita, n'étaient pour la plupart que d'heureux chefs de bandes; et quand enfin le peuple fut gouverné par des rois, ces derniers rencontrèrent tant d'obstacles sur leur propre territoire ainsi divisé par tribus, qu'à partir de la troisième génération, l'unité de gouvernement n'existait déjà plus. Les cinq sixièmes du royaume se séparèrent : que devait-il alors arriver de deux empires si affaiblis et qui ne cessaient de se faire une guerre continuelle dans le voisinage de tant d'ennemis puissants? Le royaume d'Israël n'avait à proprement parler pas de constitution fixe et il adora des dieux étrangers, pour ne plus avoir de lien commun avec son rival qui restait fidèle au culte de ses pères. Ainsi que le disait ce peuple, il était naturel qu'il n'y eut dans Israël aucun roi qui craignit le Seigneur, autrement son peuple se serait retourné vers Jérusalem et la monarchie séparatiste aurait cessé d'exister. Ils en arrivèrent ainsi à imiter servilement les mœurs et les coutumes étrangères, jusqu'à l'arrivée du roi d'Assyrie qui s'empara de ce petit royaume comme un enfant s'empare d'un nid d'oiseau. Le royaume de Juda qui pouvait au moins s'appuyer sur l'ancienne constitution établie par deux rois puissants et sur une capitale fortifiée, se maintint plus longtemps, mais seulement jusqu'à ce qu'il eut excité la convoitise d'un ennemi plus dangereux. Nebukadnetzar, ce ravageur de provinces, arriva et rendit ces faibles rois, tributaires d'abord puis esclaves lorsqu'ils se furent révoltés. Le pays fut ravagé, la capitale rasée et Juda conduit à Babylone dans une captivité aussi honteuse que celle d'Israël en Médie. Au point de vue politique, il n'est donc pas de nation qui se présente dans l'histoire avec un aspect moins imposant, à l'exception pourtant des règnes de deux de ses rois.

Quelle en fut la cause? Cette cause, selon moi, se montre à l'évidence dans la suite des faits; car avec une constitution aussi mauvaise à la fois dans ses rapports internes et externes, toute nation devait végéter et languir dans cette partie du monde. David, en envahissant le désert jusqu'à l'Euphrate et en excitant par là une très forte réaction contre ses successeurs, pouvait-il donner à la nation la stabilité qui lui manquait, alors que le siége du gouvernement se trouvait précisément établi à l'extrémité méridionale du royaume? Son fils introduisit des femmes étrangères, le commerce et le luxe dans un pays qui, de même que les cantons suisses, n'était fait que pour des agriculteurs et des bergers, dont il nourrissait, en effet un si grand nombre. Comme son peuple ne s'occupait pas de commerce, dont le soin était laissé aux Edomites qu'il avait subjugués, le luxe fut très désavantageux au royaume. Au reste, depuis Moïse il ne s'est pas produit chez ces peuples de législateur assez puissant pour ramener l'État, ébranlé dès l'origine, à une constitution fondamentale, en rapport avec les besoins du temps. Les classes éclairées déclinèrent bientôt; les plus ardents pour les lois du pays, n'avaient que la parole et nulle force pour se faire respecter; les rois, pour la plupart, étaient efféminés ou sous la domination des prêtres. La théocratie pure, sur laquelle Moïse avait établi sa constitution, et une espèce de monarchie théocratique, semblable à celle de toutes ces contrées, assirent leur joug sur ces peuples; ces deux principes opposés furent constamment en lutte, de sorte que la loi de Moïse devint une loi d'esclavage pour le peuple auquel elle avait été donnée comme une loi de liberté politique.

Avec la suite du temps, l'état des choses changea sans s'améliorer. Quand les Hébreux, délivrés par Cyrus, revinrent de la captivité, beaucoup moins nombreux qu'à leur départ, ils avaient progressé sous beaucoup de rapports, mais ils n'avaient pas fait

un pas en ce qui concerne les institutions politiques. Cela leur eût-il été, du reste, possible en Assyrie ou en Chaldée?

Toujours balancés entre le pouvoir monarchique et le gouvernement théocratique, ils élevèrent un temple, comme si, par là, ils avaient voulu faire revivre les temps de Moïse et de Salomon. Leur religion n'était que de pharisaïsme, leur science, de véritables jeux de mots qui s'exerçaient sur un seul livre, leur patriotisme, un attachement servile et aveugle à d'anciennes lois mal comprises et mal interprétées : aussi passaient-ils pour ridicules ou méprisables aux yeux des nations voisines. Leur seul espoir, leur seule consolation reposaient sur quelques anciennes prophéties, mal comprises, qui semblaient leur promettre la souveraineté du monde. C'est ainsi que, pendant des siècles, ils vécurent et souffrirent sous les Grecs de Syrie, les Iduméens et les Romains, jusqu'à ce qu'enfin, avec un acharnement dont l'histoire n'offre pas d'exemple, la capitale et le royaume entier furent ravagés et détruits : cette catastrophe fut si terrible qu'elle éveilla la pitié du conquérant lui-même. Dispersés dans toute l'étendue de l'empire romain, c'est de ce moment que commence l'influence qu'ils ont exercée sur l'humanité, influence qu'on n'aurait jamais cru pouvoir attribuer à un peuple renfermé dans d'aussi étroites limites, à un peuple qui ne s'était jamais distingué ni dans la guerre, ni dans la politique, ni dans les arts, ni dans les sciences.

Bref, peu de temps avant la chute de la Judée, surgit de son sein le christianisme qui, dans l'origine, admit non seulement les écritures des juifs, mais se servit d'elles pour étayer la divine mission de son Messie. C'est donc par le christianisme qu'ont été transmis aux peuples convertis à l'Évangile ces livres qui, suivant la manière dont ils ont été compris et l'usage qui en a été fait, ont eu, sur le monde chrétien, une influence si favorable ou si funeste. Heureuse fut leur action, lorsque Moïse,

en proclamant la doctrine d'un seul Dieu, créateur des choses, posa les fondements de toute religion et de toute philosophie. Et avec quelle grandeur, quelle dignité, quels sentiments de reconnaissance et de résignation ne parle-t-il pas de ce Dieu unique dans cette foule de poèmes et de préceptes qu'il a mêlés à ses écrits ! Et combien cet ouvrage ne laisse-t-il pas derrière lui la plupart des autres ouvrages des hommes ! Comparez ce livre, non pas au Chou-King des Chinois, au Sadder et au Zend-Avesta des Persans, mais au Coran, qui est beaucoup plus moderne et qui a beaucoup emprunté aux doctrines des juifs et des chrétiens, et il sera impossible de se refuser à reconnaître l'immense supériorité des écritures hébraïques sur tous les systèmes religieux de l'antiquité. Ce ne fut pas non plus une mince satisfaction pour la curiosité humaine, que de trouver dans ce livre des réponses populaires et à la portée de tous, aux questions qui ont trait à l'âge et à la création du monde, à l'origine du mal, etc. ; d'y voir retracé l'histoire de tout un peuple et d'y rencontrer les préceptes de la morale la plus pure. Quelle que soit la chronologie des juifs, il n'en est pas moins vrai qu'elle a fourni une mesure généralement adoptée, un fil qui permet de se reconnaître dans l'histoire du monde ; sans compter les avantages qu'en ont retiré la philologie, l'exégèse et la dialectique, avantages, qu'à la vérité, ces sciences auraient pu trouver dans d'autres livres. C'est en cela que consiste l'heureuse influence des écritures hébraïques sur l'histoire de l'humanité.

A côté de ces avantages, nous ne pouvons nous refuser à reconnaître que, par les interprétations erronées et les abus qui en sont la suite, ces écrits ont eu sur les progrès de la pensée humaine une influence des plus nuisibles et d'autant plus puissante qu'ils se présentaient entourés du prestige de la divinité. Combien d'absurdes cosmogonies n'avons-nous pas vu prendre naissance dans l'histoire de la création, que Moïse avait

faite si sublime et si simple! Combien de doctrines sévères, d'hypothèses extravagantes ne se sont pas emparées du souvenir du serpent et de la pomme du paradis terrestre pour appuyer leur autorité! Pendant des siècles entiers, les quarante jours du déluge ont été l'âge auquel les naturalistes rattachaient tous les phénomènes de la formation du globe : de leur côté, les historiens du genre humain, égarés par cette trompeuse vision prophétique de quatre monarchies, coordonnaient toutes les nations de la terre au peuple de Dieu. Ainsi on a mutilé nombre d'événements pour les expliquer par un mot hébreux. On a rapetissé le système entier de l'humanité, de la terre et du ciel, pour le mettre d'accord avec le soleil de Josué et l'âge du monde que cependant ces écritures n'ont jamais cherché à déterminer. Que de grands hommes, au nombre desquels on compte même Newton, ont perdu, dans l'étude de l'apocalypse et de la chronologie judaïque, un temps qu'ils auraient pu employer si utilement! Et même, sous le rapport des institutions morales et politiques, les écritures des Hébreux, mal comprises et mal appliquées, ont marqué d'une empreinte profonde le génie des peuples qui les ont adoptées. Alors qu'on ne pouvait distinguer les époques et les degrés de civilisation intellectuelle, on leur donna l'esprit intolérant de la religion judaïque comme un exemple à suivre et plus d'une fois on alla chercher dans l'Ancien Testament des arguments pour transformer les doctrines libres et la puissance spirituelle du christianisme en un système judaïque et politique. Ce qui est tout aussi incontestable, c'est que les cérémonies du temple et même la langue du culte hébraïque ont exercé une certaine influence sur les rites religieux de toutes les nations chrétiennes, sur leurs hymnes, leurs litanies et l'éloquence de la chaire qui porte souvent encore le cachet oriental. La loi de Moïse a été établie pour un climat et une civilisation déterminés, aussi les institu-

tions qui en sont la conséquence, ne conviennent-elles réellement à aucun des peuples chrétiens. Ainsi à côté d'un grand bien, se trouvent une foule de maux qui doivent produire de fausses applications; mais les éléments de la nature ne portent-ils pas aussi avec eux la destruction et les remèdes les plus salutaires, n'agissent-ils pas souvent à l'égal des poisons les plus violents?

La nation des juifs, depuis l'époque de sa dispersion, a été ou utile ou nuisible aux peuples de la terre, suivant l'accueil qui lui a été fait. Dans les premiers temps on prit les chrétiens pour des juifs et ils furent méprisés ou opprimés comme eux, d'autant plus que, comme eux, ils avaient l'orgueil, la superstition et l'antipathie contre les autres nations. Plus tard, lorsqu'ils persécutèrent eux-mêmes les juifs, ils fournirent à ces derniers l'occasion d'étendre le commerce intérieur et surtout le commerce d'argent dont leur industrie et leur activité leur faisait un besoin; aussi les nations les moins civilisées de l'Europe devinrent-elles les esclaves volontaires de leur avarice. Ils n'inventèrent pas à la vérité les lettres de change, mais ils surent bientôt perfectionner un système que les dangers de leur situation dans les pays chrétiens et mahométans rendaient indispensables. C'est ainsi que l'exemple de cette république éparse d'usuriers prudents empêcha, pendant longtemps, de s'adonner au commerce nombre de nations européennes qui témoignaient autant de répugnance à s'instruire des principes de l'industrie à l'école des serviles trésoriers du saint monde romain que les anciens Spartiates à apprendre de leurs ilotes les règles de l'agriculture. Si l'on étudiait l'histoire des juifs dans tous les pays où ils ont été dispersés, on verrait l'humanité sous un aspect très remarquable au point de vue physique et politique; car aucun peuple de la terre n'a été répandu comme eux et aucun n'a conservé, sous tous les climats, des

traits si marqués, si caractéristiques et toujours avec la même activité infatigable.

Du reste, on ne doit pas déduire de là qu'à une époque à venir, ce peuple doive changer de nouveau la face de la terre et généraliser son influence. Il a probablement épuisé le cercle de son action et rien en lui, ni dans les analogies de l'histoire ne fait supposer qu'il puisse être appelé à une destinée nouvelle. La conservation des Juifs s'explique aussi naturellement que celle des Brahmes, des Parsis et des Bohémiens.

D'un autre côté, personne ne voudra refuser au peuple qui a été un instrument si actif dans les mains de la Providence, ces grandes qualités qui apparaissent à chaque page de son histoire; intelligents, adroits, infatigables, les juifs ont su échapper, pleins de force et de vie, à l'oppression étrangère, comme ils avaient su échapper aux fatigues de leur séjour de quarante années dans les déserts de l'Arabie. Le courage guerrier ne leur fit pas défaut non plus, ainsi que le prouvent les temps de David et des Machabée, et surtout l'effroyable catastrophe qui amena la chute complète d'Israël. Dans leur pays, ils étaient laborieux et industrieux; comme les Japonais, ils sont parvenus, à l'aide de terrasses artificielles, à cultiver jusqu'au sommet leurs montagnes nues et arides et à nourrir un nombre incroyable d'habitants dans un espace très limité, qui ne passait pas pour être des plus fertiles. Quoique placées entre l'Égypte et la Phénicie, leurs tribus ne se sont jamais fait de nom dans les arts; aussi le temple de Salomon dut-il être construit par des ouvriers étrangers. Ils ne furent pas davantage un peuple navigateur, bien que leur séjour dans les ports de la mer Rouge et leur position près des bords de la Méditerranée, la plus grande facilité d'étendre leur commerce dans le monde entier, enfin un surcroît de population, semblassent les y engager. Comme les Égyptiens, ils craignaient la mer et pré-

férèrent toujours vivre parmi les étrangers, trait de caractère national que Moïse avait déjà vivement combattu. En un mot, c'est un peuple dont l'éducation a été manquée dès le principe, puisqu'il n'a pas su prendre, dans son propre fonds, de quoi faire arriver à maturité ses institutions politiques et qu'il n'a pu arriver à une notion exacte du sentiment de la liberté et de l'honneur. Dans les sciences, dont leur cerveau très remarquable était susceptible, ils ont plus souvent fait preuve de méthode et d'une régularité servile que de hardiesse et de génie et quant aux vertus nationales, les circonstances ne leur ont jamais permis de les développer. Le peuple de Dieu, à qui le ciel lui-même avait désigné une patrie, s'en va donc, depuis des milliers d'années, depuis son origine même, semblable à une plante parasite sur le tronc vivace des nations étrangères : race astucieuse de trafiquants sordides, répandus sur le monde entier et que le sentiment de la plus dure oppression n'a jamais enflammé d'une assez ardente passion pour l'engager à ressaisir son honneur, à reconquérir ses foyers, sa patrie.

CHAPITRE IV

LA PHÉNICIE ET CARTHAGE.

C'est d'une toute autre manière que les Phéniciens se sont créé des titres à la reconnaissance du genre humain. Ils ont trouvé le verre, un des plus précieux instruments de l'homme et l'histoire raconte comment se fit cette découverte à l'embouchure du fleuve Belus. Assis sur les bords de la mer, ils furent, dès les temps les plus reculés, un peuple de navigateurs, car c'est eux que Sémiramis chargea de la construction de sa flotte : peu à peu les petites barques devinrent des vaisseaux de haut bord; ils se guidèrent d'après les étoiles et principalement d'après la grande ourse; puis les attaques dont ils furent l'objet, les obligèrent à se perfectionner dans l'art des guerres navales. Ils s'avancèrent loin dans la Méditerranée, au delà de Gibraltar; ils allèrent jusqu'en Bretagne et il est probable que, partis des côtes de la mer Rouge, ils ont fait plus d'une fois le tour de de l'Afrique. Et leurs voyages n'avaient pas pour but de sanglantes conquêtes, ils ne cherchaient qu'à étendre leurs relations et à fonder des colonies. Ils relièrent, par le commerce, les langues et les productions de l'art, des contrées que la mer

avait séparées et déployèrent, pour arriver à ce résultat, l'habileté la plus grande. Ils apprirent à calculer, à frapper les métaux, à en composer des vases et divers ornements; ils découvrirent la pourpre, fabriquèrent les fines toiles de Sidon, tirèrent de la Bretagne l'étain et le plomb, l'argent de l'Espagne, l'ambre de la Baltique, l'or de l'Afrique, en échange desquels ils donnaient les produits de l'Asie. Ils régnaient donc sur la Méditerranée tout entière et ses rivages voyaient s'élever leurs villes florissantes; la fameuse Tartesse, en Espagne, servait d'entrepôt à leur commerce avec trois parties du monde. Quelque nombreux, du reste, que soient les arts qu'ils ont transmis aux Européens, celui de l'écriture, qu'ils ont donné à la Grèce, vaut à lui seul tous les autres.

Mais comment ce peuple a-t-il pu se faire dans les arts une réputation si méritée? Était-ce une de ces races heureuses du monde primitif, à qui la nature avait réparti, avec une égale sollicitude, les facultés physiques et morales? Non, certes; d'après tout ce que nous savons des Phéniciens, ils furent, dans le principe, un peuple malheureux et repoussé, obligé d'habiter des cavernes : espèces de Troglodytes, de Bohémiens de cette partie de la terre. Nous les trouvons d'abord sur les rives de la mer Rouge, dont le sol aride ne devait pas pouvoir les nourrir bien abondamment. Lorsqu'ils furent arrivés sur les côtes de la Méditerranée, nous les voyons conserver, pendant longtemps encore, leurs coutumes inhumaines, leur religion si cruelle, jusqu'à la forme des anciennes habitations qu'ils s'étaient creusées dans les rochers de Canaan. Personne qui ne connaisse la description historique des anciens Cananéens, description qui n'a rien d'exagéré et qui se trouve encore confirmée par le tableau que Job (1) nous a laissé des Troglodytes arabes et par

(1) *Job*, XXX, 3-8.

ces restes des sacrifices humains qui se sont longtemps perpétués dans Carthage elle-même. D'ailleurs les mœurs de la marine phénicienne n'étaient pas très estimées chez les nations étrangères; elle était composée de pirates, adonnés à tous les vices, au vol, au brigandage, à la débauche et à la fraude; aussi la foi punique devint-elle une injure proverbiale.

La destinée des hommes est presque toujours placée sous l'empire du besoin et des circonstances. Dans les déserts qui longent la mer Rouge, il est probable que la pêche fournissait aux Phéniciens un de leurs principaux moyens de subsistance et que la faim les obligea de se familiariser avec la mer et les flots; à tel point qu'en arrivant sur les bords de la Méditerranée, l'idée de s'aventurer sur une mer plus étendue ne les effrayait déjà plus. Comment se sont formés les Hollandais et, en général, tous les peuples maritimes (1)? Par le besoin, la situation, l'occasion. Les Phéniciens étaient un objet de haine et de mépris pour tous les peuples sémitiques qui considéraient l'Asie entière comme leur patrimoine. On ne laissa donc aux descendants de Cham que les dunes de la mer et ses côtes stériles. Si après cela les Phéniciens ont trouvé dans la Méditerranée une foule d'îles et de ports; si, de pays en pays, de rivage en rivage, ils se sont avancés par delà les colonnes d'Hercule et sont allés porter chez toutes les nations non encore civilisées de l'Europe, leur commerce si vaste, recueillant ainsi de riches moissons, ce ne fut que le résultat des circonstances et d'une heureuse situation que la nature elle-même avait créée pour eux. Dans les temps primitifs, lorsque la Méditerranée creusa

(1) C'est ce que Eichhorn a démontré pour les Gerrhéens — un peuple des côtes du golfe Persique. Voyez l'*Histoire du commerce des Indes orientales*. La pauvreté et l'oppression ont été en général les principales causes de l'établissement des nations commerçantes, ainsi que le démontre l'exemple des Vénitiens, des Malais, etc.

son bassin entre les Pyrénées, les Alpes, les Apennins et le mont Atlas et que les îles et les promontoires surgirent du sein des eaux, formant des ports et des terres habitables, la grand'-route de la civilisation européenne fut ouverte par la main de l'éternelle destinée. Si les trois parties de notre hémisphère n'avaient fait qu'un tout, l'Europe en serait probablement au point où en est la Tartarie ou l'intérieur de l'Afrique. Dans tous les cas elle ne serait arrivée où elle en est maintenant que beaucoup plus lentement et par des voies bien différentes. La Méditerranée seule pouvait nous donner la Phénicie, la Grèce, l'Etrurie, Rome, l'Espagne, Carthage et c'est aux quatre premiers de ces empires que l'Europe doit sa civilisation.

La situation de la Phénicie sur le continent n'était pas moins heureuse. Les belles contrées de l'Asie s'étendaient derrière elle, avec leurs productions, leurs découvertes et un commerce depuis longtemps établi. Elle n'entrait donc pas seulement en possession des trésors d'une industrie étrangère et des richesses de cette partie du monde, mais elle héritait des longs travaux de l'antiquité. L'Europe qui avait reçu l'écriture par l'intermédiaire des Phéniciens, en baptisa les caractères du nom de ce peuple qui n'en est, selon toute probabilité, pas l'inventeur. Il est également probable que les Égyptiens, les Babyloniens et les Hindous ont connu, avant les Sidoniens, l'art de fabriquer la toile ; car, à en juger tant par les usages des temps modernes que par ceux des temps anciens, nous voyons souvent donner à des tissus, non pas le nom des lieux où ils ont été fabriqués, mais celui des villes qui en font un commerce principal. On peut se faire une idée de l'architecture phénicienne par le temple de Salomon, qui ne peut assurément soutenir la comparaison avec aucun de ceux de l'Égypte, malgré les deux pauvres colonies qui passaient pour des merveilles. Les seuls monu-

ments de cette architecture qui soient arrivés jusqu'à nous, sont ces vastes cavernes de la Phénicie et du pays de Canaan qui prouvent combien ils tenaient des Troglodytes, non seulement par l'origine, mais encore par le goût. Ce peuple, d'origine égyptienne, fut sans doute fort heureux de trouver, dans cette contrée, des montagnes pour y creuser ses habitations, ses tombeaux, ses magasins et ses temples. Les cavernes existent encore, mais tout ce qu'elles renfermaient a disparu. Les archives et les recueils de livres que les Phéniciens possédaient au temps de leur grandeur, ne sont plus et où sont les Grecs qui ont écrit leur histoire?

Maintenant, si nous comparons aux États fondés par la conquête sur l'Euphrate, le Tigre et le Caucase, ces villes commerçantes et industrieuses, si actives et si florissantes, quel est celui qui ne donnera à ces dernières la préférence dans le spectacle des destinées du genre humain. L'œuvre du conquérant est une œuvre sanglante et égoïste, tandis que l'œuvre des nations commerçantes est une œuvre utile à tous. Elles répandirent dans le monde entier les richesses, l'industrie, les sciences et, même sans le vouloir, elles firent avancer l'humanité dans la voie du progrès. L'esprit de conquête n'est donc jamais plus contraire à la marche de la nature que lorsqu'il vient détruire une ville industrieuse en pleine prospérité ; car leur ruine entraîne presque toujours avec elle celle de l'industrie et de la fortune publique dans tout le pays. Ce qui rendait surtout favorable, la position des côtes phéniciennes c'est que, par leur situation, elles étaient indispensables au commerce de l'Asie. Nebukadnetzar a pu détruire Sidon, Tyr s'élève en face de ses ruines. Alexandre a renversé Tyr, Alexandrie prospère, brillante fleur du désert, de sorte que le commerce ne s'éloigna jamais entièrement de ces rives. Carthage, qui hérita des riches dépouilles de Tyr, n'eut pas pour l'Europe une aussi

grande importance que le commerce des premiers Phéniciens; mais les temps étaient changés. On a généralement regardé la constitution intérieure des Phéniciens comme le premier degré de transition des monarchies despotiques de l'Asie à l'espèce de forme républicaine que fait naître le commerce. Ils ont renfermé la puissance royale dans d'assez étroites limites pour lui défendre de songer aux conquêtes. Tyr fut longtemps soumise à des Suffètes, forme politique qui s'implanta à Carthage avec plus de vigueur encore. Ainsi ces deux États sont dans l'histoire les précurseurs des grandes républiques commerçantes; et leurs colonies, venant après celles de Cambyse et de Nebukadnetzar, le premier exemple d'une association de l'espèce, régie par un gouvernement plus salutaire et plus régulier; fait important dans la marche de l'humanité. A partir de ce moment, le commerce éveilla l'industrie; la mer indiqua des limites au conquérant ou l'arrêta sur ses bords et transforma ainsi malgré lui le brigand sanguinaire en un négociateur paisible. Des besoins mutuels, surtout la faiblesse d'un étranger sur des rivages lointains, firent naître entre les peuples des relations plus fréquentes et plus équitables. Ici nous voyons se dresser le souvenir des anciens Phéniciens pour accuser la folle conduite des Européens des temps modernes lorsque, forts de l'expérience des siècles et des arts, ils abordèrent aux deux Indes. Comment s'y prirent ces derniers? ils firent des esclaves, prêchèrent la croix, exterminèrent les indigènes. Les Phéniciens, au contraire, ne firent pas de conquête proprement dite; ils fondèrent des colonies, bâtirent des villes et stimulèrent l'industrie des nations qui, après avoir été longtemps victimes des fraudes des Phéniciens, apprirent enfin à faire usage de leurs propres trésors. Est-il au monde une contrée qui se trouve jamais dans le cas de devoir à la vieille Europe, si riche en arts, une reconnaissance

égale à celle que la Grèce dut avoir pour la Phénicie encore barbare ?

Il est certain que l'influence de Carthage sur les destinées de l'Europe fut bien moins grande que celle de la Phénicie : cette différence provient, sans contredit, du changement des temps, du lieu et des choses. Ce ne fut pas sans difficulté que cette colonie de Tyr réussit à jeter ses racines sur les lointains rivages de l'Afrique et, en raison des difficultés qu'elle rencontra et qu'elle dut combattre, elle gagna peu à peu le goût des conquêtes. Elle prit ainsi une forme, à la vérité, plus brillante et mieux combinée que celle de la métropole, mais qui devait avoir pour la république et l'humanité des résultats beaucoup moins avantageux. Carthage, du reste, n'était pas une nation mais une ville ; par conséquent il lui était impossible de propager sur une vaste étendue de pays l'esprit de civilisation et de patriotisme. Le territoire qu'elle acquit en Afrique et qui, au dire de Strabon, comptait, au commencement de la deuxième guerre punique, au moins trois cents villes, n'était peuplé que des victimes de la conquête et non de citoyens égaux en droit à ceux de l'État souverain. Il faut dire aussi que jamais les Africains ne cherchèrent à revenir à l'état d'hommes libres; car, toutes leurs guerres contre Carthage ne semblent que des révoltes d'esclaves ou des séditions de soldats. L'intérieur de l'Afrique ne tira guère d'avantages de la civilisation de Carthage, qui laissait bien quelques familles étendre leur puissance au delà de ses murs, mais qui s'occupait beaucoup plus à amasser des trésors qu'à répandre des lumières. Les grossières superstitions qui régnèrent à Carthage jusqu'au dernier moment, l'odieuse coutume de mettre à mort ses généraux innocents mais malheureux, sa conduite à l'égard des nations étrangères, tout prouve la cruauté et l'avarice de cet État aristocratique qui n'était guidé que par une idée, celle du lucre et de la domination.

Ce caractère de dure barbarie s'explique par la situation et la constitution de Carthage. Au lieu d'établissements de commerce, tels que ceux de la Phénicie, qui lui semblaient trop précaires, elle bâtit des forteresses et éleva ses prétentions à la suprématie des côtes comme si l'Afrique eut rempli l'univers. Mais comme, pour mettre ses projets à exécution, elle était forcée de se servir d'esclaves ou de mercenaires, la plupart de ces peuples finirent par s'indigner d'être traités en barbares; ils se révoltèrent et, de ces révoltes continuelles, devaient surgir de sanglants conflits, des haines éternelles. Combien de fois n'a-t-elle pas envahi et dévasté la Sicile si riche et Syracuse et, cependant, avec quelle injustice, puisqu'ils n'agissaient qu'en vertu d'un traité avec Xerxès. Barbares auxiliaires d'un roi barbare, ils s'avancent contre un peuple grec et leur cruauté est digne du rôle qu'ils jouent. Sélinonte, Himère, Agrigente, Sagonte sont envahies et ne présentent plus que des ruines; ils ravagent plusieurs provinces d'Italie et les sillons de la Sicile voient couler plus de sang que tout l'or de Carthage n'aurait pu en racheter. Autant Aristote fait l'éloge de la constitution de cette république au point de vue politique, autant a peu de valeur pour l'histoire de l'humanité, cette association de quelques familles de marchands, aussi barbares que riches, qui, à l'aide de mercenaires et pour assurer le monopole de leur commerce, cherchèrent à asseoir leur souveraineté sur tous les peuples du monde. Aussi, quelqu'injustes qu'aient été les guerres de Rome contre Carthage et le respect qui s'attache aux noms d'Asdrubal, d'Hamilcar et d'Annibal, serait-il difficile de prendre parti pour les Carthaginois, lorsqu'on considère l'état intérienr de la république mercantile qui avait ces héros à son service. On n'a point oublié l'amertume dont furent abreuvés leurs jours et l'ingratitude qui si souvent paya leurs services dans cette patrie qui, pour épargner un peu d'or,

n'eût pas hésité à livrer Annibal aux Romains, s'il n'eût échappé par la fuite à la reconnaissance punique.

Qu'on ne s'imagine pas que nous veuillions dérober à un noble carthaginois, la plus faible part d'une gloire bien acquise, puisque Carthage, bien que ses fondements reposent sur la conquête et le manque de foi, n'a pas laissé que de produire de grands génies et de cultiver une foule d'arts précieux. La guerre a rendu immortelle la famille des Barca, mais la jalousie d'Hannon veille et s'apprête à écraser son ambition qui veut monter trop haut. En général, l'âme des héros carthaginois conserve une certaine rudesse qui les place, à l'égard des Gélon, des Timoléon et des Scipion, comme des esclaves en présence d'hommes libres. Il y a quelque chose de barbare dans l'héroïsme de ces frères qui se laissèrent enterrer vifs pour conserver à leur patrie une portion de territoire injustement acquise; et, dans le moment suprême, lorsque Carthage elle-même fut aux abois, leur valeur prit en général le caractère d'un sauvage désespoir. D'un autre côté on doit reconnaître qu'Annibal, en particulier, fut pour les Romains un maître qui leur enseigna l'art de la guerre et qui les mit ainsi à même de conquérir le monde. De même, tous les arts qui pouvaient fournir quelques applications au commerce, aux constructions maritimes, à la guerre navale ou augmenter la richesse publique furent en honneur à Carthage, et cependant Carthage ne tarda pas à être vaincue par Rome sur mer. Elle développa et perfectionna autant qu'elle put, sur les côtes si riches de l'Afrique, l'agriculture, celui de tous les arts qui tendait le plus à favoriser son commerce. Il est à déplorer que les livres de ce peuple, comme sa puissance, aient été détruits par les Romains. Tout ce que nous savons sur lui, nous l'avons appris par ses ennemis ou par quelques ruines qui indiquent à peine la place où fut cette reine des mers. Ce qui fut surtout

malheureux pour Carthage, c'est que le temps de sa plus grande splendeur se soit précisément rencontré avec l'époque de ses guerres contre Rome. La louve, qui bientôt allait t[illegible] nblaient trop sous sa griffe féroce, devait commencer par exer[illegible] rétentions à contre un chacal d'Afrique qu'elle finit par égorge[illegible] pli l'univers. [illegible] elle était

Qu'on ne
noble carth
puisque Ca
conquête et
de

CHAPITRE V

LES ÉGYPTIENS.

Nous arrivons maintenant à une terre qui, en raison de son antiquité, de ses arts, de ses institutions politiques, apparaît comme une énigme du monde primitif, énigme qui a longtemps exercé les conjectures des philosophes. Les données les plus certaines que nous ayions de l'Égypte, nous viennent de ses ruines, de ses immenses pyramides, de ses obélisques, de ses catacombes, de ces ruines de canaux, de villes, de colonnes et de temples qui, avec leurs hiéroglyphes, témoins de l'Ancien Monde, font encore l'étonnement des voyageurs. Quelle nombreuse population, quels arts, quelle constitution et surtout quel étrange génie, se sont accordés pour creuser ces rochers et les entasser l'un sur l'autre; pour dessiner et tailler des statues d'animaux, qu'ils ensevelissaient comme des reliques; pour enfermer d'une ceinture de rochers la demeure des morts et pour éterniser sur la pierre, de mille manières différentes, l'esprit du sacerdoce égyptien! Toutes ces ruines, qui gisent dans la poussière, ou qui se dressent dans les airs, sont là, sphinx sacré, éternel problème qui attend une solution.

Il est cependant une partie de ces travaux, d'une incontestable utilité ou qui étaient nécessités par l'état de la contrée, qui s'expliquent d'eux-mêmes ; tels sont ces canaux merveilleux, ces digues et ces catacombes. Les canaux portaient les eaux du Nil dans les parties les plus éloignées de l'Égypte, fertiles alors et maintenant changées en landes stériles et désertes depuis que ces canaux sont détruits. Les digues permettaient d'asseoir des villes dans cette riche vallée qu'inonde le Nil qui, semblable au cœur de l'Égypte, vivifie toute la contrée. Quant aux catacombes, à part les idées religieuses que les Égyptiens y attachaient, elles servaient à purifier l'air et éloignaient les maladies épidémiques qui affligent si souvent les climats chauds et humides. Mais pourquoi ces tombes gigantesques, ce labyrinthe, ces obélisques, ces pyramides? Quel est ce bizarre génie qui a éternisé la forme des sphinx et des colosses? Ce peuple est-il sorti du limon du Nil, nation primitive et originale d'un monde qui s'est continué? Ou bien, s'il est étranger au pays qu'il habite, par quelles circonstances, par quelles voies, a-t-il été rendu si différent des peuples qui l'environnent?

L'histoire naturelle de leur pays indique suffisamment, selon moi, que les Égyptiens n'étaient pas une nation primitive et indigène; car il n'y a pas que les traditions de l'antiquité, mais encore les indications de la géologie qui démontrent clairement que la Haute Égypte a été peuplée d'abord et la partie inférieure lentement arrachée au lit du Nil par les efforts de l'homme. L'ancienne Égypte était donc située sur les hauteurs de la Thébaïde où résidaient également les anciens rois; car si le pays avait été peuplé par l'isthme de Suez, comment admettre que ces rois fussent allés de plein gré établir leur résidence au fond de ces déserts. D'un autre côté, si nous étudions le mouvement de la population de l'Égypte, nous trouverons, dans son éducation même, la raison du caractère original

qui la distingue. A coup sûr, elle n'appartenait pas à la race aimable des Circassiens, mais plutôt à une race de l'Asie-Méridionale qui, allant de l'occident vers la mer Rouge, s'étendit depuis l'Éthiopie jusqu'à l'Égypte. Arrêtée là par les inondations et les marais du Nil, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle ait, semblable aux Troglodytes, commencé à creuser ses habitations dans les rochers, puis, qu'avec le temps, elle ait fini par gagner sur les eaux tout le territoire de l'Égypte et que sa culture morale ait suivi la même progression que sa culture matérielle? L'histoire de Diodore, qui la fait venir du Midi, abstraction faite de ses fables sur l'Éthiopie, me paraît non seulement la plus vraisemblable, mais fournit encore le seul moyen d'expliquer le caractère de ce peuple et ses points si remarquables de ressemblance avec quelques-unes des lointaines nations de l'extrémité orientale de l'Asie.

Comme je ne puis ici développer cette hypothèse que d'une manière très imparfaite, je la remets à plus tard; je me bornerai pour le moment à signaler celles des conséquences les plus importantes du rôle de cette nation dans l'histoire de l'humanité. Les Égyptiens étaient un peuple paisible, industrieux, bienfaisant : leur constitution politique, leurs arts et leur religion le prouvent assez. Leurs temples et leurs colonnes n'avaient rien de cette élégance gracieuse et svelte des monuments de la Grèce. Ils ne comprenaient point l'art de cette manière et les momies qu'ils ont laissées prouvent que leurs formes n'étaient pas belles : la reproduction de l'image humaine ne put donc être que ce qu'était la réalité. Attachés à leur pays, comme à leur religion et à leur état politique, ils n'aimaient point les étrangers. Comment, avec leur caractère, alors que dans les arts d'imitation ils se tenaient à une reproduction exacte et servile, alors que l'art pour eux était purement mécanique, alors que l'esprit religieux ou plutôt l'esprit et les

intérêts d'une secte privilégiée dominait tout en eux, comment leur pensée aurait-elle pu atteindre au beau idéal, qui n'est qu'un fantôme décevant, s'il n'a devant lui un modèle naturel sur lequel il puisse s'appuyer? C'est pour cela qu'on les vit rechercher avant tout la solidité, la durée, une grandeur colossale dans leurs œuvres, polies sans cesse par l'infatigable patience de leur industrie. L'idée de leurs temples devait leur venir à la vue de ces vastes cavernes que renferme leur pays entrecoupé de rochers; et, avec cette idée, la majestueuse immensité de leur architecture. Les momies servirent de modèle à leurs statues; celles-ci eurent donc naturellement les jambes jointes ensemble, les bras collés au corps, mode de sculpture qui assurait d'ailleurs leur solidité. Pour soutenir des voûtes ou séparer des tombeaux, il fallut élever des colonnes, presque toujours gigantesques, puisque, leur architecture procédant de la superposition des rochers, ils n'avaient aucune idée de notre manière de courber des arches. Les déserts qui les entouraient, les régions de la mort qui, d'après leurs idées religieuses, planaient autour d'eux, eurent une grande part dans l'influence qui contribua à donner à leurs statues la forme de momies, dont le caractère, qui devint celui de leur art, était, au lieu du mouvement de la vie, l'éternel repos de la tombe.

L'étonnement, selon moi, doit être moindre à la vue des pyramides et des obélisques. Dans toutes les parties du monde, même à Otahiti, on a érigé des pyramides sur les tombeaux, moins comme emblème de l'immortalité de l'âme, que comme témoignage de la durée des souvenirs qui survivent à la mort. Leur origine se reconnaît évidemment dans ces grossiers monceaux de pierres que diverses nations élevaient, dans les temps les plus reculés, pour consacrer le souvenir des événements passés et qui, pour plus de solidité, devaient prendre d'eux-mêmes la forme pyramidale. Lorsqu'enfin cette coutume se

généralisa, ennoblie par l'art, comme rien ne fait sur nous une impression plus profonde que le moment où l'on dépose dans le tombeau un être qui nous était cher, le monceau de pierre qui peut-être dans l'origne devait simplement protéger ses restes contre les profanations des bêtes féroces, finit par se changer en pyramides et en colonnes, ou il entrait plus ou moins d'art et de goût. Maintenant, si les Égyptiens ont surpassé les autres peuples dans ces sortes de construction, on doit attribuer à la même cause le caractère massif de leurs temples et de leurs catacombes : d'abord ils avaient, les matériaux en abondance, puisque l'Égypte en grande partie n'est réellement qu'un immense rocher; d'un autre côté, les bras ne leur manquaient pas puisque le Nil bienfaisant, en fécondant le sol, laissait peu à faire au cultivateur. Ajoutez à cela que les anciens Égyptiens vivaient très sobrement et qu'il suffisait du caprice d'un roi pour condamner ces timides populations à travailler pendant des siècles à la construction de ces masses stupides. La vie de l'individu, isolé et perdu dans la foule, avait alors bien moins de valeur qu'aujourd'hui. On sacrifiait alors les travaux, les sueurs de milliers d'hommes, soit pour assurer au monarque l'immortalité que lui promettaient ces monceaux de pierres, soit en suite d'une idée religieuse qui voulait retenir dans un cadavre embaumé son âme prête à lui échapper; mais, comme tant d'autres arts inutiles, ces monuments finirent par ne plus exciter que l'amour-propre et la rivalité des rois, jaloux de les imiter ou de les surpasser. Et dans cette lutte stérile, le bon peuple s'épuisait en silence sans perdre un seul instant patience. C'est ainsi probablement que se sont élevés les pyramides et les obélisques de l'Égypte; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils remontent aux temps les plus reculés; car plus tard, les nations, qui comprenaient qu'elles pouvaient se livrer à des travaux plus utiles, ne songèrent plus à en construire de nou-

veaux. Il s'en faut de beaucoup que les pyramides soient une preuve du bonheur et du génie éclairé de l'antique Égypte; au contraire, elles attestent la superstition et l'ignorance des pauvres misérables qui les ont construites et des rois qui les ont commandées. C'est en vain qu'on pénétrerait dans les flancs obscurs des pyramides pour en arracher ses secrets; c'est en vain qu'on chercherait des trésors de sagesse sur les obélisques élancés. Si l'on parvenait à déchiffrer les hiéroglyphes qui couvrent ces derniers, quel intérêt offrirait une chronique d'événements oubliés ou peut-être une apothéose symbolique des fondateurs? Après tout, que sont ces masses à côté d'une montagne élevée par la nature?

D'ailleurs, les hiéroglyphes des Égyptiens, loin de prouver une profonde sagesse, indiquent plutôt l'ignorance de ce peuple. C'est le grossier tâtonnement, le premier essai de la pensée humaine à la recherche de signes pour exprimer ses idées. Les sauvages les plus grossiers de l'Amérique ont des hiéroglyphes qui répondent à tous leurs besoins : ainsi, les Mexicains ne furent pas en peine de rendre, à l'aide de symboles, l'événement le plus inouï jusqu'à ce jour, l'arrivée des Espagnols? Mais que les Égyptiens se soient, pendant des siècles, contentés de signes si imparfaits, qu'ils gravaient à grand'peine sur des murailles et des rochers, cela n'annonce-t-il pas chez eux une déplorable pauvreté d'idées, une incroyable stérilité d'imagination? Dans quel cercle étroit de connaissances devait se mouvoir une nation qui pouvait représenter toutes ses idées par des figures d'oiseaux et quelques traits bizarres! Car le second Hermès, l'inventeur des lettres, ne parut que longtemps après; du reste, il n'était pas Égyptien. Les caractères écrits qui se trouvent sur les momies, ne sont rien autre que des lettres phéniciennes, mêlées de caractères hiéroglyphiques qu'ils ont, probablement, reçus de ce peuple com-

merçant. Les Chinois eux-mêmes ont été plus loin que les Égyptiens : ils sont partis de ces symboles pour arriver à des signes plus parfaits, tels qu'il est probable que les Égyptiens n'en ont eu dans aucun temps. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que cette nation, si pauvre sous le rapport de l'écriture, sans cependant manquer d'intelligence, ait brillé dans les arts mécaniques? L'usage des hiéroglyphes ne lui laissait pas d'espoir d'arriver à la gloire littéraire; son attention devait donc se porter tout entière sur la science de la nature physique. La fertilité de la vallée du Nil encourageait l'agriculture, rendue facile; aussi apprit-elle de bonne heure à calculer ces inondations périodiques qui faisaient sa richesse. La division de l'année et la distinction des saisons devait être chose aisée pour un peuple dont la vie et le bien-être dépendaient d'un phénomène aussi simple que régulier et qui constituait pour lui une sorte de calendrier éternel.

Ainsi, les connaissances sur l'histoire naturelle et céleste qui ont fait la gloire de cet ancien peuple, sont un produit spontané du sol et du climat. Enfermés entre des montagnes, des mers et des déserts, dans une riche contrée soumise aux retours d'un phénomène naturel, que tout contribuait à rappeler à la pensée, où les saisons et les moissons, les maladies et les vents, la présence des insectes et des oiseaux, étaient réglés par une révolution annuelle, l'inondation du Nil, le grave Égyptien, surtout la classe nombreuse et oisive des prêtres devaient nécessairement finir par composer une sorte d'histoire de la nature et des cieux. Il est généralement reconnu que les nations isolées ou livrées aux sens sont celles qui ont sur leur pays le plus de connaissances positives qu'elles ne cherchent pas dans les livres. Pour ce qui est de la science, les hiéroglyphes furent, chez les Égyptiens, plus nuisibles qu'utiles. Ils transformèrent l'observation vivante en une image obscure, une

lettre morte qui, loin de hâter les progrès de l'intelligence, ne pouvait que les retarder. On a beaucoup discuté la question de savoir si les hiéroglyphes ne cachent pas les secrets du sacerdoce. A mon avis, chaque hiéroglyphe doit renfermer un secret; et une suite de signes symboliques, conservés par un corps privilégié, alors même qu'on les rencontrait à chaque pas, devait nécessairement constituer un mystère pour le plus grand nombre des membres de l'État, exclus de la caste sacrée et complétement étrangers à une langue dont personne ne leur aurait dévoilé les arcanes et dont il leur était impossible de découvrir la clef. De là, que la science soit ou non au pouvoir du sacerdoce, l'impossibilité de faire pénétrer la lumière dans les masses, dans tous les pays et toutes les classes d'hommes où domine la méthode hiéroglyphique. Il n'était pas donné à chacun de comprendre les symboles et ce qu'il est difficile d'apprendre soi-même doit, à la longue, finir par passer pour un mystère. Dans les temps modernes, la méthode hiéroglyphique ne serait donc qu'un obstacle à l'instruction de l'humanité, puisque dans l'antiquité même elle ne fut qu'un mode d'écriture très imparfait. C'est à tort qu'on s'efforcerait de trouver par soi-même le mot d'une énigme qui peut être donné de cent manières différentes et ce serait un travail stérile d'étudier des symboles arbitraires, comme s'ils revêtaient leur inébranlable caractère d'immuabilité. L'Égypte a toujours été, en présence de la science, comme un enfant impuissant à rendre ses idées sans bégayer et il est probable que son génie puéril est à jamais perdu pour nous.

Quant à la religion ou à la science politique, il nous est difficile de placer les Égyptiens sur un degré plus élevé que celui qu'ont atteint la plupart des nations de la haute antiquité et où se sont arrêtées en grande partie celles de l'Asie orientale. Si, en effet, on parvenait à établir que la plupart des con-

naissances des Égyptiens n'ont pu que difficilement naître sur leur sol, mais qu'après en avoir reçu les éléments, ils les ont appliquées selon des règles et des formes déterminées aux circonstances locales, l'état d'enfance dans lequel ils sont restés sauterait encore bien davantage aux yeux. De là, peut-être, ces longues nomenclatures de rois et d'époques, ces vagues histoires d'Osiris, d'Isis, d'Orus, de Typhon, etc.; de là, la plupart de leurs fables sacrées. Les croyances fondamentales de leur religion étaient les mêmes que celles de divers peuples de la Haute Asie; seulement, sous le voile des hiéroglyphes, elles s'étaient appropriées au climat et au caractère du peuple. Les traits principaux de leur constitution politique n'étaient point étrangers à d'autres nations arrivées à un même degré de civilisation, bien qu'elle ait ici l'aspect particulier à un peuple isolé, comme l'étaient les Égyptiens, dans la belle vallée du Nil (1). Il eût été difficile à l'Égypte d'atteindre sa haute renommée de sagesse, sans le voisinage de ses rives, sans les ruines de ses antiquités et surtout sans les fables des Grecs.

Cette situation montre également quel rang elle occupe dans les générations des peuples. Peu de nations lui doivent ou leur origine ou leur culture; du reste, au nombre des premiers nous ne connaissons que les Phéniciens, et parmi les seconds que les Juifs ou les Grecs. Quant à l'influence qu'elle a exercé dans l'intérieur de l'Afrique, nous ne savons pas jusqu'où elle s'est étendue. Malheureuse Égypte! Combien tes peuples sont changés! Il a fallu mille ans de désespoir pour les réduire à l'indolence et à la misère, ceux qui étaient autrefois si laborieux et si patients. Sur le signe d'un Pharaon ils se mirent à filer le lin et à tisser, à porter des pierres, à creuser des montagnes, à étudier les arts et à se livrer à l'agriculture. Ils se

(1) Nos conjectures à ce sujet, trouveront leur place ailleurs.

laissèrent, sans murmures, isoler du reste du monde et recevaient patiemment la tâche que chaque jour leur ramenait. En même temps ils élevaient avec soin leurs enfants, fuyant les étrangers et ne quittant jamais leur pays. Mais dès que l'Égypte eut été envahie ou plutôt dès que Cambyse en eut montré le chemin, pendant des siècles les peuples se succédèrent aux peuples, attirés par cette riche proie. Les Perses et les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Fatimides, les Kurdes, les Mamelouks, les Turcs sont venus tour à tour ravager son territoire et maintenant encore cette belle contrée est le théâtre des brigandages des Arabes et des cruautés des Turcs.

CHAPITRE VI

RÉFLEXIONS SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

Après avoir vu passer devant nos yeux, depuis l'Euphrate jusqu'au Nil, depuis Persépolis jusqu'à Carthage, tant d'institutions et d'événements humains, arrêtons-nous un instant et jetons sur notre voyage un coup d'œil en arrière.

Quelle est la loi principale que nous avons pu remarquer dans chacun des grands phénomènes de l'histoire? La voici, selon moi : *Toutes choses sur notre terre ont été ce qu'elles pouvaient être, en partie selon la situation et les besoins du lieu; en partie selon les circonstances et le caractère du temps, le génie natif ou accidentel des peuples.* Admettez dans l'humanité des forces actives dans une relation déterminée avec les temps et les lieux et toutes les vicissitudes de l'histoire se dérouleront comme autant de conséquences. Ici les royaumes et les États se cristallisent; là ils se dissolvent et prennent d'autres formes : ici Babylone est fondée par une horde errante; là, Tyr surgit du sein d'un peuple resserré sur les côtes de la terre; ici l'Égypte s'élève sur un point de l'Afrique; plus loin, dans les déserts de l'Arabie c'est l'empire des juifs : tous ils se pressent

dans une même partie du monde, serrés les uns contre les autres. Le temps, le lieu, le caractère national, en un mot, la réunion de toutes les forces actives dans leur individualité la plus déterminée, gouverne non seulement tous les phénomènes naturels, mais encore tous les événements humains. Mettons maintenant cette loi fondamentale de la création dans le jour qui lui convient.

1. *Les forces actives de l'humanité sont les mobiles de l'histoire humaine;* et comme l'homme tire son origine d'une seule et même famille, sa figure, son éducation, sa manière de penser dépendent de son origine. De là ce génie national qui marque les anciens d'une si profonde empreinte et qui se retrouve dans toute la suite de leurs actions. Comme une source tire ses parties constituantes, ses propriétés et son goût des couches qu'elle traverse, de même le caractère primitif d'une nation dérive des traits de sa race, de son climat, de son genre de vie, de son éducation, de ses premiers efforts et de ses occupations. Les mœurs des ancêtres s'impriment fortement et servent de modèle à leur postérité. Nous en trouvons la preuve dans le génie des juifs qui nous est le mieux connu par leurs livres et par leur conduite. Dans la terre de leurs pères comme au milieu des nations étrangères, ils restent ce qu'ils ont été d'abord, et alors même qu'ils se mêlent à d'autres peuples, leur race est encore reconnaissable après plusieurs générations. Il en est ainsi également de tous les peuples de l'antiquité, des Égyptiens, des Chinois, des Arabes, des Hindous, etc. Plus ils étaient isolés et opprimés, plus leur caractère s'imprima fortement. Si donc chacun de ces peuples était resté attaché au sol qui l'a vu naître, la terre aurait été comme un jardin richement garni de plantes humaines et d'espèces d'animaux, diverses d'attitudes, de propriétés, d'instincts et de caractères, réparties avec art sur cet immense espace.

Mais comme les hommes ne jettent pas de profondes racines, le temps vient où la famine, les tremblements de terre, les guerres les forcèrent tour à tour d'émigrer et de chercher un autre séjour plus ou moins différent du premier. En admettant maintenant qu'avec une obstination qui toucherait à l'instinct de l'animal, ils conservent religieusement les coutumes de leurs pères et donnent aux montagnes, aux fleuves, aux villes, aux établissements de leur nouvelle patrie des noms qui leur rappellent l'ancienne, peut-on croire qu'avec tous ces changements de sol et de climat, ils restent à jamais ce qu'ils étaient auparavant? Le peuple ainsi déplacé construira donc à sa manière la ruche de l'abeille ou le nid de la fourmi. Un double courant d'idées se remarque dans les nations : on y voit celles qu'elles ont apportées de leur émigration et celles qu'elles ont reçues dans leur nouvelle patrie et ce moment de leur vie est ce qu'on peut appeler la fleur de leur jeunesse. Il en fut ainsi pour les Phéniciens lorsqu'ils arrivèrent de la mer Rouge sur les bords de la Méditerranée et c'est cette période dans laquelle Moïse aurait voulu retenir à jamais les israélites. Il en fut ainsi encore de presque toutes les nations de l'Asie ; car presque tous les peuples ont émigré une fois au moins, tôt ou tard vers des régions plus ou moins éloignées. On comprendra facilement la grande influence qu'ont exercée les temps où ces changements ont eu lieu, les circonstances qui les ont fait naître, la longueur du chemin, l'état de la civilisation du peuple lors de son départ, l'accueil qu'il a reçu dans sa nouvelle patrie. Même chez les nations qui ont subi le moins de mélanges, le fil de l'histoire a été si embrouillé par tant de causes géographiques et politiques qu'il est très difficile d'en suivre les détours, même pour l'observateur dont l'esprit est libre et dégagé de toute entrave. Celui qui sera le plus sujet à erreur, est celui qui, s'attachant uniquement à une race ou à une nation, dédaigne tout ce qui n'est pas

elle. Semblable au créateur de la race humaine ou au génie de la terre, l'historien de l'humanité doit être impartial et dépouiller toute passion. Aux yeux de l'observateur qui veut acquérir une connaissance exacte et détaillée de la nature et de ses harmonies, la rose et le chardon, le putois, le paresseux, l'éléphant ont absolument la même valeur. Il étudie avec plus de soin l'objet qui l'instruit davantage. Or, la nature a livré la terre entière aux enfants des hommes, laissant chaque chose produire ce que comportent le lieu, le temps et la force déployée. Tout ce qui peut exister, existe; tout ce qui peut être produit, sera produit, sinon aujourd'hui, du moins demain. L'année de la nature est longue : ses fleurs sont aussi variées que les plantes qui les portent et que les éléments dont elles se nourrissent. Ce qui s'est passé dans l'Indostan, l'Égypte, la Chine, ne pouvait se passer ailleurs, dans le pays de Canaan, par exemple, ni en Grèce, à Rome, à Carthage. La loi de la nécessité et de la convenance, résultat du temps, du lieu et des forces, produit partout des fruits différents.

2. S'il est vrai que le développement d'un royaume dépend principalement du temps et du lieu où il a pris naissance, des parties qui le composent et des circonstances externes qui l'entourent, il est vrai aussi que c'est en partie sur les mêmes fondements que reposent ses destinées. Une monarchie composée de tribus nomades, dont le système politique reposerait sur les mêmes bases que le genre de vie, atteindra difficilement une longue durée. Elle ne sait que piller et conquérir, jusqu'au moment où un conquérant plus puissant viendra la faire disparaître. La mort d'un roi ou la prise de sa capitale suffit souvent pour mettre fin à ces scènes de brigandage. Ainsi tombèrent Babylone et Ninive, Persépolis et Ecbatane et plus tard la puissance des Perses. Dans l'Indostan, l'empire des Mogols semble approcher de sa ruine et la chute des Turcs ne

se fera guère attendre, si ces Chaldéens étrangers sur le sol qu'ils occupent, ne donnent pas à leur gouvernement des bases plus morales. L'arbre peut élever jusqu'au ciel sa tête orgueilleuse et répandre son ombre sur toutes les parties du monde; si ces racines ne sont pas solides et profondes, le moindre souffle, l'insolence d'un esclave, le caprice d'un satrape saura le renverser. L'histoire de l'Asie, tant dans les temps anciens que dans les temps modernes, est pleine de ces révolutions; aussi offre-t-elle peu d'intérêt à la philosophie politique. Des despotes tombent du trône et font place à d'autres despotes. Le royaume tout entier est attaché à la personne du monarque, à sa tente, à sa couronne : il ne faut que posséder ces choses pour être proclamé le nouveau père du peuple, le chef d'une bande de brigands indisciplinés. Toute la Haute Asie tremble au nom d'un Nebukadnetzar et à peine son successeur a-t-il paru que sa puissance mal assise gît dans la poussière. Trois victoires d'Alexandre mettent fin à l'immense empire des Perses.

Il en est tout autrement des États qui ont jeté de profondes racines, qui, tirant du génie national leur force réelle, peuvent se reposer sur lui : ils peuvent être soumis, mais les peuples leur survivent. Voyez la Chine; on sait combien il fut difficile d'y introduire une coutume aussi simple que celle de couper les cheveux à la manière des Mongols! Il en est ainsi des Brahmes et des Juifs que leurs cérémonies religieuses tiendront à jamais séparés des autres peuples de la terre. Pendant combien de temps l'Égypte ne refusa-t-elle pas de s'allier avec les nations étrangères et quelle peine n'éprouva-t-on pas à détruire les Phéniciens, seulement parce qu'ils avaient pris racine dans le pays qu'ils occupaient. S'il avait été donné à Cyrus de fonder un empire semblable à ceux de Yao, de Crishna, de Moïse, l'édifice de sa puissance subsisterait encore, quoiqu'à demi-mutilé.

Ainsi s'explique l'importance que les législateurs de l'antiquité mettaient à former les mœurs par l'éducation, car la puissance de leurs institutions reposait tout entière sur ce fondement. La force des empires modernes repose sur la puissance de l'or ou sur des combinaisons mécaniques, tandis que chez les anciens elle consistait dans une manière générale de penser, adoptée par la nation dès son origine; et comme il n'est rien qui ait sur l'enfance une action plus grande que la religion, la plupart de ces États, surtout ceux de l'Asie, furent plus ou moins théocratiques. Je sais quelle haine éveille ce nom; je sais que c'est à la forme de gouvernement qu'il représente qu'on attribue en partie l'idée de tous les malheurs de l'humanité; aussi ne prendrai-je pas la défense des abus qu'elle a enfantés : cependant il est une chose qu'on ne peut nier, c'est que non seulement elle convient à l'enfance du genre humain, mais qu'elle lui est indispensable; autrement il ne lui aurait pas été possible d'étendre si loin sa domination et de la maintenir pendant tant de siècles. Elle a régné de l'Égypte jusqu'en Chine et en général dans presque toutes les contrées du monde, la Grèce étant la première qui en soit arrivée petit à petit à séparer le sacerdoce du gouvernement. Maintenant comme toute religion politique a d'autant plus de puissance, que les objets du culte, les dieux, les héros, le souvenir de leurs exploits tiennent de plus près au pays qui l'adopte, les nations qui avaient de fortes racines se sont empressées d'approprier leurs cosmogonies et leurs mythologies aux contrées qu'elles habitaient. Les Hébreux furent les seuls de tous leurs voisins qui ne firent pas de leur pays le centre de la création universelle : étranger éclairé, leur législateur ne toucha point la terre qui devait être le siége de leur résidence; leurs ancêtres avaient habité d'autres contrées et leurs lois leur furent données hors de la terre promise. C'est probablement là une des

causes qui permirent aux juifs, plus qu'à aucune autre nation de l'antiquité, de se plaire au milieu de peuples étrangers; les Bramines et les Siamois ne peuvent vivre hors de leur pays, et si le juif de Moïse n'est, à proprement parler, qu'une créature de la Palestine, alors il ne devrait se trouver aucun juif hors de la Palestine.

3. Enfin, par tout ce que nous avons vu dans les parties du monde que nous avons visitées, nous devons reconnaître combien grande est l'instabilité des établissements humains et combien les meilleures institutions deviennent oppressives après quelques générations. La plante fleurit et se fane; vos pères sont morts et il ne reste plus rien d'eux; vos temples se sont affaissés dans la poussière; votre tabernacle, vos tables de la loi ne sont plus; la langue elle-même, ce lien éternel de l'homme, vieillit; et une constitution politique, un système de gouvernement ou de religion, qui doit s'appuyer sur ces bases, pourrait ou voudrait durer éternellement? Enchaînez alors les ailes du temps et arrêtez, près de l'abîme des siècles, le globe sur ses fondements de glace. Que penserions-nous aujourd'hui du roi Salomon si nous le voyions sacrifier ving-deux mille bœufs, cent vingt mille brebis à une seule fête et la reine de Saba quitter ses États pour venir lui proposer des énigmes au milieu d'un banquet? Quelle idée nous ferions-nous de la sagesse des Égyptiens si, dans l'enceinte des temples les plus magnifiques, on venait nous montrer le bœuf Apis, le chat et le bouc sacrés? On peut en dire autant des cérémonies oppressives des Brahmes, des superstitions des Parsis, des prétentions illusoires des Juifs, de l'orgueil insensé des Chinois et en général de tout ce qui repose sur des institutions vieilles de trois mille ans. La doctrine de Zoroastre a pu exercer une heureuse influence, en expliquant la nature du mal moral et physique et en examinant les différents phénomènes de la lumière; mais

quelle est maintenant la valeur de cette théodicée, même aux yeux d'un mahométan? La métempsychose des Brahmes a également du bon, lorsqu'on la considère comme le rêve d'une imagination jeune qui veut retenir l'âme immortelle dans la sphère de l'univers visible et qui cherche à concilier ce système avec la direction des sentiments moraux. Qu'est-elle devenue cependant, avec ses mille cérémonies, ses pratiques infinies? Une loi religieuse absurde et dépourvue de raison. La tradition instituée par la nature est, en elle-même, un bien indispensable au genre humain. Mais, du moment qu'on la voit, tant dans l'éducation morale que politique, enchaîner la raison et refouler les progrès vers un avenir meilleur qu'appellent les temps et les lieux, elle est le véritable opium du génie des peuples, des familles et des individus. L'Asie si grande, la mère des lumières qui éclairent la terre, l'Asie après s'être abreuvée de ce doux poison, a passé la coupe à d'autres contrées. De grands États, des sectes importantes sommeillent dans son sein, comme la fable raconte que saint Jean dort dans son tombeau; quoique mort depuis près de deux mille ans, il respire doucement et attend, plongé dans de doux songes, la venue de celui qui doit le réveiller.

LIVRE XIII

Je m'éloigne de l'Asie avec le regret d'un voyageur obligé de quitter un pays avant de le connaître autant qu'il le désirait. Qu'elles sont incomplètes et pleines d'incertitudes et de contradictions les données que nous possédons sur cette partie du monde! Nos idées sur la partie orientale, nous les possédons depuis peu seulement et encore ont-elles été altérées par les préjugés politiques et religieux des hommes qui nous les ont apportées. A cela sont venues s'ajouter les controverses des savants qui ont si bien troublé les quelques sources auxquelles nous pourrions puiser que cette contrée ne nous apparaît encore que comme une terre fabuleuse. Dans la Haute Asie et dans le voisinage de l'Égypte, les temps anciens se montrent à nous comme un ruine, un songe à demi-effacé; encore tout ce que nous en savons nous a-t-il été transmis par la bouche frivole des Grecs qui ne pouvaient guère être les peintres fidèles d'une époque si reculée, eux si jeunes, si différemment doués et qui, dans l'histoire de ces empires, n'observaient que ce qui les touchait personnellement. Les archives de Babylone, de la

Phénicie, de Carthage n'existent plus : déjà l'Égypte approchait de la décadence, quand un Grec est allé en visiter l'intérieur. Qu'en reste-t-il? quelques feuilles éparses, des fables, des fragments d'histoire, un rêve du passé!

Avec la Grèce on voit poindre l'aurore et c'est avec joie que nous la saluons en allant à sa rencontre. Comparés à d'autres peuples, les habitants de ce pays furent de bonne heure en possession de l'écriture et ils trouvèrent, dans la plupart de leurs institutions, des agents qui conduisirent le génie de leur langue de la poésie à la prose, à l'histoire et à la philosophie. La Philosophie de l'histoire considère donc la Grèce comme son berceau; c'est là qu'elle a passé sa brillante jeunesse. Déjà Homère décrit, tout en entremêlant son récit de fables nombreuses, les mœurs de diverses nations, autant que ses connaissances le lui permettent. Les chants des Argonautes, dont l'écho seul a survécu, firent connaître une contrée nouvelle et remarquable. Quand, plus tard, l'histoire proprement dite commença à se séparer de la poésie, Hérodote se mit à voyager dans différentes contrées, recueillant, avec une curiosité puérile, mais noble et louable, tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Si les historiens grecs postérieurs se renfermèrent en général dans les limites de l'histoire de leur pays, ils ne purent cependant s'empêcher de s'occuper de loin en loin des peuples avec lesquels la Grèce entretenait des rapports de voisinage ou d'alliance. C'est ainsi que, petit à petit, et surtout depuis les expéditions d'Alexandre, leur sujet, en s'étendant, finit par embrasser tout le monde connu. Plus tard, il s'agrandit encore avec Rome qui se servit des Grecs, non seulement comme modèles pour écrire l'histoire, mais comme historiens mêmes. Enfin, un Grec, Diodore de Sicile, et un Romain, Trogue Pompée, rassemblèrent ces matériaux épars et cherchèrent à composer une sorte d'histoire universelle. Réjouissons-nous donc d'avoir

enfin trouvé un peuple dont les origines, à la vérité, sont obscures, les premiers temps incertains, dont les écrits et les ouvrages d'art ont été pour la plupart détruits par la fureur des peuples ou le travail des siècles, mais qui, cependant, parle encore à nos âmes dans les débris de monuments majestueux. Tout en eux respire un génie philosophique, un caractère d'humanité que je m'efforce vainement de répandre sur l'essai que je leur consacre. Je pourrais, comme le poète, invoquer le dieu Apollon et les filles de Mémoire, les nobles Muses : mais je veux que mon Apollon soit l'esprit de recherche, et ma Muse l'impartiale vérité.

CHAPITRE I

DE LA SITUATION DE LA GRÈCE ET DE SES HABITANTS.

La triple Grèce dont nous parlons ici, est composée de côtes et de baies; elle est sillonnée de toute part par la mer, ou plutôt c'est un vaste archipel. Elle est située dans une contrée qui pouvait recevoir, par plusieurs voies, non seulement la population qui lui manquait, mais encore les germes d'une civilisation précoce. Sa situation et le caractère de ses habitants, que des entreprises et des révolutions successives approprièrent de bonne heure à celui du pays, établirent bientôt, tant au dedans qu'au dehors, une circulation d'idées, une force d'activité que la nature a refusées aux continents plus étendus. Enfin, l'époque à laquelle naquit la civilisation grecque, le degré de culture de peuples environnants, surtout la pensée humaine en général, tout cela a contribué à faire des Grecs ce qu'ils ont été, ce qu'ils ne sont plus, ce qu'ils ne redeviendront jamais. Examinons de plus près ce beau problème historique : le zèle éclairé des savants de l'Allemagne nous a fourni depuis peu des données suffisantes pour le résoudre.

Un peuple isolé, loin des côtes de la mer, à qui une ceinture de montagnes rend difficiles toutes relations avec d'autres nations, un peuple dont toutes les lumières partent d'un même foyer, un peuple dont les lois sont d'autant plus illuminées de l'éclat de ces lumières, que ces lumières lui ont été données dès le début de sa carrière, un peuple semblable pourra faire preuve d'une grande originalité de caractère qu'il conservera longtemps; mais une personnalité si bornée lui interdira ce génie souple et heureux qui ne peut se développer que par de fréquentes communications avec des nations étrangères. L'Égypte et l'Asie entière en sont des exemples frappants! Si la puissance qui a construit notre globe avait donné une autre forme aux mers et aux montagnes; si le destin suprême qui a fixé les limites des peuples leur avait donné une origine autre que celle des montagnes de l'Asie; si l'Orient avait ce que sa situation actuelle lui refuse, un grand commerce maritime, une mer Méditerranée, le cours entier de la civilisation humaine serait changé. Comme elle n'avait pas pu se répandre ni croître sur le sol de l'Orient, elle se précipita vers le monde occidental.

Parcourez l'histoire des îles et des pays unis entre eux par des détroits : vous reconnaîtrez très facilement la supériorité des habitants des îles et des côtes maritimes sur les peuples des grands continents; cette supériorité se reconnaît partout, quels que soient le climat et le lieu, à une progression plus rapide et plus aisée dans le chiffre de la population, à l'activité nationale plus variée et plus libre, surtout s'il se joint à cela des époques et des circonstances favorables. En dépit des talents naturels les plus heureux et des facultés acquises les plus grandes, chez les peuples des continents le berger reste berger, le chasseur reste chasseur; l'agriculteur et l'artisan, semblables à des plantes, végètent toute leur vie à la place

qui les a vus naître. Comparez l'Angleterre à l'Allemagne, les Anglais sont des Allemands et même jusque dans ces derniers temps, l'Allemagne a distancé l'Angleterre dans les grandes découvertes, dans les grandes entreprises. La raison en est que chez les insulaires l'activité industrielle a de bonne heure marqué de son empreinte la substance même de l'État; admirablement situés pour se développer sans secousses, ils ont acquis une consistance inébranlable que les peuples du continent n'atteindront jamais. Les conséquences sont les mêmes si on compare à l'intérieur de l'Esclavonie, à la Scythie d'Europe, à la Russie, à la Pologne, à la Hongrie, les îles du Danemark, les côtes d'Italie, de France et d'Espagne, les Pays-Bas et le Nord de l'Allemagne. Tous les voyageurs ont remarqué que, dans toutes les mers, les îles, les péninsules, ou les côtes heureusement situées, se distinguent par un génie libre et inventif qui, sur le continent, reste comprimé le plus souvent sous le joug de lois surannées (1). Lisez les descriptions des îles de la Société et des Amis : éloignées de toute terre habitée et comme perdues au milieu des mers, elles rappelaient cependant, par leur luxe et leur élégance, quelque chose de la Grèce antique. Même dans plusieurs îles isolées du Grand Océan, les premiers voyageurs rencontrèrent une douceur et une affabilité que l'on chercherait vainement chez les nations de l'intérieur des continents. Ainsi donc, partout nous pouvons constater l'existence de cette grande loi de la nature humaine : que là où existe une heureuse alliance de l'activité et du repos, de la société et de l'isolement, d'un travail libre et des jouissances qu'il procure, là se produit une situation également

(1) Comparez les habitants de Malaca et des îles de l'Inde avec ceux du continent; le Japon à la Chine, les indigènes de Kuriles et des îles Aleutiennes aux Mongols et poursuivez ces études jusqu'aux îles de San-Juan Fernandez, de Socotora, de Byron, aux Maldives, etc.

favorable et au peuple qui l'adopte et aux nations voisines. Rien n'est plus nuisible à la santé que le défaut d'exercice : ce mal, sous l'influence du despotisme des institutions de la haute antiquité, était inévitable; aussi, pour peu qu'une forte secousse ne vînt pas y remédier, le corps social, faible et débile, périssait de langueur. Au contraire, dans les États auxquels la nature a donné des limites peu étendues et dont les habitants partagent leur vie entre les périls de la mer et la culture du sol, entretenant ainsi leurs corps dans une saine activité, il ne faut que quelques circonstances favorables pour rendre un peuple illustre à jamais. Ainsi, pour ne parler que des Grecs, les insulaires de Crète furent les premiers qui établirent une législation faite pour servir de modèle à toutes les Républiques du continent; dont le plus grand nombre et les plus célèbres étaient situées sur les côtes. Ce n'était donc pas sans raison que les anciens faisaient des îles le séjour du bonheur; sans doute parce que c'est là qu'ils avaient trouvé les peuples les plus heureux et les plus libres.

Si nous appliquons à la Grèce cette manière de voir, on trouvera toute naturelle la différence qui existe entre ses habitants et ceux des pays de montagnes. La Thrace n'était séparée de l'Asie-Mineure que par un simple détroit; cette contrée, si fertile et si peuplée, communiquait à l'occident avec la Grèce par un golfe parsemé d'îles. Il semblerait presque que les digues de l'Hellespont ont été rompues et que la mer Égée est survenue avec ses îles nombreuses pour établir en Grèce un principe éternel de mouvement et de circulation. Aussi, depuis les temps les plus reculés, voyons-nous les peuples de ses côtes parcourir la mer : les Crétois, les Lydiens, les Pélasges, les Thraces, les Rhodiens, les Phrygiens, les habitants de Chypre, de Milet, de Samos, de Naxos, les Cariens, les Lesbiens, les Phocéens, les Spartiates, les Hérétriens, les Éginètes, aspirent,

bien avant les temps de Xerxès, à la souveraineté des mers (1). Bien avant eux aussi paraissent les pirates, les colons, les aventuriers, à tel point qu'il n'est pour ainsi dire pas une seule nation de la Grèce qui n'ait émigré une fois au moins. Dès l'origine, tout ici est en mouvement, depuis les côtes de l'Asie-Mineure, jusqu'à l'Italie, à la Sicile et aux frontières des Gaules et l'on peut dire qu'aucune nation de l'Europe n'a peuplé un pays plus étendu et plus beau que la Grèce. Entendons-nous : on trouvera bien des champs fertiles, de riantes vallées arrosées par des fleuves majestueux, des climats plus beaux que celui de la Grèce, mais dont pas un cependant n'a donné naissance aux génies qu'ont enfantés Athènes et Sparte (2)! D'où cela vient-il? de cette suite non interrompue de rivages peuplés de petits États dont l'activité redoublait par un contact réciproque et qui s'appelaient l'Ionie, la Grèce et la Grande Grèce, États qui n'eurent d'égal sur aucun point de la Grèce.

Nous n'aurons pas besoin de chercher longtemps pour savoir d'où cette contrée a tiré ses premiers habitants, nommés Pélasges, c'est à dire étrangers; ils reconnaissaient encore pour leurs frères, malgré la distance qui les séparait, les peuples de l'autre côté de la mer, c'est à dire ceux de l'Asie-Mineure. Ce serait une peine inutile de les suivre dans leurs courses vagabondes à travers la Thrace, ou sur l'Hellespont, ou d'îles en îles, à l'Orient, à l'Occident, ou lorsque, protégés par les montagnes du Nord, ils se répandirent dans la Grèce. Une tribu suit l'autre; elles se pressent tour à tour. Puis viennent les Hellènes qui apportent aux Pélasges une nouvelle civilisation, en même temps que des colonies grecques retournent s'établir sur les rivages de l'Asie. Ce qui fut surtout favorable

(1) Heyne, *Comment. de castoris epoch. in N. comment. soc. Goetting*, T. I, II.
(2) Riedesel, *Observations sur un voyage au Levant*, p. 113.

aux Grecs, ce fut le voisinage d'une péninsule si importante, située sur le plus grand continent du globe et peuplée d'habitants appartenant non seulement à une race commune, mais qui possédaient depuis longtemps déjà les éléments d'une civilisation précoce (1). C'est ainsi que naquit leur langue dont l'originalité et l'unité n'aurait jamais pu sortir du mélange d'idiomes différents. Bientôt même la nation partagea la condition morale des peuples voisins avec lesquels la guerre et la paix les avait mis en relation. Ainsi l'Asie-Mineure fut bien la mère de la Grèce à qui elle donna non seulement sa population, mais les principaux germes de sa civilisation première. A son tour la Grèce renvoya des colonies à la métropole et l'on y vit alors fleurir une seconde civilisation, supérieure à la première.

Il est regrettable que les documents que nous possédons sur l'histoire des premiers temps de la péninsule Asiatique soient si incomplets. Nous ne connaissons l'empire des Troyens que par les récits d'Homère. Or, quoique fasse le poète pour exalter ses compatriotes au détriment de leurs ennemis, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses récits même la magnificence de Troye et l'état florissant de ses arts et de ses connaissances. Les Phrygiens, dont l'origine et la culture remontent aussi à une haute antiquité eurent également, par leur religion et leurs fables, une influence incontestable sur la mythologie des Grecs. Plus tard les Cariens qui se disaient eux-mêmes frères des Mysiens et des Lydiens et avaient la même origine que les Pélasges et les Lélèges, s'appliquent à la navigation, qui n'était alors qu'une véritable piraterie, pendant que les Lydiens, plus civilisés, se glorifiaient avec les Phéniciens d'avoir donné au commerce une grande impulsion par l'invention de la mon-

(1) Heyne, *De origine græcorum commentat. societ. Goetting.* 1764.

naie. Aussi bien que les Mysiens et les Thraces, ces peuples avaient donc au moins une civilisation naissante et il ne leur fallait qu'une émigration favorable pour devenir des Grecs.

Le berceau des muses grecques se trouve en Thrace, au N. E. C'est en Thrace que naquit Orphée qui, le premier, adoucit par ses chants les mœurs des Pélasges et introduisit parmi eux ces rites religieux dont la puissance s'étendit si loin et qui eurent une si longue durée. Les premières montagnes où se montrèrent les muses, furent les montagnes de la Thessalie, l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse, le Pinde. Là (1), dit un des plus habiles commentateurs de l'histoire grecque, là prirent naissance la religion, la philosophie, la musique et la poésie grecque; là vécurent les premiers bardes de l'antiquité; là se sont formées les premières sociétés humaines; là retentirent pour la première fois les accords de la lyre et de la harpe; là furent esquissés les premiers traits de tout ce que le génie grec a enfanté dans la suite. En Thessalie, dans la Béotie même, si peu renommée depuis par les œuvres de l'esprit, par une fontaine, par un ruisseau, par une colline, par un bosquet que la poésie n'ait célébré et dont elle n'ait éternisé le nom. Ici coulait le Pénée, là s'étendait la délicieuse vallée de Tempé. Ici Apollon erra sous l'habit d'un berger; là les géants ont entassé les montagnes. Au pied de l'Hélicon Hésiode apprenait ses fables de la bouche des muses. En un mot, c'est ici que fut coulée, dans un moule indigène, la première civilisation des Grecs; c'est de là que la langue grecque, si pure dans tous ses dialectes, a passé chez les descendants des Hellènes.

Toutefois, dans la suite des temps, cette foule d'aventures et d'expéditions, durent nécessairement faire naître sur ces côtes et dans ces îles si variées, des fables nouvelles que les poètes

(1) Heyne, *De musis; Goetting. Anzeigen*, 1766, p. 275.

firent soigneusement entrer dans le domaine de la muse grecque. Pour ainsi dire chaque bourgade, chaque tribu, voulut y faire entrer ses ancêtres ou ses divinités locales. De là cette infinie variété dans la mythologie grecque, variété qui serait pour nous un labyrinthe obscur si nous voulions la considérer comme un véritable système dogmatique et qui, prenant sa source dans la vie et les souvenirs de chaque peuplade, répandait partout le mouvement et la vie dans le corps social. Il fallait cette foule d'arbrisseaux et de germes différents pour voir fleurir cet heureux Eden, qui donna avec le temps les fruits les plus beaux et les plus abondants, même en législation. Le territoire était divisé en nombreuses portions, chaque tribu veillait à la défense de sa vallée, de ses rivages, de ses îles; c'est ainsi que de l'activité juvénile de ces tribus et de ces royaumes séparés jaillit le grand et libre génie de la muse grecque. Indépendante de tout maître, elle s'établit au son de la lyre, au milieu des cérémonies et des danses religieuses, au sein des arts et des sciences dont elle était la mère; elle profita surtout des nombreux rapports qui s'établirent de tribus à tribus ou à nations étrangères et elle modifia, au gré de sa volonté, tantôt telle loi, tantôt tel principe, telle forme. Aussi, dans la suite de son éducation, ce peuple resta-t-il toujours un peuple grec. Ce que les colonies de la Phénicie avaient fait pour Thèbes, celles de l'Égypte le firent pour l'Attique. Heureusement pour les Grecs, non seulement leurs ancêtres, mais leur langue et leur génie provenaient d'une autre source. Grâce à leur origine, à leur genre de vie, aux muses de leurs pays, les Grecs ne devaient pas devenir une tribu errante de Cananéens-Égyptiens.

CHAPITRE II

DE LA LANGUE, DE LA MYTHOLOGIE ET DE LA POÉSIE DES GRECS.

Nous voici enfin arrivés à ces monuments qui ont fait pendant des milliers d'années, et feront encore, je l'espère bien, les délices de la partie la plus éclairée du genre humain. En tenant compte du lieu et du temps, on doit reconnaître que la langue grecque est la plus parfaite, la mythologie grecque, la plus belle et la plus riche, la poésie grecque enfin, la plus ravissante du monde entier. Qui donc a pu donner à ce peuple si grossier naguère, cette langue, cette poésie, cette philosophie imagée? le génie de la nature lui-même, le genre de vie de la nation, l'époque où elle a vécu et son caractère héréditaire.

Les commencements de la langue grecque furent grossiers et informes, mais, dès ce moment déjà, elle laissait voir ce qu'elle pouvait, ce qu'elle devait être un jour. Elle n'était pas une réunion d'hieroglyphes, une vague succession de monosyllabes, comme les langues qui se parlent au delà des montagnes de la Mongolie. Douées d'organes plus flexibles, les nations du Caucase usèrent de modulations plus douces, que l'instinct musical des peuples ramena bientôt à une forme régulière et

calculée. Les mots s'unirent doucement, les tons devinrent des rhythmes. La parole s'échappa en flots plus majestueux; ses images s'imprégnèrent d'une agréable harmonie, et elle s'éleva jusqu'à suivre les divers mouvements de la danse. Ainsi le caractère original de la langue grecque, loin de se courber sous le joug de lois muettes, s'éleva comme une vivante création de la nature, née de la musique et de la danse, des vicissitudes de l'histoire, des chants nationaux, enfin des libres communications de diverses tribus et diverses colonies. Les nations du nord de l'Europe n'eurent certes pas ce bonheur dans leur éducation première! Comme des lois étrangères et une religion dépouillée de tout chant, leur avait donné des mœurs qui n'étaient pas celles du pays, leur langue s'adoucit et devint muette. L'Allemand, par exemple, a sans contredit perdu beaucoup de sa séve native, de son génie d'inflexion si déterminé et surtout de cette mâle énergie qu'il eut jadis dans un climat plus favorable. Alors de nombreux traits de ressemblance l'unissait au Grec, mais aujourd'hui il en est bien éloigné! Au delà du Gange nous ne trouverons aucune langue qui ait la flexibilité et la riche abondance du Grec; de ce côté de l'Euphrate, aucun idiome araméen ne possède la noblesse de ses formes antiques. Il n'y a que la langue grecque qui semble née du chant: car le chant, la poésie, l'usage précoce de la liberté, en ont fait de bonne heure la langue universelle des muses. Si nous ne pouvons guère espérer voir la civilisation grecque se reconstituer et renaître de ses cendres, le genre humain, ramené à son berceau, recommencer une nouvelle carrière avec un Orphée, un Musée, un Linus, un Homère, un Hésiode, n'espérons pas davantage voir de nos jours renaître une langue grecque, fût-ce même dans son pays natal.

La mythologie des Grecs prend sa source dans la réunion des fables de divers pays, des croyances populaires, des récits tra-

ditionnels que les générations se transmettaient l'une à l'autre ou plutôt dans les premiers essais de la pensée pour expliquer les merveilles de l'univers et donner une forme déterminée à la société humaine (1). Quelque incomplets et altérés que soient les chants d'Orphée qui sont venus jusqu'à nous, néanmoins ces poèmes sont encore des témoignages de ce culte heureux de la nature qu'affectionnent tant les peuples dans leur première enfance. Le rude chasseur s'adresse à l'ours qu'il redoute (2), le nègre à son fétiche, le Parsis, qui se rapproche d'Orphée, à l'esprit de la nature et des éléments. Mais comme l'hymne d'Orphée à la nature est purifié et ennobli par cette belle langue grecque aux splendides images! Plus tard aussi, combien la mythologie grecque ne s'embellit-elle pas, lorsque, laissant à l'écart les qualifications abstraites, elle raconta, ainsi qu'Homère dans ses chants, les aventures des dieux! On ne tarda pas, d'ailleurs, à faire entrer dans les cosmogonies les anciennes traditions, même les plus grossières et la poésie grossit la troupe des immortels d'une foule de héros et de chefs de tribus. Une des créations les plus heureuses des premiers chantres de théogonies, dans les géologies des dieux et des héros, furent ces allégories si frappantes que souvent faisait éclore la magie d'une seule parole. Ensuite vinrent les philosophes qui en étudièrent le sens pour y rattacher leurs pensées les plus fécondes et qui en formèrent un tissu des plus précieux. Enfin les poètes épiques renoncèrent à ces fables, tant employées déjà, de la génération des dieux, des combats célestes, des exploits d'Hercule, et ils se contentèrent de célébrer des actions où l'homme jouait le premier rôle.

(1) Heyne, *De fontibus et causis errorum in historia mythica; de causis fabularum physicis; de origine et causis fabularum Homericarum; de Theogonia ab Hesiodo condita, etc.*

(2) Georgi's *Abbildungen der völker des russischen Reichs*, t. I.

Parmi eux tous, le plus célèbre est Homère, le père de tous les poètes et de tous les philosophes grecs qui l'ont suivi. Par un heureux hasard, ses chants épars ont pu être recueillis et forment un double édifice qui, après des milliers d'années, brille encore comme l'immortel palais des dieux et des héros. Poussés par cet esprit qui cherche l'explication des merveilles de la nature, les hommes ont mis tous leurs efforts à jeter du jour sur l'existence d'Homère (1), qui, en effet, était un véritable enfant de la nature, un heureux barde des rivages de l'Ionie. Qui nous dit qu'il n'a pas existé plusieurs poètes, d'un génie égal au sien, dont le souvenir même est perdu et qui auraient mérité de partager la gloire dont il jouit seul? On lui a élevé des temples et il a été adoré comme une divinité humaine, mais l'honneur le plus grand qu'on doit lui reconnaître, c'est d'avoir exercé une immense influence sur le caractère de ses compatriotes et sur tous ceux qui étaient en état de le comprendre et de le chérir. Les sujets de ses chants ont, il est vrai, perdu leur importance à nos yeux : ses dieux, ses héros, leurs mœurs, leurs passions, sont tels que nous les trouvons dans les fables de son temps ou des âges précédents. Les connaissances en histoire naturelle et en géographie, sa morale, sa politique sont tout aussi bornées; mais l'art vrai et philosophique avec lequel il a su fondre en un tout vivant ce nombre infini d'objets qu'offrait à ses regards le monde contemporain; les contours fermement accusés de son tableau, la peinture animée des moindres traits de ses personnages; la manière franche et libre avec laquelle, semblable à un Dieu, il voit au fond de chaque caractère, qu'il dépeint admirablement dans le bien ou dans le mal, dans la joie ou dans la douleur; l'harmonie

(1) Blackwell's *Enquiry into the life and Writings of Homer*, 1736. Wood's *Essay ou the original genius of Homer*, 1769.

sublime qui coule incessamment de ses lèvres, dans un poème aussi varié qu'étendu et qui vivra autant que vivront ses vers; voilà ce qui fait qu'Homère resté sans rival dans l'histoire de l'humanité et ce qui le rend digne de l'immortalité, si quelque chose peut être immortel sur la terre.

L'influence d'Homère sur les Grecs de l'antiquité fut nécessairement tout autre que celle qu'il a exercée chez les modernes qui, tant de fois, ne reconnurent sa grandeur que par une admiration forcée ou par un froid dédain. Chez les Grecs, il n'en fut pas de même. Pour eux il chantait dans une langue vivante que n'embarrassait pas encore ce qu'on appela depuis des dialectes, enflammé d'un patriotique enthousiasme, il célébrait les exploits des ancêtres contre les étrangers; les familles, les tribus; il racontait les aventures et les entreprises qui étaient présentes aux regards des peuples, ou qui vivaient encore dans leur orgueil. Ainsi, à plus d'un point de vue, Homère était pour eux le chantre divin de la gloire nationale, la source la plus pure de la philosophie contemporaine. Les poètes qui vinrent après suivirent son exemple; les tragiques lui empruntèrent ses fables, ses allégories, ses tableaux et ses sentences. Tous ceux qui voulurent frayer de nouvelles voies dans l'art d'écrire, prirent pour modèle la savante composition de son œuvre; en sorte qu'Homère passa bientôt chez les Grecs pour le type idéal du goût et chez les esprits plus faibles pour le dernier terme de la puissance humaine. Son influence se fit même sentir sur la poésie romaine et sans lui l'Énéide n'eut jamais vu le jour. Il y a plus, il a puissamment contribué à tirer les nations modernes de la barbarie : combien de jeunes gens n'ont pas retiré de salutaires préceptes de la lecture de sa poésie si noble; combien d'hommes mûrs, livrés aux rudes travaux de la vie active ou à la vie contemplative, n'ont pas puisé en lui des leçons de goût et une première connaissance du

cœur humain. Cependant, comme on ne peut nier que tous les grands hommes ont été une cause d'abus par les admirateurs exagérés qu'il ont inspirés, on doit avouer que le bon Homère lui-même n'a point échappé à cette loi et qu'il serait très étonné, s'il lui était donné de sortir de la tombe, en voyant ce qu'on a fait de lui à diverses époques de l'histoire. Ce qui est positif, c'est que sans lui les fables des Grecs ne se seraient pas conservées si longtemps sur une base aussi solide. Chanté par les rhapsodes, imité par de froids poètes, l'enthousiasme pour son nom finit par ne plus être qu'une manie insipide et contrainte, telle qu'il ne s'en rencontra jamais chez aucun peuple et pour aucun poète. Les innombrables commentaires des rhéteurs dont il a fourni la matière, sont perdus pour la plupart; autrement, nous verrions quels soucis la divinité ménage aux générations futures, quand elle fait apparaître sur la terre un génie semblable au sien. Rien que dans les temps modernes à combien d'idées trompeuses, d'interprétations fausses n'a-t-il pas servi de prétexte ! Toujours est-il qu'un génie tel que celui d'Homère sert on ne peut plus au perfectionnement des peuples ses contemporains et doit être un objet d'envie pour la suite des âges. Aucun peuple de l'Orient n'a produit un Homère; aucun peuple de l'Europe n'a vu naître un tel poète, même aux jours les plus brillants de sa jeunesse. Ossian lui-même, au milieu de ses bruyères de l'Écosse, ne l'a point égalé. Quant à savoir si un second Homère, égal au premier, verra le jour dans un nouvel archipel grec, sur les rivages des îles des Amis, c'est ce que l'avenir nous apprendra.

La civilisation des Grecs étant née de la mythologie, de la poésie et de la musique, on ne doit pas s'étonner si l'influence de ces trois grâces devint un des traits dominants de leur caractère, ainsi que le prouvent leurs formes politiques et leurs écrits les plus graves. De nos jours on comprend difficilement que les

Grecs aient considéré la musique comme une des parties principales de l'éducation, un des mobiles les plus importants de l'État, dont la décadence avait les suites les plus funestes. Ce qui nous étonne le plus c'est de voir le rang qu'ils assignent à la danse, à la pantomime, à l'art dramatique, comme aux sœurs naturelles de la poésie et de la philosophie. Quand on lit les éloges qui ont été faits de la musique des Grecs, on s'imagine d'ordinaire que cette musique était un prodige de perfection systématique, tant on est éloigné de connaître rien de semblable à ces effets si fameux. Mais il ne faut que voir l'usage qu'ils en ont fait pour être convaincu du contraire. Chez eux, elle n'était pas un art distinct, mais elle était toujours unie à la poésie, à la danse et au drame : c'était donc dans cette alliance et dans l'état de la civilisation contemporaine que reposait sa puissance. La poésie des Grecs, remontant à sa source, se rapprocha bientôt de la musique. Le chœur fut le point de départ de la majestueuse tragédie; il était rare de voir la comédie, les cérémonies publiques, les expéditions guerrières, les fêtes domestiques ne pas être rehaussées par la mélodie du chant ou des instruments et la plupart des jeux étaient animés par la danse. La Grèce, à la vérité, étant partagée entre une foule d'États et de peuples, chaque province avait des usages particuliers qui les rendaient très différentes les unes des autres; la marche du temps, les divers degrés de civilisation et de luxe firent naître encore de plus grandes différences. En résumé cependant, ce qui est positif c'est que les Grecs regardèrent la réunion de ces arts comme le point le plus élevé de la puissance humaine et qu'ils y attachèrent la plus grande importance. On peut dire que ni la pantomime, ni le drame, ni la danse, ni la poésie, ni la musique ne sont chez nous ce qu'ils étaient chez les Grecs. Là, ils formaient un tout complet, une fleur de la pensée humaine, dont les germes grossiers se

retrouvent encore chez les nations sauvages douées d'un heureux caractère et vivant sous un climat propice. Aussi ridicule serait-il de vouloir ramener ce temps qui n'est plus, qu'il le serait à un vieillard de vouloir se mêler à des jeux qui ne sont plus de son âge! Du moins cependant ce vieillard ne devra-t-il pas s'offenser des ris et des danses joyeuses de l'enfance. La culture des Grecs est précisément tombée dans cette époque de première jeunesse; elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire, fière d'avoir accompli des choses qui, dans l'état d'épuisement et de tension fiévreuse où nous nous trouvons, nous semblent impossibles; car je doute que le génie produise jamais sur la pensée une action plus profonde, plus savante que lorsque ces arts, unis entre eux, arrivèrent à leur point culminant et firent sentir leur influence sur des âmes préparées de longtemps par l'éducation et vivant dans un monde qu'animaient des impressions semblables et toujours renaissantes. Réjouissons-nous donc, puisque nous ne pouvons nous-mêmes être des Grecs, réjouissons-nous donc de ce qu'il y a eu une civilisation grecque, et que, semblable à toute autre fleur de la pensée humaine, celle-ci ait trouvé le temps et le lieu favorables à son plus bel épanouissement.

De tout ce qui précède on peut avancer que la plupart des compositions grecques qui demandaient une représentation vivante accompagnée de musique, de danse et de pantomime, ne sont plus aujourd'hui pour nous que de pâles ombres qui nous font souvent commettre d'étranges erreurs lorsque nous cherchons à les expliquer. Les théâtres d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane et d'Euripide, n'étaient pas nos théâtres; le véritable drame des Grecs ne s'est plus montré nulle part quel que soit le mérite des pièces qu'on a voulu composer sur ce modèle. Privées du concours du chant, des fêtes nationales, de cette estime enthousiaste que les Grecs avaient pour leurs jeux, les

odes de Pindare ne doivent nous paraître que les exclamations et les cris de l'ivresse; de même que les dialogues de Platon, malgré sa langue si belle et si majestueuse, la magnificence de ses images, la grandeur de sa composition, ne sont pas sans s'être attirés d'amers reproches de la critique moderne. La jeunesse doit nous apprendre à lire les Grecs, puisqu'il est si rare que la vieillesse soit apte à les comprendre et à s'approprier la fleur de leur beauté. Que l'exubérance de leur imagination offense souvent la raison; que le sensualisme élégant, dans lequel ils font consister la morale et l'éducation, alarme souvent à la fois la conscience et la vertu; soit! Aussi contentons-nous de les admirer, sans vouloir pour cela devenir nous-mêmes des Grecs. Dans leur élégance, dans les belles proportions et les lignes savantes de leurs compositions, dans la vivacité si naturelle et si aimable de leurs sentiments, enfin dans le rhythme mélodieux de leur langue, qui n'aura jamais son égale, nous trouverons toujours de salutaires enseignements.

CHAPITRE III

DES ARTS DES GRECS.

Un peuple qui se trouvait dans de semblables conditions devait nécessairement atteindre au type du beau et des convenances dans tous les arts libéraux et on peut dire que, dans tous ceux auxquels ils se sont adonnés, les Grecs sont arrivés au dernier terme de la perfection. Leur religion demandait des statues et des temples; leurs institutions politiques exigeaient des monuments et des édifices publics; leur climat, leurs mœurs, l'activité du peuple, son luxe, sa vanité rendaient pour eux les ouvrages d'art indispensables. Ne semblerait-il pas, fait inouï dans l'histoire de l'humanité, que le génie du beau leur distribua lui-même leur tâche et qu'il les aida à l'accomplir! car, bien que depuis longtemps, ces merveilles de l'art gisent détruits dans la poussière des siècles, nous admirons et nous aimons encore leurs ruines et leurs moindres débris.

1. Que la religion ait puissamment contribué chez les Grecs au développement des arts, c'est ce qui résulte de la lecture de Pausanias, de Pline ou du premier recueil d'archéologie, donnant la liste de leurs chefs-d'œuvre. Et en cela l'histoire des

Grecs est parfaitement d'accord avec l'histoire universelle des peuples et des individus. Partout les hommes ont cherché à rendre visible l'objet de leur culte et, lorsque la loi ou la religion ne s'y opposait pas, ils ont essayé de se le représenter, soit à l'aide de la peinture, soit à l'aide de la sculpture. Le nègre lui-même se rend son Dieu présent dans son fétiche et l'on sait que les Grecs eux-mêmes commencèrent par représenter leurs divinités par des pierres brutes ou des troncs d'arbres. Un peuple si intelligent ne pouvait pas rester longtemps dans cet état d'indigence; le bloc devint un Hermès ou une statue; et comme la nation était partagée en une foule de tribus et de petites associations de races, chacune d'elles chercha naturellement à perfectionner les images de ses dieux domestiques. D'heureux essais de l'ancien dédale, probablement aussi la vue des travaux de leurs voisins, excitèrent leur émulation et bientôt nombre d'États et de tribus purent contempler sous une forme plus belle et plus digne, le Dieu de leurs pères, l'objet le plus sacré de leur culte. La peinture, la statuaire noble et élégante, se sont dégagées des grossières ébauches des premières idoles (1). En revanche tous les peuples auxquels il ne fut pas permis de représenter leurs dieux, ne se sont jamais fort distingués dans les arts d'imitation.

Mais comme les dieux des Grecs ne se révélaient qu'au milieu des pompes de la musique et du chant, dans l'éclat des formes les plus majestueuses, les arts d'imitation ne devaient-ils pas naturellement descendre de la poésie qui inspirait à la pensée des hommes d'aussi grandes images? L'artiste apprit du poète l'histoire des dieux et le caractère qu'il devait leur donner; il en résulta que, dans le principe, l'art ancien ne recula devant

(1) Winkelmanns *Geschichte der kunst*, t. I, ch. I. Heyne, *Berichtigung und erganzung derselben in der deutschen schriften der Götting. societ.*, t. 1 p. 211.

aucune combinaison, pas même les plus révoltantes, uniquement parce qu'elles avaient été consacrées par les chants des poètes (1). Peu à peu les couleurs devinrent moins sombres, quand la poésie elle-même fut devenue plus riante et enfin Homère parut qui fut le père des beaux-arts parce qu'il fut le père de la poésie. C'est lui qui fit naître chez Phidias l'idée sublime du Jupiter qu'il traduisit dans plusieurs de ses marbres divins. Les généalogies, les alliances des dieux, dans les récits des poètes, fixèrent des caractères déterminés ou des traits de famille qui passèrent bientôt de l'état de traditions poétiques à celui de modèles pour la reproduction des images des dieux. Aucun peuple de l'antiquité ne pouvait donc posséder les arts des Grecs sans avoir en même temps leur poésie, leur mythologie, sans être arrivé par les mêmes voies à la même civilisation; mais cela ne fut donné à aucun d'eux et les Grecs restent seuls avec leurs arts homériques.

Ainsi s'explique la création idéale de l'art grec, non pas par un profond sentiment philosophique de leurs artistes, ni par la beauté physique de la nation, mais par les causes que nous venons de développer. Les Grecs, pris en général, formaient un peuple qui se distinguait par la beauté et la noblesse des formes; ce fut sans doute une heureuse circonstance, quoique chaque individu fut loin de représenter le type invariable du beau. En Grèce, comme partout ailleurs, la nature se manifesta par des formes nombreuses et variées à l'infini et, selon le témoignage d'Hippocrate, les maladies ou les difformités n'étaient pas plus épargnées aux Grecs si beaux qu'aux autres peuples de la terre. Cela, une fois posé, en admettant même le concours de circonstances le plus favorables, quand l'artiste pouvait faire un Apollon d'un jeune Athénien et d'une Phryné ou

(1) Heyne, *Uber den kasten des kypselus*.

d'une Laïs, la déesse de l'amour, on n'arrive pas encore au principe de l'idéal qui se remarque dans les représentations des dieux. Peut-être que la tête du Jupiter de Phidias n'a pas plus existé sur un corps d'homme que, dans le monde réel, le Jupiter d'Homère sur le sommet du mont Ida. Le grand anatomiste Camper a montré clairement quelles étaient les bases sur lesquelles reposait le type des formes grecques (1); mais l'idée de ces bases, les tableaux des poètes et le caractère du culte religieux pouvait seule la faire naître. Voulez-vous donc faire revivre la Grèce avec les images de ses dieux, rendez-lui ses croyances poétiques, mythologiques, le milieu dans lequel elle vivait, sans rien leur enlever de leur simplicité native. Parcourez le sol de ce beau pays, admirez ses temples, arrêtez-vous devant ses grottes, devant ses bocages sacrés, bientôt vous n'aurez plus ni la pensée ni le désir d'élever à la hauteur de l'art grec, un peuple qui n'a pas la même religion, ou plutôt cette ingénieuse superstition qui remplissait chaque ville, chaque bourgade, chaque réduit, de la présence d'une divinité indigène.

2. Il en est de même des fables héroïques des Grecs, surtout lorsqu'elles se rapportent à la mémoire des ancêtres; inspirées du souffle poétique, elles vivaient en partie dans des chants éternels. De là les artistes, qui voulurent leur donner l'image de la vie, en vinrent à les copier avec un religieux scrupule, sûrs ainsi de flatter l'orgueil de leurs compatriotes et les souvenirs de leur histoire. C'est ce que confirment les plus anciennes histoires des arts et l'examen des œuvres d'art de la Grèce. Tombeaux, temples, boucliers, autels, lieux sacrés, tout conservait la mémoire de leurs pères; dès les temps les plus anciens et chez la plupart des tribus, c'était à ces travaux seuls qu'étaient

(1) Campers *Kleinere schriften*, p. 18.

occupés les artistes. Tous les peuples guerriers de la terre ont peint et orné leurs boucliers. Les Grecs allèrent plus loin : ils y gravèrent et y relevèrent en relief les actions de leurs ancêtres. De là les premiers travaux de Vulcain, dans les poètes les plus anciens; de là le bouclier d'Hercule et les exploits de Persée, dont parle Hésiode. Après les boucliers vinrent les autels des héros et d'autres monuments domestiques sur lesquels on gravait de semblables bas-reliefs, ainsi que l'indique le coffre de Cypselus, dont les figures sont absolument dans le style de celle du bouclier d'Hésiode. D'importants travaux de l'espèce remontent jusqu'aux temps de Dédale, et comme un grand nombre de temples dédiés aux dieux avaient, dans l'origine, servi de tombeaux (1), les souvenirs des ancêtres, des héros et des Dieux se confondirent dans un même culte et devinrent, au même titre, de puissants mobiles de l'art. De là ces représentations des exploits héroïques sur les vêtements des Dieux, sur les autels et sur les trônes; de là ces tableaux à la mémoire des morts qu'on rencontrait à chaque pas sur les places publiques, ces Hermès, ces colonnes érigées sur les tombeaux. Si nous y ajoutons ces productions sans nombre que le souvenir ou la reconnaissance des peuples, des familles, des individus accumulaient dans les temples et qu'ornaient la plupart du temps des sujets tirés de l'histoire nationale ou de la vie des héros, quel peuple pourra se vanter d'avoir trouvé tant d'agents qui l'ont poussé dans la voie du culte des arts? Que sont à côté de cela ces galeries où figurent aujourd'hui les portraits de quelques-uns de nos pères, recouverts depuis longtemps de la poussière de l'oubli? Alors que toute la terre de Grèce était remplie de ses Dieux et de ses héros, et par ses

(1) Ainsi, le temple de Pallas, à Larrisse, celui de Minerve Pallas, à Athènes, le trône d'Amyclès avaient servi de tombeau à Acrisius; Erichtonius, à Hyacinthe.

histoires, et par ses poèmes et par ses lieux consacrés ! En toutes choses dominait cette idée hardie que les Dieux étaient ses alliés, que les grands hommes étaient des divinités inférieures et cette croyance, c'étaient les poètes qui l'avaient popularisés.

Au nombre des coutumes qui firent la gloire des familles et de la patrie et qui aidèrent au développement de l'art, il faut compter les jeux de la Grèce : c'était une institution nationale, des fêtes où se célébrait la mémoire des héros et en même temps des actes publics du culte religieux; on peut dire que cette institution contribua beaucoup à l'épanouissement de la poésie et à celui des beaux-arts. Non seulement l'artiste trouvait de beaux modèles vivants dans ce spectacle de jeunes gens presque nus, luttant de force, d'agilité et d'adresse, mais ces exercices eux-mêmes contribuaient beaucoup à perfectionner les formes physiques, en même temps que le triomphe faisait revivre dans ses jeunes esprits le souvenir de la gloire de leurs compagnons, de leurs aïeux et des grands hommes de la nation. Nous savons par Pindare et par l'histoire quelle importance on attachait à ces sortes de victoires, quelle émulation elles excitaient dans toute la Grèce. C'était un honneur pour une ville d'avoir donné naissance à un de ces triomphateurs; sa famille était placée au rang des dieux et des héros des anciens âges. Sur cet enthousiasme repose toute l'économie des odes de Pindare : œuvre qu'il a élevée au dessus des monuments des sculpteurs; dans cet enthousiasme prenait sa source la renommée qui s'attachait au tombeau, à la statue qui devaient être érigés au vainqueur et dont la composition était presque toujours idéale. Ainsi stimulé par le souvenir de la gloire de ceux qui l'avaient précédé, il s'élevait au dessus de l'homme pour devenir l'égal des dieux. Où trouver aujourd'hui de semblables jeux dont une pareille gloire vienne récompenser le vainqueur?

3. Les institutions politiques de la Grèce concouraient aussi aux progrès des arts, non pas tant parce que c'étaient des républiques, que parce que ces républiques confiaient aux artistes des travaux importants. Divisée en un grand nombre d'États, gouvernée, là par des rois, ici par des archontes, partout elle offrait au génie un aliment suffisant à ses besoins; car enfin ces rois étaient Grecs et ils comprenaient tous les besoins des arts inhérents aux cérémonies religieuses ou aux traditions des familles. Souvent d'ailleurs ils étaient les chefs du culte. Déjà depuis les temps les plus reculés, ainsi que le raconte Homère, les murs de leurs palais étaient ornés des trophées de leurs ancêtres ou des héros, leurs amis. Toutefois cependant les constitutions républicaines, et ce fut bientôt celles de la Grèce entière, ouvrirent au génie une vaste carrière. Dans une démocratie il fallait des monuments pour l'assemblée du peuple, pour le trésor public, pour les exercices et les fêtes nationales. C'est ainsi, par exemple, qu'Athènes vit s'élever dans son sein ses magnifiques gymnases, ses théâtres, ses galeries, l'Odeum, le Prytanée, le Pnyx, etc. Dans ces républiques, où tout se faisait au nom du peuple et de la cité, on ne recula jamais devant une dépense, tant qu'il s'agit des divinités tutélaires ou de la gloire nationale et cependant on vit les principaux citoyens de l'État se contenter toujours des demeures les plus modestes. Or, cet esprit public, qui, du moins en apparence, dirigeait tout dans la société, était l'âme de la Grèce; c'est ce qu'en pensait sans doute Winckelmann quand il pensait que l'époque de la liberté républicaine avait été l'âge d'or des beaux-arts. Loin d'être aussi divisés que de nos jours, tous les éléments de grandeur et de magnificence se réunissaient pour concourir à la splendeur de l'État. En caressant doucement l'amour-propre du peuple dans ses idées de gloire, Périclès fit plus pour les beaux-arts que n'eussent fait dix rois d'Athènes.

Tous les monuments qu'il fit construire eurent un caractère d'autant plus grand et plus majestueux qu'ils étaient élevés à la gloire des dieux et de la cité immortelle; il est même probable que sans l'excessive jalousie qui séparait les républiques grecques, la plupart de ces édifices et de ces ouvrages d'art n'eussent jamais vu le jour. Dans les États démocratiques, au contraire, les chefs doivent chercher à plaire au peuple et comment lui plaire davantage qu'en prodiguant ces dépenses nationales qui attiraient la faveur des dieux, caressaient les passions des citoyens et faisait vivre un grand nombre d'entre eux.

Il est hors de doute, à la vérité, que ces grandes dépenses ont eu des suites dont l'humanité détournerait volontiers les regards. La dure oppression que les Athéniens firent peser, non seulement sur les peuples qui leur furent soumis, mais même sur leurs propres colonies; le pillage et les guerres civiles qui ne cessèrent de ravager les États de la Grèce, les rigoureuses obligations imposées par l'État à ses citoyens, tant d'autres choses de l'espèce, mettent la forme des États grecs au nombre de celles qu'on ne doit pas trop regretter; mais encore ces abus tournaient au profit des arts. En général les temples des dieux étaient sacrés pour les ennemis; mais s'ils étaient détruits, au premier retour de fortune on les voyait se relever de leurs cendres plus splendides et plus riches que jamais. Des monceaux de ruines que les Perses avaient semées sous leurs pas, sortit une Athènes nouvelle, plus belle que l'ancienne : pour ainsi dire après chaque guerre heureuse, la part de butin qui en revenait à l'État était consacrée au culte des arts. Jusque dans les derniers temps, malgré les dévastations des Romains, Athènes maintint, par ses édifices et ses statues, la gloire de son nom; des empereurs, des rois, des héros, de riches particuliers se disputèrent l'honneur d'enrichir et d'orner celle qu'ils regardaient comme la mère des arts et

du goût. Aussi voyons-nous que, même sous la domination macédonienne, les arts de la Grèce ne périrent point; ils ne firent que changer de pays. Du reste, dans les contrées les plus éloignées, les rois grecs étaient encore des Grecs et ils aimaient encore les arts grecs. Ainsi Alexandre et plusieurs de ses successeurs élevèrent en Asie et en Afrique de magnifiques cités. Le temps vint aussi où Rome et d'autres nations prirent les Grecs pour modèles; car dans le monde entier il n'y eut jamais qu'une école grecque pour la statuaire et l'architecture.

4. Enfin le climat de la Grèce favorisa aussi le développement du beau dans les arts; non, tant à cause de la beauté des formes humaines qui dépend plus de la race que du climat, mais des avantages matériels que le sculpteur et l'architecte trouvaient dans la contrée même. Ils avaient sous la main les marbres de Paros et d'autres presqu'aussi fameux; l'ivoire, l'airain, tout ce que leur génie pouvait réclamer, leur était apporté par le commerce, dont ils occupaient pour ainsi dire le centre. Ces trésors, dans une certaine mesure, précédèrent même chez eux la naissance des arts, par cela seul qu'il leur était très facile de tirer de l'Asie-Mineure, de la Phénicie et d'autres contrées, des matériaux précieux qu'ils ne savaient pas encore travailler. Ainsi le germe de leurs arts si glorieux devait éclore de bonne heure sur cette terre remarquable, surtout que leur voisinage de l'Asie-Mineure, leurs colonies dans la Grande-Grèce, etc., excitaient en eux le goût du luxe et du bien-être, qui devait contribuer beaucoup à la naissance des arts. Le caractère léger des Grecs ne les poussait pas à élever d'inutiles pyramides. Des villes et des États séparés et isolés ne pouvaient arriver à ce genre monstrueux d'architecture. Aussi, à part peut-être dans le seul colosse de Rhodes, ils ont toujours conservé, même dans leurs ouvrages les plus considérables par leur grandeur, ces belles proportions qui réunissent la grâce

au sublime. Il faut également tenir compte de l'influence du climat qui leur permit d'exposer à ciel ouvert leurs statues, leurs autels, leurs temples et surtout la belle colonne, ce modèle de simplicité, de correction et de justesse, dont les gracieux contours remplaçaient pour eux les lourdes murailles du nord.

En combinant ces circonstances entre elles, on voit comment dans l'Ionie, en Grèce et en Sicile, les arts purent revêtir ce style svelte et correct qui se retrouve dans toutes les œuvres des Grecs. Ce style, les règles seules ne suffisent pas pour le faire connaître; cependant c'est à leur observance qu'il dût son développement et quoique, dans l'origine, il fut le produit de la libre inspiration d'un heureux génie, il finit par devenir une sorte d'instinct sublime que l'habitude rendit naturel. L'artiste grec le moins habile était Grec à sa manière : Nous pouvons le surpasser, mais nous n'atteindrons jamais à la hauteur native de l'art grec. Le génie de ces temps n'est plus.

CHAPITRE IV

DES INSTITUTIONS MORALES ET POLITIQUES.

Les mœurs des peuples grecs différaient autant entre elles que leurs origines, les contrées qu'ils occupaient, leur genre de vie, le degré de leur civilisation et la suite de circontances heureuses et malheureuses dans lesquelles leur destinée les plaça. Les Arcadiens et les Athéniens, les Ioniens et les Épirotes, les Spartiates et les Sybarites avaient si peu de points de ressemblance par l'âge de leur culture, leur situation, leur manière de vivre, qu'il me serait impossible de faire un tout de tant de parties hétérogènes et que le tableau que je pourrais composer ne présenterait pas plus d'harmonie que dans les traits du génie athénien peint par Parrhasius (1). Il ne nous reste donc qu'à déterminer la marche générale de la civilisation grecque ainsi que le rapport des mœurs avec les institutions politiques.

(1) Pinxit Demon Atheniensium argumento quoque ingenioso; volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem, eundem exorabilem, clementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem fugacemque et omnia pariter ostendere. Plin, *Hist. nat.*, I, 30, c. 5.

Chez les Grecs comme chez tous les peuples du monde, la culture morale a commencé avec la religion et s'est longtemps développée sous son ombre. Les cérémonies du culte qui, à l'aide de divers mystères, surent se maintenir jusqu'à une époque assez avancée de progrès politique, les droits sacrés de l'hospitalité et de la protection pour les malheureux ou les fugitifs, l'inviolabilité des lieux consacrés, la peur des furies vengeresses qui poursuivaient le meurtre alors même qu'il n'était pas prémédité et lançaient leurs malédictions sur tout un territoire pour le sang répandu, l'usage des sacrifices pour apaiser les dieux ou se les rendre propices, les réponses des oracles, la sainteté du serment, du foyer domestique, des temples, des tombeaux, etc., telles furent les croyances et les institutions qui devaient dompter et faire entrer dans les voies de l'humanité une foule de tribus grossières et à demi-sauvages (1). Pour se convaincre que ces peuples ont accompli leur mission, il n'y a qu'à les comparer avec d'autres nations : ne voit-on pas que leurs institutions les ont amenés non seulement sur le seuil de la philosophie et de la science politique mais les ont introduits dans l'enceinte même du sanctuaire. Le seul oracle de Delphes, de quelle importance ne fut-il pas pour la Grèce! Combien de fois sa voix prophétique ne signala-t-elle pas les tyrans et les méchants, en dévoilant leurs destinées! Que de fois elle vint en aide au malheur qu'elle éclairait de ses conseils! On l'interroge dans toutes les circonstances et on lui obéit toujours; soit qu'elle prête l'appui des dieux à de salutaires institutions, soit qu'elle fasse connaître des monuments de l'art, inconnus jusqu'alors, ou la muse qui pouvait les enfanter, soit qu'elle apporte sa sanction aux principes de la morale et du droit des

(1) Heyne, *De primorum græciæ legumlatorum institutis ad morum mansuetudinem in opusc. academ.*, P. I, p. 207.

gens! Les vers grossiers de l'oracle eurent donc une action plus grande que les chants les plus beaux des poètes. Sa puissance s'accrut encore lorsqu'il prit sous sa protection l'assemblée des amphictyons; conseillers et juges suprêmes de la Grèce entière, leurs sentences se produisirent ainsi augmentées de l'autorité de l'idée religieuse. Ce que plus tard on a proposé comme l'unique moyen d'établir en Europe la paix perpétuelle (1), existait déjà chez les Grecs, dans ce tribunal d'amphictyons qui, adossé au trône du dieu de sagesse et de vérité, était sanctifié par sa parole.

A la religion appartiennent aussi ces coutumes qui, nées des institutions de leurs ancêtres, en conservaient le souvenir dans la postérité; leur éducation morale en subit évidemment l'influence. En attachant une haute importance aux exercices du corps qu'ils présentaient à la nation comme objet principal d'émulation, les jeux publics donnèrent à l'éducation une direction inconnue jusque-là. Jamais arbre n'a produit d'aussi beaux fruits que les petites branches d'olivier, de lierre et de pin dont étaient tressées les couronnes qui ornaient la tête des vainqueurs grecs; elles donnaient aux jeunes gens la force, la santé et la joie, leurs membres, plus nerveux, se développaient en souplesse et étaient mieux proportionnés; dans leur âme s'éveillait, par leur inspiration l'amour de la gloire, même de la gloire qui ne devait apparaître qu'après la mort, l'amour de la patrie et de la vie publique; enfin, un de leurs plus beaux titres de gloire, fut d'avoir fait naître dans les cœurs un penchant marqué pour les relations sociales et l'amitié qui en découle. La femme n'était pas le seul arbitre de la destinée de la jeunesse, et l'Hélène la plus belle n'aurait jamais pu former qu'un Pâris, si ses faveurs ou ses refus eussent décidé du sort des hommes.

(1) *Œuvres de Saint-Pierre*, t. I *et passim*.

En Grèce, la femme, malgré les beaux exemples de vertu qu'elle a donnés dans tous les genres, n'a jamais été le but principal de la vie de l'homme. Les pensées des jeunes gens s'élevaient de bonne heure à des pensées plus grandes : les liens d'amitié qu'ils contractèrent, soit entre eux, soit avec des hommes d'une expérience consommée, les mirent à une école qu'aucune Aspasie n'aurait pu remplacer. De là dans plusieurs États, cet amour viril des Grecs, cette noble émulation, ce dévouement à la science, cette persévérance, ce sacrifice de soi-même que nous trouvons dans Platon et qui nous causent le même étonnement que la lecture d'un roman d'une planète étrangère. L'amitié et l'amour jusqu'à la mort, se partageaient ces cœurs d'homme. Toujours soucieux de l'approbation de son ami dont le regard pénétrait comme une flamme dans les replis les plus cachés de la pensée, l'ami était sans cesse tourmenté d'une noble émulation. Est-il un sentiment plus doux et plus durable que l'amour de ceux qui partagent nos premières luttes pour atteindre au perfectionnement, pendant ces années où nous sentons poindre nos facultés. A côté de leurs devoirs militaires et politiques, ces luttes étaient publiquement ordonnées aux Grecs dans leurs gymnases et ainsi se nouaient naturellement ces liens sacrés d'amour. Je suis loin de vouloir excuser la licence des mœurs qui naquit de pareilles institutions, surtout des jeux où les jeunes gens s'exerçaient nus, cependant on ne doit pas oublier que ces mœurs furent surtout une conséquence du caractère du peuple. Pouvait-il en être autrement chez un peuple doué d'une imagination si ardente, d'un amour du beau qui allait jusqu'au délire et dont il faisait le plus noble attribut des dieux. Plus dangereux encore eussent été ces désordres s'ils eussent été protégés par l'ombre et le mystère, comme le prouve suffisamment l'histoire des habitants des climats chauds et de tous les peuples corrompus. Ainsi on voit que les institutions elles-

mêmes et de louables intentions allumèrent cet incendie, qui cependant ne put se développer que sous l'œil attentif des lois qui s'en servirent comme d'un agent actif dans l'intérêt de l'État.

Enfin, comme la triple Grèce s'étendait sur deux parties du monde, partagée en une foule de tribus et d'États, la culture morale fut appropriée au caractère propre de chaque tribu et les institutions politiques se produisirent sous des formes si diverses que les progrès si heureux et si rapides des mœurs grecques s'expliquent d'eux-mêmes. Cette association volontaire ne reposait aucunement sur le despotisme; ce qui resserrait ses liens c'était la communauté de religion et de langage, les oracles, les jeux, le tribunal des amphictyons, l'origine, les rapports des colonies et de la métropole, et surtout le souvenir des hauts faits des ancêtres, la poésie et la gloire nationale; tant que cette association survécut, elle traversa heureusement les circonstances les plus périlleuses. Il fut donc donné à chaque tribu de puiser à la source de la civilisation les éléments qui convenaient le mieux à ses besoins et à ceux de son époque et généralement elle sut faire présider à ce choix quelques hommes supérieurs que la nature lui envoya. Parmi les rois de la Grèce se trouvèrent de dignes descendants des anciens héros; forts de l'expérience des temps, ils ne furent pas moins utiles à leurs peuples en leur donnant de bonnes lois, que leurs pères ne l'avaient été par leur insigne valeur. Si l'on excepte les premiers fondateurs de colonies, Minos fut le plus célèbre des monarques législateurs : il donna une éducation guerrière aux habitants déjà si braves et belliqueux de l'île de Crète, cette île si montueuse et sa constitution servit dans la suite des siècles de modèle à Lycurgue. Le premier il mit un frein aux déprédations des pirates et rendit les voyages sur terre et sur mer plus sûrs qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Le premier il

établit la sûreté de la navigation sur la mer Égée. Les annales d'Athènes, de Syracuse et de quelques autres cités montrent que son exemple trouva chez les rois de sages imitateurs; mais la morale politique se développa avec une force toute nouvelle, lorsque la plupart des monarchies grecques se furent transformées en république : révolution qui est sans contredit une des plus remarquables et des plus importantes de celles dont l'humanité a consacré le souvenir. Une révolution de l'espèce n'était possible qu'en Grèce, où un grand nombre de nations avaient su, même sous le sceptre de leurs rois, conserver la mémoire de leur origine et de leur race. Chacune d'elle se considérait comme un corps politique distinct, qui, aussi bien que ses ancêtres nomades, était maître d'adopter la forme politique la plus à son gré, cependant nous ne devons pas conclure de cela que le nouveau régime fut meilleur que l'ancien. A la place des rois on vit presque partout les principaux citoyens s'emparer de l'autorité, en sorte que dans plusieurs villes la confusion des pouvoirs ne fut égalée que par l'oppression qui pesa sur le peuple. Cela est vrai, mais aussi le sort en fut jeté et l'humanité, comme si elle sortait de tutelle, apprit à s'occuper par elle-même de sa constitution politique. Ainsi l'époque des républiques grecques marque le premier pas fait dans l'émancipation de l'esprit humain, le premier progrès dans cette question si ardue des formes de gouvernements et des droits politiques. Toutes les erreurs et les méprises des sociétés grecques doivent donc être regardées comme les essais et les tentatives du jeune homme qui, d'ordinaire, n'apprend à devenir sage qu'à ses dépens.

Ainsi, après que la plupart des États et des colonies furent devenus libres, on vit apparaître des sages qui servirent de guides aux peuples. Frappés des maux qui rongeaient leurs concitoyens, ils cherchèrent à établir une constitution fondée

sur les lois et les mœurs nationales. Naturellement la plupart d'entre eux furent appelés à remplir en Grèce des fonctions publiques; c'étaient ou des gouverneurs du peuple, ou des conseillers des rois, ou de grands capitaines : il fallait, en effet, des hommes éminents pour agir d'une manière efficace sur la culture politique. Lycurgue, Dracon, Solon appartenaient aux premières familles de l'État ou étaient membres du gouvernement. De leur temps, les abus de l'aristocratie et le mécontentement du peuple étaient arrivés au comble, c'est ce qui explique la rapide faveur avec laquelle furent accueillies les institutions plus perfectionnées qu'ils proposèrent. Éternelle sera la gloire de ces grands hommes qui, sûrs de la confiance du peuple, ont refusé pour eux et pour leur postérité le pouvoir suprême, et dont le génie, le zèle et les vastes connaissances n'ont été employés qu'à servir le bien général, c'est à dire la république en tant que république. Si leurs premiers efforts ne donnèrent pas naissance à des institutions parfaites, propres à tous les lieux et à tous les temps, c'est qu'il ne devait pas en être ainsi : la plupart du temps elles ne convenaient qu'au peuple pour lequel elles avaient été combinées et il arriva souvent que, pour les approprier aux mœurs de l'époque, leurs auteurs furent obligés, malgré eux, d'en tolérer les vices fondamentaux. Lycurgue eut le champ plus libre que Solon; mais il voulut remonter le cours des temps et il établit l'État comme si le monde eut dû vivre éternellement dans l'âge héroïque de la première jeunesse. Sans tenir compte du progrès, il frappa ses lois d'une empreinte immuable, et le châtiment le plus pénible pour cet esprit si grand eût été d'apercevoir à travers les nuages de l'avenir le sort que réservait à sa patrie et à la Grèce entière l'abus de ses institutions et leur règne trop prolongé. Les lois de Solon furent nuisibles à d'autres titres; lui-même il survécut à l'esprit qui avait présidé à sa naissance; il

prédit les maux qui résulteraient du gouvernement populaire et, jusqu'au dernier souffle d'Athènes, ces maux ne furent point un secret pour le plus sage et le meilleur des citoyens (1). Telle est, cependant, tôt ou tard la destinée des institutions humaines, surtout des plus importantes, de celles qui touchent les personnes et les propriétés. L'action du temps et de la nature altère tout et les genres de vie de l'humanité resteraient immuables? Tandis que le gouvernement et l'éducation conservent des formes surannées, chaque génération apparaît armée de nouvelles idées; des besoins, des dangers, des avantages nouveaux, introduits par la conquête, la richesse, une considération plus grande, une population croissante, viennent encore s'y ajouter; et comment faire qu'hier soit aujourd'hui? ou que l'ancienne loi soit une loi éternelle? On ne conserve de la loi que les apparences et les abus que l'égoïsme et l'indolence ne parviennent pas à déraciner. C'est ce qui advint des institutions de Lycurgue, de Solon, de Romulus, de Moïse, et en général de toutes celles qui ont dépassé le terme naturel de leur durée.

Aussi est-ce un spectacle émouvant d'entendre la propre voix de ces législateurs dans leurs dernières années; c'est une voix triste et plaintive; ils ont vécu trop longtemps, ils se sont survécu à eux-même : voilà ce que disent Moïse et Solon dans les quelques fragments qu'ils nous ont laissés; même, à part leurs maximes, presque toutes les réflexions des sages de la Grèce ont cette teinte de tristesse. Ils voient l'inconstance de la destinée, la fragilité du bonheur des hommes, resserré par la nature dans d'étroites limites et ballotté sans cesse au gré de vains désirs, ils voient et ils gémissent. Ils gémissent sur la rapidité du cours de la vie, sur la jeunesse qui s'enfuit si vite,

(1) Xénophon, *Sur la république des Athéniens*, Platon, Aristote, etc.

sur les souffrances de la vieillesse, souvent pauvre et malade, presque toujours faible et délaissée; ils gémissent du triomphe insolent du méchant, des malheurs du juste. Encore s'il leur était donné de pouvoir laisser à d'autres ces armes si précieuses qui ont fait leur force, la prudence, un jugement sain, la modération dans les passions, et dans les désirs, une paisible occupation, la fidélité dans l'amitié, l'inflexibilité de caractère, le respect des dieux, l'amour de la patrie! Même dans les fragments qui nous restent des comédies grecques moins anciennes, on retrouve ces paroles plaintives de la triste humanité.

Néanmoins, malgré l'action si fatale et parfois si odieuse que tant d'États grecs ont exercée sur le sort des Hilotes, des Pélasges, des colonies, des étrangers et des ennemis, nous ne pouvons méconnaître la grandeur de ce génie national qui vivifiait, Lacédémone, Athènes, Thèbes et, pour ainsi dire, toutes les parties de la Grèce. Nous ignorons quelle loi, quel homme d'État le fit naître; nous ne savons pas s'il s'est manifesté avec un éclat égal dans l'histoire de chaque époque; mais ce dont nous pouvons douter à juste titre c'est qu'il ait conservé son éclat jusqu'à ces guerres injustes et jalouses, jusqu'à ces oppresseurs et ces traîtres qui jetèrent l'opprobre et la souillure sur les vertus nationales. La noble inscription des Spartiates qui moururent aux Thermopyles : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois, » restera toujours comme le principe fondamental de la vertu politique. Deux mille ans ont passé sur nos têtes et cependant nous ne pouvons nous empêcher de regretter que cette maxime de quelques Spartiates, relative aux lois sévères de l'aristocratie d'un petit État, ne soit pas devenue le principe inaltérable des lois de l'humanité collective. Aujourd'hui encore ce principe est le plus élevé et le plus pur qu'il soit donné aux hommes de pro-

clamer ou de mettre en pratique dans l'intérêt de leur liberté et de leur bonheur. Il en est de même de la constitution d'Athènes bien qu'elle soit empreinte d'un cachet tout différent; car si l'objet d'une institution politique est d'éclairer le peuple sur la nature de ses véritables intérêts, alors Athènes a été positivement la ville la plus éclairée du monde connu; ni Paris, ni Londres, ni Rome, ni Babylone et encore moins Memphis, Jérusalem, Pékin ou Bénarès ne peuvent lui être comparées. Or, puisque l'amour de la patrie et la diffusion des lumières sont les deux grands pôles d'où dépend toute la culture morale de l'humanité, Athènes et Sparte seront à jamais considérées comme les arènes immortelles où la politique humaine essaya ses premières forces, animée de la bouillante ardeur de la jeunesse. Les autres États de la Grèce se bornèrent pour la plupart à suivre ses illustres modèles; et le petit nombre de ceux qui se refusèrent à imiter les constitutions de ces deux grands centres, ne tardèrent pas à être subjugués. Cependant la philosophie de l'histoire ne s'arrête pas tant à considérer ce qui fut fait par quelques faibles hommes sur ces deux points du globe, pendant le cours rapide de leur action, que les conséquences même qui découlèrent des principes de leurs institutions pour l'humanité en général. Malgré toutes leurs fautes, une auréole de gloire entourera toujours les noms de Lycurgue et de Solon, de Miltiade et de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, de Phocion, d'Epaminondas, de Pélopidas, d'Agésilas, d'Agis, de Cléomène, de Dion, de Timoléon, etc. Au contraire, ces noms d'Alcibiade, de Conon, de Pausanias, de Lysandre rappelleront toujours que ceux qui les portèrent ont détruit l'esprit public de la Grèce ou trahi leur patrie. Il fallait probablement aussi le sol d'Athènes pour faire fleurir les modestes vertus de Socrate et pour leur faire produire de si grands fruits dans l'âme de quelques disciples; car Socrate n'était qu'un citoyen d'Athènes, de même que sa morale,

répandue dans des dialogues familiers, n'était que la morale d'un citoyen athénien. En résumé, c'est à Athènes que nous devons les principes les meilleurs et les plus beaux de sociabilité qui aient régné dans le monde.

Sans vouloir nous arrêter ici à décrire les mœurs et les usages, nous ne pouvons passer outre sans dire quelques mots de ce que furent, dans la démocratie d'Athènes, l'éloquence et le théâtre et ce qu'ils ne pouvaient être que là. L'action des orateurs sur un tribunal dont les décisions se rendent sur place, est surtout dangereuse lorsqu'il s'agit des affaires de l'État, et l'histoire d'Athènes est pleine de troubles qu'elle fit naître. Cependant, comme cet état de choses comporte l'idée d'un peuple pouvant, ou du moins susceptible de pouvoir s'occuper des affaires publiques, malgré tous ses défauts, le peuple athénien reste encore, dans l'histoire, placé à un rang supérieur, que n'ont put atteindre les Romains, ses pâles imitateurs. Choisir un général ou condamner ses actes, décider de la paix, de la guerre, de la vie, de la mort, et en général de toutes les choses publiques, n'était certes pas le fait d'une multitude passionnée; mais l'habitude des affaires et l'habileté avec lesquelles elles étaient conduites avaient développé chez elle, et à son insu, des notions éclairées, le séns de la pénétration et cette passion des conversations politiques, qui ne fut jamais celle des peuples de l'Asie : se produisant ainsi devant le peuple attentif, l'éloquence s'éleva à une hauteur qu'elle n'atteignit qu'en Grèce et à Rome et qu'elle n'atteindra probablement plus que le jour où la parole populaire deviendra l'expression de la vérité universelle. Certes le but était grand, bien que les moyens fussent loin de répondre à la fin. Il en fut de même du théâtre qui faisait passer sous les yeux de la foule des scènes populaires, sublimes, ingénieuses; mais son histoire finit avec celle d'Athènes. En effet, ce cercle étroit de fables déterminées, de

passions et idées pouvait agir sur le peuple d'Athènes, mais ne pouvait guère avoir la même action sur les générations à venir qui différaient, et par l'origine et par la constitution politique. Il ne faut donc pas rapporter la culture des Grecs dans l'histoire politique, dans l'éloquence ou la poésie dramatique, à un type abstrait, parce que jamais ce type ne lui a servi de fondement (1). L'histoire montre comment les Grecs furent, dans le bien et dans le mal, tout ce qu'ils pouvaient être selon l'époque et le lieu. L'orateur fait voir de quelle manière il appréciait le jeu des partis et de quelle façon il lui convenait de les peindre. Le poète dramatique produisait sur la scène les caractères et les formes tels que les lui offraient les temps passés, tels qu'il les imaginait ou tels que les voulait le goût des spectateurs. Il est évident que sur de semblables considérations on ne peut asseoir rien de bien assuré touchant l'état des mœurs contemporaines. Néanmoins, ce dont on ne peut douter, c'est que dans la sphère qu'ils occupaient, les Grecs furent à certaines époques et dans quelques-unes de leurs villes, la nation la plus ingénieuse, la plus brillante et la plus éclairée de l'antiquité. Du sein des citoyens d'Athènes on vit surgir des généraux, des orateurs, des sophistes, des juges, des hommes d'État, des artistes, selon l'éducation, le penchant, le choix, le hasard ou l'occasion et bien souvent on vit réunies chez le même Grec toutes les qualités qui annoblissent l'homme et le rendent meilleur.

(1) V. l'Introduction à la traduction du discours de Lysias et d'Isocrate, par Gilly et quelques autres ouvrages du même genre, qui traitent de la Grèce d'après ses orateurs et ses poètes.

CHAPITRE V

DES SCIENCES CHEZ LES GRECS.

Jamais on ne rendra à un peuple la justice qui lui est due si on le compare à un type idéal qui lui est étranger. C'est cependant ainsi qu'on a jugé la plupart des nations de l'Asie et les Grecs eux-mêmes et le plus souvent, dans ces jugements, le blâme n'était pas plus mérité que l'éloge. Ainsi, il ne vint jamais à l'esprit des Grecs de proclamer un dogme spéculatif sur Dieu et la pensée humaine; toutes les discussions qui se produisirent à ce sujet n'étaient que le résultat d'opinions individuelles, telles que chaque philosophe pouvait les exposer suivant son bon plaisir, pourvu toutefois qu'il respectât le culte national et qu'il ne cherchât à entraver aucun parti politique. En cela, dans la Grèce comme partout ailleurs, l'esprit humain dut pénétrer de force dans la carrière où il devait finir par triompher.

La philosophie grecque a son point de départ dans les anciennes traditions religieuses, les théogonies, et il est remarquable le merveilleux parti que l'esprit si délié de cette nation a su tirer de ces données, les fictions de la naissance des

dieux, de la lutte des éléments, de la haine et de l'amour des êtres, se développèrent tellement dans leurs écoles, que la cosmogonie en arriva dès ce moment au point où elle est chez nous lorsque nous la séparons de l'histoire naturelle; sous certains rapports même, ils nous ont surpassés, parce qu'aucune hypothèse ne cachait le but à leur esprit plus libre. Les nombres de Pythagore et d'autres philosophes furent des essais hardis pour attacher la connaissance des choses à l'idée la plus simple, la plus claire que la pensée humaine puisse concevoir, celle d'une quantité positivement déterminée; mais comme les sciences naturelles et mathématiques étaient encore dans l'enfance, ces essais furent prématurés. Quoi qu'il en soit, de même que tant d'autres systèmes des philosophes grecs, ils auront toujours droit à notre respect parce qu'en général, et chacun dans sa sphère, ils doivent le jour à une vaste intelligence, à de profondes réflexions. Il en est aussi quelques-uns d'entre eux, que, peut-être au grand détriment de la science, nous avons perdus de vue, et qui sont cependant fondés sur la vérité. Ainsi, par exemple, si aucun des philosophes de l'antiquité n'a conçu Dieu comme un être distinct de l'univers, comme une pure essence métaphysique, s'ils se sont tous arrêtés à l'idée d'une âme du monde, c'est bien là la marque du premier âge de la philosophie humaine. Il est à regretter que nous ne puissions apprécier les opinions les plus hardies des philosophes que par des récits tronqués et non par leurs théories elles-mêmes. Ce qui est encore plus regrettable c'est que loin de nous reporter à leur propre époque, de nous placer à leur point de vue, nous leur prêtons volontiers nos propres habitudes intellectuelles. En agissant ainsi, nous semblons ignorer, qu'en matière d'idées générales, chaque nation a sa manière de voir qui repose le plus souvent sur son mode d'expression et bien plus encore sur la tradition. Les poèmes et les allégories

mythologiques qui donnèrent naissance à la philosophie des Grecs, lui imprimèrent un cachet tout particulier et qui, pour eux, n'avait rien d'incompréhensible : les allégories de Platon ne sont pas de simples ornements du discours; ingénieux développements des anciennes traditions poétiques, ces images sont les aphorismes classiques de la Grèce du passé.

L'esprit de recherche des Grecs s'exerça surtout sur la science de l'homme et la philosophie morale, parce que les temps où ils vivaient et leur organisation sociale les poussaient particulièrement dans cette voie. L'histoire naturelle, les mathématiques, la physique étaient encore bien informes et les instruments des découvertes des modernes leur faisaient défaut. Tout, au contraire, les attirait vers l'étude de l'homme et de sa nature. C'était le caractère dominant de leur poésie, de leur histoire, de leurs institutions politiques; chacun devait nécessairement apprendre à connaître ses concitoyens, puisqu'il ne fallait qu'une circonstance imprévue pour l'appeler à remplir une charge publique qu'il ne pouvait refuser. Les passions et les facultés les plus actives des hommes avaient alors un jeu plus libre, et le philosophe le plus solitaire ne pouvait passer inaperçu. Gouverner les hommes ou agir comme membre infatigable de la société, telle était la pensée qui dominait dans toutes les âmes grecques : il n'est donc pas étonnant que la philosophie des métaphysiciens se soit appliquée au perfectionnement des mœurs ou des institutions, à l'exemple de Pythagore, de Platon et même d'Aristote. Simples citoyens, ceux-ci n'étaient pas appelés à fonder des États. Du reste, Pythagore ne fut point, comme Lycurgue ou Solon, un roi ou un archonte. Sa philosophie, en grande partie spéculative, s'égarait sur les limites de la superstition. Cependant à son école se formèrent des hommes qui exercèrent une puissante influence sur la Grande Grèce, et cette école, si elle avait eu

une durée plus longue, aurait été certainement un des instruments les plus efficaces du perfectionnement de l'humanité, comme elle en avait été un des plus purs (1). Dans ce premier pas, d'ailleurs, cet homme supérieur devança son siècle; les riches, les sybarites et les tyrans de la Grande Grèce ne pouvaient pas supporter des censeurs si sévères, et les pythagoriciens furent sacrifiés.

C'est une opinion aussi souvent reproduite que mal fondée selon moi que celle qui prétend que Socrate, brûlant du plus vif amour de l'humanité, fut le premier qui fit descendre la philosophie du ciel sur la terre et réconciliât l'homme avec la loi de la moralité; tout au plus si cet éloge banal peut s'appliquer à la personne de Socrate et au cercle étroit de sa vie privée. Longtemps avant lui, on avait vu des sages répandre dans les peuples les éléments de la philosophie pratique : depuis le fabuleux Orphée, tel fut le caractère distinctif de la culture grecque. Ce qui est certain aussi, c'est que Pythagore donna à la morale des bases beaucoup plus solides que ne l'eût pu faire Socrate avec tous ses amis. Si Socrate n'aime guère les abstractions métaphysiques, c'est dans sa situation, son genre de vie, le cercle de ses connaissances, dans le caractère de son époque qu'il faut en rechercher la cause. Sans aller plus avant dans les expériences de la nature, on avait épuisé les systèmes d'imagination; et la sagesse grecque ne tarda pas à devenir le jouet des vaines discussions des sophistes, de sorte qu'il n'y avait plus qu'un pas à faire pour dédaigner ou rejeter ce que l'on ne pouvait surpasser. Le démon de Socrate, la loyauté naturelle de son âme, le cours entier de sa vie, le préservèrent de l'esprit fallacieux des sophistes et montrèrent pour but à sa philoso-

(1) V. l'histoire de cette école dans l'*Histoire des sciences dans la Grèce et dans Rome*, par Meiners.

phie l'étude morale de l'humanité qui eut des suites si heureuses pour ceux avec lesquels il conversa; résultats manifestes du temps, du lieu et du cercle des hommes où il vécut. Partout ailleurs le citoyen philosophe aurait été un homme éclairé et vertueux, dont le nom ne se serait probablement jamais conservé jusqu'à nous; car aucune découverte, aucune doctrine nouvelle ne lui a ouvert le livre des temps. Par sa méthode, par la sagesse de sa vie, par la culture morale qu'il se donna et qu'il chercha à donner aux autres hommes, surtout par la manière héroïque dont il mourut, il sera toujours un noble modèle pour le genre humain.

Que faudrait-il pour être un Socrate? Avant tout, ce don si beau de savoir se contenter de peu et ce goût si exquis de la morale qui, chez lui, semble s'être élevé à l'état d'instinct. Nous ne devons cependant pas pour cela élever cet homme si grand et pourtant si modeste, au dessus de la sphère où la Providence l'a placé. Il forma peu de disciples vraiment dignes de lui, parce que sa philosophie dépendait pour ainsi dire de toute l'habitude de sa vie et parce que son excellente méthode pouvait facilement dégénérer en jeux de mots et en sophismes dans la bouche ironique de ceux qui n'avaient pas la bonté du cœur et de l'esprit de Socrate. Que l'on mette en présence ses deux disciples les plus célèbres, Xénophon et Platon, et qu'on les compare avec impartialité : ainsi qu'il le dit lui-même dans ces termes si modestes, il ne fut que l'accoucheur de leur propre génie; et ainsi s'explique la différence qui existe entre eux. La partie la plus remarquable de leurs écrits procède évidemment de leurs conceptions propres et l'expression la plus belle de leur reconnaissance pour un maître bien-aimé ne pouvait mieux se produire qu'en faisant revivre pour la postérité l'image de son être moral. Combien n'eût-il pas été à désirer que ses autres disciples eussent pu imprégner de son

esprit les lois et les institutions politiques de la Grèce; mais l'histoire montre assez qu'il n'en fut pas ainsi. Socrate vécut à une époque où Athènes était arrivée à l'apogée de sa culture et où les différends entre les États de la Grèce, envenimés au plus haut point, devaient amener des temps funestes et la décadence des mœurs, ce qui entraîna bientôt la chute de la liberté grecque. La philosophie de Socrate devait, en pareille occurrence, rester impuissante; comment, si pure et si délicate qu'elle était, aurait-elle pu contrebalancer la destinée du peuple? Xénophon, homme d'État aussi distingué qu'illustre capitaine, sut bien indiquer les vices de la constitution; mais il ne fut pas en son pouvoir de les corriger. Platon créa une république idéale qui ne se réalisa nulle part, et dans la cour de Denys moins que partout ailleurs. En un mot, la philosophie de Socrate a été plus utile à l'humanité qu'à la Grèce, et c'est là sans contredit son plus beau titre de gloire.

Il en fut tout autrement du génie d'Aristote, le plus pénétrant, le plus ferme, le plus profond qui fut jamais, peut-être. Sa philosophie, il est vrai, est plutôt la philosophie de l'école que celle de la vie pratique, surtout à ne prendre que ceux de ses écrits qui sont parvenus jusqu'à nous et l'usage qu'on en a fait; mais la raison pure et la science ont tant gagné à l'étude de ses œuvres, qu'il règne seul dans cette sphère élevée comme le monarque des siècles. Si la plupart des scolastiques se sont uniquement attachés à sa métaphysique, la faute en est à eux et non à Aristote; et encore l'esprit humain y a-t-il gagné en finesse et en subtilité. Ils mirent entre les mains d'une société encore barbare des instruments à l'aide desquels les rêves obscurs de l'imagination et de la tradition se transformèrent en subtilités, qui finirent par se dissiper d'elles-mêmes. Aussi les meilleurs ouvrages d'Aristote, son histoire naturelle et sa physique, son éthique et sa morale, sa politique, sa poétique, sa

rhétorique, peuvent-ils encore recevoir d'heureuses applications; malheureusement ses travaux historiques sont perdus, et nous n'avons que des fragments de son histoire naturelle. Que ceux qui refusent aux Grecs le génie des sciences pures, lisent Aristote et Euclide, écrivains qui, dans leur genre, n'ont jamais été surpassés. Puis vinrent Aristote et Platon qui eurent le mérite d'éveiller le génie des sciences naturelles et mathématiques, qui s'étendit bientôt partout, dépassa l'expérience du monde moral et fit sentir son influence sur tous les siècles. Plusieurs de leurs disciples propagèrent activement l'astronomie, la botanique, l'anatomie et d'autres sciences; en même temps qu'Aristote, en écrivant son histoire naturelle, jetait les bases d'un édifice que les siècles suivants devaient s'appliquer à construire. C'est en Grèce que nous trouvons le point de départ de toutes les connaissances et le sentiment du beau dans les formes. Malheureusement le hasard du temps nous a enlevé la plupart des œuvres de ses philosophes les plus profonds; ce qui nous reste est excellent; ce que nous avons perdu était peut-être encore meilleur.

On n'attend certainement pas de moi que j'entre dans le détail des sciences mathématiques, de la médecine, de l'histoire naturelle et des arts en général et que j'énumère ici tous ceux qui, par des découvertes ou des perfectionnements, ont préparé, pour les siècles à venir, le canevas sur lequel devait s'exercer l'esprit humain à la recherche des connaissances humaines. Personne n'ignore que, dans les arts comme dans les sciences, nous ne devons à l'Asie et à l'Égypte aucun principe raisonné; tout ce que nous avons en ce genre, nous le devons au génie méthodique et subtil des Grecs. Or, comme c'est en imposant aux sciences des formes précises et déterminées qu'on prépare leurs progrès et leurs développements dans l'avenir, il s'ensuit que c'est aux Grecs que nous sommes

redevables de la plupart des principes fondamentaux de nos connaissances. Qu'ils se soient assimilés des idées étrangères, nous y avons gagné autant qu'eux ; il suffit qu'ils les aient classées avec ordre et méthode. Il en était des écoles comme des républiques grecques : leur émulation jalouse, dirigée vers un but commun, donna des résultats analogues ; sans cette division, le mouvement intellectuel n'eut certes pas été aussi rapide. Les écoles d'Ionie, d'Italie et d'Athènes, bien qu'elle eussent le même langage, étaient séparées l'une de l'autre par mer et par terre ; chacune d'elles pouvait ainsi jeter des racines isolées, se transformer en changeant de sol et porter par là même de plus beaux fruits. Ni l'État, ni les disciples ne payaient l'enseignement des anciens philosophes : chacun d'eux pensait pour soi, par amour de la science ou par amour de la gloire. Leurs disciples n'étaient pas des enfants, mais des jeunes gens, des hommes, souvent même des hommes revêtus des plus hautes charges de l'État. Alors on ne faisait pas commerce de sa plume : on pensait longuement et mûrement, d'autant plus que le philosophe pouvait se livrer à ses méditations, sans souci des besoins de la vie, facilement satisfaits sous le beau climat de la Grèce. Cependant nous ne pouvons passer outre sans rendre à la monarchie l'hommage qui lui est dû. De toutes les républiques de la Grèce, aucune n'aurait pu fournir à Aristote, pour son histoire naturelle, les secours qu'il reçut de son royal disciple ; encore moins les sciences qui exigent de grandes dépenses et une paix absolue, telles que les mathématiques, l'astronomie, etc., eussent-elles fait les progrès qu'elles ont fait à Alexandrie, sans les établissements fondés par les Ptolémées ! C'est à ces établissements que nous devons les Euclides, les Ératosthènes, les Apollonius Pergée, les Ptolémées et tant d'autres qui ont posé les bases sur lesquelles repose encore non seulement le système actuel de nos connais-

sances, mais encore, dans une certaine mesure, l'ordre de l'univers entier. La chute des républiques qui entraîna celle de l'éloquence grecque et de la politique populaire, eut donc aussi son côté utile; toutes deux avaient porté leurs fruits et le genre humain avait besoin des nouveaux éléments de perfectionnement que le génie grec contenait encore en germe. Nous pardonnons volontiers à l'égyptienne Alexandrie ses mauvais poètes (1), en faveur de la supériorité de ses observateurs et de ses mathématiciens. On naît poète, mais on ne devient observateur qu'à force d'études et d'expérience. La philosophie grecque s'est exercée particulièrement sur trois sujets généraux, avec un succès qu'il serait difficile d'obtenir partout ailleurs : la philologie, l'histoire et les beaux-arts. Sous les efforts des poètes, des orateurs et des philosophes la langue grecque s'était élevée à une telle hauteur, avait acquis une telle richesse, des formes si nobles et si belles que, dans la suite des âges, l'instrument réduit à ses propres forces, continua par sa seule beauté d'attirer l'attention des contemporains, alors même qu'il n'était plus appelé à prêter son concours aux grands intérêts de la vie publique. De là cette foule de grammairiens qui étaient eux-mêmes de véritables philosophes. A la vérité, la plupart des travaux de ces écrivains sont perdus pour nous, mais le regret de cette perte est bien affaibli par le sentiment de tant d'autres pertes beaucoup plus importantes. Leurs travaux n'ont pas laissé pourtant que d'avoir une heureuse influence : l'étude du grec conduisit à celle du latin, à celle de la philosophie des langues en général, et à la connaissance des dialectes de l'Orient. C'est par la connaissance des règles de la langue grecque qu'on est parvenu à apprendre l'hébreu, l'arabe et nombre d'autres langues. Il en est de même de la philosophie

(1) Heyne, *De genio sæculi Ptolomæorum in opusc. academ.*; Ire P., p. 76.

des arts qui ne pouvait naître qu'en Grèce, alors que, par la libre et heureuse action de la nature et les inspirations d'un goût sûr et infaillible, les poètes et les artistes réalisaient la théorie du beau, avant même que l'anatomiste en eut déduit les lois. Le zèle prodigieux qu'on apporta à cultiver l'épopée, la poésie dramatique et l'éloquence, éleva nécessairement la critique littéraire à une perfection qu'elle atteindra difficilement chez nous. Quoique nous n'en puissions juger que par les écrits d'Aristote et par quelques fragments épars, il nous est cependant possible de reconnaître quelle était dans l'antiquité l'élégante pénétration de la critique.

Enfin, la philosophie de l'histoire appartient spécialement à la Grèce, car, à proprement parler, les Grecs étaient les seuls qui, à cette époque, eussent une véritable histoire. Les Orientaux ont des généalogies et des fables; les peuples du Nord des contes ou des chants nationaux; les Grecs ont tiré d'un ensemble grossier de contes populaires, de poèmes, de fables, de généalogies, les éléments d'un vaste récit qu'ils ont animé d'un souffle vivifiant. Ici encore, on voit la poésie antique marcher en avant, car on ne peut trouver pour la fable de meilleur mode que l'épopée. La division du sujet en rhapsodies fit naître dans l'histoire de semblables temps d'arrêt et, avec le long hexamètre, on vit entrer le nombre et l'harmonie dans la prose historique. Hérodote fut ainsi le successeur d'Homère et les historiens qui vinrent ensuite, nourris dans les républiques, marquèrent leurs œuvres du caractère et du génie républicain : comme l'histoire grecque naquit à Athènes avec Thucydide et Xénophon, et que les écrivains étaient eux-mêmes ou des hommes d'État ou des guerriers, leurs écrits devinrent naturellement des cours de politique et de morale, sans qu'ils eussent cherché à lui donner cette forme pragmatique. Cette forme résultait nécessairement de l'habitude des discours

publics, de l'ensemble si compliqué des affaires de la Grèce, de la marche rapide des événements, de la nature même des choses; et l'on peut affirmer hautement que, sans les républiques grecques, il n'y aurait jamais eu d'histoire philosophique. Cet esprit de recherche, appliqué à l'histoire, se développa avec l'art militaire et le droit social jusqu'à ce que Polybe en déduisit les principes mêmes de la guerre et de la politique. Les observateurs qui suivirent ces grands modèles trouvèrent d'abondantes matières à leurs réflexions et un Denys était certes placé dans de meilleures conditions pour remonter aux origines de l'art historique, qu'un Chinois, un Juif ou même un Romain.

Nous qui voyons les Grecs si puissants dans toutes les manifestations du génie, si riches en monuments, poètes, orateurs, philosophes, savants, historiens, pourquoi le hasard des temps nous a-t-il privés de la plupart de leurs œuvres? Où sont l'Amazonie d'Homère, sa Thébaïde et son Irésioné, ses Iambiques et ses Margitès? où sont tant de fragments d'Archiloque, de Simonide, d'Alcée, de Pindare, 83 tragédies d'Eschyle, 118 de Sophocle, tant de tragédies, de comédies et de poèmes lyriques? où sont les œuvres de tant de grands philosophes, des historiens les plus éloquents, des mathématiciens et des naturalistes les plus célèbres! Pour un seul ouvrage de Démocrite, d'Aristote, de Théophraste ou d'Euclide, pour une seule tragédie d'Eschyle ou de Sophocle, pour une comédie d'Aristophane, de Philémon ou de Ménandre; pour une ode de Sapho ou d'Alcée, pour l'histoire naturelle et politique d'Aristote ou pour les trente-cinq livres de Polybe, quel est celui qui, à commencer par ses propres écrits, ne serait pas heureux de donner une montagne de livres modernes qui fournirait la matière suffisante pour chauffer pendant une année entière les bains d'Alexandrie? Mais telle n'est point la marche de la destinée

qui dispense à son gré l'immortalité ou l'oubli aux œuvres individuelles dans les sciences ou dans les arts. Le grand Propylée d'Athènes, tous les temples des Dieux, ces palais, ces murs, ces colosses, ces portiques, ces colonnes, ces aqueducs, ces autels que les anciens avaient construits pour l'éternité, sont tombés sous la rage de barbares conquérants; et quelques feuilles légères, confidentes de la pensée de l'homme, auraient été épargnées? Il faut bien plutôt s'étonner qu'un aussi grand nombre en soit venu jusqu'à nous; trop grand peut-être pour l'usage que nous en avons fait. Pour terminer, examinons maintenant dans son ensemble, l'histoire de la Grèce que nous avons jusqu'à présent considérée dans ses détails : elle porte pas à pas avec elle sa propre philosophie.

CHAPITRE VI

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE LA GRÈCE.

Quelque nombreuses que soient ces révolutions qui embarrassent la marche de l'histoire grecque, néanmoins on rencontre un fil conducteur qui vous amène à quelques points principaux dont les lois naturelles sont claires et positives.

1. Que, dans le principe, nous voyions en trois parties de territoire, avec leurs îles et leurs péninsules, parcourues dans tous les sens par une foule de tribus et de colonies venues du continent, puis errantes de mer en mer, s'établissant aujourd'hui sur un point que demain elles devront abandonner, il n'y a rien là d'étonnant, rien qui ne soit conforme à l'histoire de tous les peuples de l'antiquité qui se présentent dans les mêmes conditions géographiques; seulement le voisinage de l'Asie et des montagnes populeuses du Nord, activa singulièrement le mouvement de l'émigration, mouvement encore entretenu par une suite de récits merveilleux : telle fut l'histoire de la Grèce pendant environ sept cents ans.

2. Que chez ces diverses tribus la culture sociale différât autant par l'origine que par le degré de développement, c'est

ce qui résulte de la nature même des pays et des choses : descendues du Nord, elles avaient traversé les contrées civilisées les plus voisines et s'étaient établies sous les aspects les plus différents. Cependant l'influence dominante des Hellènes finit par introduire l'unité, l'uniformité dans cet amalgame de nations, en leur donnant à toutes le caractère de la langue et des formes grecques. Ces premiers germes de civilisation produisirent des fruits différents dans l'Asie-Mineure, dans la Grande Grèce et dans la Grèce proprement dite. Or, cette diversité vint puissamment en aide au génie grec qu'elle stimula et qu'elle retrempait par le changement de climat : il en était de même ici qu'en histoire naturelle, où il est reconnu que la même plante, la même race ne prospère pas éternellement dans la même contrée et lorsqu'elle est transplantée à temps, elle se relève et donne des fruits plus beaux.

3. Les États séparés, qui étaient d'abord de petites monarchies, se transformèrent bientôt en aristocraties, quelques-uns même en démocraties ; souvent ils furent en danger de tomber entre les mains d'un despote et les républiques plus que les autres. Car telle est la marche naturelle des corps politiques dans leur première jeunesse : les principaux de l'État cherchèrent à se soustraire à l'autorité des rois, et comme le peuple était incapable de se conduire lui-même, ils devinrent ses guides. Suivant la nature de ses occupations, de son génie et de ses institutions, il resta en tutelle ou finit par s'émanciper et par prendre une part active aux affaires du gouvernement. Lacédémone se trouva dans le premier cas, Athènes dans le second : différence qu'expliquent suffisamment les constitutions de ces deux cités et les circonstances particulières dans lesquelles elles se trouvaient. Dans Sparte, les grands, animés d'une mutuelle défiance, veillaient avec soin pour qu'aucun despote ne put s'emparer de l'État ; dans Athènes, le peuple se

trouva plusieurs fois sous le joug d'une tyrannie plus ou moins déguisée. Ces deux États, avec tous leurs actes, furent des conséquences aussi nécessaires du temps, du lieu, des propriétés de leurs organisations que n'importe quelle production naturelle.

4. Des républiques que des limites et des occupations communes, des intérêts semblables, surtout l'amour de la gloire et de la guerre, tenaient plus ou moins dans un état d'hostilité permanente, devaient bien vite trouver des motifs de querelles. Les plus puissantes ne tardèrent pas à en trouver et elles entraînèrent dans leur parti tous les États qui voulurent y entrer jusqu'à ce que l'une d'entre elles eut obtenu la prépondérance. Ainsi se produisirent ces longues guerres qui ensanglantèrent la Grèce et qui arma principalement les peuples de Lacédémone, d'Athènes et en dernier lieu de Thèbes. Ces guerres étaient cruelles, acharnées et souvent barbares, comme toutes celles auxquelles les citoyens et les soldats prennent une part égale : la plupart du temps, elles venaient à la suite d'une querelle futile, de quelque faux point d'honneur, comme les querelles des enfants. Ce qui semble étonnant, quoique sans raison, c'est que chaque État vainqueur, et surtout Lacédémone, cherchât à imposer ses lois au vaincu, comme pour donner à son triomphe un caractère ineffaçable. L'aristocratie est l'ennemie aussi déclarée du despotisme d'un seul que du gouvernement populaire.

5. Cependant, au point de vue de la tactique militaire, les guerres des Grecs étaient loin d'être de simples excursions de barbares; car, vers leur déclin, ils semblent être arrivés à l'apogée du génie politique et militaire. Les Grecs connaissaient parfaitement les besoins des États, les sources de leur puissance et de leurs richesses, qu'ils ont toujours cherché à y satisfaire même par les moyens les plus grossiers. Ils savaient

assurer l'équilibre entre diverses républiques, former des confédérations secrètes ou publiques, agir avec habileté sur les champs de bataille : on peut dire qu'ils ont servi de maîtres aux hommes d'État et aux guerriers les plus expérimentés des temps anciens et modernes. La stratégie change avec les armes, les temps et les circonstances; mais il est de tous les siècles ce génie créateur qui met un projet en avant pour en masquer un autre, toujours prêt à découvrir le côté faible de l'ennemi et à profiter, à abuser même de ses avantages, soit qu'il avance ou qu'il recule, soit qu'il attaque ou qu'il se défende.

6. La guerre contre les Perses établit une véritable ligne de démarcation dans l'histoire de la Grèce : elle commença par les colonies asiatiques qui n'avaient pu résister à l'esprit de conquête de cette immense monarchie d'Asie et qui, habituées à la liberté, n'hésitèrent pas à saisir la première occasion de secouer un joug odieux. L'envoi de vingt vaisseaux que leur firent les Athéniens fut déterminé par l'orgueil démocratique ; car Cléomène, le Spartiate avait refusé de venir à leur secours, et avec ces vingt vaisseaux ils entraînèrent toute la Grèce dans la guerre la plus sanglante et la plus désastreuse dont on ait souvenir. Cependant, dès qu'elle fut engagée, ce fut un merveilleux spectacle de voir ces quelques petits États si valeureux gagner tant de victoires sur les deux plus puissants monarques de l'Asie. Mais ce spectacle n'avait rien d'extraordinaire : d'un côté les Perses étaient jetés hors de leur centre d'action; de l'autre les Grecs combattaient pour la patrie, la vie et la liberté; ils combattaient contre des esclaves barbares qui, par la manière dont ils avaient traité les Érétriens, leur avaient montré ce qu'on pouvait en attendre. Aussi surent-ils prendre toutes les mesures qui pouvaient leur inspirer la prudence unie à la valeur. Sous Xerxès, les Perses firent irruption, semblables à un flot de barbares; d'une main ils apportaient le fer et les chaînes de

l'esclavage, de l'autre le feu et la dévastation. Contre de tels ennemis, Thémistocle ne voulut profiter que de l'avantage des vents; il est vrai que le vent furieux est un adversaire bien redoutable pour une flotte qui ne sait pas en faire usage. En un mot, les Perses déployèrent dans cette guerre des forces considérables et une sorte de furie, mais ils la conduisirent inintelligemment et ils devaient finir par succomber. En admettant que les Grecs eussent été battus, que tout leur pays eut été ravagé, comme Athènes, toujours est-il que les Perses n'auraient pas pu les retenir longtemps sous leur joug, placés comme ils l'étaient au centre de l'Asie et dans l'état où se trouvait l'intérieur de leur royaume; eux qui, d'un autre côté, eurent tant de peine à rester maîtres de l'Égypte. Comme l'oracle de Delphes le dit dans un autre sens : La mer était l'amie de la Grèce.

7. Mais les Perses vaincus laissèrent après eux dans Athènes, avec leurs dépouilles et leur honte, des étincelles d'où surgit un incendie qui dévora l'édifice entier des institutions grecques : de la gloire, des richesses, du luxe, des haines jalouses, surtout l'orgueil qui fut la suite de ces guerres. Bientôt apparut dans Athènes le siècle de Périclès, le plus brillant qu'ait jamais illustré un État aussi petit; mais, par des causes bien naturelles et bien faciles à déduire, il fut suivi de cette malheureuse guerre du Péloponèse et de la double guerre de Sparte, en sorte qu'une seule victoire suffit pour rendre Philippe de Macédoine maître de la Grèce entière. Qu'on ne dise pas ici qu'un Dieu méchant trouble à dessein la destinée des hommes et cherche par envie à les renverser du piédestal de leur bonheur : les hommes sont les uns aux autres leurs mauvais génies. Déchirée comme elle l'était à cette époque, la Grèce pouvait-elle ne pas devenir la proie d'un vainqueur étranger? et d'où pouvait venir ce vainqueur si ce n'est des montagnes de la Macédoine? Des Perses de l'Égypte, de la Phénicie, de Rome et

de Carthage elle n'avait rien à craindre; son ennemi était près d'elle, armé à la fois de la ruse et de la force. L'oracle fut ici plus prévoyant que les Grecs, il philippisa et l'événement donna raison à sa prédiction : « Qu'une race de montagnards forte-« ment unis entre eux, habiles dans la guerre, voisins d'une « nation divisée, affaiblie, énervée, doit nécessairement l'as-« servir, s'ils savent joindre l'audace à la prudence. » C'est ce que fit Philippe et il se rendit maître de la Grèce, déjà à demi vaincue par elle-même. Ici finirait l'histoire de la Grèce si Philippe, ainsi que son illustre fils, au lieu d'être un Grec, eût été un Sylla ou un Alaric. Les Grecs perdirent leur liberté mais ils conservèrent entre toutes les nations un nom que peu ont égalé.

8. Agé à peine de vingt ans quand il monta sur le trône, brûlant du désir de la gloire, Alexandre reprit la pensée que son père n'avait qu'ébauchée : il passa en Asie et envahit la Perse. Toutes les expéditions des Perses contre les Grecs avaient été conduites à travers la Thrace et la Macédoine; aussi les peuples de ces deux pays nourrissaient-ils contre les premiers une haine ardente et invétérée. Du reste leur faiblesse n'était plus un secret, non seulement depuis les anciennes batailles de Marathon et de Platée, mais surtout depuis la retraite de Xénophon et des Dix mille. Maître absolu de la Grèce dont toutes les forces étaient dans ses mains, vers quel point du globe le Macédonien aurait-il poussé ses phalanges, si ce n'est contre cette antique monarchie que chaque siècle entraînait davantage vers la ruine? Le jeune héros livre trois batailles, et l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Lybie, la Perse et l'Inde sont à lui. Sans la prudence de ces Macédoniens qui le contraignirent au retour, il aurait porté ses pas jusque sur les bords de l'Océan. La mort à Babylone; de même que ses prodigieux triomphes, ne fut pas l'effet d'un miracle ou l'œuvre du destin.

« Quelle grande pensée que celle de régner du sein de Babylone sur le monde entier! sur un monde qui devait s'étendre de l'Indus jusqu'à la Lybie et du fond de l'Illyrie jusqu'aux bords de la mer Icare! Quelle grande pensée que celle de former de toutes ces nations diverses un peuple unique, grec par la langue, les mœurs, les arts, le commerce, et de faire des colonies de Bactres, de Suse, d'Alexandrie, autant d'Athènes nouvelles! Et c'est alors que la mort vient frapper le conquérant dans la fleur de sa jeunesse! Avec lui est morte toute espérance de voir renaître un nouveau monde grec! » Parlez en ces termes au destin et vous entendrez cette réponse : « Que Babylone ou Pella soient le séjour d'Alexandre; que les Bactriens parlent la langue du Grec ou du Parthe; le fils d'un homme veut-il mener ses projets à bonne fin, qu'il soit sobre et ne s'enivre pas jusqu'à la mort. » On sait quelle fut la conduite d'Alexandre et son empire fut renversé. Faut-il s'étonner qu'il se soit perdu lui-même? Non, mais plutôt que sa bonne fortune l'ait accompagné aussi longtemps.

9. Alors l'empire d'Alexandre se divisa, c'est à dire qu'il éclata comme une formidable bulle d'air : vit-on jamais des circonstances semblables donner des résultats différents? Aucun lien ne reliait les nombreuses parties des possessions d'Alexandre. Les villes qu'il avait fondées çà et là étaient, dès l'origine, hors d'état de se défendre sans un protecteur tel que lui; à plus forte raison étaient-elles capables de retenir sous leur joug les nations auxquelles elles avaient été imposées. Lorsqu'Alexandre fut mort sans laisser d'héritiers, comment tous ces oiseaux de proie qui l'avaient accompagné dans son vol victorieux auraient-ils abandonné un butin qu'ils étaient maintenant seuls à se partager? Ils s'entredéchirèrent jusqu'à ce que chacun se fut taillé sa part dans les dépouilles de la conquête. Il en arriva toujours ainsi des États qui, fruit d'une

conquête trop rapide et trop étendue, ne reposaient que sur le génie du conquérant. La nature individuelle de tant de nations et de contrées diverses reprend bientôt ses droits; et ce n'est que par la supériorité de la culture grecque sur la barbarie que l'on s'explique comment des peuples si étrangers les uns aux autres et retenus par les mêmes liens ne sont pas retournés plus tôt à leurs constitutions indigènes. Les Parthes, les habitants de la Bactriane et des contrées situées au delà de l'Euphrate furent les premiers qui se séparèrent de ce grand corps artificiel; ils étaient en effet les plus éloignés du centre d'un empire que rien ne protégeait contre les montagnards d'origine parthe. Si, comme Alexandre le voulait, les Séleucides eussent établi le siége de leur empire à Babylone, ou même dans leur Séleucie, il est probable qu'ils seraient restés plus puissants dans l'Orient; mais, d'un autre côté, ils seraient tombés plus tôt dans le luxe et la mollesse. Il en fut de même des provinces asiatiques de l'empire de Thrace, qui usèrent du droit dont avaient usé leurs conquérants et s'érigèrent en royaumes indépendants dès que les trônes des compagnons d'Alexandre furent occupés par leurs faibles successeurs. Dans tout cela, on voit les lois naturelles de l'histoire politique se représenter d'une manière invariable.

10. Les royaumes plus rapprochés de la Grèce se maintinrent plus longtemps et ils auraient pu avoir une durée beaucoup plus longue encore, si leurs divisions intestines et surtout les guerres des Romains et des Carthaginois ne les eussent entraînés dans cette ruine vers laquelle se penchait la reine de l'Italie et tous les rivages de la Méditerranée. Des États faibles et épuisés s'engagèrent dans une lutte inégale dont la prudence la plus simple aurait dû les garder. Ils conservèrent néanmoins des arts et de la civilisation grecque tout ce qu'il leur était possible de conserver en raison des temps et des chefs qui les gouvernaient. En Égypte, les sciences devinrent l'apanage des savants

pour lesquels elles avaient été apportées et elles furent enfouies, ainsi que des momies, dans les bibliothèques et les museums. Les arts, dans les cours de l'Asie, deviennent la proie d'un luxe corrompu ; les rois de Pergame et d'Égypte mettent toute leur gloire à rassembler d'immenses collections de livres et leurs efforts furent à la fois utiles et nuisibles à la littérature. Les livres recueillis furent falsifiés et, dans l'incendie de ces bibliothèques, tout un monde de connaissances périt à la fois. Ici encore nous voyons le destin agir en ceci comme dans tous les événements de l'histoire qu'il abandonne aux combinaisons des hommes, tantôt folles, tantôt sages, mais toujours fondées sur des lois naturelles. Pendant que le savant pleure la perte d'un livre de l'antiquité, combien de pertes beaucoup plus importantes ne devrait-on pas pleurer, qui ont été entraînées par le cours invariable du destin ! Du reste l'histoire des successeurs d'Alexandre est remarquable au plus haut point, non seulement parce qu'en elle se retrouvent la plupart des causes qui assurent la grandeur des empires ou amènent leur chute, mais encore comme un triste exemple du sort de ces corps politiques, formés d'une agglomération brusque et hétérogène de peuples, de civilisation, d'arts et de sciences, dont la force seule maintient l'équilibre.

11. Je crois qu'il est inutile de chercher à démontrer que, dans l'état où elle se trouvait, il n'était plus possible à la Grèce de recouvrer son ancienne splendeur; la saison de cette fleur était depuis longtemps passée. A la vérité plusieurs gouverneurs essayèrent à plusieurs reprises de galvaniser sa liberté éteinte : efforts stériles pour une liberté sans âme, un corps sans vie. Athènes resta toujours fidèle au culte de ses bienfaiteurs et l'autel de la philosophie, de l'éloquence, des arts et des sciences se maintint debout tant qu'il fut dans cette partie de l'Europe. Des périodes de bonheur et d'infortune se succé-

daient sans relâche : ignorants des principes qui eussent pu les sauver, les petits États ne surent pas établir entre eux l'union et la paix, bien qu'ils eussent formé la confédération italienne et renouvelé la ligne achéenne. Ni la prudence de Philopœmen, ni les vertus d'Aratus ne purent faire revivre les anciens temps de la Grèce. Comme le soleil à son coucher entouré des légères vapeurs de l'horizon, présente un spectacle plus beau, plus grand, plus romantique, il en est de même des États politiques de la Grèce d'alors; mais les rayons de l'astre qui va disparaître ne versent plus la chaleur du jour dans sa force et la politique de la Grèce mourante resta impuissante. Hypocrites tyrans, les Romains se présentèrent pour juger à leur profit les différends de ces peuples, dont la dépouille leur faisait envie, et on eut difficilement trouvé des barbares qui eussent été plus sauvages et plus impitoyables que le furent un Mummius à Corinthe, un Sylla à Athènes, un Paul-Émile en Macédoine. Pendant longtemps ils mirent au pillage toutes les parties de la Grèce qui pouvaient être pillées, jusqu'à ce qu'enfin ils entourèrent ces ruines du vain respect qu'on a pour un cadavre, meurtri et dépouillé. Longtemps ils payèrent des flatteurs dans l'Attique et ils envoyèrent leurs fils, sur les traces sacrées des anciens philosophes, écouter les leçons des jongleurs et des sophistes. En dernier lieu vinrent les Goths, les Chrétiens et les Turcs qui achevèrent de ruiner l'empire des divinités grecques, depuis longtemps tombées dans l'oubli et le mépris. Ils sont renversés ces grands dieux, le Jupiter olympien et la Pallas d'Athènes, l'Apollon de Delphes et la Junon d'Argos : leurs temples sont dans la poussière, leurs statues ont disparu ; c'est en vain que de nos jours on en cherche les vestiges (1). Tout ce qui restait d'eux a disparu de la terre; aussi

(1) V. les voyages de Spon, de Stuart, de Chandler, de Riedesel, etc.

a-t-on aujourd'hui peine à croire à la foi aveugle de leurs adorateurs et aux merveilles auxquelles ils ont donné naissance chez le plus ingénieux des peuples. Puisque ces belles idoles, ces nobles fruits de la pensée humaine, sont tombées, quel sort est réservé à celles qui leur ont succédé sans les égaler? Tomberont-elles à leur tour et qui prendra leur place? d'autres idoles peut-être.

12. Emportée par un autre tourbillon, la grande Grèce finit par avoir le même sort. Les villes les plus florissantes, les plus populeuses, situées dans le plus beau climat du monde, soumises aux institutions de Zaleucus, de Charondas et de Dioclès et sœurs des provinces grecques par la civilisation, les sciences, les arts et le commerce, n'étaient pas, il est vrai, sur le chemin des Perses ou de Philippe : elles existèrent plus longtemps que leurs sœurs de l'Europe et de l'Asie, mais cependant le temps de leur destinée arriva. Entraînées dans les diverses guerres qui surgirent entre Rome et Carthage, elles furent renversées et perdirent Rome par leurs mœurs, comme Rome les avait perdues par ses armes. Leurs ruines si regrettables, s'étalent, belles et majestueuses, achevées par les volcans, les tremblements de terre et surtout la fureur de l'homme (1). La nymphe Parthénope fait entendre ses plaintes; la Cérès de Sicile cherche son temple et elle a peine à retrouver ses plaines dorées.

(1) V. Riedesel, Howel, etc.

CHAPITRE VII

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Nous avons examiné l'histoire de cette contrée si célèbre à divers points de vue, parce qu'elle peut, dans une certaine mesure, servir de base générale à la philosophie de l'histoire universelle. Purs de tout mélange avec d'autres peuples, les Grecs, dans le cours entier de leur éducation, ont conservé un caractère propre et original ; mais ils ont si bien rempli leur carrière et ils se sont si régulièrement élevés des degrés les plus infimes de la civilisation jusqu'à ses sommets les plus hauts, que jamais on ne les a égalés. Ou bien les nations du continent se sont arrêtées aux premiers éléments de la culture et les ont imprimés dans leurs lois et leurs coutumes avec le caractère de l'immutabilité; ou bien avant d'avoir pu les développer, elles devinrent la proie de la conquête; la fleur était fanée avant de s'être épanouie. Pour la Grèce, au contraire, la saison fut toute favorable; tout ce qu'elle pouvait produire, elle l'a produit, et elle fut aidée dans sa marche progressive par le plus heureux concours de circonstances. Située sur le continent, elle eût sans doute succombé, comme ses frères d'Asie, sous les attaques d'un conquérant étranger. Si Darius et Xerxès avaient réussi dans leurs projets, le siècle de Périclès était encore à venir. Si un despote eût régné sur la Grèce, suivant

l'exemple de tous les despotes il n'aurait pas tardé à se laisser emporter par l'esprit de conquête et, de même qu'Alexandre, à rougir de sang grec les rivages les plus éloignés. Victorieux, les Grecs se seraient bientôt mélangés à des peuples étrangers. Ce qui les préserva de ces dangers, ce fut la médiocrité de leur puissance et leur commerce si limité qui ne s'étendit jamais au delà des colonnes d'Hercule ou des Iles fortunées. Comme le botaniste ne connaît bien une plante que lorsqu'il a pu la suivre à travers toutes ses transformations, lorsqu'il l'a vue en graine, en germe, avec sa fleur brillamment épanouie, avec sa tige qui s'incline flétrie et desséchée, il en est de même pour nous de l'histoire de la Grèce; seulement il est à regretter que, suivant l'usage habituel, elle ait été beaucoup moins approfondie que celle de Rome. Ma tâche se résume maintenant à ceci, ainsi que je l'ai dit plus haut, à indiquer quelques points de vue qui, dans ce fragment important d'histoire, se présentent d'eux-mêmes aux regards de l'observateur. Je reproduis à ce sujet le principe fondamental.

1°. *Tout ce qui peut se développer dans l'humanité sous les circonstances données du temps, du lieu et des caractères nationaux se développe réellement.* La Grèce en est la preuve irréfragable.

Dans la nature physique, il n'y a point de prodiges. Nous observons des lois dont l'action se reproduit toujours la même. Comment! avec ses facultés, ses caprices et ses passions, l'homme se soustrairait à cet ordre de la nature? Peuplez la Grèce de Chinois, et la Grèce telle que nous la connaissons n'existera pas. Répandez les Grecs dans ces lieux où Darius conduisit les Érétriens captifs, et vous ne verrez s'élever ni Athènes, ni Sparte. Voyez la Grèce d'aujourd'hui, où sont les Grecs de l'antiquité? où est leur terre elle-même? Si vous n'entendiez çà et là quelques mots de leur harmonieux langage, si vous ne heurtiez du pied les débris de leurs monuments, de

leurs arts, de leurs villes, couchés dans la poussière, si au moins on ne rencontrait leurs anciens fleuves et leurs montagnes, on serait tenté de croire qu'il en est de l'antique Grèce comme de l'île fabuleuse de Calypso ou des jardins d'Alcinoüs ; mais, comme dans le cours des siècles, les Grecs modernes ne sont devenus ce qu'ils sont qu'en passant par une série déterminée de causes et d'effets, il n'en est pas autrement de chaque peuple de la terre. L'histoire entière de l'humanité n'est que l'histoire naturelle d'un système de forces, d'actions et de dispositions humaines en rapport avec le temple et le lieu.

Si simple, ce principe est d'une haute importance pour l'histoire des peuples qu'il éclaire d'un jour éclatant. Tout historien ne pourra se refuser à reconnaître qu'on ne peut donner le nom d'histoire à un récit plein de vagues étonnements et où manque cet esprit de pénétration qui doit s'exercer sur un accident historique comme sur un phénomène naturel. Il est donc évident que, dans l'ensemble des événements, la raison cherchera la vérité la plus rigoureuse, la liaison la plus intime et la plus logique avec les faits et que jamais elle ne tentera d'expliquer une chose qui est ou qui arrive, par une autre qui n'est pas. Avec ces principes rigoureux s'évanouissent toutes les formes idéales, tous les fantômes d'une création magique. En toutes choses cherchez à voir simplement et clairement ce qui est; aussitôt que vous l'aurez vu, vous vous expliquerez comment, dans la plupart des cas, ce qui fut ne pouvait être autrement.

Dès que cette habitude sera prise, vous aurez trouvé la voie de cette saine philosophie que vous trouveriez difficilement en dehors de l'histoire naturelle et des mathématiques. Le plus important des effets de cette méthode et le plus immédiat sera de ne plus nous permettre d'attribuer jamais le mouvement des choses humaines à l'action cachée d'un système de choses inconnu ou à l'influence magique de je ne sais quels génies

invisibles auxquels on n'oserait jamais donner le même nom qu'aux phénomènes naturels. La Providence révèle ses desseins par la suite des événements et par la manière dont ils se produisent; le philosophe ne peut donc juger de ces desseins que par les faits qui apparaissent à ses yeux et qu'il peut constater dans toute leur étendue. Pourquoi y a-t-il eu sur la terre des Grecs éclairés? Parce que dans le lieu où ils se trouvaient et dans les circonstances où ils ont vécu, ils devaient nécessairement être civilisés. Pourquoi Alexandre se dirigea-t-il vers l'Inde? parce qu'il était Alexandre, le fils de Philippe, et qu'après les préparatifs de son père, les exploits de son peuple, son caractère, son âge, l'impression qu'avait faite sur lui la lecture d'Homère, il ne pouvait guère agir autrement. Voulez-vous faire de son entreprise le résultat des conseils secrets d'un être supérieur, attribuer ses triomphes aux faveurs particulières de la fortune? Alors vous devez mettre également sur le compte de la divinité ses folies et ses crimes; alors vous diminuerez l'éclat de son courage et de son génie, car ses mouvements n'ont plus rien de libre ni de spontané. Celui qui dans l'histoire de la nature, célèbre la puissance des fées et croit les voir, sylphes invisibles, colorer les feuilles de la rose ou déposer dans son sein parfumé la perle humide de la rosée, des esprits de lumière s'enfermer dans le corps du vers luisant ou se jouer dans les ondes dorées des plumes du paon, celui là sera un poète ingénieux, mais jamais il ne brillera comme naturaliste ou comme historien. L'histoire est la science de ce qui est non pas de ce qui peut être, suivant les secrets caprices du destin.

2°. *Ce qui est vrai d'un peuple l'est également de tout ce qui résulte de l'union de plusieurs peuples; ils ont entre eux des rapports tels que le temps et le lieu les ont établis : ils agissent l'un sur l'autre en raison de leurs combinaisons actives.*

L'Asie a agi sur la Grèce et à son tour celle-ci a réagi sur

l'Asie; conquises toutes deux par les Romains, les Goths, les chrétiens et les Turcs, elles ont fourni de nombreux éléments de civilisation aux Romains, aux Goths et aux chrétiens. Quel rapport existe entre ces choses? le rapport de lieu, de temps et de l'action naturelle des facultés humaines. Les Phéniciens communiquèrent l'alphabet à l'Europe; on ne peut dire cependant que c'est à l'intention de l'Europe que cet alphabet a été inventé, mais il y fut introduit lorsque les Phéniciens envoyèrent une colonie en Grèce. Il en est de même des Héllènes et des Égyptiens, de même des Grecs qui émigrèrent à Bactres et de tous les présents des muses que nous tenons d'eux. Homère chantait, était-ce pour nous? mais comme il est venu jusqu'à nous, il doit être notre maître. Si le temps nous eût ravi les œuvres de son génie, ainsi que tant d'autres monuments remarquables, qui songerait à en accuser les conseils mystérieux du destin, surtout lorsque les causes naturelles se montreraient évidentes à ses yeux? Réfléchissez aux moyens par lesquels ont été sauvés ou anéantis tant de livres, tant de monuments des arts conservés ou détruits et chercher à établir les règles que le destin a observées dans les cas particuliers. On retrouve en terre l'unique exemplaire d'Aristote; d'autres écrits, des parchemins épars, dans des caveaux et des coffres; Aristophane le railleur est caché sous le chevet de saint Chrysostome qui apprend dans ses pages à composer des homélies : tels sont les sentiers étroits et périlleux que notre culture intellectuelle a dû suivre avant d'arriver à son épanouissement actuel. Et cependant c'est une grande chose dans l'histoire du monde que notre civilisation! Elle a mis tous les peuples en mouvement et aujourd'hui elle explore avec Herschell la voie lactée et sonde les profondeurs des cieux. Et pourtant à quoi cela a-t-il tenu, à quelques circonstances heureuses, à un hasard, à la découverte du verre, à quelques fragments de

livres. Infimes moyens, sans lesquels il est probable que, semblables à nos frères aînés, les Scythes immortels, nous serions encore nomades et errants sur des chariots avec nos femmes et nos enfants. Que par un concours d'événements différents, nous eussions reçu les lettres mongoles au lieu des lettres grecques, nous écririons encore aujourd'hui comme les Mongols, et la terre n'en poursuivrait pas moins sa longue carrière de saisons et d'années, mère nourricière de tout ce qui, selon les lois naturelles du créateur, vit et agit dans sa sphère.

3°. *La culture d'un peuple est la saison où la fleur s'épanouit sous une forme brillante, mais passagère.*

Comme l'homme, en venant au monde, ne sait rien et qu'il est obligé d'apprendre tout ce qu'il veut savoir, de même l'éducation d'un peuple grossier se fait tant par son action propre que par ses rapports avec d'autres peuples; seulement chaque branche des connaissances humaines a sa sphère propre, c'est à dire sa nature à elle, des temps, des lieux et des périodes déterminés. La culture de la Grèce, par exemple, se développa avec les temps, les lieux et les circonstances et déclina avec eux. La poésie et quelques arts précédèrent la philosophie : l'éloquence et les arts d'imitation n'atteignirent leur plus haut degré de perfection que lorsque les vertus patriotiques et le génie militaire avaient jeté leurs derniers feux. Les orateurs d'Athènes n'eurent jamais plus d'enthousiasme que lorsque l'État s'inclina vers la ruine.

Les applications les plus diverses de l'esprit humain ont un point de ressemblance commun en cela qu'elles tendent toutes à la perfection et que, lorsqu'elles l'ont atteint par une suite de circonstances très favorables, ne pouvant s'y maintenir éternellement ni revenir sur leurs pas, elles entrent dans une série indéfinie de décroissance. Tout ouvrage parfait, pour autant toutefois qu'il soit donné à l'homme d'atteindre à la perfection,

est le plus élevé dans son genre : tout ce qui vient après lui ne sont donc que de pâles imitations ou d'inutiles efforts pour le surpasser. Après qu'Homère eut chanté, un second Homère n'était plus possible dans l'espèce. Il cueillit la fleur de la couronne épique, et ceux qui le suivirent durent se contenter de quelques feuilles. Aussi les tragiques grecs prirent-ils une autre voie : ils vécurent, comme le dit Eschyle, des miettes tombées de la table d'Homère, mais ils n'en préparèrent pas moins pour leurs hôtes un festin différent. Du reste, leur temps passa aussi; les sujets de tragédie finirent par s'épuiser, sans cesse transformés et nécessairement affaiblis par les imitateurs des grands poètes qui, d'ailleurs, avaient déjà eux-mêmes donné au drame grec les formes les plus belles et les plus nobles qu'il put revêtir. Malgré toute sa morale, Euripide ne put jamais arriver à la hauteur de Sophocle, bien loin de le surpasser dans ce qui tient à l'essence de l'art ; aussi le prudent Aristophane n'hésita-t-il pas à suivre une voie toute différente. Il en fut ainsi des applications de l'art chez les Grecs et en général chez tous les peuples. Si le goût des Grecs a été si exquis, si juste, si éclairé, à quoi le doivent-ils? A ce que, aux époques les plus brillantes de leur histoire, ils n'ont point méconnu cette grande loi de la nature et qu'ils n'ont jamais cherché à dépasser la perfection. Lorsque Phidias eut créé son Jupiter olympien, il n'était plus possible de songer à un Jupiter plus majestueux ; mais cet idéal pouvait être appliqué à d'autres divinités ; on peupla ainsi tout le domaine de l'art, en conservant à chaque dieu son caractère propre.

Ce serait une idée triste et mesquine de vouloir forcer la toute puissante Providence de donner une permanence éternelle et contre nature à l'instant exact où peut apparaître dans l'ordre des choses tel objet de la culture humaine auquel nous nous tenons attachés de préférence. Qu'en résulterait-il, sinon la destruction de l'essence de la durée et la nature même de

l'infini. Notre jeunesse s'est écoulée et elle ne reviendra plus, et avec elle ont disparu nos illusions et la puissance de notre imagination. A peine la fleur s'est-elle épanouie que déjà on pressent le moment où elle va se faner. Depuis l'extrémité de la racine, elle a attiré à elle tous les sucs de la plante, et quand elle meurt la plante elle-même ne tarde pas à mourir. C'eût été pour Athènes une période de malheur et d'infortune, si le siècle qui produisit un Périclès, un Sophocle, eut été prolongé un seul moment au delà du temps qui lui était assigné par la chaîne des événements. Il en eut été de même si la mythologie d'Homère avait régné éternellement sur la pensée humaine, si les dieux des Grecs avaient toujours vu leurs autels honorés et fumant de l'encens des sacrifices, si la voix de Démosthènes avait retenti sans cesse avec toute la puissance de son éloquence. Chaque plante dans la nature doit se faner, mais alors elle répand ses semences autour d'elle et fait renaître la création vivante. Shakspeare a été autre que Sophocle, Milton autre qu'Homère, Bolingbroke autre que Périclès; mais dans leur genre et leur situation ils ont été ce que ces derniers ont été dans les leurs. Que chacun s'efforce donc d'atteindre à la place qu'il peut occuper dans le cours des choses : c'est là ce qu'il doit être, et il n'en peut être autrement.

4°. *La force et la durée d'un État dépendent moins de la perfection de sa culture que de l'équilibre établi entre ses forces actives par la sagesse humaine ou la nature des choses; mieux son centre de gravité est appuyé sur ce système d'action, plus il est ferme et durable.*

Sur quelles bases les législateurs de l'antiquité fondent-ils leurs calculs pour l'établissement d'un État bien constitué? Est-ce sur une inertie profonde ou sur une surabondance d'activité? Non, mais sur l'ordre et sur une juste distribution de forces qui se renouvellent toujours sans s'épuiser jamais. Le principe qui guidait ces sages était emprunté à la sagesse même de la

nature. Chaque fois qu'un État a été élevé brusquement au point culminant de ses destinées, même par l'influence d'un homme du génie le plus éminent, il a été bien près de sa chute et il n'a pu reprendre son équilibre que par l'effet d'une heureuse violence. Ainsi, quand la Grèce entra en lutte avec la Perse, elle vacilla sur le bord d'un effroyable abîme; ainsi, quand éclatèrent entre Athènes, Lacédémone et Thèbes ces luttes fratricides, on vit en sortir la ruine de la liberté de la Grèce entière; ainsi Alexandre, comblé par la victoire, donna à l'édifice de son empire des bases d'argile; il meurt, l'argile tombe en poussière et l'édifice s'écroule. L'histoire montre combien Alcibiade et Périclès ont été funestes à Athènes : quoiqu'il soit également vrai que les époques de ce genre, surtout lorsqu'elles sont de peu de durée et qu'elles se terminent heureusement, ne donnent que peu de résultats, tout en nécessitant un très grand déploiement de forces. L'éclat de la Grèce naquit de l'activité combinée et sagement entendue de plusieurs États, ainsi que du choc de forces et de passions contraires. Tandis que la sûreté de son goût et la solidité de ses institutions fut la suite de l'heureux équilibre qui présida longtemps au jeu de ses forces. Les institutions produisirent en général des effets d'autant plus nobles et plus durables qu'elles s'appuyèrent davantage sur l'humanité, c'est à dire sur la raison et la justice. Ici s'ouvre devant nous un vaste champ d'observations, et nous pourrions rechercher ce que la Grèce, par ses découvertes et ses lois, a fait pour le bonheur de ses enfants et pour celui de l'humanité; mais le moment n'est pas encore venu. Avant d'étudier ces résultats si positifs, nous avons encore à considérer plus d'un siècle et plus d'une nation.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE VIII

LIVRE VIII. 7
CHAP. I. — La sensibilité de l'espèce humaine varie suivant le climat et les formes de civilisation : partout cependant les progrès de l'humanité sont subordonnés à un usage plus exercé 9
CHAP. II. — L'imagination de l'homme dépend partout de l'organisation et du climat; mais partout aussi elle s'appuie sur la tradition 19
CHAP. III. — La raison pratique de l'espèce humaine s'est partout développée suivant les besoins du genre de vie; partout aussi elle a été le fruit du génie des peuples, le résultat de la tradition et des coutumes . . . 32
CHAP. IV. — Les sentiments et les penchants de l'homme sont partout en rapport avec son organisation et son genre de vie, mais partout aussi ils subissent l'influence de la coutume et de l'opinion. . . . 43

CHAP. V. — Le bonheur de l'homme est toujours et partout un bien individuel; par conséquent, né de l'expérience, de la tradition et de la coutume, il dépend partout du climat et de l'organisation 60

LIVRE IX

CHAP. I. — Autant l'homme est disposé à imaginer qu'il produit tout de lui-même, autant il est soumis à des influences extérieures dans le développement de ses facultés 73
CHAP. II. — Le langage est le moyen le plus efficace de l'éducation de l'homme 85
CHAP. III. — C'est par l'imitation, la raison et les langues qu'ont été découverts tous les arts et toutes les sciences de l'humanité. 99
CHAP. IV. — S'appuyant principalement sur la tradition héréditaire, les gouvernements sont établis pour maintenir l'ordre entre les hommes 107
CHAP. V. — La religion est la plus ancienne et la plus sainte des traditions de la terre 118

LIVRE X

CHAP. I. — Notre terre est spécialement formée pour sa création animée 131
CHAP. II. — Quel est le lieu de la terre où l'homme a été formé et quel fut son berceau? 136
CHAP. III. — L'histoire et les progrès de la civilisation fournissent des preuves historiques que l'espèce humaine est originaire d'Asie 144
CHAP. IV. — Traditions asiatiques sur la création de la terre et sur l'origine de l'espèce humaine. 154
CHAP. V. — De la plus ancienne tradition écrite sur l'histoire de l'homme 161
CHAP. VI. — Continuation du précédent 171
CHAP. VII. — Conclusion de la plus ancienne tradition concernant l'origine de l'histoire de l'homme 181